









à s'inquiéter de la nourriture et de l'entretien de ces troupes de harka, car c'est la tribu qui donnait l'argent nécessaire à chaque homme, pour la durée du détachement, chaque fraction versant pour le nombre d'hommes et de chevaux qu'elle avait envoyés. C'est le caïd qui était le trésorier, l'intendant sans contrôle de sa troupe. Parfois, il ne donnait pas tout leur dû à ses hommes qui étaient ainsi obligés de se nourrir sur le pays, et comme ils étaient toujours en tête, ils se servaient les premiers. Parfois, au contraire, il avait le tort de donner au départ la somme prévue pour toute la route et le résultat était le même, l'argent étant « mangé » dès les premières étapes.

Au camp, les tribus se groupaient à droite et à gauche du camp du sultan et leurs tentes se dressaient à une certaine distance de ce dernier.

L'afrag, contenant les tentes à boules d'or du Sultan, s'entourait des tentes des ministres, des secrétaires, des musiciens. Les tentes des msakhrin formaient autour de ce point central un carré fermé, infranchissable, dans l'intérieur duquel on laissait les chevaux du sultan, les mulets du convoi et les canons.

Non loin de là, les askar groupaient leurs petites tentes de peaux autour de la tente centrale de l'allef ou ministre de la Guerre, le « tabor askar el abid » se trouvant le plus rapproché du campement impérial et je vais t'en dire la raison : le sultan emmène avec lui en harka, un certain nombre de femmes, trente ou quarante, parmi lesquelles sont ses servantes et ses concubines, et une dizaine d'eunuques. C'est sa maison mobile. Elle se déplace avec les bagages et le trésor sur des mules, escortée justement par ce bataillon d'esclaves noirs. Or, dans la loi, seuls les nègres peuvent voir des femmes dévoilées : lorsqu'il y avait un gros orage ou un sirocco violent et que les rafales ébranlaient le mur de toile de l'afrag, on

faisait venir vite le bataillon des nègres, qui restaient pendus aux ficelles pendant tout le mauvais temps. Si l'afrag se soulevait ou tombait, il n'était pas convenable que des msakhrin blancs puissent voir dans la demeure du sultan.

Pour cette raison également, le « tabor askar el abid » accompagnait toujours les mules des femmes, des eunuques et des bagages du sultan, ne remplissant jamais un rôle militaire brillant. Lorsqu'une femme ou un eunuque avait besoin de s'arrêter en route, un moqqadem faisait déplier un petit édicule mobile en toile, que l'on dressait à une petite distance de la piste et que l'on repliait ensuite. Deux esclaves en étaient chargés. Aussi les qualités guerrières des Abid n'étaient-elles pas très développées, et, souvent, lorsque le convoi qu'ils protégeaient était attaqué — n'y avait-il pas là le trésor et les femmes — ils faisaient vilaine figure.

Généralement, entre le camp des askar et celui des msakhrin, s'installait un souk (marché) mobile, où l'on trouvait de tout, la viande, les épices, les draps et la toile, les bougies, le sucre et le thé, les marchandises des Juifs et même les femmes de mœurs légères, qui charmaient de leurs chants et de leurs danses la monotonie des longues routes du bled.

Il n'y a pas d'ordre de marche fixé. Ordinairement, en pays insoumis, les contingents de tribus prennent la tête et explorent les pitons de chaque côté de la colonne. Mais lorsque l'on craint des surprises d'arrière-garde, fréquentes avec certaines tribus berbères, on donne l'ordre à ces contingents de prendre la queue. Par suite, quand il y a combat, ils sont toujours au premier rang, et comme ils en ont l'habitude, il n'est pas nécessaire de faire intervenir les réguliers pour décider de la lutte. Sous leur protection, la mehalla s'avance sur un large front, dans la plaine et on dirait une mer humaine,

qui déferle par vagues successives, fantassins et cavaliers mêlés. Lorsque ce gros flot est passé, voici le sultan et sa suite : au milieu, derrière la ligne de ses étendards, et celle de ses musiciens qui jouent pendant les trois heures de l'étape, précédé des msakhrin Cheraga et Oudaïa, des caïds et des officiers, le sultan s'avance sous son parasol, ses armes tenues à proximité par ceux qui en ont la charge. Derrière lui, le chambellan, les ministres et les secrétaires à mule ; les artilleurs avec leurs pièces (1) et la foule des derniers msakhrin, fermant le cortège. Suivant les régions et les tribus traversées, on encadrait le tabor nègre, avec ce qu'il escortait, soit en tête, soit en queue des troupes.

Au point de vue des armes et des munitions, Sidi Mohammed faisait venir d'Angleterre des munitions d'artillerie et des fusils modernes. Mais tous les hommes n'en pouvaient avoir. En particulier, les hommes des contingents de tribus qui viennent avec des armes qu'ils se passent de père en fils et qui sortent des armuriers de Fez, de Tétouan et de Meknès, avaient toujours le vieux fusil à pierre, que l'on chargeait par le canon. La balle ronde, pour ne pas glisser, était enveloppée dans un peu de laine, dans un bout déchiré du burnous ou dans la bourre du palmier nain, que l'on appelle « lifa ». Et bien des fusils éclataient. Certains, du reste, venaient à la harka sans autres armes qu'un poignard ou une matraque. D'autres, à cheval, conservaient la lance qui pouvait leur servir à foncer sur l'ennemi. Sidi Mohammed ne s'était pas assez préoccupé de cette question de l'armement et il ne fit faire aucun progrès dans cet ordre d'idées. Ce fut son fils, Moulay el-Hassan, qui fit construire à Fez un arsenal, pour

(1) Depuis Moulay el-Hassan, l'artillerie marchait toujours devant le sultan : on sait que ce dernier portait un grand souci à tout ce qui intéressait cette arme.

fabriquer des canons, des fusils et des munitions (1886). C'est la « Makina » que l'on édifia dans le vieux méchouar, entre Bab Segma et Bab Dekakène, où tournaient des quantités de machines, sous la surveillance d'Italiens venus pour cela (1). De cette maison sortaient des balles, des canons, des fusils et des douros, car on y faisait aussi de la monnaie, sans laquelle la guerre est impossible. Mais toutes les choses nouvelles ont une grande peine à se répandre dans le Maghreb. Il aurait fallu un armement unique et plusieurs Makina. Sous Moulay Abd el-Aziz, on délivrera encore de la poudre dans des paquets de papier, parce qu'il y a toujours de vieux fusils que l'on ne veut pas détruire. Il y a aussi une quantité de fusils et de carabines modernes (Gras, Martini Henry, Winchester, Mauser) qui ont été distribués à tort et à travers; cette variété nécessitait une variété correspondante de munitions. Or, comme ces munitions spéciales manquent, certains préfèrent reprendre le vieux fusil de nos pères : il ne tire pas mal, mais il envoie à peine une balle contre dix des vôtres.

Pour la nourriture de cette masse d'hommes et de chevaux, il n'y avait point d'approvisionnements ou de magasins prévus. On traverse une tribu soumise : celle-ci doit apporter la « mouna » (2) et, si l'on traverse un pays ennemi ou révolté, chacun se sert sur les troupeaux, les poulets, les réserves de grains que l'on va dénicher dans les silos ; on ramasse tout ce qu'on trouve.

Les tribus soumises étaient souvent traversées par les mehallas du sultan et ces passages fréquents, quelquefois deux ou trois par an, réduisaient les pauvres gens à la misère :

(1) La première ambassade italienne au Maroc vint en 1875, Moulay el-Hassan étant sur le trône depuis septembre 1873.

(2) Mouna : provisions de bouche, fournies chaque jour aux gens de passage.



EL HADJ SALEM EL ABDI
KHALIFA A LA GARDE CHÉRIFIENNE
(1863 (?)-1938).

UN COIN DU CAMP DE LA HARKA D'EL HADJ THAMI EL GLAOUI SUR L'OUED DRAA

(Cliché du Dr Hérisson).

LA HARKA, ÉTALÉE DANS LA PLAINE, EN UN POINT STRATÉGIQUE, LA METTANT A L'ABRI DE TOUTE SURPRISE ET LUI PERMETTANT D'ATTENDRE EN MAITRE LA SOUMISSION ET LE TRIBUT DES VILLAGES VOISINS.

(Cliché du Dr Hérisson).

tout le Makhzen reposait sur leurs épaules fatiguées; elles donnaient en outre soit des askar et des msakhrin, soit de l'argent et des contingents de tribus (si elles n'étaient que soumises sans la qualité makhzen) et elles devaient nourrir plusieurs milliers d'hommes tout le temps de leur séjour sur leur territoire, si bien que les tribus éloignées préféraient entrer en dissidence et constituaient le « bled siba » : un combat de temps en temps, au résultat problématique, entraînant au pis une soumission passagère, leur coûtait moins que ces contributions perpétuelles au Makhzen.

Pour terminer l'histoire de Sidi Mohammed, j'ajouterai qu'il y eut peu de grandes révoltes à cette époque : les gens étaient heureux et prospères et, quand il y a du blé dans le silo, les souris mangent et ne viennent pas ronger le cuir des selles. Ce qui me fait penser qu'en notre année 1285 (1867) Sidi Mohammed, sur l'invitation de votre sultan (il s'agit de Napoléon III) envoya des Marocains à l'Exposition, au Palais de Cristal, avec des selles brodées, des ceintures de Fez tissées d'or, des tapis luxueux, sous la direction d'un notable de Fez, El Hadj Mohammed ben el-Arbi el-Kabbaj.

On fit cependant les expéditions habituelles chez les Zemmour et les Rehamna, qui sont toujours prêts à tourner la tête du mauvais côté; on alla aussi chez les Beni Moussa du Tadla, d'où l'on revint avec 50 têtes et 70 prisonniers. Mais le sultan sortait peu, laissant à ses fils (1) le soin de diriger ces petites opérations, se reposant en particulier pour le sud de l'Empire sur son fils préféré, son khalifa à Marrakech, Moulay el-Hassan.

(1) Parmi ses sept fils, quatre avaient été élevés à la Médersa de Fez : Ismaïl, Arafa, Rechid et Hassan; c'est ce dernier que Sidi Mohammed avait choisi pour successeur, dès qu'ils atteignirent l'âge d'homme.

C'est peu de temps après (en 1873, un an après l'expédition du Tadla), que Sidi Mohammed mourut brusquement dans son palais de Marrakech. Les gens, ne pouvant croire à cette mort subite d'un homme si savant et si aimé dirent qu'il avait pris une mauvaise purge ; peut-être voulaient-ils entendre par là qu'il avait été empoisonné. Mais cela, Dieu seul le sait !

II

LE RÈGNE DE MOULAY EL-HASSAN (1874-1894)

I

LA PRISE DE FEZ ET L'AVENTURE DES GHIATA

Lorsque Sidi Mohammed mourut, son fils, désigné par lui comme héritier présomptif et qui était son khalifa à Marrakech se trouvait en opérations de guerre chez les Haha, à Bou Riki, près de Dar Caïd Anflous, dans la vallée de l'oued Igrounzar. C'est là qu'il fut proclamé sultan. Moulay el-Hassan abandonne aussitôt les opérations en cours et se dirige vers Marrakech, où il va séjourner un mois (septembre 1873).

Chemin faisant, il apprend que les Rehamna, apprenant la mort du sultan, ont levé l'étendard de la révolte contre leur caïd, Ould Bella, auquel ils reprochent d'avoir fait emprisonner à Mogador un de leurs anciens caïds, Abd el-Hamid. Apprenant cela, Moulay el-Hassan libère le prisonnier et le nomme caïd des Rehamna. C'est là sa première nomination officielle.

Le nouveau sultan était un homme de haute taille, mince et robuste ; il avait une physionomie noble et mélancolique, le visage fin et brun, avec deux grands yeux noirs très perçants, le nez aquilin, des joues pleines et saillantes, une bouche charnue et la barbe noire. Pendant son temps de

khalifa à Marrakech, tous les Musulmans cultivés et riches aussi bien que les malheureux sans savoir et sans argent, avaient pu l'apprécier ; certains disaient même qu'il deviendrait un grand sultan comme Moulay Ismaïl (1), et d'autres, aussi fins, remarquaient qu'un père, aussi versé dans les livres que Sidi Mohammed, avait certainement eu de bonnes raisons pour avoir désigné El-Hassan, qui n'était pas le fils aîné. Tous étaient contents et souhaitaient longue vie à Moulay el-Hassan. Et ce dernier, qui était allé en Haha pour mettre à la raison une importante famille (Ou Bihi) révoltée contre son caïd, revenait avec quelques réguliers et des contingents de tribus voisines (Abda, Chiadma, M'tougga, Doukkala, Ahmar, Glaoua, Demnat) . Il rentra à Marrakech au milieu d'un grand concours de peuple et le Makhzen vint s'incliner devant lui. Tous les ministres de Sidi Mohammed furent maintenus, ainsi que les khalifa ; le jeune sultan désigna Moulay Othman pour commander le royaume de Marrakech.

Après un séjour d'un mois environ, toutes les affaires urgentes étant réglées, Moulay el-Hassan décide de gagner Meknès par Rabat et de faire le pèlerinage habituel à Moulay Idriss du Zerhoun, sans lequel il n'y a pas d'investiture valable. On traverse l'Oum-er-rebia à Mechra ben Abbou, puis on vint camper à Sidi Hajej, où la mehalla reçut une pluie si diluvienne que le camp détrempé ne maintenait plus les tentes et que les hommes enfonçaient dans la boue jusqu'à mi-jambe (octobre 1873). On traversa ensuite le Mzab, puis par les Zaers, on arriva à Rabat. De là, Moulay el-Hassan envoie suivant l'habitude, une reconnaissance vers les Beni Ahsen, dont les dispositions à l'égard du pouvoir sont tou-

(1) Moulay Ismaïl : le second souverain de la dynastie actuelle, régna de 1672 à 1727.

jours douteuses. La reconnaissance comportait une partie de la cavalerie avec El Rhouja et les fantassins de Ben el Moktar. Arrivés entre Lalla Ito et l'oued Beth, nos hommes sont surpris par le caïd Larbi el Khal el Ahsnaoui, à la tête d'un contingent disparate de Zemmour et de Beni Ahsen ; complètement défaits, à moitié nus et sans armes, ils reprennent tristement le chemin de Rabat, et voici que, sur la piste, entre Salé et Kenitra, ils aperçoivent la mehalla du sultan qui s'avançait. Moulay el-Hassan reste impassible à la vue des deux chefs qui rentrent tout penauds : il ne paraît apporter aucune attention à ces dépenaillés qui se faufilent dans les rangs. Cependant il nourrissait le projet de leur raser la barbe pour les châtier. Des « Chorfa » d'Ouezzan qui se trouvaient à la mehalla, intercédèrent pour les deux vaincus, en arguant de la surprise où les avait plongé la soudaine attaque de l'Ahsnaoui. Le sultan leur pardonna, mais se fit renseigner sur le point exact où l'affaire avait eu lieu. Mais lorsque l'on fut arrivé au passage dangereux, il n'y avait plus personne : les assaillants, contents de leur premier succès, ne voulurent sans doute pas en perdre le bénéfice en s'attaquant au gros de la colonne : ils ont disparu, craignant les représailles de ce nouveau maître qui cherchera à asseoir son autorité naissante par des exemples (1). Moulay el-Hassan leur envoie une députation pour leur faire savoir qu'il se rend à Moulay Idriss, mais qu'ils peuvent sans crainte se rendre à Meknès, si bon leur semble et que leur nouveau maître ne leur veut que du bien. Sans être autrement inquiété, le sultan arrive au

(1) Le conteur El Hadj Salem el-Abdi, suivait la mehalla du sultan, avec son caïd, El Laïachi et le contingent des Abda, ainsi qu'il avait coutume de le faire depuis l'âge de douze ans. Il était donc sur place lorsque le sultan Sidi Mohammed mourut au cours de son séjour à Marrakech et il accompagnait le nouveau sultan dans son déplacement vers le nord de l'Empire.

sanctuaire sacré et il y reste quelques jours, faisant ses dévotions et comblant de cadeaux les Chorfa de la Zaouia (1). Puis il se dispose à regagner Meknès, pour s'installer au Dar-el Makhzen, qui était le séjour habituel de son père défunt.

Mais, sur la route, vers Meknès, le sultan remarque le désordre qui commence à se mettre dans ses troupes. Il donne des ordres en conséquence aux différents caïds reha, et ceux-ci lui font remarquer que ce désordre provient des attaques fréquentes et inopinées que font les Guerouan sur l'arrière-garde et sur ce que vous appelez les convois, pillant les marchands et tuant impunément chaque fois quelques soldats du Makhzen qui les protègent. Le soir même, Moulay el-Hassan fait dire : « Demain matin, à l'aube, on lèvera le camp pour attaquer les Guerouan. Je charge de l'offensive le corps d'El Hadj Menou et de la direction des opérations, l'allef, Si Abdallah ben Ahmed. » Ce dernier était alors ministre de la Guerre de Moulay el Hassan : il était frère de Si Moussa, qui exerçait à la fois les fonctions de grand vizir et de chambellan et qui, par ce double titre, tenait tout le Makhzen dans ses mains.

Le corps d'El Hadj Menou part en avant pour déblayer le terrain : il ne s'agissait en somme que de forts partis de pillards, qu'il fallait débusquer à droite et à gauche de la piste et qui tombaient à l'improviste sur des fractions isolées de notre mehalla. A l'aide d'indicateurs, il donne la chasse à ces rebelles, rapporte des prisonniers et un certain nombre de têtes et purgeant la piste entre Moulay Idriss et Meknès, il dégage complètement la vallée de l'oued Rdom. Il arrive ainsi à la ville impériale. Les habitants de Meknès, apprenant

(1) Chorfa (déjà écrit plus haut) : est le pluriel de « chérif » qui signifie noble, descendant réel, présumé ou supposé du Prophète, par sa fille Fatima.

que le nouveau sultan s'approche, tout joyeux d'être débarrassés de ces pillards, qui venaient dévaster leurs jardins, jusque sous leurs murs, depuis la mort de Sidi Mohammed, ouvrent leurs portes avec joie à Si Abdallah et à ses troupes, accrochent les têtes auxdites portes, et, courant passer les habits de fête, se portent avec des étendards à l'avance de Moulay el-Hassan.

Ce dernier fait une entrée joyeuse au milieu des acclamations, des you-yous des femmes et des stridents cris de la poudre ; il se rend au Dar-el-Makhzen, tandis que le gros des askar et des msakhrin va prendre ses dispositions de campement à Sidi bou Zekri, qui est le lieu de séjour habituel des mehallas chérifiennes (1).

La garde habituelle du palais — qui était constituée de Bouakher, logés dans des « nouaïl » (2) près de Bab er Rouâ — fut renforcée par des hommes d'El Hadj Abd el-Kader le Bokhari. Il n'y a rien d'étonnant à cela : j'ai déjà dit que dans tous les contingents de msakhrin, il existait une partie sédentaire et une partie mobile, dont les hommes étaient désignés à tour de rôle par roulement. Les sédentaires restaient au palais dont ils avaient la charge, pendant que les mobiles partaient à la harka : mais le groupe sédentaire était très restreint et il suffisait à peine à une défense éventuelle, puisque, lorsque le sultan séjournait dans un de ses palais, cette garde fixe était doublée par des éléments prélevés sur les troupes qui venaient d'arriver avec la mehalla (3).

(1) Ce camp est non loin des remparts de la ville, près de l'autrucherie.

(2) Voir note 1, page 9.

(3) La garde sédentaire était fournie pour les palais de Fez par Cheraga et Oulad Djamaa ; de Marrakech, par Oudaïa et Sous ; de Meknès, par les Bouakher ; de Rabat (terminé en 1864, par Sidi Mohammed), par la tribu composite des Touarga, mélange de gens du Sous et d'Oudaïa.

Moulay el-Hassan, qui était marié, avait avec lui, dans sa marche de Marrakech à Meknès une trentaine de femmes, y compris ses concubines et ses esclaves. Elles allaient, comme tu sais, à mule, sous la surveillance d'une quinzaine d'eunuques et sous la garde du « tabor askar el abid ».

L'arrivée du nouveau sultan à Meknès fut le signal d'une semaine de réjouissances et de fêtes. Le peuple fit bombance ; les marchands affluèrent sur les places et l'on faisait cuire dans tous les coins de bonnes choses sucrées au nez et parfumées, si bien que les rues avaient leur odeur des jours de l'Aïd el Kébir. Tous les soirs, après la prière de « l'aser » (1) sur la place de Bab Mansour el Eulj, ce fut une fantasia étourdissante.

Mais de mauvaises nouvelles ne tardèrent pas à arriver à la cour : de forts partis de Beni Mtir, que l'hiver affamait, étaient descendus de la montagne vers Meknès, faisant de droite et de gauche des razzias. Ils aperçurent la mehalla chérifienne campée à Bou Zekri et s'étaient réjouis de l'aubaine. Des troupeaux au pâturage avaient été enlevés. Des hommes de garde étaient tués tous les soirs et on les trouvait, le matin, complètement dépouillés et nus dans la plaine, les yeux grands ouverts et le flanc percé de coups de poignard. Les chefs s'émurent et Sidi Abdallah alla prévenir le sultan.

— Que me racontes-tu là ? répartit ce dernier. C'est insensé ! N'y a-t-il pas à le mehalla un contingent de Beni Mtir, avec leur caïd Ould Chebli ?

— Sidna (2) ! dit l'autre, la Vérité sort de ta bouche ! Ould Chebli est bien avec nous, mais ce sont bien aussi des Beni

(1) Une des cinq prières du jour : entre 3 et 4 heures du soir.

(2) Sidna : Notre Seigneur, notre maître. Couramment employé, lorsque l'on parle au sultan.

Mtir qui tuent nos hommes, car nous avons pu en reconnaître plusieurs, dont nos balles avaient arrêté la fuite.

— Eh bien ! Envoie-moi tout de suite cet Ould Chebli !

Et ce caïd de venir au galop de son cheval, et après les salutations :

— Ould Chebli, que signifie ce tapage que j'ai maintenant avec les tiens? Tu m'as assuré que ta tribu était loyale, qu'elle me reconnaissait comme sultan, qu'elle m'était entièrement soumise, et j'apprends que les Beni Mtir viennent piller mes troupeaux et tuer mes gardiens, à portée de ma mehalla.

— Oui, Sidna ! J'ai dit la vérité, par Allah ! Ma tribu t'est soumise. Mais si ceux dont tu me parles sont des Beni Mtir — et je n'en suis pas sûr — ce ne sont certainement que quelques bandits, quelques têtes brûlées comme il y en a dans toutes les tribus. Je ne puis pas répondre de ces vauriens. Mais je suis à tes ordres, et, si tu le désires, je vais immédiatement avec mon contingent et les renforts que tu voudras bien me donner faire une harka contre eux.

— Tu vas partir à l'instant, termina le sultan. Il me paraît que tes hommes suffiront bien seuls à rendre à la raison ces quelques mauvaises cervelles, puisque c'est ainsi que tu les juges.

Ould Chebli retourne à Bou Zekri, part avec ses hommes, fait des reconnaissances : il prend çà et là quelques pillards, dont il envoie les têtes à Meknès, mais il perd aussi quelques détachements envoyés imprudemment et nettoyés dans des embuscades. Ces alternatives de succès et de revers excitent les rôdeurs, dont l'audace s'accroît ; bientôt la tribu tout entière est en rébellion ouverte ; elle parle fort dans les souks et elle entraîne à sa suite les voisins envieux, les Beni M'Guild, les Mejjat, les Aït Youssi. Le sultan décide devant les pillages qui s'étendent, devant les attaques de plus en plus

nombreuses et fréquentes, à envoyer contre ces gens une forte « souga » (1) et la poudre commence à parler entre les Beni Mtir et le Makhzen. Elle devait le faire pendant tout l'hiver avec des alternatives favorables pour les deux partis, si bien que le sultan, fatigué de se voir attaqué par des ennemis insaisissables qui venaient parfois le narguer jusque sous ses murs, décida de partir lui-même avec toute la mehalla et les troupes du Makhzen, qui se débattaient toujours à Sidi Bou Zekri et dont la situation commençait à devenir pénible. Il convoqua à Meknès de nouveaux contingents de tribus, les Beni Meskine, les Zemrane, les Rehamna, les Ahmar, les Abda et les Doukkala : ce qui lui donna un renfort de 5 000 hommes environ.

La rencontre eut lieu sur le front Meknès-Kasba El Hajeb, sur une étendue de plus de cinq kilomètres, un peu au nord de la Zaouia de Sidi Ahmed Tidjani. Les deux partis se faisaient face sur une seule ligne. Les Beni Mtir s'avançaient en bon ordre, comme une large barre dans la plaine, en chantant leurs chants de guerre. Contre eux, le sultan disposa ses contingents de tribus sur une ligne aussi grande et lui-même prit place avec son escorte sur une colline d'où il pouvait suivre plus facilement les phases du combat avec sa lunette, et donner ensuite les ordres nécessaires. Derrière le long rideau de ses partisans, Moulay el-Hassan avait groupé en réserve ses troupes régulières.

Le combat engagé dans la matinée, dura toute la journée. Il ne se dessinait aucun résultat appréciable, lorsque, vers le soir, El Hadj Menou, avec l'assentiment du sultan, exécuta une manœuvre hardie qui décida de la victoire des troupes makhzen : il prit en croupe des fantassins et dirigea vivement

(1) Souga : sorte de grosse reconnaissance offensive, de pointe rapide avec destruction de villages et prélèvement de quelques têtes.

ses cavaliers vers l'aile gauche des Beni Mtir, menaçant de la tourner ; aussitôt les gens exposés voyant le danger, appelèrent à la rescousse les combattants du centre, pour faire face à ces nouveaux adversaires. En bonne position, El Hadj Menou fit mettre ses fantassins à terre, et les cavaliers qui les avaient portés se replièrent à droite et à gauche de la nouvelle ligne ainsi formée. Tandis que le combat faiblit sur le front principal, la fusillade reprend avec plus d'intensité contre les fantassins d'El Hadj Menou. Mais ces derniers qui avaient reçu des instructions en conséquence, après avoir tiraillé quelque peu, battent bientôt en retraite, démasquant une nouvelle ligne de tirailleurs, à laquelle l'ennemi ne s'attendait pas, car ils s'étaient embusqués dans de petites tranchées creusées à la hâte avec le poignard, pendant que Menou installait son rideau mobile. Tandis que ces derniers, derrière leurs petits retranchements, résistent à un ennemi de plus en plus nombreux et qui se croyait déjà sûr du succès, sur un signal, les cavaliers de droite et de gauche se rabattent sur les Beni Mtir, les encerclant dans une sorte de poche, dont bien peu s'échappèrent. El Hadj Menou fit là 40 prisonniers et rapporta 20 têtes au sultan, au milieu des cris de triomphe. Ce que voyant, les autres combattants Beni Mtir de l'aile droite tournèrent bride et s'enfuirent, poursuivis par de la cavalerie qui était encore en réserve. La mehalla et le Makhzen rentrèrent à la nuit à Sidi Bou Zekri, où l'on campa.

Le lendemain matin, on repartit à la poursuite des Beni Mtir, qui s'étaient ressaisis, non loin d'El Hajeb. Après quatre heures de marche, les troupes impériales arrivèrent au contact de l'ennemi, qui se trouvait en bonne position, avec des hauteurs derrière : le combat s'engage aussitôt, mais dès le début, le chérif Moulay Madani el Merani que l'on accusait-peut-être non sans raison, d'être l'agent principal de la

révolte des Beni Mtir, est tué. Alors la fusillade cesse, le contact se rompt, et les révoltés font connaître qu'ils sont prêts à la soumission. Et voici les notables et leurs gens qui s'avancent, conduisant les taureaux pour la « târguiba » (1), les femmes qui arrivent aussi implorantes et les enfants vêtus de blanc, portant sur la poitrine leurs planchettes d'école. Moulay el-Hassan accorde « l'aman » et décide que tous les notables Beni Mtir lui seront présentés le lendemain matin, au Dar-el-Makhzen, à Meknès.

Le lendemain, ces gens étaient là et, parmi eux, le caïd Ould Chebli, dont les agissements, pendant toute cette campagne, avaient paru de plus en plus louches. En présence du sultan, voici que l'on demande d'abord Ould Chebli et des askar qui s'avancent et le font sortir, pour lui river les chaînes aux pieds et le conduire à Marrakech ; et voilà pour lui ! Le sultan fait dire par son caïd méchouar que tous les anciens caïds sont destitués et il demande aux Beni Mtir présents, accroupis devant lui, de désigner eux-mêmes leurs caïds. Et ceux-là de répondre :

— La tribu est devant toi, Seigneur ! Désigne toi-même ses nouveaux maîtres, et ton choix sera béni.

Nullement embarrassé, Moulay el-Hassan désigna comme caïd principal, chef de tous les Beni Mtir, le caïd raho Ould Mamma el-Mtiri, et les notables se retirèrent tout penauds parce que l'on venait de mettre à leur tête un homme à la fois énergique et rusé, souple et cruel, à l'égard duquel ils se trouvaient comme des souris devant un chat.

Cette affaire étant réglée, le sultan décida de se rendre à Fez, la ville des « ouléma » (2). Or, dès son départ de Rabat,

(1) Sacrifice du taureau, en signe de soumission, que l'on conduit devant la tente du vainqueur et auquel on coupe le jarret.

(2) Ouléma, pluriel de « alem » : savant ; il y a différentes classes ou grades d'ouléma.

il avait été fixé par ses espions sur l'attitude des gens de Fez à l'égard du Makhzen. Il savait qu'ils s'étaient révoltés contre « l'amin kébir » (1) de la ville, El Madani Bennis (2), lequel était chargé au nom du sultan de faire recueillir les droits des portes et des marchés dans la ville. Il avait été une fois houspillé et dépouillé dans la rue ; un autre soir, il avait failli être tué, mais il avait pu se réfugier dans un « hammam », et là, caché dans la pièce obscure où l'on conserve les seaux en bois, il avait passé la nuit tandis que les mutins gardaient sa maison, dans l'espoir de le voir revenir et, peut-être, de lui faire avouer où était caché son or, avant de le faire disparaître. Prévenu par quelqu'un, le malheureux s'était réfugié dans le « horm » (3) de Moulay Idriss.

A ces nouvelles, le sultan avait écrit de Meknès, dans ce sens, aux notables de Fez :

J'ai appris avec beaucoup de tristesse que les « Fassis » (4) s'étaient mutinés contre notre serviteur dévoué, l'amin Si El Madani Bennis.

Je les invite à rentrer dans l'ordre et dans l'obéissance et à laisser tranquille ce fonctionnaire, qui n'a fait qu'exercer ses fonctions et exécuter mes ordres.

Je n'attache aucune importance aux actes récents des Fassis dans cette affaire; au surplus, que l'on ne s'inquiète pas des sommes d'argent qui ont pu être dérobées à Madani Bennis :

(1) Amin (au pluriel, oumana) : intendants chargés de l'administration, de la perception des finances des villes ; aussi, chefs, directeurs d'une corporation de métiers.

(2) El Hadj Mohammed ben Madani Bennis.

(3) Horm : « interdiction ». Endroit sacré, où les Infidèles n'ont pas accès et où la protection du marabout s'étend sur le réfugié quel qu'il soit (assassin, voleur, bandit) qui trouve là un asile sûr, où il se précipite, du reste, trop souvent.

(4) Fassis : gens, habitants de Fez.

c'est de l'argent qui appartient au Makhzen, et c'est le Makhzen qui remboursera.

Mais considérez bien quelles sont nos intentions en vous écrivant ainsi : nous voulons que vous soyez tous en paix et heureux, et ce que vous désirez, exprimez-le. Salut.

Cette lettre fut lue à la mosquée Karaouiyine et les gens de Fez se félicitèrent de sa teneur, prenant surtout en considération les bons sentiments du sultan à leur égard, s'excitant les uns les autres et finissant par dire que, si le sultan les avait tant soit peu malmenés, même en paroles, ils seraient sortis pour l'attaquer vers Meknès.

En même temps, Moulay el-Hassan avait adressé une lettre à Madani Bennis, lui disant de ne rien craindre, que tous ces ennuis finiraient bien un jour prochain, s'il plaisait à Dieu, et qu'il serait remboursé de ses pertes, le Makhzen étant riche et puissant.

C'est sur ces événements que le sultan partit de Meknès avec sa mehalla et toute sa maison (février-mars 1874). On gagna Fez en trois étapes : Aïn Toto, Ben Khassa (Oued Ndja) et Douaiat, où il y a deux étangs salés. Le lendemain, Moulay el-Hassan faisait son entrée officielle à Fez ; il eut une bonne et cordiale réception. Les ouléma étaient venus nombreux à son avance, escortant le khalifa du sultan, Moulay Smaïn (1), son frère, dans un grand concours de peuple. Tandis que le sultan et sa suite, le Makhzen et les principaux personnages, entrés par Bab Segma, se rendaient au sanctuaire vénéré de Moulay Idriss (2), la mehalla campe

(1) Dont le fils, Moulay Mehdi, khalifa de Tétouan pour le sultan Moulay-Youssef, est décédé en décembre 1923.

(2) Il y a en effet deux Moulay Idriss. Celui du Zehroun, qui est Idriss Ier (788-798), inhumé sur l'emplacement de la première capitale des Idrissites, Oulili ; et celui de Fez, Idriss II, fils du précédent, fondateur de Fez (808) et qui y est inhumé (803-828).

sur la colline, près de la kasba des Cherarda, à hauteur de la « Msalla » (1), le contingent Beni Meskine, sous les ordres du caïd Chafaï el Meskini, sous les oliviers au nord de Bab Mahrouq et les troupes régulières occupant les diverses kasba du Makhzen (Cherarda, Méchouar, etc.). Le « Bastioun » de Bab Mahrouq (bordj Nord) et celui de Bab Ftouh (bordj Sud) sont occupés, suivant des habitudes anciennes, par des contingents fassis, pour inquiéter de là les troupes du sultan, au cas où ce dernier voudrait les molester ou exercer sur la ville des représailles.

Ses dévotions et ses offrandes faites au sanctuaire de Moulay Idriss, suivant la coutume, le sultan, toujours à cheval, rentra au palais de Fez-Djedid sans incidents. Puis, deux semaines environ passèrent ; après quoi, on décida de convoquer les notables de la ville. Ceux-ci rassemblés se présentent, sont reçus avec de bonnes paroles, puis ressortent bientôt. Et voici que, dans la cour, le grand vizir, Si Taïbi ben Yamani, qui les suit, leur tient ce discours :

— Entendez-moi bien, habitants de Fez ! Il m'appartient de vous dire les choses vraies. Vous avez commis contre le Makhzen et contre Sidna des fautes graves ; vous avez attaqué et pillé Si Madani Bennis. Or ce dernier est un fonctionnaire à nous, chargé de prélever les droits du Makhzen ; c'est absolument comme si vous aviez attaqué et pillé le Makhzen. Vous avez agi comme des paysans rebelles. Et j'en vois parmi vous qui sont d'anciens serviteurs du Makhzen, auquel ils doivent tout ; j'en vois qui sont de la zaouia de Moulay Idriss et ce sont pourtant des révoltés. Notre Seigneur, Moulay el-Hassan me prie de vous faire savoir main-

(1) Msalla : lieu spécial, en dehors de la ville, marqué par un mur blanc, où l'on dit la prière, lors des deux grandes fêtes religieuses. (V. page 2, note 1.)

tenant que vous n'échapperez pas au châtiment que vous avez mérité !

A ces mots, les notables étonnés de cette harangue, après les paroles cordiales de tout à l'heure, retinrent leur langue quelque temps, puis dirent seulement :

— Nous verrons, Excellence, ce que nous avons à faire.

Et ils descendirent vers Fez-Bali, en commentant avec de grands gestes les paroles que j'ai dites. Puis ensuite, il y eut trois jours d'intervalle, trois jours de pourparlers, sans aucune solution quelconque, si bien que dans la nuit du lundi, les notables se réunirent à la mosquée et décidèrent d'élire un chef de révolte, un caïd siba : ce fut un nommé El Hadj Ahmed Raïs. Et le lendemain, à l'aube, les portes de la ville restèrent fermées, tandis que des détachements armés allaient renforcer ceux qui occupaient déjà les différents bastions dans la ville et hors la ville.

A cette nouvelle, Moulay el-Hassan envoya diverses personnes respectables auprès des notables pour connaître leurs griefs et parmi elles, le « fquih » (1) Si Abdesselam el Bakkali, qui descendit vers la mosquée, le « tahlil » au côté (2) et le chapelet à la main :

— Nous voulons bien nous soumettre, dirent les notables, mais aux conditions suivantes. Si Moussa ben Ahmed, son frère, Si Abdallah et toi-même, Si Abdesselam el-Bakkali ainsi que le caïd méchouar, Djilali ben Hamou devront être mis à notre disposition et emprisonnés quelque temps, parce que ce sont les personnages qui approchent le plus le sultan et qui l'excitent contre nous. Nous demandons en outre que l'on nous remette Si Madani Bennis, en sûreté actuellement

(1) Fquih : généralement lettré, savant, versé dans le droit.

(2) Tahlil : étui de cuir, porté en bandoulière, dans lequel on renferme le Koran.



LES CAVALIERS DE LA HARKA GOUNDAFA TRAVERSENT L'OUED SOUS

(Cliché du Dr Hérisson).

UN BASTION DES REMPARTS DE MARRAKECH

QUELQUES GUERRIERS DE SI MADANI EL GLAOUI

† SI ABD-EL-MALEK, PACHA DE DEMNAT, QUI FUT TUÉ EN HARKA

au Makhzen, pour que nous le jugions nous-mêmes, suivant ses mérites. Telles sont nos propositions envisagées d'un commun accord ; si le sultan ne veut pas les accepter, il est libre d'agir comme bon lui semblera.

Et tout cela, portes fermées et bastions occupés et qui se passait dans la journée du mardi.

Le lendemain, le sultan ennuyé de la tournure que prenaient les événements, envoie quelques mokhazenis aux renseignements, mais ces hommes armés n'ont pas encore atteint Bab Bou Jeloud qu'ils sont reçus à coups de fusil. Ils répondent et toute l'affaire s'engagea ainsi. Le bastion de Bab Mahrouq commence à bombarder de ses mortiers la mehalla campée autour de la kasba des Cherarda. Aussitôt Moulay el-Hassan donne l'ordre à ses troupes de prendre la ville d'assaut et il fait avancer ses pièces à la hauteur du Dar Batha pour menacer les remparts. Les Fassis qui occupaient la mosquée de Bou Jeloud tiraient à loisir sur les canonniers qui s'approchaient pour placer leurs pièces. Voyant cela, le caïd reha des « tubjia », Moha, émet l'idée que l'on pourrait sans doute avec de l'infanterie, forcer la petite porte de Bou Jeloud qui donne sur les jardins. El Hadj Menou, avec ses fantassins et ses cavaliers descendait en effet de la kasba des Cherarda vers Bou Jeloud, en se défilant dans les jardins le long de l'oued, mais, inquiété par les tireurs du minaret de la mosquée, il fait dire à Moha que ces gens le gênent beaucoup et qu'il devrait bien les faire taire. Ce dernier tire, atteint la mosquée dès les premiers coups et coupe le minaret en deux, tuant ainsi un certain nombre de Fassis. Aussitôt Menou profite du désarroi causé par ce coup heureux, perce le mur d'enceinte et entre avec ses hommes dans le quartier Ed Doûh.

Les soldats excités tirent ; les Fassis se sauvent de toutes parts en abandonnant leurs armes, la mosquée est nettoyée de ses occupants, et les hommes du sultan, avides de pillage

se répandent en courant dans les rues qui descendent vers la ville, pénétrant dans les « fondouk » (1), éventrant les boutiques et enlevant déjà du butin. La charge sonne, répétée par les 40 tambours et les 60 clairons de la mehalla et Moulay el-Hassan, qui suit le progrès des opérations avec ses jumelles, du haut de sa loggia de la « Koubbet-en-Nasr » (2) dans la cour des « beniqas » (3) fait dire à son monde d'aller doucement et de piller et tuer le moins possible.

Des soldats reviennent du théâtre de la lutte, ramenant des prisonniers, des étoffes, des marchandises de toutes sortes, et de l'argent dans leurs poches. Tout le quartier de Bou Jeloud est tenu solidement par El Hadj Menou. Il n'a, en face de lui, qu'un gros réduit qui résiste encore : c'est la kasba Filala, tenue par des gens du Tafilalet, qui font cause commune avec les Fassis. Il hésite sur le parti à prendre, lorsque, tout d'un coup, on vient lui dire que les Filala tirent maintenant sur les Fassis du « Talâa » (4), se mettant ainsi du côté du Makhzen.

Voici ce qui s'était passé :

Devant les progrès des troupes chérifiennes, qui les entouraient maintenant de toutes parts, craignant les châtiments futurs, les Filala avaient pris peur et s'étaient rassemblés en conseil. Un des leurs posa la question suivante :

— Ma mère s'est disputée avec mon père. Ils ont décidé de se séparer. Lequel dois-je suivre, ô Filala?

— Tu dois suivre, répond-on, celui qui a raison.

— Eh bien! mon père, c'est le sultan; ma mère, c'est

(1) Fondouk, fondaq : caravansérail, marché où sont parquées marchandises, bêtes et gens.

(2) Koubbet-en-Nasr : « le pavillon » du trône.

(3) Beniqa : on appelle ainsi les pièces où les ministres siègent et travaillent avec leurs secrétaires.

(4) Talâa : quartier nord de Fez (voir le plan).

Fez. C'est mon père qui a certainement raison, parce qu'il est Makhzen. Je dois donc le suivre.

Et incontinent, les Filala se mettent à tirer sur les gens de Fez et font dire à El Hadj Menou qu'ils sont avec lui.

Les habitants battent en retraite vers les bas quartiers. Le mur dégarni du Talâa est escaladé par les Beni Meskine, et l'action se poursuit dans ce quartier même, où certains commerçants se font tuer pour défendre leur boutique.

Cependant les tirailleurs du bordj Nord, ne sachant pas ce qui se passe, inquiètent à peine les assiégeants ; ils ignorent la volte-face des Filala et n'osent tirer de ce côté, pas plus que sur le Talâa. Les quartiers et les maisons se vident : la foule timorée reflue en désordre vers Bab Fetouh, entraînant des défenseurs et dans la cohue, il y a le caïd siba, El Hadj Ahmed Raïs, dont la figure est longue. Il y a bien là 25 000 personnes affolées, qui se pressent vers les portes du Sud, portant leurs objets précieux et les notables, qui se sont groupés à la mosquée de Karaouiyine, pâlissent davantage, parce qu'ils savent que les troupes du Makhzen occupent tous les hauts quartiers. Alors, dans sa fuite, le caïb siba, se tournant vers ses hommes, leur dit :

— Ne sommes-nous pas sur le chemin qui conduit au sanctuaire de Moulay Idriss? Nous devons aller vers lui, pour lui demander aide et conseil.

Et le chef élu de la révolte, le fusil sur le bras, entre dans le sanctuaire déjà bien encombré ; il se fraye un passage jusqu'au tombeau du saint et là, laissant tomber son arme, il se « met en asile », il s'accroupit en disant :

— Que le sultan soit victorieux ! Voilà ce que je souhaite, par Moulay Idriss ! Débrouillez-vous maintenant et faites ce que vous voudrez. Je ne suis plus rien pour vous.

Pendant ce temps-là, on entendait toujours la fusillade très vive dans le Talâa, et le bruit sourd des canons. Mais le

sultan avait fait dire aux fantassins comme aux artilleurs de tirer en l'air à grand fracas pour effrayer les gens de Fez et favoriser la marche progressive de ses troupes : il désirait que l'on tuât le moins de monde possible et il y avait en particulier trois pièces, l'une près du tombeau de Sidi Boubeker el Arabi, celle près du Dar Batha et une troisième à Bab Boujat, qui faisaient un vacarme d'enfer.

Voilà les Fassis pris comme dans une souricière.

Au courant de la situation, le sultan envoie un émissaire aux notables : il leur fait dire qu'il est prêt à faire cesser le combat, si l'on veut faire acte de soumission et venir à lui. Les habitants envoyèrent alors au palais les femmes éplorées et les enfants avec leur planchette d'école, et le caïd siba, Si Ahmed er Raïs, couvert de l'étendard de la tombe de Moulay Idriss, escorté de ses lieutenants.

Le sultan les reçut, fit cesser la bataille et leur dit :

— N'ayez aucune crainte. On ne vous frappera pas, car vous n'êtes pas les fautifs. Je vous accorde le pardon et allez en paix !

Pendant ce temps, les coups de feu s'éteignaient et les askar occupaient, sans résistance, les portes une à une. A chacune, El Hadj Menou installait un solide corps de garde et comme le soir tombait, la ville tout entière était dans la possession du sultan.

Le lendemain, les notables furent appelés au Dar-el-Makhzen et, parmi eux, se trouvaient le pacha de Fez, Si Driss es Serraj et pour la deuxième fois, Ahmed Raïs, l'ex-caïd siba.

Le pacha fut reçu le premier et seul. Moulay el-Hassan lui dit :

— Cette ville est vraiment remarquable par son anarchie et son mauvais esprit. Crois-tu, Driss, qu'il en existe beaucoup de semblables? J'en doute. D'où vient le mal?

— Les gens de Fez, Sidna, sont trop fiers et trop savants : c'est pour cela qu'ils ne veulent pas accepter les mesures que l'on applique aux autres.

— Non ! Driss ! Cela vient seulement qu'ils se sentent tenus par des mains molles. Tu ne sais ni commander, ni gouverner. C'est toi qui es la cause de la révolte : aussi, je te fais prisonnier.

Et les mokhazenis lui mettent la main au collet, et le pacha sort ainsi de la salle d'audience, devant les Fassis étonnés que l'on invite à entrer. Après s'être prosternés devant le sultan, ils sortent et sont réunis par le caïd méchouar, qui leur tint ce langage :

— Vous comprenez, habitants de Fez, que l'auteur responsable de l'anarchie et de la révolte de Fez est votre ancien pacha, Si Driss es Serraj, car le voici prisonnier. Votre nouveau pacha, Sidna le veut ainsi, sera Djilali ben Hamou et le caïd siba deviendra caïd de la paix *(slah)* en devenant khalifa du pacha. Ainsi l'a voulu Sidna. Maintenant vous vous êtes révoltés sans raison contre votre amin Bennis et contre le Makhzen : afin de vous châtier, le sultan décide que tout ce qui payait un sou d'impôt en payera deux désormais. En outre, vous devrez verser une indemnité de guerre de 100 000 douros. Vous serez enfin contraints d'entretenir à l'armée un contingent permanent de 500 soldats et Sidna ordonne que ces soldats soient bien des fils de votre ville, et non des étrangers ou des remplaçants achetés ailleurs. Le corps fassi sera commandé par le fils d'Ahmed Raïs. D'ailleurs, le sultan fait prélever des contingents semblables dans toutes les villes de son empire ; il n'y a donc pas là une mesure dictée par votre révolte. C'est moi, Djilali ben Amou : dans quelques jours, je serai votre pacha et je veillerai à ce que ces obligations diverses soient remplies. J'ajoute que je ne connais, pour se diriger, que le droit chemin : malheur

à ceux que je verrai engagés dans les sentiers de traverse. Et voilà ! allez en paix et sur vous, le salut !

Les notables fassis redescendirent chez eux, silencieux et les épaules resserrées.

C'est à cette époque que El Hadj Mohammed ben Yaïch devint caïd méchouar, par suite de la nomination de Djilali ben Hamou au pachalik de Fez.

Le Sultan séjourna environ quatre mois dans la ville soumise enfin. Il s'occupa pendant cette période surtout de ses troupes, combla les vides, surveilla les progrès de l'artillerie, fit activer le recrutement du contingent des villes dont je t'ai parlé tout à l'heure, passa en revue le nouveau corps fassi ; il suivait en outre avec attention tous les événements nouveaux signalés en différents points du Maghreb.

C'est ainsi qu'il eut des nouvelles d'un agitateur prétendu sorcier, Bou Azza el Habri, dont on parlait beaucoup dans la région de Taza. Un jour, les Oulad el Hadj du Sebou furent pillés par des cavaliers qui se dirent être à ce Bou Azza. Le sultan, qui ne demandait qu'une occasion pour sortir, fit porter l'afrag au camp du pont du Sebou ; on laissa à Fez les troupes suffisantes pour garder la ville et la mehalla partait bientôt à la recherche de ce Bou Azza (août-septembre 1874).

Le caïd El Hadj Menou avait des espions un peu partout, aussi bien à Tanger que dans le Sous : il apprit par l'un d'eux que l'agitateur s'était réfugié avec quelques fidèles chez les Beni Sadden, qui lui avaient donné asile. On envahit le territoire ; il y eut des escarmouches sans importance ; on pilla, mais on ne trouva point celui qu'on cherchait et que les Beni Sadden nous auraient livré, s'il eût été là.

Il était parti, disait-on, chez les Aït Seghrouchen : on s'y rendit ; ces gens ne nous laissèrent pas ravager leurs cultures sans combattre. On suit la trace de notre homme à travers

les Beni Ouaraïne jusque chez les Ghiata. Là, on la perd et tandis que le sultan campe devant Taza, où il reçoit les cadeaux et l'hommage des tribus de la région, on se demande si l'insaisissable Bou Azza a gagné le Rif, le Sahara ou les montagnes des Beni Ouaraïne. Cette brusque disparition augmentait parmi les troupes sa renommée de sorcier. Tout d'un coup, on apprend qu'il se trouvait chez les Houara de l'oued Msoun, par conséquent tout près de Taza, et que ceux-ci se débarrasseraient volontiers d'un tel hôte. C'était un espion de Menou qui rapporta la chose au camp de la mehalla.

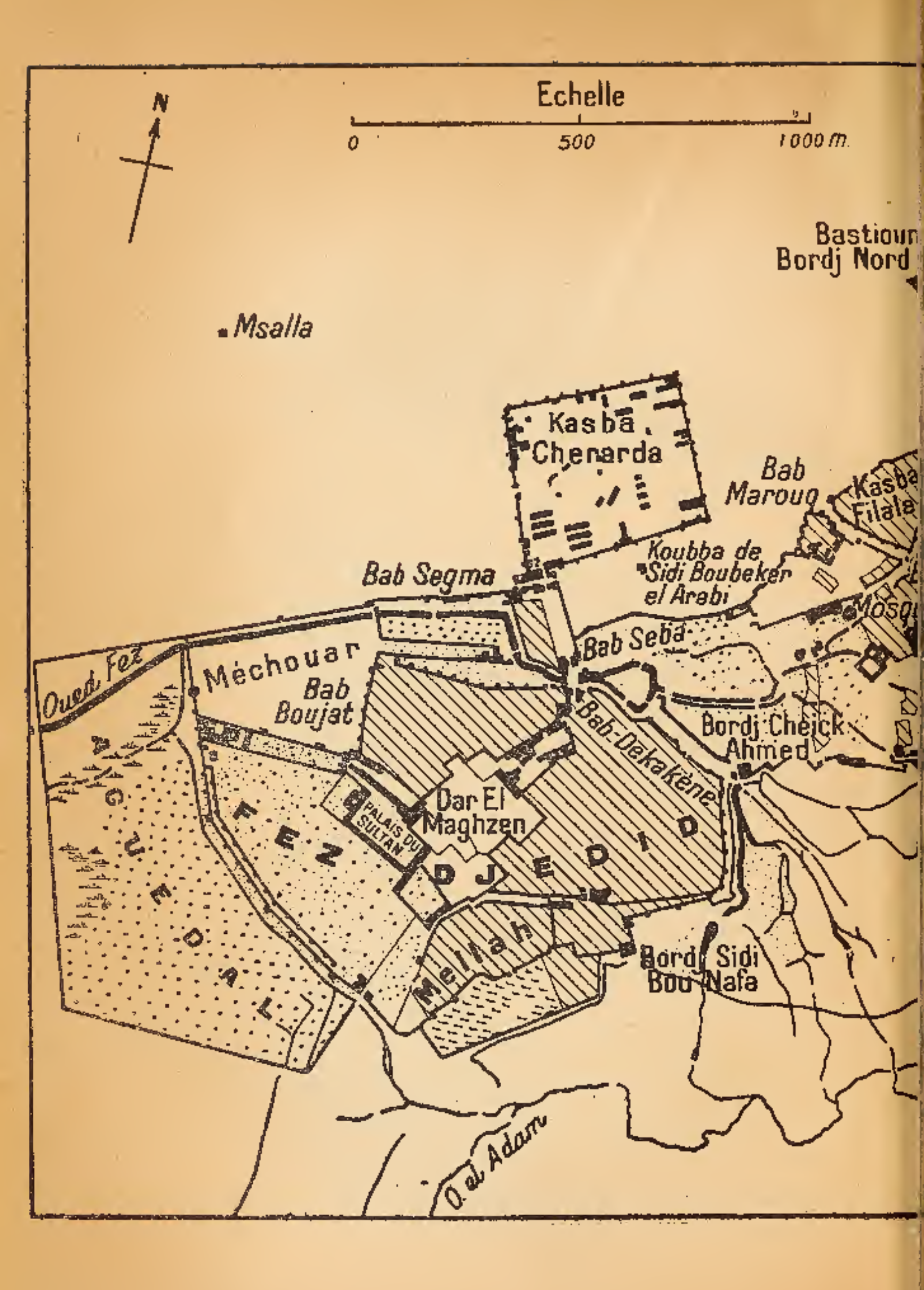
Le sorcier-prestidigitateur s'était produit au souk. Il avait dit aux gens :

— Moi, je suis Bou Azza el Habri et je n'ai pas peur de lui, de votre nouveau sultan, Moulay el-Hassan, qui campe maintenant devant Taza, avec quelques soldats. Des soldats, j'en ai bien plus que lui et tant que j'en veux, puisque je les fais sortir de terre au commandement. Voyez-vous cette peau de mouton posée là sur le sol : c'est là-dessous que j'ai mes armées. Vous allez les voir !

Et il soulève doucement la peau.

— Tenez, regardez, hommes incrédules, voici mes fantassins, voici mes cavaliers et là tous mes canons. Je n'ai qu'à faire un signe avec cet anneau pour faire sortir toutes ces colonnes et les lancer sur les troupes chérifiennes. Mais je ne veux pas de mal au sultan. Qu'il fasse ses affaires en paix et qu'il me laisse faire les miennes. Mes soldats, je les garde pour une lutte plus sacrée, car, je vous le dis, Houara qui m'écoutez, je suis pour la Guerre Sainte !

L'entourage, qui n'avait vu que des cailloux sous la peau de mouton, se regardait avec des yeux ronds et considérait l'homme comme un illuminé. Alors, un berger, plus malin que les autres, parla :



N
Echelle
0
500
1000 m.
Bastioun
Bordj Nord
Msalla
Kasba
Cherarda
Bab
Maroun
Bab Segma
Koubba de
Sidi Boubeker
el Arabi
Bab Seba
Méchouar
Bab
Boujat
Oued Fez
Bab-Dekakène
Bordj Cheick
Ahmed
Dar El
Maghzen
PALAIS DU
SULTAN
FEZ DJEDID
AGUEDAL
Mellah
Bordj Sidi
Bou Nafa
O. el Adam



Oued
Fez
Tombeau
Mérinidés
Bab
Guissa
Oued Zhoun
Bab Si
Bou Jida
Quartier
du Talaa
Zaouia Moulay
Idriss
Mosquée Karaouiyne
F E Z E L B A L I
eloud
e Bou Jeloud
r Batha
Quartier
Ed Douh
Tamdert
Bab
Hadid
Bab Fetouh
Dar Mac Lean
Bab
Djedid
ez Zitoun
O. bou Kherareb
Bordj Sud

— Vous ne voyez pas, Houara, hommes simples et francs, que cet homme vous trompe ! Il se dit marabout : il ne l'est pas, car sa présence dans une tribu eût suffi à la protéger de tous maux. Or, il est allé chez les Beni Sadden, chez les Aït Seghrouchen, chez les Beni Ouaraïne, chez d'autres encore et vous savez, comme moi, ce qu'il en est résulté. Toutes ces tribus ont été « mangées » ; les récoltes pillées ; des femmes et des enfants vendus comme esclaves à des tribus voisines. Et maintenant ces gens cherchent leur pain et il faudra qu'ils suent longtemps pour payer leurs impôts. Voilà ce qui vous attend avec celui-ci ! Si vous ne voulez pas subir le même sort, prenez-le, conduisez-le au sultan à Taza ! On jugera bien là, s'il est un vrai ou un faux marabout.

Ainsi fut fait.

Du camp, les caïds Chafaï el-Meskini, El Hadj Menou partent avec leurs cavaliers et rencontrent en route le cortège des Houara accompagnant leur prisonnier. On revint vers la mehalla. Le sultan était alors dans son « siouan » (1) avec le grand vizir et le caïd méchouar, lorsque l'on introduisit Bou Azza el Habri.

Ce dernier mit son front en terre et, prosterné, attendit.

Le sultan dit :

— C'est toi, ce Bou Azza dont on parle. Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc contre moi?

L'homme répondit, toujours dans la même posture :

— Allah seul le sait ! C'était écrit ! Mais maintenant, Sidna, je me mets sous ta protection ! Ne me tue pas !

— N'aie pas peur, répondit le sultan. J'ai juré que je ne tuerai jamais personne.

(1) Siouan : tente d'audience, élevée à proximité et en dehors de l'afrag.

Mais, après l'avoir enchaîné et promené dans tout le camp sur un chameau, on le conduisit prisonnier à Fez. Et voilà pour lui.

Après une pointe vers Oudjda, pendant laquelle Moulay el-Hassan désigna différents caïds, El Hadj Bachir ben Messaoud pour les Beni Snassen, Hammou el-Bouzgaoui pour les Beni bou Zeggou, Sahali pour les Mhaïa, on gagna kasba Selouane, pour y passer le temps du Ramadan. Ensuite, on reprit la route de Fez. Mais le froid, cet hiver-là, fut terrible (hiver de 1874-1875) : la pluie, le vent, la grêle gênaient la marche de la colonne. Avec cela, il y avait très peu de vivres, de sorte que les fantassins surtout tombaient malades le long de la route. Moulay el-Hassan s'inquiéta fort de cette situation ; il faisait relever et réconforter les malades, ordonnait aux cavaliers de prêter leur monture aux fatigués, réquisitionnait toutes les montures qu'il rencontrait, mais le froid était si vif, que l'on ne rencontrait personne dans la campagne : tout le pays semblait mort. Enfin, après bien des maux, la mehalla, qui avait perdu beaucoup de monde, rentra à Fez.

On devait y rester jusqu'au mois d'octobre 1875. Il y eut, au printemps, de petites expéditions, mais je n'en ai pas gardé des souvenirs personnels, puisque je n'y étais pas :

Un détachement de la mehalla, sous les ordres de Moulay Ali, frère du sultan, fut envoyé dans la région des Beni Snassen, dont le nouveau caïd, Bachir ben Messaoud, voulait se rendre indépendant et ne plus reconnaître le Makhzen qui l'avait élevé. Cette troupe, renforcée des soldats de Taza, avec leur caïd, Bou Zeïd Zerari, fut défaite et dut se replier sans aucun résultat. Le sultan, qui poursuivait l'amélioration de son armée, remit à plus tard le règlement de cette question.

Deux petites colonnes formées à Marrakech par le caïd

Ahmed ben Malek contre la kasba Tinmellal, où vivait Si Abdallah ben Mohammed el-Goundafi, qui n'était encore qu'un petit personnage, furent également battues par les gens de la montagne. Moulay el-Hassan remit à son prochain séjour dans le Sud le soin d'éclaircir cette affaire.

Donc, la mehalla quitte Fez, et, passant par Rabat, gagne Marrakech sans encombre. Sans grosses opérations de guerre, on mit à la raison quelques fractions turbulentes des Rehamna, des Oulad Besseba. Moulay el-Hassan reçut le Goundafi et, convaincu qu'il s'agissait dans cette histoire d'une rivalité entre ce dernier et le caïd Ahmed ben Malek, plutôt que d'une hostilité contre le Makhzen, sensible d'autre part aux hommages et aux cadeaux du montagnard, décida qu'il deviendrait, pour le sultan, gouverneur de tout le Goundafa.

Pendant tout son séjour à Marrakech, le sultan poursuivit activement ses réformes militaires ; il renforça son artillerie qui comptait bientôt 22 canons de montagne de différents calibres et 14 mitrailleuses ; il combla les vides et appela des contingents, si bien que l'effectif de ses forces, en temps ordinaire, atteignit 20 000 hommes.

Pour regagner Fez (au printemps de 1876), le sultan, ayant convoqué les contingents des Abda, des Doukkala, des Rehamna, du Haouz, réunit une mehalla imposante et décida de tenir route par les villes de la côte. On visita Djedida, que vous appelez Mazagan, où le sultan visita la kasba qui commande la mer et fit tirer les canons de défense du port ; puis, Azemmour dressée sur l'embouchure de l'Oum-er-Rebia et Dar Beïda (Casablanca) que le sultan visita, et où il donna l'ordre de construire une batterie et un abri pour les barcasses ; puis Rabat, où l'on prit quelque repos, Moulay el-Hassan séjournant volontiers au palais de l'Aguedal ; enfin, par Salé et Meknès, on regagna Fez : le Makhzen avait donné sur la côte une impression de force étonnante et on

avait vivement remarqué le sultan portant tous ses soins à renforcer les moyens de défense des ports.

Ce fut, à ce moment que des troubles éclatèrent à nouveau dans la région d'Oudjda ; une colonne quitta Fez, sous le commandement de Moulay Arafa, frère du sultan, pour aller soutenir le pacha d'Oudjda. Abderrahman ben Chleih, dont les discussions avec le caïd des Beni-Snassen, Bachir ben Messaoud, avaient entraîné la tribu dans la révolte. La colonne du chérif est battue par les gens de Bachir, le camp pillé, Moulay Arafa blessé à la joue. Les débris rentrent piteusement à Fez et le sultan, très ennuyé de ces échecs successifs contre le même Bachir, refuse de les voir et menace les chefs qui se sont réfugiés dans le sanctuaire de Moulay Idriss.

Le pacha d'Oudjda, cause initiale du désastre, est mandé ; il se présente humblement à la cour et dit à Sidna, qui lui reprochait les différentes fautes de son commandement :

— Tout cela est bien vrai, Sidi ! J'aimerais bien mieux que ma barbe soit coupée !

— Pourquoi ? repartit le sultan.

— Pour que toute cette affaire n'ait pas eu lieu. Aussi te demanderai-je une grâce. C'est de relever dans les registres la somme des dépenses faites pour l'entretien de cette malheureuse mehalla.

On regarda les registres, on évalua toutes les dépenses depuis le départ de Fez, et on dit à Abderrhaman :

— Il a été dépensé tant, 50 000 douros par exemple.

Et le pacha d'Oudjda, qui voulait conserver sa place, remit au sultan le double de la somme inscrite, et l'aman lui fut donné.

Les caïds fautifs purent alors quitter le refuge de Moulay Idriss, où ils étaient restés craignant pour leur tête, et s'expliquer :

— Nous n'avons aucune faute à nous reprocher, Sidna : nous avons été écrasés par le nombre, car nous n'étions que 8 000 contre 60 000 Beni Snassen (?). Comment pouvions-nous faire? Il ne nous restait qu'à essayer de sauver nos têtes, et maintenant nous voilà !

Le sultan leur pardonna, car il savait qu'ils étaient tous braves guerriers. Mais il n'était pas dans le tempérament de Moulay el-Hassan de rester sur une défaite ; il était impatient et il décidait de sortir, malgré l'hiver et les difficultés du ravitaillement :

— Je ne veux pas rester ainsi, disait-il, et je n'ai pas de patience pour attendre l'été. Que l'on monte l'afrag sans plus tarder au camp du Sebou.

Et il fait écrire à toutes les tribus qui se rassemblent et se groupent autour du camp chérifien. Et l'on part ; et le voilà chez les Hayaïna, puis chez les Ghiata, qui font toujours les fortes têtes, et la poudre parle le long de la route, si bien que l'on arrive près de Taza, toujours houspillés par le feu nourri des gens de la montagne, cachés derrière leurs rochers et insaisissables. Le sultan n'y tenant plus, veut lui-même « monter en souga » chez les Ghiata ; il part avec ses meilleures troupes et arrive un vendredi dans un endroit sauvage, appelé « Chouka » (la fente). Mais les sentiers étaient très étroits et resserrés ; on avançait difficilement, contournant des blocs de rochers, suivant parfois le lit des oueds et la mehalla s'était allongée, allongée en une longue file d'hommes et de chevaux qui, hésitants, avançaient péniblement dans ces ravins, en raison surtout d'un brouillard épais, impossible, qui était resté sur les hauteurs depuis le matin et qui s'épaississait de plus en plus, au lieu de s'éclaircir comme de coutume, sous l'action du soleil grandissant : signe certain que ce brouillard était envoyé par le ciel. On tirait peu : on ne voyait qu'à quelques mètres devant soi ; on

ne disait rien, mais on se demandait si l'on n'avait pas pris le chemin de l'enfer. Les montagnards qui connaissaient bien tous les sentiers, toutes les traverses, tapis sur les hauteurs qui nous entouraient, tiraient en bas au hasard, se guidant sur les bruits qui montaient : et des hommes touchés tombaient çà et là. De temps en temps, un cheval avec son cavalier tombait, disparaissait happé par un précipice inattendu et l'on entendait le bruit sourd de leur chute qui n'en finissait plus. Le bruit courait que les tentes et les bagages portés par les mulets avaient aussi disparu dans le sol qui s'était entrouvert sous eux. On se cherchait, on se perdait, on s'appelait, quelques-uns se retrouvaient toujours parce qu'ils tournaient en cercle, éperdus, sans pouvoir avancer, d'autres s'arrêtaient sans courage dans un creux de roc, pour panser leurs pieds saignants. Le spectacle était pitoyable. Ces belles troupes s'abîmaient sans pouvoir combattre et elles flottaient désemparées, les chefs perdus ou ne sachant quelle direction prendre. Bien des gens éminents trouvèrent là la mort et déchirèrent leurs membres dans les précipices. Non seulement on ne savait pas ce qu'étaient devenus les principaux ministres, égarés dans les sentes escarpées, mais on ignorait ce qu'était devenu Moulay el-Hassan. Des gens certifiaient qu'ils l'avaient vu descendre de cheval, mais qu'ensuite il s'était évanoui dans le brouillard. Et de bouche en bouche, cette nouvelle cheminant en sens inverse de la colonne gagna le camp devant Taza et les contingents de tribus, qui y étaient restés de garde, montent à cheval pour rechercher le sultan et aller à sa rencontre, car nous étions en pays ennemi.

Par bonheur, le temps finit par s'éclaircir un peu vers les 2 heures ; les gens se rassemblent çà et là, par petits paquets ; le brouillard s'atténue et quitte les bas-fonds. Voici derrière nous les contingents de tribus qui arrivent et l'espoir renaît.

Et l'on aperçoit bientôt, venant vers nous, impassible sous son parasol dressé, Moulay el-Hassan, qui regagne le chemin du camp. Voici ce qui s'était passé : le sultan avait été rencontré dans les rochers, à pied, armé d'un fusil et prêt à se défendre, par le caïd Mohammed bel Kassem Chergui, qui lui avait donné son cheval, et, l'accompagnant la bride en main, l'avait mis sur le chemin du retour.

Le retour au camp fut pénible. C'était un véritable désastre, une déroute ; des groupes fuyaient sans chef, comme si l'ennemi eût été à leurs trousses ; beaucoup avaient perdu armes et monture dans cette montagne infernale ; bien des gens manquaient à l'appel et ne revinrent plus (1).

Moulay el-Hassan, peiné au plus haut point de cette aventure, réunit tous les chefs présents et leur dit :

— La terrible chose qui vient d'arriver, ce malheur vient uniquement du désordre et de l'ignorance de vos troupes. Vous avez des soldats, mais vous ne les instruisez pas. Vous croyez que la guerre est une occupation facile, que chacun sait faire dès l'enfance ; qu'il n'y a qu'à marcher ou à galoper contre l'ennemi que l'on voit et à tirer. Vous avez vu aujourd'hui que vos soldats ne savent pas se diriger, ni marcher en pays montagneux, qu'ils ne savent pas comment manœuvrer pour déloger l'ennemi des crêtes qu'il occupe. Si les hauteurs avaient été nettoyées et occupées, nous aurions eu beaucoup moins de soldats tués. J'ai des soldats, mais ils ne connaissent aucune règle, aucune entente pour se conduire au combat : chacun fait à sa tête. Je veux des instructeurs pour les dresser

(1) L'affaire eut lieu dans la vallée de l'oued Bou-Guerba ; elle fut facilitée, d'après d'autres témoins, par l'irruption brusque des eaux de l'oued que les Ghiata avaient retenu par des barrages.

Cf. Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 34 (tirage 1934).

et je vois bien que, sauf quelques vieux guerriers qui ont acquis une grande expérience de la guerre, vous êtes des incapables.

Ainsi dit le Sultan et chacun réfléchit pour son compte. A titre de représailles, la mehalla fit quelques « souga » en pays ghiata ; on incendia les villages et les récoltes, mais on n'y trouva personne : bêtes et gens avaient gagné des repaires dans la montagne, où l'on ne pouvait songer à s'engager.

Tout s'étant ainsi accompli, on leva le camp et la mehalla prit la route des Beni Snassen, pour régler les affaires de leur caïd, Bachir ben Messaoud, qui avait battu, tu t'en souviens, la colonne de Moulay Arafa. Comme on approchait, un chérif Ouazzani — il y a toujours à chaque mehalla deux ou trois chorfa de cette famille de saints marabouts, qui descendent de Moulay Idriss lui-même, par le célèbre chef de la famille, Moulay Abdallah ech'Cherif et qui, par leur « baraka » (1) illustre, ont une très grosse influence sur les tribus et sur leur conduite à l'égard du Makhzen — donc, le chérif d'Ouezzan, Sidi Mohammed ben el-Djebar, se détacha de la colonne, avec une escorte, pour aller porter au caïd Bachir les lettres impériales scellées, qui le reconnaissaient caïd de toute la région des Beni Snassen.

Et la mehalla entra bientôt sur son territoire ; et elle fut au comble de l'émerveillement : tout le long de la piste que devait suivre le Sultan, les contingents de Bachir s'allongeaient, à la limite de la vue et c'étaient deux haies interminables d'hommes et de cavaliers, armés et en habits de fête ; les fractions succédaient aux fractions. Il y en avait bien,

(1) Baraka : « bénédiction », don particulier aux saints, aux marabouts, aux Chorfa de transmettre à leurs descendants, soit de leur vivant, soit à leur mort, leurs vertus, leur pouvoir de guérir ou d'accomplir des actes miraculeux et surnaturels.

comme de Bou-Znika à Kenitra (1). Et la mehalla marche au milieu, comme sur un tapis, les contingents des tribus en tête, puis les Cheraga et les Oudaïa, les canons et le corps des « tubjia », les étendards, les officiers du palais, le sultan sous son parasol et les Bouakher, les Cherarda et tous ceux qui sont là d'habitude. Et les Beni Snassen s'inclinent sur leurs chevaux en criant :

— *Allah ibarek f'amer, Sidi!* « Que Dieu bénisse la vie de Notre Seigneur ! »

Et les fusils partent et c'est une trépidation étourdissante.

Enfin, on arrive aux tentes préparées par les caïds, et l'on s'installe, tandis que le thé, puis une abondante mouna est apportée : il y eut bien 600 à 700 moutons, des poulets aussi nombreux que les pierres dans le lit d'un oued, de l'orge et du blé à crever les « tellis » (2), et cependant, malgré cette belle réception, Moulay el-Hassan nourrissait sa vengeance et voulait mettre en prison le caïd qui avait été victorieux de ses troupes ; mais il ne dit rien.

Le grand vizir, Si Moussa, appelle Bachir et lui dit, en indiquant une place libre auprès du sultan :

— Tu peux entrer et rester là. Tu n'as pas de peur à avoir. N'es-tu pas le maître ici ? Sidna est très content de la belle réception que tu lui as faite et à laquelle il ne s'attendait pas.

Et Bachir prend place, et voici les fractions successives des Beni Snassen qui font la « hédiya » (3) et qui apportent

(1) Ce qui ferait une distance de plus de 70 kilomètres. Salem el-Abdi exagère : il a, au moins, vu double ; mais, ne peut-on lui pardonner après la triste vision du « Ravin de l'Enfer »?

(2) Tellis : sorte de grosses poches, de ballots en tissu de laine, où l'on tasse les grains pour le transport à dos de bêtes, et qui s'équilibrent de chaque côté d'une bande large et médiane.

(3) Hédiya : voir note 1, page 6. Il s'agit ici d'offrandes bénévoles, prescrites par le caïd, en raison de sa situation tendue avec le makhzen.

les cadeaux. Le sultan est content, puis les tribus se retirent et Bachir veut prendre congé, mais on lui dit que le Makhzen veut le recevoir dignement et qu'il ne peut partir ainsi. On lui donne donc une place parmi les dignitaires de la cour, puis lorsque la prière de l'asor a été dite, le festin commence et les plats succulents succèdent aux plats délectables, tandis que la musique du sultan joue ses meilleurs airs andalous. Sous l'influence d'une agréable digestion, les traits de Bachir se détendent : il répond aux amabilités et aux compliments qu'on lui fait. Il craignait d'être arrêté, mais, devant une pareille réception, il sent qu'il est rentré en grâce, et s'abandonnant aux douceurs du moment, il sourit aux plaisanteries légères des fins de repas, lorsque quelqu'un vient lui frapper l'épaule et lui dire :

— Caïd Bachir, il y a là trois hommes des Beni Snassen qui désirent te parler tout de suite.

Il se lève et sort de la tente avec son fquih, un de ses parents, nommé Si Bou Ramdane. Mais derrière la tente, ils se trouvent en présence des trois forgerons qui doivent leur river les chaînes aux pieds. Ils regardent à droite et à gauche : des soldats les entourent l'arme au bras et ils comprennent qu'ils sont perdus. Puis aussitôt, c'est le départ sans explications sur des mules, vers Fez, au milieu d'une escorte de 500 cavaliers, commandés par Chafaï el Meskini. Les Beni Snassen qui les virent passer ne pouvaient deviner que leur caïd, qu'ils avaient vu sous la tente des ministres, était prisonnier pour l'heure au milieu d'eux : au surplus, Chafaï avait reçu l'ordre, en cas d'une attaque quelconque, de couper immédiatement les deux têtes et de les rapporter au Sultan.

La nuit passa. Le lendemain matin, les amis de Bachir demandent à le voir ; ils supposent qu'il a passé la nuit sous la tente du caïd méchouar. Mais ils ne l'y trouvent point. « Il est chez le fquih », répond-on. Tandis qu'ils s'y rendent,

on leur fait dire de la part du sultan de convoquer immédiatement toutes les tribus et, lorsqu'elles furent rassemblées, Moulay el-Hassan, sans parler du disparu, leur impose un nouveau caïd, dont j'ai oublié le nom, et qu'elles furent bien contraintes d'accepter.

Voilà comment furent terminées les affaires avec le turbulent Bachir ben Messaoud (octobre 1876).

II

EXPÉDITIONS DIVERSES. CAMPAGNES DU SOUS (1882 et 1886)

Trois jours après les événements qui se passèrent chez les Beni Snassen, la mehalla reprit la route de Fez, mais elle s'arrêta quelques jours à Oudjda, où le sultan eut une entrevue avec des officiers français de la frontière voisine. On fit évoluer un bataillon devant Moulay el-Hassan qui, émerveillé de voir l'ensemble des mouvements, l'exactitude et la rapidité des exercices, ordonnés par un seul homme, et tout cela dans un ordre parfait et dans un profond silence, s'écria :

— Voilà comment je voudrais que mes troupes puissent manœuvrer !

Et, tout aussitôt, il demanda au représentant du gouvernement français des instructeurs pour ses bataillons réguliers, afin de les exercer dans l'art de la guerre. C'était le temps où des gens de France et des gens du Makhzen travaillaient à fixer la frontière entre l'Algérie et le Maroc ; les pourparlers courtois se terminèrent à la satisfaction des deux parties et l'on reprit la route de Fez.

Les conseillers du sultan discutèrent fort cette demande d'instructeurs français ; on fit remarquer à Moulay el-Hassan qu'il avait déjà envoyé des Marocains à Gibraltar, où les Anglais les éduquaient dans la manœuvre et le tir (1) et,

(1) Sur la proposition de sir John Hay, ministre anglais de Tanger, (1875).

qu'au retour de cette école, ces jeunes gens instruits pourraient facilement dresser à leur tour les bataillons marocains ; on fit ressortir les dangers qu'il y avait à mettre au courant des étrangers, installés à côté du Maroc, de l'état militaire du pays et Moulay el-Hassan regretta d'avoir fait cette demande, qu'il excusa par le dépit qu'il avait eu de l'affaire des Ghiata, mais il ajouta qu'il était trop tard pour reprendre sa parole de sultan et que l'on s'arrangerait pour éloigner les nouveaux venus des capitales, en les installant à Rabat, par exemple.

Il y avait déjà quelque temps que l'on était à Fez, lorsque le sultan fit appeler Djilali ben Hamou, pacha de Fez, et lui dit :

— Je voudrais envoyer une mehalla opérer dans la région de Tétouan et de Tanger. Que me conseilles-tu?

Et Djilali de répondre :

— Sidna, ce n'est pas le moment. Voici les pluies qui arrivent avec l'hiver ; le froid sévira dans les montagnes et l'on aura peu de vivres. On peut être assuré que des désordres se mettront dans les contingents, qui ne sont pas habitués à marcher dans la mauvaise saison ; les désertions seront très nombreuses et, si les « Djebala » (1) attaquent, le Makhzen sera peut-être obligé de plier. Mieux vaut attendre le printemps ou l'été pour effectuer cette opération.

— Bien ! fit le sultan. Je te remercie. Tu peux aller !

Et il se mit incontinent à demander des contingents aux tribus makhzen et il fit rassembler les harka des Doukkala, des Abda, des Chaouia, du Gharb. On ne voyait que des guerriers autour de Bab Segma ; puis, quand tout le monde fut rassemblé là, on transporta le camp à Bab Guissa,

(1) Djebali (au pluriel djebala) : montagnard, qui habite le Djebel. Désigne ici les tribus rifaines des régions d'Ouezzan (est), Chechaouen et Tétouan dont la réunion est désignée sous le vocable de « Djebala ».

où aboutit, comme chacun sait, la route de Tétouan.

Le sultan fit encore appeler ben Hamou et lui dit :

— Tu sais les ennuis que nous avons toujours avec les Djebala. Ils sont indisciplinés, hostiles à tout gouvernement. Je ne les ai pas dans la main et tu n'ignores pas que de ce côté, c'est pour nous la porte de Tanger et que c'est par là que peuvent nous venir des ennuis avec les Chrétiens. Malgré la mauvaise saison, il faut que notre mehalla parte. Je te demande ton conseil à toi, parce que nous n'avons personne au Makhzen qui puisse t'égaler et que je te considère comme un de nos parents bien-aimés. Voyons, sincèrement, dis-moi ce que tu penses d'une telle expédition?

Et Djilali ben Hamou de répondre :

— Je répète à Sidna que le temps n'est pas propice. Je ne crois pas que le sultan peut s'engager dans une campagne, dans le moment présent.

— Eh bien ! repartit le sultan. Si tu crois que moi, je ne dois pas marcher de ma personne, je te charge de me choisir parmi nos chefs quelqu'un qui soit susceptible d'accomplir cette tâche.

— Le sultan sait mieux que moi !

— Puisqu'il en est ainsi, je vais réfléchir.

C'est le matin que cette conversation avait eu lieu. Vers 4 heures du soir, un mokhazeni vint chercher Djilali ben Hamou de la part de Sidna. Arrivé au palais, le pacha est introduit auprès de Moulay el-Hassan, qui lui dit aussitôt :

— J'ai réfléchi. Je ne vois que deux solutions à la question qui nous préoccupe : ou bien c'est moi, sultan, qui dois partir en colonne. Mais, puisque tu trouves mauvais pour moi que je prenne cette peine, j'estime — et c'est la deuxième solution — que c'est à toi de prendre ma place.

Et Djilali s'inclinant :

— C'est bien. J'y vais.

Le lendemain, le pacha de Fez prend le commandement de la mehalla, et par la route ordinaire du Djebel Guebgueb, se rend chez les Djebala, en passant par les Beni Ouriaghel, les Beni Zeroual, les Beni Mesguilda, les Beni Mestara...

Il y avait là un effectif important de 15 000 hommes environ, y compris les troupes régulières. Les contingents de tribus étaient venus avec plusieurs de leurs caïds. On y voyait El Abbasi et Ben Aouda, du Gharb ; M'barek et Abdallah ben Chleih des Cherarda ; les Cheraga avec Ben Zenzoun ; les Beni Ahsen et les Khlot avec El Aouâd, El Arbi el Khâl, el Hadj Abd el-Kader et Ben Khedda ; les Beni Mtir, avec Raho ould Mamma ; les Guerrouan avec Raho ould Râbah ; les Aït Youssi avec Mohammed ou Taleb ; les Arabes du Saïs, avec Ould Hamra ; les Hayaïna, avec quatre caïds dont j'ai oublié les noms, mais peu importe.

Les voilà tous sur les bords de l'Ouergha, au milieu des tribus rebelles. On campe, on pille, on échange quelques coups de feu, et les montagnards, qui ne se sentent pas assez forts pour lutter contre cette armée qui épuise leurs vallées, décident de se soumettre et ils apportent l'argent qu'on leur réclame, le bétail, les chevaux et les mulets. Je ne crois pas qu'il y eût là ni morts, ni têtes coupées. La soumission faite, on envoie sous escorte tout ce tribut au Makhzen, en demandant des instructions à Moulay el-Hassan.

Ce dernier écrit à Djilali ben Hamou et lui dit :

Laisse maintenant les montagnards tranquilles et va porter tes tentes chez les gens du Fahç, dans la région de Tanger, où l'on me signale que les routes sont coupées et que les caravanes ne peuvent plus passer entre le Nord et le Sud de notre Empire.

La mehalla se mit en route, vint dans le Fahç, rétablit l'ordre et les caravanes qui, des deux côtés, attendaient des jours meilleurs, se mettent à passer dans les deux sens. Mis

au courant, le sultan écrit alors au chef de la mehalla, en le félicitant vivement du succès complet d'opérations accomplies sans répandre une goutte du sang musulman, qu'il n'attendait pas moins d'un homme de cette expérience et qu'en récompense de ses bons et loyaux services, il le nommait pacha de Tanger et khalifa du sultan pour toute la région.

Tout ceci, qui expliquait l'insistance du sultan à faire partir Djilali ben Hamou, n'avait été réalisé uniquement que pour l'éloigner de Fez. C'était là l'œuvre de Si Ahmed ben Moussa, le fils du grand vizir, qui avait une grosse influence à Fez et était très écouté par tous les notables de la ville.

Et le sultan terminait sa lettre d'investiture en disant :

N'oublie pas qu'il y a à Tanger les ministres des puissances européennes, que ce sont des personnages très influents, qui ont carte blanche pour représenter leur pays auprès de nous. Tu es tout désigné pour discuter avec eux, pour ménager sagement nos intérêts : c'est pour toutes ces raisons que nous t'avons donné ce poste de confiance.

Le sultan, par une manœuvre habile, se débarrassait ainsi d'un personnage qui commençait à devenir inquiétant à Fez et supplantait à Tanger le pacha en exercice, Si M'hammed Bargach, qui n'était autre que le père de Si Abderrahman Bargach (qui fut pacha de Rabat), auquel il reprochait d'être par trop partisan des Anglais et de favoriser leurs agissements et leurs entreprises à Tanger.

Et voilà Djilali ben Hamou, pacha de Tanger, avec mission de surveiller Bargach, tandis que la mehalla, ayant touché les impôts des tribus de la région, rentre à Fez.

Alors le sultan fit appeler au palais les notables de la ville, dont le khalifa du pacha, qui s'appelait Ahmed Raïs et qui le représentait pendant son absence et leur dit :

— Voici le pacha que je vous désigne en la personne de

Sidi Abdallah ben Ahmed, frère de notre vizir Si Moussa ; et voici son khalifa, et il indiquait Raïs. Notre ministre de la Guerre, à la place de Si Abdallah, est Si Mohammed ben Larbi Jamaï.

Il faut que je te dise que la sœur de Si Mohammed Jamaï était la mère de Moulay el-Hassan ; et malgré cette parenté rapprochée, le sultan avait la plus grande déférence pour sa mère, tellement qu'il lui faisait remettre les plis qui lui étaient destinés par l'intermédiaire du grand vizir chambellan, Si Moussa.

Peu de temps après ces événements, on était au printemps (1878) ; la mehalla repartit avec le sultan et tout le Makhzen pour Marrakech, en suivant la route ordinaire par Meknès, Rabat et c'est à la fin de ce voyage que Si Moussa mourut. Ben Larbi Jamaï devint alors grand vizir, et son frère, Si Mohammed Seghir le remplaça dans les fonctions d'allef ou ministre de la Guerre. L'influence des Jamaï devint prépondérante au Makhzen.

La cour séjourna environ un an à Marrakech : cette période fut mauvaise ; il y eut disette de grains, famine dans certaines tribus et bien des gens moururent alors de fièvre et de faim.

Le sultan ne perdait toujours pas de vue l'amélioration de son armée. C'est l'époque où l'on commence à parler du « tabor » ou bataillon des « Harraba » qui se trouve placé sous la direction d'un sous-officier anglais déserteur de Gibraltar, nommé Harry Mac-Lean, et qui réalise sur place la formation de ces instructeurs, que l'on envoyait jadis à l'école, à Gibraltar même. Ce corps était formé de gens choisis dans les différentes tribus : ils portaient la veste de drap rouge, le pantalon bouffant de même couleur, le turban blanc enroulé autour de la chéchia, les bas blancs et des brodequins. Comme armes, le fusil anglais, belge ou espagnol

et la baïonnette pendue à un large ceinturon blanc avec cartouchières. Les cadres en furent fournis par les gens du détachement instruit à Gibraltar; les gradés portaient les insignes en usage dans l'armée anglaise. Ils étaient bien nourris et payés régulièrement, grâce à l'influence de leur chef, Mac-Lean, dont la tenue était sensiblement la même, mais rehaussée de passementeries d'or, disposées à la mode turque. Moulay el-Hassan adorait ce corps dont il suivait avec intérêt les progrès dans les mains actives de Mac-Lean et qu'il considéra bientôt comme sa Garde.

Comme un peu plus tard, il voulut des cavaliers dressés de la même façon, on groupa 800 lanciers, portant la même tenue, mais avec les jambes nues et les babouches et qui furent armés de la carabine Martini Henry, du sabre marocain et quelquefois du poignard, et l'on fit venir aussi un Anglais (major Ogilvy) pour les instruire.

Les instructeurs français, demandés par Moulay el-Hassan, viennent à peine d'arriver et on les confine dans le rôle moins brillant de dresser des canonniers à Rabat. Dans la suite, le sultan les appellera près de lui et portera le plus grand intérêt aux progrès de son artillerie, arme dans laquelle il considérait que les Français étaient passés maîtres (capitaine Erckmann).

Toujours en campagne, au nord ou au sud de son Empire, portant tous ses soucis au développement de son armée, tous ses soins à son entretien en nourriture, en armes et en munitions, Moulay el-Hassan, par son activité, étonnait les lettrés qui disaient que le Maghreb avait à sa tête un nouveau Moulay Ismaïl, un des plus grands sultans des temps passés.

Malgré les mauvaises récoltes, le sultan fait partir la mehalla au printemps (3 mai 1879) par les Segharna et les Entifa, pour opérer contre les Aït Attab, qui sont des deux côtés de l'oued el Abid, et contre les Beni Moussa, leurs

voisins, dans la région de Dar-ould-Zidouh et de Kasba Beni Mellal. Ces tribus se soumettent et la cour, avec ses troupes, prend la direction de Meknès.

Comme toutes les fois, au passage, la mehalla intervient contre les Beni Mtir, qui ont l'habitude de se soumettre lorsque le Makhzen est là, et de se révolter, dès qu'il a le dos tourné. On cerne les rebelles dans Agouraï et El Hajeb et ils sont contraints à la soumission, à la remise d'otages, qui répondront sur leur tête de la fidélité de la tribu, au paiement des impôts arriérés et à une forte somme d'argent comme indemnité de guerre. Mais ces Berbères ont une telle soif d'indépendance, que, malgré les punitions les plus lourdes qui les écrasent, ils retournent presque aussitôt en révolte : de sorte que l'on considéra bientôt au Makhzen l'expédition des Beni Mtir comme une obligation annuelle.

La cour resta six mois environ à Meknès : pendant ce séjour, le sultan fut si gravement malade que le bruit de sa mort avait commencé à se répandre et que l'agitation gagnait les tribus (janvier 1880).

A peu près remis, Moulay el-Hassan regagne Fez, où il devait séjourner plus d'un an, se contentant d'envoyer de temps en temps ses troupes dans différentes tribus, qui négligeaient de payer leurs impôts. On envoya une harka chez les Guelaïa du Rif, avec Moulay Lamine, puis une seconde chez les Djebala des environs d'Ouezzan, enfin, pendant l'été, on mit à la raison les Aït Youssi. A part ces petites opérations inévitables, qui n'étaient pas toujours sanglantes, il n'y eut rien d'important comme guerres : l'afrag ne sortit pas. Le pays était calme et heureux.

Au printemps de l'année suivante (1881), le sultan fit route sur Marrakech et alla poser sa mehalla chez les Zemmour, puis chez les Zaër qu'elle razzia, redescendit par la Chaouia et fit un crochet vers le Tadla, dont les tribus ber-

bères se soumirent (1). Les Zaïans reçurent un caïd avec une garnison de troupes du Makhzen et ce fut l'origine de la puissance du célèbre Moha ou Hammou (2). La mehalla victorieuse rentra à Marrakech, où elle prit ses quartiers d'hiver.

Au printemps suivant (1882), Moulay el-Hassan est contraint d'intervenir dans le Sous, pour différentes raisons que je ne m'explique pas très bien, mais surtout parce que les Espagnols, à la suite de leur victoire sur Sidi Mohammed (1860) devaient installer un port chez les Aït Ba Amrane ou dans la région d'Ifni, et que les gens traitaient avec eux, comme s'il n'y avait pas de sultan au Maroc.

La mehalla traverse le Haouz, passe par Kasba Imintanout, et par le bled Haha, gagne Agadir, où se trouve un caïd du Makhzen. Puis elle part d'Agadir, et remontant la vallée de l'oued Sous, par Dar el Hadj el Arabi, Tagadirt, Oulad Saïd, elle arrive à Taroudant (juin 1882). Le pays est calme et pauvre ; les récoltes ont été mauvaises deux années de suite, faute d'eau et l'on passe sans tirer un coup de fusil. Personne pour nous disputer le passage. La disette régnait, si bien que le sultan a dû louer des bateaux à vapeur, pour transporter les grains à Agadir et nourrir cette grande quantité d'hommes et de chevaux. Ils venaient de Djedida (Mazagan) et de Dar el Beïda (Casablanca), et leurs voyages coûtèrent si cher que Moulay el-Hassan décida d'acheter pour le Makhzen un bateau qui fut appelé *El Hassani*. C'était un beau bâtiment aussi grand qu'une « frégate ». Il faisait

(1) Les Beni Moussa et les Beni Amir.

(2) Il n'y eut pas de lutte contre les Zaïans. Moha ou Hammou (des Aït Harkat) vint simplement à Boujad, où se trouvait le sultan et obtint son investiture grâce à l'intervention du marabout, Sidi Ben Daoud el-Cherkaoui.

Les troupes maghzen pour les Zaïans étaient commandées par le caïd reha, Zougatti.

très chaud et nous eûmes beaucoup à souffrir des serpents plats et courts qui foisonnent dans la région et surtout dans la forêt d'Admim : tu sais que c'est là que vont les prendre les charmeurs de la place Djemâa El Fna (Marrakech). Il ne se passait pas de jour que 10 à 20 mulets et autant d'hommes ne succombassent aux morsures de ces bêtes, et par tout ce que j'ai dit, la nourriture rare, la chaleur torride et les serpents plus malfaisants que les balles des hommes, le moral de la mehalla n'était pas bien brillant. Désirant reconnaître un emplacement pour un port Makhzen, le sultan quitte Taroudant (2 juillet), traverse l'oued Sous, puis par les Haoura et les Chtouka, gagne Massa (Aghbalou, sur l'oued Massa) ; on longe la mer par la piste jusqu'à Aglou. Là, les bateaux devaient décharger les grains nécessaires à la mehalla, mais le mauvais temps ne permit pas aux barcasses de nous apporter de quoi faire un seul pain. On put en débarquer à Massa et à Agadir, et des convois nous les apportèrent, mais beaucoup de soldats avaient déserté pour manger. Dans ces conditions, il fallait songer au retour ; Moulay el-Hassan négocie avec le chérif du Tazeroualt, Mohamed ou Hachem, qui a une grande autorité dans tout le Sous inférieur, pour s'entendre sur la place convenant pour un port. L'idée du sultan était de faire détourner par là tout le commerce de la province, pour que celui-ci ne soit pas obligé d'emprunter soit le port espagnol, soit un coin de la côte où les Anglais venaient de s'installer sans y être autorisés. (Établissement Mackensie à Tarfaïa, cap Juby.) L'embouchure de l'oued Assaka parut le meilleur emplacement et l'on envoya d'Aglou deux troupes qui descendirent par le territoire des Aït ba Amran, l'une pour donner à l'Anglais l'ordre du sultan d'abandonner son établissement, l'autre avec Moulay Lamine pour reconnaître l'emplacement du futur port. Lorsque ces deux missions

furent rentrées, Moulay el-Hassan pressa le retour, car les provisions et l'eau devenaient rares et la chaleur violente — si bien que nous ne pûmes que marcher la nuit — et par Agadir et le bled Haha, on revenait à Marrakech exténués (10 août 1882). Le sultan avait laissé sur place un tabor de Bouakher, avec le caïd Larbi ben Hamou, logé dans Kasba Aït ba Amrane, qu'ils construisirent non loin de la mer, sur la piste qui va d'Aglou à Ifni, et après avoir donné des ordres pour la construction de Kasba Tiznit, plus à l'intérieur des terres (20 kilomètres de la côte) où il y a de bonnes sources dans un territoire fertile.

Ce fut pendant la route du retour que naquit Moulay Abd el-Aziz (1) : cette naissance donna lieu à de grandes fêtes, qui eurent lieu à Marrakech. Tout le monde était content. Pourtant l'expédition n'avait pas donné tout ce qu'en attendait Moulay el-Hassan.

Le chérif du Tazeroualt, Mohamed ou Hachem, petit-fils de Sidi Ahmed ou Moussa, qui possède une riche zaouia dans la montagne, près de Tiznit, ne s'était pas soumis et ses nombreux adeptes et les tribus des environs qu'il guide, cherchaient déjà à lutter contre les établissements militaires prescrits par Moulay el-Hassan. L'influence du chef de l'État n'avait pu triompher de celle du chef religieux, et le ravitaillement difficile et coûteux de la mehalla par les bateaux, n'avait pas permis au Makhzen de séjourner plus longtemps dans ces régions sans le risque d'y récolter de graves échecs.

(1) Notons que la date officielle de la naissance de Moulay Abd el-Aziz est 1880. Ce qui ne cadre ni avec les souvenirs si nets de Salem el-Abdi sur la première expédition du Sous qui est de 1882, ni avec les données du Dr Weisgerber, qui indique le 24 février 1878, tant dans *Trois mois de campagne au Maroc*, Leroux, éditeur, que dans *Au seuil du Maroc moderne*, p. 60, Éditions la Porte, Rabat.

Il est *certain* que Moulay Abd el-Aziz est né à Meknès en 1298 de l'hégire (1881) quarante jours avant Moulay-Youssef.

Mais la nouvelle kasba de Tiznit, qui s'élevait peu à peu, montrait à tous que Moulay el-Hassan conservait un œil sur le pays. On fêta cependant cette expédition comme un succès : la naissance de Moulay Abd el-Aziz, fils d'une Circassienne, favorite du sultan, Lalla Reqia, en parut la consécration : de là les fêtes et les réjouissances dont je t'ai parlé.

Lorsque tout fut accompli dignement, les troupes prirent un repos bien gagné. L'hiver venait ; on combla encore une fois les vides, et au printemps (20 mai 1883) la mehalla quitte Marrakech avec le sultan et son Makhzen.

On suivit la route que maintenant affectionnait Moulay el-Hassan par le Tadla, où plusieurs milliers de fiers cavaliers zaïans vinrent rendre hommage. Mais la mehalla traversant le territoire Smâhla dut livrer un dur combat à ces Berbères qui s'étaient retranchés dans leur kasba. L'artillerie en eut raison ; mais on laissait là plus de 500 cadavres, tandis que les Berbères, encadrant leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, profitaient de la nuit pour sortir de la kasba et gagner la montagne.

Ensuite on fit la razzia pendant un mois dans le bled Zaër, puis on fut à Meknès (octobre 1883) où l'on passa l'hiver.

Au printemps, on prit la route de Fez par les Beni Mtir et on profita de ce passage dans leur pays pour leur faire la guerre habituelle. Cette fois Moulay el-Hassan chercha à les faire encercler par sa mehalla, pour les prendre comme des poissons dans un filet, parce que, dès que les troupes du makhzen apparaissaient dans leur campagne, ils se dispersaient comme un vol de perdrix. Moulay el-Hassan voulait sans doute les exterminer lentement, parce qu'il n'y avait pas une fête dans l'année, où il ne profitât de leur venue au Maghzen pour en faire 100 à 200 prisonniers.

Cette fois-ci, il leur désigna dans cette intention comme

caïds des hommes renommés pour leur insoumission et leurs rébellions fréquentes : Ould Mama pour les Aït Bou Othman ; Chaboun pour les Aït Arzalla ; Ould Taraght pour les Aït Naman : il se promettait bien d'emprisonner ces énergumènes, lors de leur venue obligatoire pour une hédya quelconque.

Le sultan séjourna ensuite un peu plus d'une année à Fez, puis il repartit pour Marrakech (dans le courant de l'année 1885) et décida une seconde expédition dans le Sous, parce que les Arabes Maqîl s'étaient révoltés et que des Anglais avaient installé des maisons de commerce, sur la côte, à Tarfaïa et à Arexis, et que ces entreprises gênaient son port d'Assaka. Ces Anglais (Mackenzie à Tarfaïa et Curtiss à Arexis) traitaient directement avec les chefs de la région, faisant le commerce et les échanges et le chérif du Tazeroualt leur était favorable. Cette expédition fut mieux préparée que la première : on envoya des « oumana », des intendants qui tâtèrent le terrain et qui s'aperçurent que le ravitaillement serait très largement assuré : les silos du Sous étaient remplis de grains à déborder et Tiznit, la ville aux six portes, renforcée peu à peu, comptait une garnison de 7 tabors (bataillons d'infanterie).

Donc, la mehalla, avec le sultan, quitte Marrakech et gagne Tiznit (1886). De là, on fait deux colonnes pour envahir les Aït ba Amrane, l'une qui suit la côte avec les tentes, les femmes et le convoi, l'autre qui prend par l'intérieur avec Moulay el-Hassan : l'objectif des deux colonnes était Arexis. Un détachement monté sur des méharas, sous les ordres de Si Allel el-Mesfioui et du caïd Embarek ben Chleih, détruit les constructions faites par les Européens et leurs installations commerciales : elles n'étaient pas défendues, les étrangers ayant fui à notre approche, sur des vapeurs qui les attendaient en mer. Puis on descendit sur l'oued Noun, où l'on fit subir le même sort aux installations semblables de

Tarfaïa, et où l'on ne trouva non plus aucun Européen. Il n'y eut donc pas d'action engagée, ni de mort d'homme, du moins que je sache. Une mission spéciale fut chargée du port d'Assaka ; le Maghzen s'y installa, pour que notre commerce de sortie et d'entrée pût facilement s'y faire, sans être obligé de s'écouler par les Espagnols voisins. Quant aux Anglais que l'on avait mis à la porte, le Maghzen dut indemniser pour les pertes qu'ils avaient subies dans la destruction de leurs entreprises. Les tribus de la région, qui étaient en révolte, se soumirent grâce à l'entremise du chérif du Tazeroualt qui fut enfin gagné à la cause du Makhzen par le départ des Anglais, la ruine de leurs établissements et la force nouvelle de notre port d'Assaka. Tout cela accompli, le Maghzen victorieux remonte la vallée de l'oued Noun, entre à Aouguelmine avec un accueil triomphal, puis reprend la route de Tiznit. Le sultan fit ses dévotions à la mosquée de Massa, puis entra chez les Chtouka, soumit les Haouara de la région de Taroudant, redescendit la vallée du Sous, puis razzia les Ida ou Tanan des Haha et pénétra dans le Mtougga.

Moulay el-Hassan nourrissait le projet d'emprisonner le chef de la région, El Hadj Messaoud, dont l'importance de plus en plus grandissante lui portait ombrage. On arriva à Dar Caïd el M'Tougui, mais là une réception grandiose avait été préparée qui étonna, à la limite de l'étonnement, le sultan et le Maghzen et notre séjour dans cette grande kasba ne fut qu'une suite de fêtes inoubliables, toutes plus belles les unes que les autres. Lorsque la tribu fit sa hédiya, le lendemain de notre arrivée, on remarqua, entre autres, une ligne d'hommes drapés de blanc, échelonnés sur près de 800 mètres et portant chacun sur le dos un grand et lourd panier plein de douros ; 10 ou 15 mulets magnifiques, solides et larges comme des murs ; 25 à 30 chevaux superbes, pleins

de feu, tout harnachés d'or et d'argent et qui valaient bien chacun plusieurs centaines de douros ; et des étoffes, et des tapis... Puis la famille Mtougui fit une hédiya personnelle, où l'on remarquait des chevaux encore plus fins et des sacs pleins de louis d'or.

Le chambellan émerveillé — c'était alors Ba Ahmed, fils de Si Moussa, qui avait succédé à son père dans cette charge, après la mort de ce dernier — le chambellan complimenta El Hadj Messaoud, et celui-ci, modeste et humble, lui dit :

— Tout cela n'est rien : j'ai été seulement très heureux et très fier de l'honneur que m'a fait le sultan en venant jusqu'à ma porte. C'est là pour moi et les miens un fait historique inoubliable. Maintenant, je puis mourir, je puis être jeté en prison : tout m'est indifférent. J'ai atteint le comble de la félicité, puisque le Ciel m'a donné la joie de recevoir Sidna dans ma maison.

— Tes paroles sont bonnes et agréables comme du miel, repartit Ba Ahmed ; le sultan te remercie et te sait gré de tes actes comme de tes paroles. Aussi, dis-moi maintenant ce que tu désires de nous?

— Une dernière petite faveur, Excellence, et que j'ose à peine formuler : que Sidna permette à mes femmes d'aller donner la hédiya aux femmes du Sultan.

Cette faveur fut vite accordée, et, lorsque le soleil fut couché, les femmes du Mtougui passèrent chez les sultanes, qui les attendaient, parées de leurs bijoux, sous les tentes dans l'afrag ; les visiteuses vinrent à pied, sans escorte, pauvrement habillées comme des Chleuh, mais chacune portait accrochée dans son dos une peau de chevreau tannée, pleine de louis d'or. Et elles sont entrées chez la favorite, chez Lalla Reqia, mère d'Abd el-Aziz, elles ont fait des amabilités à toutes les femmes et elles ont déposé leurs cadeaux qui ont été bien acceptés. Les femmes du Mtougui

étaient au nombre de 25 à 30 et Moulay el-Hassan avait avec lui 40 femmes de harka.

Le sultan apprenant et voyant tout cela, fut encore une fois à la limite de l'étonnement et dit à son « hajib », Bâ Ahmed :

— Ce Mtougui ne mérite plus d'être emprisonné ; et cependant, j'aurais bien voulu le pincer ; il se conduit toujours comme un révolté et même lorsque je suis à Marrakech il exerce ses ravages chez les Oulad Besseba, les Mzouda, les Chiadma, les Haha renversant les maisons de mes caïds, prenant l'or et les esclaves, se gorgeant de butin. Mais, malgré tout, vois comme il nous reçoit, regarde cette forteresse magnifique, ces riches propriétés à perte de vue et ces terres de grande valeur. En vérité, il ne faut pas le considérer comme un ennemi, mais plutôt comme un soutien du Maghzen. Aussi le laisserons-nous tranquille et recevrons-nous toujours son tribut avec plaisir. Il nous appartient maintenant de donner à notre tour une grande fête, où le Mtougui apparaîtra comme notre ami.

Ainsi fut fait. Après des festins, des danses, des séances de musique, des bouffonneries sans nombre, on regagna Marrakech, où l'on séjourna quelque temps.

De là, le Sultan fit une souga chez les Smala du Tadla, puis regagna Meknès, en châtiant à nouveau les Beni Mtir, en emprisonnant les caïds et 400 (?) de leurs combattants. Après avoir institué de nouveaux caïds, le Maghzen arriva à Meknès, puis gagna Fez.

On trouva dans la cour du vieux méchouar la Makina qui fonctionnait sous la direction de l'Italien Campini : on faisait là, comme je t'ai dit, des fusils, des canons de petit calibre et des pièces de monnaie ; mais les machines avaient beau tourner toute la journée, elles n'arrivaient pas à donner assez d'armes pour les combattants. Mais Moulay el-Hassan portait

un gros intérêt à cette fabrique qui était son œuvre.

L'année suivante (printemps 1888) Moulay el-Hassan fit un nouveau séjour à Marrakech, au cours duquel des opérations furent entreprises contre les Entifa, les Beni Mguild et les gens de la montagne du Fezzaz.

Ce fut à cette époque que Moulay M'hammed, fils aîné du Sultan, fut marié à Marrakech et nommé khalifa du sultan pour la région, en remplacement de Moulay Othman, qui fut envoyé combattre dans la mehalla du Tadla.

Moulay el-Hassan avait plusieurs frères auxquels il avait donné des postes : outre ce Moulay Othman, qui fut longtemps khalifa à Marrakech, il y avait Moulay el-Amine et Moulay Arafa, qui avaient la spécialité des opérations de guerre et qui partaient souvent avec les mehalla ; Moulay Rechid qui était gouverneur du Tafilet ; Moulay Ismaïl, qui était un savant, un lettré très estimé.

Après ces événements, le sultan rentre à Fez et décide de visiter le nord de son Empire : il passe par les montagnes du Ghomara, visite Chichaouen, Djebel el Alam, Tétouan, Tanger, Arzila, Fahç er Rhihan, Oued Mkhazen, El Araïch (Larache) dont il fait relever les fortifications, El Ksar el Kébir, Had Kourt, Oued Sebou, Beni Ahsen, Oued Rdom, Meknès, Oued Nja, Fez.

Après un séjour de quelques mois dans cette capitale, Moulay el-Hassan décide de regagner Marrakech (tu le vois, il était toujours sur le dos de ses chevaux) en repassant à nouveau chez les Beni M'Guild et l'on arrive sans encombre à Khenifra, chez Moha ou Hammou el Zaïani, qui y a dressé des kasbas solides en terre rouge et qui peut aligner dans la plaine 18 000 cavaliers armés et valeureux au combat. Les rebelles invétérés que l'on poursuit toujours, les Aït Chokman, se sont réfugiés dans la montagne. Moulay el-Hassan discute avec Moha du point où l'on doit envoyer une harka

pour les surprendre et les soumettre. Cette opération fut confiée à Moulay S'rour, fils de Moulay Sliman, qui gagna la montagne avec son contingent : personne n'en revint, sauf l'homme de confiance de Moulay S'rour, El Hadj Ahmed Khemmar, qui fut peut-être complice des Aït Chokman, et qui raconta au camp, comment l'affaire avait eu lieu.

Lorsque la harka du Makhzen fut campée dans la montagne, à proximité des rebelles, il vint une délégation des notables de la tribu, avec les taureaux de « Targuiba », disant qu'ils se soumettaient, qu'ils ne refusaient ni la mouna, ni les contributions dues au Makhzen, qu'ils s'offraient même à donner l'hospitalité chacun à 10 ou 20 soldats du contingent, de façon que ces hommes, qui n'étaient jamais venus dans ces montagnes, fussent fêtés convenablement dans les familles. Ahmed Khemmar consulté donna un avis favorable, l'hospitalité étant sacrée dans tous les pays d'Islam et les hommes prévenus accompagnent joyeusement leurs hôtes. Il ne restait plus au camp qu'une garde insignifiante avec Moulay S'rour et Ahmed Khemmar. La nuit tombe, puis on entend tout d'un coup une salve de coups de fusil et Ahmed sortit à ce moment de la tente du chérif pour faire ses ablutions. Or cette salve était le signal du massacre : dans chaque famille, on coupe le cou des invités qui se sont laissés désarmer sans défiance à l'entrée et qui faisaient déjà ripaille. Dans les minutes qui suivirent la salve, il ne restait plus rien des troupes du Makhzen. Ahmed Khemmar se disposait à rentrer dans la tente, lorsqu'il perçut un bruit de lutte : les Aït Chokman, qui avaient égorgé les sentinelles, s'y débattaient déjà pour avoir la tête du chérif ; alors, comprenant ce qui s'était passé, il s'était enfui dans la nuit et rapportait, tout tremblant, la nouvelle de ce désastre au camp de Khenifra.

On envoya aussitôt des mokhazenis prévenir le sultan, qui

se trouvait alors en harka dans le bled Beni M'Guild et, sans l'attendre, Moha ou Hammou était parti sur les lieux avec 3 000 cavaliers, mais lorsqu'il fut arrivé, il se rendit compte qu'il n'y avait plus rien à faire : il ne restait aucun survivant, et les Aït Chokman s'étaient dispersés comme un vol de corbeaux quand ils ont nettoyé une carcasse. Le Zaïani, qui était un admirable homme de guerre, écrivit à Moulay el-Hassan, lui disant qu'il ne se présenterait pas devant lui, de crainte de représailles sur sa personne, que les choses étaient ainsi, et ainsi et que la responsabilité de ce malheur revenait au sultan lui-même, qui, contre son avis, avait tenu à envoyer une colonne chez ces bandits rusés comme des renards et sauvages comme des ours, qu'il les connaissait bien, lui, le Zaïani, et qu'il eût mieux valu ne pas y toucher. Il était néanmoins homme de devoir et il allait entreprendre une petite opération. En effet, Moha ou Hamou se jeta sur les Aït Yakoub ou Aïssa, qui sont une fraction des Aït Chokman, les pilla et leur fit des prisonniers. Lorsque le sultan, peiné au plus haut point de cette lâcheté des Aït Chokman, envoya une partie de la mehalla en renfort au Zaïani, elle n'eut qu'à recevoir les prisonniers et à rejoindre avec eux le sultan, qui revenait sur Meknès, où il resta trois jours, puis à Fez, où lesdits prisonniers furent exécutés et ornèrent de leurs têtes la porte de Bab Mahrouk.

III

DERNIÈRES MEHALLAS
MORT DE MOULAY EL-HASSAN (6 JUIN 1894)

Le sultan fit un assez long séjour à Fez, cherchant à renforcer son armée, recrutant des contingents, recomplétant ses armes et ses munitions, commandant des fusils en Europe, parce que la Makina ne pouvait lui fournir que 5 fusils par jour.

On envoya une harka dans le Tadla, contre les Aït ou Rebbi, et dans le Haouz. Mais le sultan n'oubliait pas les Aït Chokman et il décida contre eux une opération de représailles, qu'il voulait terrible. Le ministre de la Guerre, Si Mohamed Seghir et le grand maître de l'artillerie, Moulay Ahmed Souiri, avec les troupes du guich et les contingents des tribus du Tadla, furent chargés de la conduire. Mais, au moment de livrer bataille, voici que les Aït Merah, qui sont voisins des Aït Chokman et qui combattent dans les rangs du Makhzen, hésitent, puis tournent bride, entraînant une partie des contingents du Tadla, tandis que les Aït Chokman, qui avaient dû préparer ce coup de théâtre, attaquent. La mehalla est battue et forcée, après avoir eu de nombreux morts et blessés, de se replier et de rentrer à Fez, sans avoir pu tenir ces montagnards endiablés (1892).

Moulay el-Hassan n'en est que plus excité contre eux, déclarant qu'il les anéantirait tous à son heure, mais que, pour l'instant, il doit se rendre au Tafilelt, berceau de sa

dynastie et il réorganise sa mehalla qui atteint bientôt un effectif de 15 000 hommes, bien armés et pourvus de tout. Lorsque tout le monde fut rassemblé au pont du Sebou, le sultan et le Makhzen prirent la direction du sud par Sefrou, Tarzout du Guigou, Ennjil des Aït Youssi, Kasba el Makhzen sur l'oued Moulouya, Tizi n'Talghemt, Zaouïa Oukilla, l'oued Ziz, Ksar es Souk, Bou Aam et la kasba de Moulay Rechid, khalifa du Tafilelt. Le sultan venait pour faire un pèlerinage au tombeau de son arrière-grand-père, Moulay Ali Cherif (1). Quelques jours après, son fils aîné, Moulay M'hamed, khalifa de Marrakech, vint le rejoindre avec les contingents du sud qui avaient tenu route par le Glaoua, le Dadès, Imiter et le Todgha.

Ce voyage fut triomphal, montrant combien grande était la renommée du sultan dans ces régions éloignées, où l'on n'avait jamais vu flotter ses étendards. Toutes les tribus de la région lui firent un accueil enthousiaste, grossissant la mehalla de leurs guerriers : Aït Iafelmane, Aït Atta, Aït Moghrad, Aït Khebbach, Aït Izdeg. Ce fut une succession de fêtes.

Pour le retour, les deux mehallas réunies suivirent la route qu'avait pris pour venir Moulay M'hamed ; mais c'était l'hiver (novembre 1893). Il faisait très froid et beaucoup de fantassins en succombèrent dans les cols du pays glaoua.

Dès l'arrivée à Marrakech, Moulay el-Hassan retira à Moulay M'hamed son titre et ses prérogatives de khalifa, son personnel, ses chevaux et ses esclaves, lui reprochant des

(1) Ce voyage du sultan au Tafilelt répondait, en réalité, aux soucis que lui causaient les progrès de l'influence française vers les oasis sahariennes. Le départ eut lieu le 25 juin 1893. Le Dr Linarès, médecin de la mission militaire française, accompagnait le sultan. On lira le récit détaillé de ce voyage dans le *Bulletin de l'Institut d'hygiène du Maroc*, nos 3 et 4 de l'année 1932.

fautes lourdes dans la conduite des opérations de guerre et trop de tiédeur dans ses convictions religieuses. Il lui assigna comme logement Dar Moulay Zin et lui donna un fequih pour compléter son éducation. Toute l'affection, toute la sollicitude paternelle étaient portées sur le plus jeune fils, sur Moulay Abd el-Aziz, qui n'était encore qu'un enfant, mais qui ne pouvait pas encore exercer les fonctions de khalifa. Aussi le sultan désigna-t-il à nouveau son frère, Moulay Othman.

C'est à cette époque (décembre 1895) qu'un ambassadeur espagnol (1) vint à Marrakech : la poudre, en effet, avait parlé à Melilla, entre Espagnols et Rifains, pendant le voyage du sultan au Tafilelt. Les gens du Rif trouvaient que les Roumis bâtissaient des postes trop près du tombeau de leur grand marabout, Sidi Ouriache et que cela les gênait dans leurs dévotions : ils les démolirent ; les Espagnols les rebâtirent, disant que le sultan leur avait donné par les traités des droits sur ces terrains.

Moulay el-Hassan consentit à verser 4 millions de douros pour avoir la paix : les Espagnols en demandaient 6. Il ne se sentait pas assez fort pour entrer en guerre avec les Espagnols. L'hiver fut passé à Marrakech et le sultan fut plusieurs fois souffrant et mal portant.

Quand le printemps fut venu, on prépara le départ habituel pour Fez ; mais le sultan n'oubliait pas les Aït Chokman et il se promettait de faire un crochet vers eux. Aussi fit-il préparer deux harkas, l'une qui suivrait la route ordinaire avec son fils, Moulay Abd el-Aziz, l'autre qui gagnerait le Tadla sous son commandement.

Et voici le jeune prince qui part le premier avec sa harka

(1) Il s'agit du maréchal Martinez Campos, qui entra à Marrakech le 29 janvier 1894, avec une suite imposante de 30 personnes (officiers, diplomates, prêtres) et qu'il quitta le 11 mars 1894.

(17 mai 1894). Il est beau, il est jeune, il a treize ans ; il avance sur un cheval doux, abrité par un parasol, comme un sultan. Près de lui chevauchent son tuteur, son second père, l'éminent Si Mohammed el Merani, qui avait épousé une sœur de Moulay el-Hassan ; son caïd méchouar, Bel Kassem Ahilili, et même son grand vizir, Si Larbi em Meniaï (des Doui Menia) qui était un fin lettré, un savant jurisconsulte et qui devait mourir plus tard à Tanger, asphyxié accidentellement par un fourneau de charbon de bois. C'était une véritable petite cour qui partait avec cet enfant, si bien que le peuple qui se pressait hors des portes de la ville pour voir le cortège, disait que le jeune prince emportait tout, qu'il ne laissait plus rien à Moulay el-Hassan et qu'il allait rayonnant comme le printemps qui remplace l'hiver, emportant dans ses petites mains la succession au trône.

Au départ, le père lui avait tenu l'étrier et ne pouvait s'en arracher ; tout le Makhzen l'avait longtemps accompagné dans la campagne et ne l'avait quitté qu'à regret. Moulay Abd el-Aziz devait arriver sans encombre à Rabat où il séjourna un mois environ, dans l'attente de son père.

Quelque temps après ce départ, qui attrista tout le monde, Moulay el-Hassan malgré son état maladif, quitte Marrakech (le 22 mai 1894) à la tête d'une autre harka, accompagné de tout le personnel de la cour. Il avait l'intention de châtier au passage les meurtriers de Moulay S'rour, les Aït Chokman. On fait route par Zaouïa Ben Sassi, Tamelalt-el-Djedid — d'où le sultan fit un pèlerinage à Sidi Rehal — Guenater (Seraghna), Oued Tessaout, El Djemâa des Entifa, Tabia sur l'oued el Abid, Dar ould Zidouh sur l'Oum er Rebia. Arrivé là, le sultan se sent gravement malade (1) et, après la prière

(1) Moulay el-Hassan souffrait d'une hépatite dont il succombera le 7 juin 1894.

du matin, il ne peut que rentrer dans sa tente, où l'on étend rapidement matelas et tapis pour qu'il puisse se reposer. La harka va rester neuf jours à Dar ould Zidouh immobilisée.

Le chambellan, Si Ahmed ben Moussa, plus connu sous le nom de Bâ Ahmed, accourt et lui dit :

— Sidna, qu'y a-t-il?... Ah ! tu es vraiment trop fatigué pour continuer la harka. Il serait plus prudent de rentrer à Marrakech et ta parole comme ton prestige seraient donnés à Mohammed Seghir pour la suite des opérations que tu as projetées.

— Tiens ! dit le sultan, je t'avais cru un brave homme et je vois que je me trompe. Comment? Mon grand-père, Sidi Mohammed ben Abdallah, qui repose à Rabat — que Dieu le protège — est mort au Tadla et tu voudrais que son petit-fils malade retournât à Marrakech ! Il faut que je me rende à Rabat et je ne rentrerai pas à Marrakech, dût-il m'en coûter la vie ! Ce qui est écrit est écrit. Nous ne changerons jamais rien à la destinée... Allah !

Et il respire fortement pour reprendre haleine, et il se tient la poitrine, car il a le côté déchiré par la douleur, et il dit à voix basse :

— O Moulay Abd el-Aziz ! O mon fils...

Bâ Ahmed, affolé, s'écrie :

— Qu'y a-t-il donc, ô mon maître?

— Il y a... que je me sens très mal. Il eût mieux valu qu'Abd el-Aziz fût près de moi en ce moment, au lieu de m'attendre à Rabat.

Alors Bâ Ahmed lui dit :

— De quoi donc as-tu peur, Sidna?

— Je n'ai peur de rien, mais je puis mourir d'un moment à l'autre, et par Dieu, je me demande si je passerai la nuit.

A ces mots, le chambellan fond en larmes, se prosterne aux pieds de Moulay el-Hassan, lui baise les chevilles et s'écrie :

— De grâce, Sidna ! Que ce malaise ne t'émotionne pas ! Il n'y a pas de mal pour toi, et je te souhaite bonne santé et longue vie.

Il y eut un long silence, pendant lequel le sultan soupirait bruyamment, puis il reprit :

— Que veux-tu, mon pauvre Bâ Ahmed ? Nous n'y pouvons rien, ni toi, ni moi.

Et le chambellan de dire :

— Si l'échéance fixée par Dieu — qu'il soit béni et exalté — doit arriver bientôt pour Notre Seigneur et Maître, et si Notre Seigneur désire que Moulay Abd el-Aziz devienne sultan à sa place, rien n'est plus facile : tout est prêt.

— Comment ? Tout est prêt ? Tu veux rire. Si mon visage disparaît, qui peut m'assurer que le travail sera fait, puisque je n'aurai plus mes yeux pour le voir exécuté ?

— Que Sidna ne s'inquiète pas. Tout se passera, comme s'il était encore parmi nous. Il n'a qu'à prendre du papier et à écrire ses volontés. Ses ordres seront fidèlement exécutés comme de son vivant. Et puisque Notre Seigneur le désire de tout son cœur, je dis : Que Dieu proclame Moulay Abd el-Aziz, pour notre religion et notre vie !

Sur ces mots, le sultan écrit de sa main, donne ses ordres et confirme leur exactitude, en ajoutant qu'après sa mort, ils devront être respectés et suivis.

Puis le chambellan prend la feuille et dit :

— Que Dieu te conserve en santé. Maintenant, il faut que je sorte, pour pouvoir rendre compte à Sidna.

Et il sort de l'afrag, et il fait demander tous les ministres qui pénètrent bientôt dans sa tente et qui s'asseoient en cercle autour de lui. Il y avait là le premier ministre, El Hadj el Mâati Jamaï ; le ministre de la Guerre, Sidi Mohammed Seghir Jamaï, son frère ; le ministre des Finances, Moha Tazi er R'bati ; le ministre des Affaires étrangères (ouzir el Bahr),

Si Feddoul Gharnit ; le ministre des Réclamations (ouzir ech chikaya), Si Allal el Mesfioui ; l' « amin el Hsab » ou secrétaire des comptes, Larbi Zebdi ; et le chef du guich, le « kébir » de la mehalla, Bâ Mohammed Chergui.

Et il s'adresse à Mesfioui en lui tendant le papier :

— Voici les ordres de Sidna. Ils doivent être exécutés à la lettre, quand le temps sera venu. Prends connaissance et tu signeras ensuite.

Le ministre étonné lit ces dispositions testamentaires et dit en levant la tête et regardant les autres intrigués :

— Il faut signer. C'est l'écriture même du sultan !

Et il passe le papier à El Hadj el Mâati qui, après l'avoir lu et signé, le passe à Mohammed Seghir, mais au moment où cette feuille si précieuse allait atteindre Larbi Zebdi, Bâ Ahmed la lui arrache des mains pour que lui et les autres, qui n'étaient pas de ses amis, ne la lisent pas, et il se retourne vers Si Allal Mesfioui et lui dit :

— Que pensez-vous, tous, de ces paroles de Sidna ?

— Nous n'avons rien à dire. Ce sont des ordres du sultan, nets et écrits de sa main. Nous n'aurons qu'à les exécuter quand l'époque fixée par Dieu — que sa louange soit proclamée — sera venue.

Et ceux qui n'avaient pas encore signé, de le faire, sauf Larbi Zebdi et les autres qui comprirent qu'il s'agissait de la succession au trône, mais qui retinrent leur langue dans la bouche, parce qu'ils avaient peur du tout-puissant Bâ Ahmed.

Ce dernier se lève, laisse là les ministres et retourne auprès du sultan qui geignait affaissé sur un tapis et qui paraissait de plus en plus mal. Sans rien lui dire, il tend le papier contresigné par les ministres que j'ai dit, et Moulay Hassan lui dit :

— Bâ Ahmed. Que Dieu te bénisse !

Et ce dernier revint vers les ministres et leur dit :

— Voici les paroles de Sidna : Je les bénis tous pour leur zèle et je leur garderai une reconnaissance éternelle.

Et les ministres se dispersèrent.

Il était environ 4 heures de l'après-midi. Le sultan essaie de sortir pour la prière de l'asser — la tente mosquée est en dehors et à proximité de l'afrag — mais, après quelques pas, il est à bout de forces et contraint de regagner sa tente, où il tombe inanimé, moitié sur les tapis, moitié sur les matelas. On le relève, on lui verse de l'eau froide sur le visage. Il revient à lui, et on appelle un homme de bon conseil, El Hachemi er Regragui, qui était un grand savant de très grand âge, il avait près de cent ans, et qui s'avança, voûté et chenu. Assis près du sultan, il lui parle doucement pour lui faire prendre patience et conseille de faire appel au caïd Mac Lean, qui se trouvait à la harka avec son tabor de Harraba et qui avait toujours dans ses bagages une boîte de médicaments anglais. Celui-ci consulté déclare qu'il ne donnera de remède qu'après avoir vu le sultan (il faisait en effet quelquefois office de médecin auprès de lui). Bâ Ahmed lui dit :

— Tu ne peux pas le voir, car il est très fatigué, mais donne-lui seulement un remède quelconque pour lui donner de la force.

Et Mac Lean répondit :

— Il faut voir un malade pour lui administrer un remède. On ne peut donner un médicament pour le foie si ce sont les reins qui sont malades, ou une poudre pour l'estomac si le mal est aux poumons.

Le chambellan, impatienté, l'interpelle un peu rudement.

— Va, répond l'Anglais, dis ce que tu voudras. Je ne donnerai rien, parce que c'est un sultan, car si je donne quelque chose et qu'il meurt ensuite, ce qui peut arriver à tout moment, on dira que c'est moi qui suis cause de sa mort.

Et sur ces paroles, il tourna les talons.

Le temps passe. La nuit arrive.

A 9 heures du soir, une négresse qui veillait dans la tente s'aperçoit que Moulay el-Hassan a tout doucement cessé de vivre ; suivant la coutume, elle se met à pousser des cris aigus. Mais Bâ Ahmed, qui se tenait à côté, accourt aussitôt et la fait taire. Puis il entre dans le harem du sultan et dit aux femmes qui se réveillaient et se disposaient à pousser leurs cris de deuil, car certaines avaient entendu les hurlements de la négresse qu'elles savaient sous la tente du sultan.

— Taisez-vous toutes ! Je vous l'ordonne. Assez ! Je vous défends de crier. Vous savez bien que nous sommes ici dans un pays insoumis : si les tribus apprennent par vos cris que le sultan vient de mourir, nous serons « mangés » et vous deviendrez ce qu'il plaira à Dieu, des femmes violentées ou tuées et des esclaves. Gardez donc le silence et refoulez vos larmes. Si j'en entends une crier, je lui coupe la langue avec des ciseaux... N'oubliez pas une chose : c'est que si Sidna est mort, il y en a eu beaucoup avant lui qui ont eu le même sort, qui nous attend tous d'ailleurs à l'heure fixée par Dieu. Et puis pensez aussi qu'il y a beaucoup de fils du sultan qui vivent et qui sont prêts à le remplacer. Maintenant, silence et salut !

Puis il sortit et fit appeler le caïd des « moualin el frach », ces gens qui s'occupent de la tenue, des vêtements du sultan, et lui dit :

— Apporte tout de suite un change complet de linge pour Sidna, qui vient d'avoir une grosse sueur.

La tenue est apportée et entrée dans la tente et le caïd demande si cela va bien pour Sidna et Bâ Ahmed lui répond :

— Depuis la sueur, cela va beaucoup mieux.

Puis, pendant sa vie Moulay el-Hassan ayant maintes

fois dit qu'à sa mort, il souhaitait être lavé par Si Brahim Drir, qui était un aveugle lettré, employé à l'école des Chorfa, on fit venir cet homme. On lui fit laver le corps et verser l'eau rituelle, chauffée dans la tente-hammam, sans lui dire quel était le cadavre qui était entre ses mains, puis on habilla le sultan avec les vêtements apportés.

Tout cela terminé, Bâ Ahmed fit appeler les ministres que j'ai dits tout à l'heure et le caïd méchouar, Driss ben Aalem (1). Ceux-ci étonnés de se voir rassemblés à nouveau et réveillés à cette heure de la nuit, dirent :

— Comment va le sultan?

— Il va bien, dit Bâ Ahmed, il a transpiré cette nuit ; il a ouvert les yeux et je vous ai convoqués pour vous transmettre un ordre de sa part. Mais asseyez-vous. J'ai quelque chose à dire au caïd méchouar.

Et il sort avec Driss ben Aalem avec lequel il se met d'accord, puis tous deux reviennent vers la réunion et Bâ Ahmed leur dit, en les appelant tous par leur nom :

— Vous tous que j'ai nommés, Dieu — qu'il soit béni et exalté — vous bénit et vous protège ! Et je m'adresse particulièrement à Si Allal el Mesfioui, qui est parmi nous le plus âgé et d'un grand conseil, pour lui demander si nous sommes bien tous solidaires les uns des autres, si le Makhzen a le même cœur et le même œil... (Signe d'acquiescement du Mesfioui...) Puisqu'il en est ainsi, je dois vous dire une chose que je ne puis vous cacher plus longtemps : l'échéance fixée

(1) Driss ben Aalem était devenu caïd méchouar, à la mort du vieux El Hadj Mohammed ben Yaïch, survenue à Meknès vers 1890?. Son premier khalifa fut d'abord Si Driss ben Yaïch, fils du précédent et père de Si Mohammed ben Yaïch, qui fut caïd méchouar du sultan Moulay-Youssef et chambellan actuel de Sidi Mohammed ben Youssef, puis, quand Si Driss ben Yaïch fut envoyé en qualité de pacha à Oujda en 1895, son khalifa fut son fils.

par Dieu — que sa louange soit proclamée — pour notre Seigneur, Moulay el-Hassan est arrivée. Que Dieu place notre Maître en bonne compagnie et purifie son âme.

Tous les ministres, saisis à cette nouvelle, firent :

— Ah ! ah !... Quel malheur ! comme nous sommes peinés !... Tout autre que Dieu est périssable... Sidna était bien trop fatigué pour entreprendre cette expédition... (et tout ce que l'on dit en pareille circonstance.)

Mais Bâ Ahmed reprit aussitôt :

— Maintenant que vous savez, taisez-vous et écoutez-moi ! Nous sommes tous frères, vous venez de le dire. Nous sommes les doigts de la même main, surtout dans les circonstances imprévues où nous nous trouvons, en plein pays ennemi. Je pense que vous devez garder le silence sur tout ce que je vous ai annoncé tout à l'heure : notre intérêt à tous est que cette nouvelle ne s'ébruite pas et nous ne devons pas oublier que la vie de tous les gens de la mehalla est entre nos mains. Or, si vous racontez ce que vous savez, demain matin, d'oreille en oreille, la mort de Moulay el-Hassan sera connue des tribus qui sauteront en selle pour nous attaquer et nous piller. Cernée de toutes parts, la mehalla sera « mangée ». Il faut donc garder sur tout cela un silence prudent, jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans un pays ami.

— C'est là le parti le plus sage, dit Si Allal Mesfioui.

— C'est donc entendu, continua Bâ Ahmed. Maintenant, que voulez-vous qu'on fasse? Quelle route devra tenir la mehalla?

Si Mohammed Seghir, Larbi Zebdi et les autres qui n'étaient pas du parti du chambellan, de dire :

— Nous devons retourner à Marrakech, qui n'est qu'à quatre étapes. Nous rassemblerons les notables et nous proclamerons le nouveau sultan, Moulay M'Hammed.

Ils ne pensaient déjà plus au papier que Bâ Ahmed avait

fait signer à plusieurs d'entre eux, ou ils croyaient que cette petite formalité ne leur avait été imposée que pour adoucir les derniers moments d'un mourant.

A ces mots, le chambellan durcit son visage et dit :

— Tel n'est pas mon avis. Pour proclamer un nouveau sultan, rien ne nous presse, et grâce à Dieu, il existe beaucoup d'enfants de Sidna : nous pourrons donc choisir. Mais si nous retournons à Marrakech, nous sommes certains d'être attaqués et pillés, car on n'a jamais vu de mehalla faire demi-tour et le chemin que nous avons suivi pour venir jusqu'ici n'est pas très sûr. Voici ce qu'il nous faut faire :

« Nous lèverons le camp au petit jour. Nous passerons l'Oum er Rebia et par El Khemis des Beni Amir, nous passerons chez les Beni Meskine ; de là nous pourrons franchir à nouveau l'oued à Mechra ben Khallou et gagner Marrakech par les Rehamna. De cette façon, nous tenons une route nouvelle et nous ne serons pas attaqués.

« Mais surtout gardons notre secret, jusqu'à ce que nous soyons dans une tribu amie. La nouvelle dont je vous ai fait part, il n'y a que vous qui la connaissez. »

Tous les autres répondirent :

— Entendu ! ton conseil est bon et nous retiendrons nos langues.

Et les ordres partirent aussitôt vers les différents caïds pour lever le camp dès l'aube.

Celle-ci vint à son heure comme les autres et les clairons sonnèrent le départ. Le passage de l'oued se fait lentement, les contingents des tribus du Tadla ouvrant la marche pour que ces gens ne soient pas tentés de piller l'arrière-garde, au moment où cette dernière se préparera à franchir le gué à son tour. Toutes les tentes s'abattent une à une et lorsque l'afrag est par terre, on voit la litière du sultan, qui se trouve déjà entre ses deux mulets et malgré un rideau qui a été

tendu sur la vitre en avant, on voit Moulay el-Hassan assis à l'intérieur.

Les tribus s'inclinent comme à l'habitude :

— *Allah ibarek f'amer Sidi!* Que Dieu bénisse la vie de Notre Seigneur !

Et Bâ Ahmed, que des nègres appellent, accourt et s'incline devant la litière ; il entrouvre la porte et se penche respectueusement à l'intérieur, puis il se retourne et appelle à haute voix un tel et un tel, s'inclinant vers le sultan avec de grands :

— *Nâam ya, Sidi!* Oui, parfaitement, mon Seigneur !

Et donnant les ordres à l'extérieur :

— Hadj Messaoud, Sidna t'ordonne de marcher sur le flanc droit de la mehalla ! (Et ceci, et cela...)

Jamais Moulay el-Hassan, de son vivant, n'avait tant donné d'ordres. C'est une véritable « makhzenia » où Bâ Ahmed joue le seul rôle, en face du cadavre du sultan (1).

— C'est toi, Hadj Mohamed ould ben Daoud, que Sidna désigne pour l'avant-garde. On posera le camp à El Borouj, car le sultan a l'intention de faire une « souga » chez les rebelles Cracra des Beni Meskine. Il te recommande d'être prêt à tout événement et d'attendre ses ordres à El Borouj.

Tous les gens appelés et restés à quelque distance, sui-

(1) Cette tactique, si amusante et si macabre à la fois d'un chambellan n'est pas nouvelle dans l'histoire marocaine. Le 4-5 août 1578, à la bataille des Trois Rois (bataille de l'oued Mekhazen) le sultan Abd el-Malek succomba pendant l'action dans sa litière, empoisonné pour les uns, tué d'un coup de mousquet pour les autres et son chambellan « continua de transmettre les prétendus ordres ou défenses du sultan, sans révéler qu'il était mort, faisant intensifier la lutte et les attaques, réclamant de l'eau soi-disant pour faire boire au malade et maintenir la croyance qu'il était encore en vie, la répandant dans la litière et en réclamant de nouveau toujours dans le même dessein »... (*Extraits inédits sur le Maghreb*, p. 411, traduits par E. Fagnan, Alger, 1924, J. Carbonel, édit.)

vant la caïda, s'inclinent devant la litière et courent à leur poste. Toutes les tribus qui passent l'oued arrivent à tour de rôle avec leurs étendards et s'inclinent successivement en acclamant le sultan. Il ne reste bientôt plus sur ce côté du fleuve que les Bouakher et les tribus Makhzen. Alors deux nègres chargent la litière sur les mulets, et, par les fenêtres de côté non voilées, on aperçoit de loin le sultan assis.

La rivière est traversée doucement, comme on a l'habitude de le faire quand il s'agit d'un malade, mais vers le milieu de l'oued, le mulet d'avant fait un faux pas ou bute sur une pierre du fond et tout le bas de la litière entre dans l'eau ; mais ce fut très rapide, car la bête se redressa aussitôt. A ce moment, les nègres qui marchaient de chaque côté s'aperçurent par le déplacement du corps qui avait glissé en avant, que le sultan était mort, mais ils continuèrent à avancer, impassibles.

Sur l'autre rive, Bâ Ahmed qui suivait tout près, fait poser la litière, et accourt pour redresser Moulay el-Hassan, car on le voit encore ouvrir la portière et encore s'incliner : « *Nâam ya Sidi!* » et se tourner vers la suite en train de passer et crier :

— Le sultan appelle le « moul el mâ » (celui qui porte la boisson du sultan) ; il veut boire.

Ce dernier accourt, verse l'eau de la gargoulette (el berrada) dans la coupe et la passe au chambellan, qui la tend au sultan à l'intérieur et qui, au bout d'un moment, la rend vide. Puis l'on repart et tout le long de la route, jusqu'à El Borouj, des chefs militaires, des caïds de tribus sont successivement appelés auprès de la litière, pour y recevoir des instructions ou donner des renseignements au sultan, c'est-à-dire à l'habile Bâ Ahmed, qui tint la conversation jusqu'au campement.

Enfin on arrive ; le sultan entre dans l'afrag, toujours monté comme tu sais avant son arrivée ; mais à peine est-on installé, voici que tous les caïds, tous les chefs des askar sont appelés à se rassembler dans la tente-mosquée, dressée suivant la coutume près de la porte de l'afrag.

Bâ Ahmed s'y trouve avec les ministres et il dit, en s'adressant à Driss ben Aalem et aux caïds :

— Écoutez-moi bien, vous tous, caïds, qui m'entendez !

« Qu'est-ce que le Makhzen ? C'est une grande tente semblable à celle-ci, qui, pour se maintenir dressée et résister à la tempête, a besoin de tous ses soutiens. Le mât central de la tente, la tige robuste de cèdre qui l'élève, c'est le sultan, mais les différents piquets, qui, tout autour, maintiennent les bords et empêchent le vent de l'enlever, ce sont les caïds, c'est vous. Vous voyez bien votre rôle et votre intérêt dans le maintien de cet édifice et je vous ai fait venir pour vous rappeler ce rôle et cet intérêt avant de vous faire connaître que Notre Seigneur Moulay el-Hassan est mort et que Notre Seigneur et Maître actuel, qui doit être proclamé, est Moulay Abd el-Aziz, suivant la volonté paternelle, contresignée ici par tous les ministres.

« Que Dieu fasse victorieux Notre Seigneur et Notre Maître, Abd el-Aziz, fils de Sidna Moulay el-Hassan ! »

Et il montre le papier dont j'ai raconté plus haut l'histoire.

A ces mots, l'assemblée se confond en lamentations ; quelques-uns trouvent bien le successeur un peu jeune, mais s'inclinent devant le désir écrit du défunt et l'on appelle le crieur, qui se met à parcourir la mehalla en annonçant la mort de Moulay el-Hassan et l'avènement de Moulay Abd el-Aziz, tandis que l'artillerie tire cinquante coups de canon, en hommage au maître disparu et au nouveau.

Cependant, sous la tente-hammam, le cadavre est à nou-

veau apporté, lavé ; on change les vêtements, comme si on allait le porter en terre. Cet endroit-là, où le sultan fut lavé pour la deuxième fois, est conservé comme une enceinte sacrée près d'El Borouj.

Tous ces préparatifs de funérailles terminés, on fait apporter dans la tente-mosquée le livre de Sidi el Bokhari pour faire prêter serment de fidélité au nouveau sultan. Pendant les routes, ce livre saint était transporté sur un cheval spécial, marchant à proximité du chérif et pendant les stationnements, il était déposé dans la tente particulière du sultan par les soins de ses fils.

Cette formalité n'alla pas sans quelques difficultés de la part de quelques ministres hostiles à Bâ Ahmed. En particulier, Si Larbi Zebdi et Si Mohammed es Seghir essaient de résister, en disant que Moulay Abd el-Aziz est bien trop jeune et que le véritable sultan sera Bâ Ahmed, qu'il faudrait consulter à ce sujet les « ouléma » et qu'ils se rangeront volontiers à leur décision. Mais Driss ben Aalem leur fait comprendre que, s'ils refusent, il n'en résultera que préjudice pour eux : Bâ Ahmed est puissant, c'est un homme énergique et malin, versé dans tous les secrets de la politique et qui détient le papier écrit par Moulay el-Hassan avant sa mort et signé par presque tous les ministres. Ne vaut-il pas mieux laisser couler les événements, quitte à intervenir plus tard, lorsque l'on sera rentré à Marrakech ? Et les uns et les autres jurent sur le livre sacré, en entrecroisant leur main droite par groupe de deux : les ministres, leurs secrétaires, les caïds reha, les khalifats, les caïds mia et tous ceux qui ont un commandement. Ils promettent tous, après avoir reconnu Sidna Moulay Abd el-Aziz, de respecter la constitution établie, de rester chacun dans sa fonction actuelle et de ne pas empiéter sur les fonctions et les prérogatives du voisin.

Ensuite, on rédige une lettre (que l'on fait porter par

plusieurs mokhazenis) destinée à Moulay Abd el-Aziz, où on lui apprend que son père vénéré vient d'être rappelé par Dieu, qu'il est béni dans le Ciel, que tous les notables du Makhzen et les chefs de l'armée ont proclamé sultan son fils bien-aimé, Moulay Abd el-Aziz, se conformant aux dernières volontés du regretté Moulay el-Hassan, et que tous lui présentent leurs hommages et leurs vœux.

Puis la mehalla quitte El Borouj, mais au lieu de regagner Marrakech comme il en avait été question, elle remonte vers la Chaouïa. Il était maintenant indispensable, disait l'astucieux Bâ Ahmed, de rejoindre au plus tôt le sultan et de transporter le corps de Moulay el-Hassan au palais de Rabat, où ce dernier avait voulu être inhumé, à côté de son grand-père, Sidi Mohammed ben Abdallah. On laissait ainsi derrière soi le prétendant éventuel au trône, Moulay M'hammed, homme fait, lettré et qui avait beaucoup d'amis à Marrakech. La mehalla, malgré le mécontentement de certains, par Kasba Moulay Tahar, arrive à Kasba ben Ahmed, puis à Dar Caïd el Mâati et enfin à Bou-Znika. On était en été (mi-juin) et le cadavre de Moulay el-Hassan commençait à empester l'air : aussi les étapes furent forcées et la dernière doublée. On atteignit le plus vite possible l'Aguedal de Rabat, et dans l'enceinte, près du Dar el Maghzen, on ouvrit une porte spécialement pour faire entrer le corps de Moulay el-Hassan : tu sais que la coutume exige qu'un mort n'entre pas dans une maison par la même porte que les vivants. Les cérémonies habituelles se déroulèrent et Moulay el-Hassan fut inhumé dans la Koubba du palais, à côté de Sidi Mohammed ben Abdallah.

Le nouveau sultan était venu à l'avance de la mehalla, sur la route de Bou Znika, escorté par tous ceux qui l'avaient accompagné de Marrakech. Tous les ministres de Moulay el-Hassan le reçurent avec les marques du plus profond respect

et l'embrassèrent sur l'épaule. Chacun se pressait, faisait assaut auprès du nouveau Maître, si bien que Bâ Ahmed, jaloux de son autorité et de son influence et cherchant à garder le jeune garçon, qui n'eût pas été sultan sans lui, écarta de force la foule obséquieuse, qui cherchait à se maintenir en cour, et, prenant Moulay Abd el-Aziz près de lui, donna le signal du départ pour Rabat.

Les askar campèrent dans le grand Aguedal ; quant aux tribus, elles se groupèrent en dehors de l'enceinte de la ville, depuis les ruines de Chella jusqu'à la porte de Kebibat.

Puis, lorsque les derniers honneurs eurent été rendus au sultan défunt, on écrivit aux principales villes du royaume pour leur faire connaître le nouvel état de choses. Moulay Abd el-Aziz annonçait « à tous ses serviteurs très gracieux, à ses fonctionnaires, aux cadis, aux Chorfa et aux notables « la mort de Moulay el-Hassan et sa proclamation au trône, demandant que la ville de ... envoie son « adhésion à sa Personne Chérifienne ». Ces lettres furent lues dans les mosquées et des réponses furent faites. Toutes les villes, Marrakech, Meknès, Fez, Tanger avaient reconnu comme sultan, Moulay Abd el-Aziz, l'héritier désigné par Moulay el-Hassan, celui auquel il avait transmis la « baraka ».

Aussitôt Bâ Ahmed, qui, depuis le début, avait su se rendre indispensable, fut nommé grand vizir et son premier acte d'autorité fut de faire emprisonner à Meknès tous ses ennemis ; quant à ceux qui lui portaient ombrage, c'est-à-dire El Hadj Mâati et Si Mohammed Seghir avec Larbi Zebdi, ils furent expédiés les uns à Tétouan (Mâati et Seghir, tous les deux de la famille Jamaï) et l'autre à Safi (Larbi Zebdi).

Pour l'emprisonnement de ce dernier, il y eut une protestation du consul d'Allemagne, car Zebdi était protégé allemand et servait à la cour les intérêts de cette puissance. Mais

le grand vizir répondait ainsi aux demandes du consul :

« Si tu continues tes réclamations, je serai forcé de mettre Larbi Zebdi à la broche comme un méchoui. Je t'en prie! Laisse cette affaire. Tu t'intéresses à un mauvais sujet, qui ne peut rendre service à personne et pour notre tranquillité à tous, il vaut mieux qu'il reste où il est. »

Ces choses étant ainsi réglées, Si Ahmed ben Moussa plaça ses frères au Makhzen auprès de lui : Si Saïd devint ministre de la Guerre et Si Driss, chambellan du palais ou « hajib ». Le parti Bâ Ahmed remplaçait dans le Makhzen le parti Jamaï.

Note. — El Hadj Maati Jamaï mourut dans sa prison de Tétouan en 1904. Quant à son frère, Si Mohammed Seghir, il fut libéré en 1908, après quatorze années de prison « presque aveugle et estropié par les fers qu'il avait portés ». (Walter Harris, *le Maroc disparu*, 1929, Plon, édit.)

Au sujet de la transmission de la souveraineté à Moulay Abd el-Aziz, diverses versions ont eu cours. L'une, en particulier, donne un rôle actif au grand vizir, El Hadj Maati et à son frère, qui, voulant se maintenir en place auprès du jeune sultan, n'auraient accepté sa proclamation que sous condition obligée dudit maintien ; ils auraient fait contresigner par force cette convention par Bâ Ahmed. La version de El Hadj Salem el-Abdi est certainement la véritable : elle est conforme à l'influence connue et certaine du chambellan sur le sultan, aux coutumes du makhzen (le sultan pouvant désigner un successeur choisi parmi ses fils dans une sorte de testament politique), enfin à la suite des faits historiques.

III

LE RÈGNE DE MOULAY ABD EL-AZIZ
(du 8 juin 1894 au 19 août-24 novembre 1908) (1).

I

LES AFFAIRES DU SUD. LES « REHAMNA » A MARRAKECH

Après un séjour de deux semaines à Rabat, le jeune sultan se dirigea sur Meknès avec sa mehalla. C'est là que furent faits prisonniers les ministres dont j'ai parlé plus haut ; c'est de là qu'ils furent conduits sous escorte à Tétouan et à Safi. On pria Si Feddoul Gharnit, qui était un petit vieux à moitié paralysé, mais aussi un fin renard très savant, d'avoir à disparaître (2). On demeura à Meknès une dizaine de jours, puis on gagna Fez, où la cour devait séjourner jusqu'à l'hiver suivant (septembre 1895).

Bien entendu, on vit suivant la coutume les Chorfa et les notables de la ville, on fit les pèlerinages et les offrandes au tombeau de Moulay Idriss. La mehalla campa aux lieux habituels : je parle des réguliers, car les contingents de tribus regagnèrent leurs foyers dès l'arrivée à Fez, et je vais t'expliquer pourquoi.

(1) Le 19 août 1908 est la date de la défaite d'Aziz par les contingents Hafidiens ; le 24 novembre est celle de son embarquement à Casablanca.

(2) Si Feddoul Gharnit, malgré ces disgrâces, ne devait décéder à Fez que le 28 mai 1928.

L'agitation dans les tribus fut très vive, dès qu'elles surent la mort de Moulay el-Hassan : c'est l'habitude à chaque changement de sultan ; elles profitent de ce que le Makhzen est préoccupé lui-même de sa nouvelle constitution, pour régler de vieux comptes entre voisins, supprimer quelques caïds trop avides ou attaquer la ville voisine pour la piller. Quelquefois ces troubles cessent vite, de crainte de représailles ; quelquefois, il faut envoyer une mehalla pour mettre ces gens à la raison.

Ainsi les Chaouïa font la petite guerre autour de Casablanca, dont le pacha Sidi Abderrahman Bargach, qui ne peut maintenir l'ordre, est remplacé par Si Ahmed ben Larbi et Bâ Ahmed envoie pour le soutenir une mehalla, commandée par Moulay Lamine, oncle du sultan, qui y tint garnison.

Les Beni Ahsen ont massacré quelques-uns de leurs caïds et les Djebala, Beni Mestara, Beni Mesguilda attaquent Ouezzan. Le vieux chérif de cette ville, Sidi Mohammed el Ouazzani essaie de repousser les assiégeants et se fait porter au combat en litière. La ville est dégagée, mais une seconde mehalla doit quitter Fez pour ramener le calme dans toute cette région.

La situation était surtout mauvaise dans le sud. Doukkala, Seghar'na, Rehamna s'étaient révoltés : surtout ces derniers, qui ne paraissaient pas vouloir reconnaître le sultan, Moulay Abd el-Aziz, et qui tenant ferme le drapeau de la rébellion, entraînaient bientôt tout le Haouz dans l'insoumission. L'insécurité se mit à régner sur les routes de Marrakech, et les différents caïds des tribus révoltées, qui avaient quitté la région avec leurs contingents soit dans la mehalla de Moulay el-Hassan, soit dans celle de Moulay Abd el-Aziz, apprirent à Fez, où ils venaient d'arriver, que leurs maisons étaient pillées, leurs biens disparus, leurs femmes et leurs filles violées.

Voyant que le sultan, c'est-à-dire Bâ Ahmed, ne paraissait pas disposé à regagner Marrakech à travers le pays révolté (il fut cependant contraint de s'y rendre quelques mois plus tard, lorsque l'incendie s'éteignait), apprenant que les Rehamna donnaient la raison suivante à leur révolte :

— On nous a donné Moulay Abd el-Aziz ; c'est l'œuvre de Bâ Ahmed, qui gouverne en son nom. Nous voulons un vrai sultan, un homme capable de penser et d'agir : nous voulons Moulay M'hammed, le borgne.

Donc, les caïds, entendant tout cela, demandèrent au Makhzen de retourner chez eux avec leurs contingents et celui-ci répondit :

— Vous n'ignorez pas l'état des tribus du sud en ce moment ; vous ne rentrerez pas chez vous sans luttes. Nous ne pouvons vous dire que ceci : ceux qui se sentent assez forts pour circuler dans leur pays révolté et rétablir leur situation, nous les autorisons volontiers à partir. Mais ceux qui ne croient pas pouvoir le faire, nous les invitons à rester : ils attendront ici que la grande mehalla du sultan soit rassemblée ; ce qui ne saurait tarder, mais nous ne pouvons vous dire quand elle pourra partir. Il est bien entendu que tous les askar resteront avec le sultan et que l'on n'en distraira aucun pour personne.

Les caïds rentrés sous leurs tentes réfléchissent ; ils se réunissent et décident devant l'inertie du Makhzen de se grouper pour regagner le Haouz, de former une mehalla sans troupes régulières et de reconnaître un seul chef, Si Mohammed el Mrani.

Et voilà tous les contingents partis, qui descendent vers Meknès et Rabat, qui s'arrêtent et se concentrent à Moulay Bouchaïb, près d'Azemmour.

Pendant la route, la bonne entente n'avait cessé de régner, et, dans leurs palabres des campements, les caïds avaient

fait un pacte, s'engageant tous à frapper en cours de route ceux qui voudraient du mal à l'un d'eux ; mais, en arrivant à Moulay Bouchaïb, sorte de base de leurs opérations futures, des divergences se produisirent par suite des exigences ou des désirs personnels de l'un ou de l'autre. L'un voulait que l'on se rendît aussitôt chez les Seghar'na ; l'autre disait : nous sommes bien plus près des Abda ; commençons par eux ; un troisième soutenait que c'était le meilleur moment pour faire une expédition fructueuse dans le Sous. Si bien que l'un d'eux, exaspéré de tant d'hésitations et qui se nommait Salem el Aouni et qui était un véritable homme de poudre, leur dit :

— Assez ! Je vois que vous n'avez pas de parole. Faites ce que vous voudrez : quant à moi, je pars et sans tant de discours.

Et voilà ce guerrier qui se rend dans sa tribu El Aounate, près de Dar Caïd Tounsi, dans le Rehamna, et qui passe par Mechra Bou Laouane et qui est reçu à coups de fusil par ses contribules, mais qui leur répond, les attaque, leur inflige plusieurs sévères leçons et qui rentre dans sa maison.

Les autres, qui étaient restés à Moulay Bouchaïb, sont un peu honteux de leur inertie et de leur irrésolution et ils finissent par décider de passer l'oued et de suivre la même route qu'El Aouni, qui ainsi leur aura servi d'avant-garde (1).

Mais toutes les tribus révoltées sont de l'autre côté : elles sont venues, intriguées par cette concentration d'hommes et

(1) Une partie des fantassins et des chevaux de cette mehalla avait traversé l'Oum er Rebia en barques et s'était installée à Moulay Bouchaïb, sur la rive gauche, au sud-est d'Azemmour ; mais le gros était resté vers Sidi Ali, attendant un ordre de route et devait franchir le fleuve au gué de Mechra Mhéoula, ou à celui de Mechra el Kerma, près de Bou Laouane, suivant les opérations envisagées. A ce niveau, la largeur du fleuve est de 50 à 70 mètres.

de chevaux : il y a là des Abda, des Doukkala et même des Chiadma, qui décident d'inquiéter la colonne et de s'opposer, si possible, au passage de l'oued, n'ayant rien à gagner à la venue de cette armée. Or la colonne, avec ses bêtes de somme, mulets et chameaux, chargés de tentes, ses hommes et ses cavaliers, s'étendait sur une distance de plus de huit kilomètres et elle devait défiler par un gué assez étroit. Et les principaux agitateurs de la région, des Doukkala, furent chargés de défendre le passage de l'Oum er Rebia. Ils garnissent donc de leurs effectifs les rives opposées et firent dire à la harka des caïds :

— Qu'est-ce que vous venez faire chez nous? Nous ne vous demandons rien : vous avez vos caïds avec vous. Laissez-nous en paix. Vous dites que vous voulez seulement traverser notre territoire : Pourquoi? N'auriez-vous pas parmi vous des Doukkala?

« Donc, pour que vous passiez chez nous, il faut que nous soyons sûrs qu'aucun Doukkala ne se faufile dans vos rangs. Il se peut que ces gens-là, pour passer, se voilent le visage et se déguisent en femmes. Nous nous réservons donc le droit d'enlever le voile de toutes les femmes qui sont dans la colonne, pour être certains qu'il n'y a pas de Doukkala parmi elles. »

Lorsque ces conditions étranges parvinrent à la mehalla, le premier caïd qui se mit en colère, fut le caïd El Medhi S'biri des Berabich (Rehamna) :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Êtes-vous fous? Vous vous figurez donc que nous sommes des femmes!

Et, se tournant vers ses serviteurs :

— Passez-moi mon fusil!

et, puisant dans sa sacoche, il le charge et crie :

— Malédiction sur vous et sur vos parents!

Il tire sur l'ennemi. On répond : la poudre parle aussitôt

sur les deux bords de la rivière. Mais le feu de la harka est plus nourri et mieux ajusté : les Doukkala brusquement lâchent pied et l'on peut passer l'oued.

Lorsque toute la harka fut sur l'autre rive, le soir allait tomber : on avança peu et l'on décida de camper à quelque distance, pour tenir conseil et s'entendre sur la conduite ultérieure à tenir. Mais pendant la nuit, le caïd El Mtougui avait levé brusquement son camp et avait disparu avec tout son monde. Ce caïd s'appelait Sidi Abd el-Malek : c'est celui qui est encore maintenant caïd des Mtougga (1) ; il avait été nommé par Moulay Abd el-Aziz, en remplacement de son oncle, Si Hammou. Cet homme rusé avait réfléchi, avait demandé conseil à ses confidents, à ses amis de la harka et il leur avait dit, entre autres choses :

— Nous avons pour nous plus de 500 cavaliers et 800 hommes à pied. L'indécision règne ici : chacun ne veut faire que suivant sa tête. Or, nous, nous sommes des « chleuh » (2) et jamais nous nous entendrons avec ces Arabes-là. Ne comptons que sur nous : je désire que nous rentrions chez nous. Nous sommes assez forts pour cela. Si des gens nous disputent le passage, nous nous défendrons les armes à la main et nous passerons. Quant à ceux qui nous laisseront tranquilles, nous ne leur dirons rien. Pour éviter des explications et gagner du temps, j'ordonne de lever le camp de suite et de partir vers le sud.

Pour plus de précautions, le caïd Mtougui avait envoyé les jours précédents plusieurs courriers, pour que des cavaliers viennent à son avance, et c'est ainsi qu'il rejoignit son pays.

(1) Le grand caïd, Si Abd el-Malek M'tougui est décédé le 21 avril 1928.

(2) Chleuh : terme qui désigne les populations berbères du versant nord de l'Atlas, ayant un type anthropologique, un idiome et une sociologie spéciaux, existant au Maroc bien avant les invasions arabes, et se trouvant être les vrais autochtones.

Quant aux autres, mis au courant par le tapage nocturne du camp Mtougui, ils décidèrent de suivre son exemple, si bien qu'au point du jour, il ne restait presque plus personne autour du chef de la mehalla, Si Mohammed el Mrani.

Alors, le caïd des Abda, Si Aïssa ben Omar, qui était resté avec les siens, lui dit :

— Si tu veux venir chez nous, à Dar Si Aïssa (non loin de Safi) tu seras le bienvenu.

Mais l'autre répondit :

— Non ! Je doute maintenant de la parole de tous les hommes. Je préfère retourner à Moulay Bouchaïb.

Ainsi fut fait. Et bientôt d'autres caïds vinrent le rejoindre là : ils avaient appris en route que leur maison avait été pillée, puis incendiée ou rasée, que leurs serviteurs étaient tués ou disparus, les femmes et les filles enlevées, les troupeaux mangés ou volés ; tout chez eux était détruit et mort. Ils avaient fait demi-tour : c'étaient El Hadj Larbi ben Touma, Chafaï el-Abdi, Si Ahmed ben Addi ben Dôh (des Ahmar), Si Abd el-Hamid (des Rehamna), Si Larbi ould Zeroual.

Enfin, un autre revint aussi : Si Saïd Chiadmi ; il a trouvé lui aussi sa maison démolie et ses gens dispersés, mais on lui a dit dans le pays que c'était des gens du Mtougui qui étaient passés là en razzia, et l'on sut ainsi que, pendant toute la route de Fez à Moulay Bouchaïb, le Mtougui avait envoyé des rekkas, porteurs d'ordres pour que les gens de son territoire fassent immédiatement quatre colonnes : on sut qu'il en avait fait concentrer une, à Bou Riki, dans le Haha, au lieu même où Moulay el-Hassan fut proclamé sultan ; une seconde à Argana Ida ou Ziki, une troisième à Tamerakht, près d'Agadir, enfin une quatrième sous le commandement de son frère, le caïd Larbi, à Mzouda et c'est cette dernière qui était venue piller Dar Caïd Chiadmi.

Elles avaient aussi pillé Dar Caïd Mejjat, Dar Caïd Ahmed el Hahi, Dar Ould Gourma.

En somme, le Mtougui avait fait là une opération semblable à celle que les Français devaient entreprendre plus tard, avec des colonnes divergentes, lorsqu'ils attaquèrent les tribus après les affaires de Casablanca.

En un mot, tout le sud de l'Empire était en discorde et en révolte. On se battait partout ; sur toutes les pistes, il y avait des coupeurs de route et tous les gens se terraient ; les souks n'avaient plus lieu. On entendait partout des coups de fusil, et l'on se battait même à Tamesloht, aux portes de Marrakech (à 19 kilomètres). Et celui qui, sans en avoir l'air, dirigeait les grosses opérations fructueuses, était Si Abd el-Malek el M'tougui.

Les Rehamna, qui avaient donné les premiers le signal de la rébellion, avaient élu un chef de révolte, un caïd « siba » nommé Embarek ould Tahar ben Sliman : ils guerroyaient dans la plaine et ils nourrissaient le projet de tomber sur la grande ville voisine, sur Marrakech. Les Seghar'na, encouragés par leur exemple, avaient pillé la maison de leurs caïds, Djilali ben el Moudden et Mohammed ben Taïeb. Les Beni Meskine assiègent Dar Chafaï el Meskini. Le caïd de Demnat, El Hadj Djilali el Demnati n'était arrivé chez lui que pour voir sa maison en ruine : on avait aussi pillé à Demnat, le Dar-el-Makhzen et surtout le « bit el mal », la chambre du trésor, si bien que les Chleuh de la région, avec leur caïd siba, Ould er Rouhate, étaient tous munis de pièces d'or en telle abondance qu'ils ne pouvaient les écouler et qu'ils furent obligés de les mettre dans des cornets de papier et de les vendre à raison de cinq louis d'or pour un « guerch » (0 fr. 25). A cette vue, El Hadj Djilali était retourné à Moulay Bouchaïb, près de Si Mohammed el Mrani, qui s'étonnait de tous ces revenants dépouillés.

On peut dire que des deux côtés de l'Oum er Rebia, tout est à feu et à sang dans les plaines jusqu'à la montagne : la situation pour le Makhzen paraît très grave.

Cependant le sultan était à peu près tenu au courant des progrès de la révolte par Bâ Ahmed, qui, lui, était bien renseigné, mais ne disait pas tout à Moulay Abd el-Aziz. Ce dernier finit par savoir que sa personne même était l'objet d'insultes et de malédictions, qu'on le traitait de petit enfant, de bambin. On disait couramment : « Le sultan du Maroc, c'est Bâ Ahmed ; c'est lui qui s'est arrangé pour que l'enfant soit proclamé. Maintenant, il lui apporte des bonbons, il lui dit d'être bien sage, de bien étudier les livres et pendant ce temps, il gouverne comme il lui plaît. » L'agitation est générale ; on entend dire partout que les Rehamna vont proclamer Moulay M'hammed, le véritable héritier du trône, le délivrer par une attaque prochaine sur Marrakech, où le prince est retenu prisonnier à Dar Moulay Zin ; si l'attaque brusquée ne réussit pas, ces gens, devant l'inertie de Fez, auraient l'intention de mettre le siège devant la ville.

Que se passait-il à Marrakech ? Le pouvoir makhzenien était exercé à la kasba par le caïd El Hadj Mohammed Ouida, dont la maison était dans Derb Chtouka ; à la Medina (ville) bien plus difficile à défendre, par le caïd Si Abbès ben Daoud. Lorsque toutes ces nouvelles, et les caïds de Moulay Bouchaïb perdus pour le Makhzen, et les prétentions des Rehamna voulant proclamer Moulay M'hammed, vinrent aux oreilles de Mohammed Ouida, ce dernier fit venir le fils aîné de Moulay el-Hassan et lui dit :

— Tu es au courant, Sidi, de l'agitation des Rehamna. Ces gens-là veulent te proclamer sultan, à la place de Moulay Abd el-Aziz. Qu'en penses-tu ?

— Oui, je sais ! répondit M'hammed ; mais je ne comprends pas ce qu'ils veulent et je ne leur demande rien. Puisque

mon frère, Abd el-Aziz, a été proclamé et reconnu sultan, ils doivent être satisfaits. Ne sommes-nous pas tous les deux la même chose, mon frère et moi?

Alors le caïd de la kasba fait dire aux Rehamna :

— Vous vous agitez vainement et je vous prie de rentrer dans l'ordre, sinon il vous en cuira. Je viens d'interroger Moulay M'hammed ; il ne désire nullement devenir sultan (1) et se trouve très heureux dans sa retraite.

Et les Rehamna répondirent :

— Ouida est un brave homme, qui croit facilement tout ce qu'on lui raconte. Nous avons avec nous et nous pouvons lui montrer des lettres écrites par le prince, où on lit qu'il se considère frustré de ses droits et qu'il ne vit que dans l'espoir du trône, que nous allons lui rendre.

J'ai déjà dit que les révoltes avaient éclaté un peu partout comme une traînée de poudre : les Draoua, les habitants de la région de l'oued Drâa, suivant l'exemple, avaient chassé leur caïd Tahar ben Sliman et l'avaient poursuivi jusque dans l'Atlas. Ce dernier s'était réfugié à Marrakech et on l'avait accueilli à bras ouverts. C'est qu'il était des Rehamna par sa mère et que les principaux notables et gens de poudre de la tribu, conseillers de la siba et partisans de Moulay M'hammed, étaient ses parents. Le caïd Ouida lui fit fête et lui dit :

— Tu arrives à point. Le Makhzen et tout le monde ici a besoin de toi pour éclaircir la situation et je veux te charger d'une simple mission, qui contentera les uns et les autres : tu vas te rendre chez tes parents, les Rehamna. Voici de l'argent que tu distribueras d'une manière intelligente parmi

(1) Il paraît prouvé que Moulay M'hammed (avec l'appui de quelques ministres et de son oncle, Moulay Omar) soutenu par les Rehamna avait cherché à se faire nommer sultan à Marrakech.

les personnages influents que tu achèteras. Nous comptons sur toi pour que cette révolte naissante soit étouffée au plus tôt.

Départ de Tahar ben Sliman ; il arrive à la harka des Rehamna, campée à Bir Draoui ; il est reçu très cordialement ; on lui fait fête et on organise des réceptions.

Alors Si Tahar leur dit :

— Que faites-vous là, ô gens raisonnables? C'est mal. Croyez-vous donc que le Makhzen soit mort ou sur le point de succomber pour secouer son autorité? Non ! n'est-ce pas?

« Eh bien ! Que le démon soit maudit ! Il faut en finir avec cette révolte ! Choisissez vos caïds vous-mêmes, si vous voulez, mais, par Dieu qui nous protège, rentrez dans l'ordre et faites votre soumission. Rappelez-vous combien il est dangereux d'être en mauvais termes avec le Makhzen ; souvenez-vous des hommes de votre tribu, qui sont restés prisonniers à Dzira (île de Mogador) ; pensez à vos révoltes sous Moulay el-Hassan qui vous a punis sévèrement et vous a forcés à l'entretien de soldats au Makhzen. N'avez-vous donc plus de mémoire pour que je vous trouve de nouveau en révolte?

Les mauvais sujets de l'assemblée ne voulurent pas entendre ce discours ; ils se mirent à murmurer, à siffler, à faire toutes sortes d'interruptions et même à insulter l'orateur. Ils disaient : « Assez ! C'est un fou ! — Mais non ! C'est un malin qu'on a bourré d'argent pour nous faire de la morale, comme aux enfants. — Combien a touché notre maître d'école? — Vous dites que c'est un parent des Rehamna qui nous parle ainsi : ce n'est pas possible ! C'est un suppôt d'Ouida. — Qu'il étouffe en parlant de la sorte ! — Que Dieu maudisse son père ! » et autres invectives analogues.

Tahar devint cramoisi, car son sang s'échauffait. Mais il se retint et dit :

— Du calme, voyons, et du silence, je vous prie ; que l'on puisse s'expliquer et s'entendre !

Et, s'asseyant, car il était resté debout, les autres en firent autant.

— O Rehamna, reprit-il, écoutez-moi. Je veux votre bonheur ; je vous parle uniquement pour votre bonheur et que m'arrive-t-il en récompense : je suis insulté comme un chien et sifflé par des bergers. C'est là tout votre remerciement : malgré tous les conseils censés que je vous donne, vous voulez rester aveugles et ne point voir la lumière. Vous désirez persister dans cette voie ? Eh bien ! puisqu'il en est ainsi et que vous dites que je suis acheté, que je suis un agent de Ouida, je veux être avec vous et je vous prie de me considérer comme un des vôtres. Nous ferons tous nos efforts pour résister ensemble et si vous me jugez digne d'un commandement quelconque, je suis prêt ; et faites venir les secrétaires.

Ce qui fut fait sur-le-champ. Ceux qui l'insultaient tout à l'heure l'acclament frénétiquement et disent qu'ils ne veulent pas d'autre chef ; et Tahar ben Sliman, qui était venu pour faire rentrer les Rehamna dans le devoir, devint ainsi le chef élu de la révolte.

Pendant son second discours, un malin avait sorti de sa sacoche un mouchoir quelconque de femme en soie, et il l'avait agité en criant :

— Voici le mouchoir de tête (« sebnia ») de Lalla Zineb, la mère de Moulay M'hammed ! Elle se range à l'avis des Rehamna et désire que son fils devienne notre sultan !

Or le caïd Ouida avait, comme on le pense bien, des espions à la harka Rehamna qui l'informèrent le soir même de la nouvelle attitude de Si Tahar et qui lui racontèrent la scène que je viens de dire. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : c'était de s'organiser pour la résistance.

Le premier acte de Ouida fut le suivant :

Avec une escorte de mokhazenis, il se rendit à Dar Moulay Zin et demanda à voir le chérif Moulay M'hammed ; il est introduit ; après les salutations et un discours quelconque, où il montra la déférence que l'on doit à un fils de sultan, il fit demi-tour brusquement et s'éloigna. C'était un signal convenu, auquel les mokhazenis qui s'étaient avancés dans la cour, obéirent immédiatement. Ils saisirent Moulay M'hammed au collet, le firent entrer dans sa chambre, prisonnier, avec défense d'en sortir sous aucun prétexte. Devant la porte, des gardes en armes, avec un caïd mia, s'installèrent avec ordre de tirer sur le prétendant, s'il faisait mine de résister ou s'il voulait tenter de fuir.

Cette opération terminée, Ouida rentra à la kasba, fit appeler près de lui tous les notables qui s'y trouvaient pour les mettre au courant de la situation et donna l'ordre de fermer toutes les portes de la kasba. Aussitôt on se mit à distribuer les armes et les munitions, prélevées sur les nombreux magasins de réserve de la ville : 40 000 fusils furent donnés pour la défense de la kasba et du Makhzen. 16 000 fusils furent envoyés à la Medina.

Ben Daoud était aussi accouru à la kasba, pour y recevoir les instructions de Mohammed Ouida. Et les deux pachas se concertèrent sur la conduite à tenir, soit en cas d'attaque, soit en cas d'un siège.

Ils convinrent que l'un d'eux, Ben Daoud, aurait l'air de tenir pour les Rehamna, laissant seul Ouida dans son attitude hostile, et ils décidèrent que, conformément à cette politique, seules les portes de la kasba seraient fermées.

De sorte que, lorsque des Rehamna vinrent aux portes de la ville — il n'y avait encore eu aucun acte d'hostilité entre eux et les gens de Marrakech — Ben Daoud leur fit dire :

— Soyez les bienvenus ; entrez et faites votre commerce comme vous l'entendrez ! La ville est à vous ; d'ailleurs, beaucoup d'entre vous ont ici des maisons et des boutiques. Circulez donc en paix et sans crainte dans nos rues et faites suivant votre bon plaisir.

Ces gens-là entrèrent donc suivant leur habitude pour porter au souk et vendre leurs céréales, leur charbon et tous leurs produits ; mais, quand ils passèrent aux portes, les hommes de garde les obligèrent à laisser leurs armes en dépôt. Les Rehamna réclamèrent au pacha ; mais on leur dit :

— Vous n'avez nullement besoin de vos armes pour circuler en ville. Laissez-les aux portes sous la garde de nos soldats ; vous les reprendrez lorsque vous retournerez chez vous. N'est-ce pas là la « caïda » (coutume)?

Et ils durent se soumettre et ils entrèrent à Marrakech sans armes.

Pendant deux mois que dura ce manège, la ville fut gorgée de grains de toutes sortes et de charbon de bois venus des Rehamna. Au bout de ce temps, Ben Daoud se rendit un jour chez Ouida et lui dit :

— Ces fils de chiens nous embêtent maintenant et je voudrais bien ne plus les voir. Voilà que nous n'avons plus besoin d'eux : Marrakech est pleine de grains à éclater.

— Tant mieux ! dit l'autre. S'ils nous assiègent un jour, nous pourrons résister longtemps et c'est là, de ta part, une manœuvre très habile. Mais attendons ; laissons-les venir ; la poudre parlera bien un jour ou l'autre.

Effectivement, à quelque temps de cet entretien, un neveu de Tahar ben Sliman, nommé Mohammed ben Djilali, qui était venu à Marrakech, eut une violente dispute avec les hommes de garde de Bab Aïlen : il n'avait pas voulu laisser ses armes à la porte, avait refusé d'entrer en ville sans ses armes, enfin, en repartant, il avait malmené violemment

l'homme chargé de ce service ; puis, la colère le gagnant avec la résistance de l'homme, il l'avait étendu raide d'un coup de fusil. Aussitôt la garde sort en armes, tue Mohammed ben Djilali et fait ses compagnons prisonniers.

A cette nouvelle, Ben Daoud court chez Ouida et lui conte l'incident. Ce dernier, ennuyé, lui dit :

— Tout ce qui est arrivé, c'est par ta faute. Tu as donné, sous le prétexte du commerce, trop de libertés à ces maudits chiens. Il fallait établir une réglementation plus sévère, qui aurait empêché les fusils de partir ainsi.

Ben Daoud lui répondit :

— Je le reconnais, Ouida. Mais que veux-tu? Je ne peux t'égaler ni posséder tes qualités d'homme de poudre et d'agent du Makhzen ; mais tu reconnaîtras que je suis bon diplomate et que toute ma politique tendait à rassembler dans la ville les biens des Rehamna, dont beaucoup, tu le sais, ont des maisons ici. Mon résultat est acquis ; nous pouvons supporter un long siège et fermer maintenant, si tu le désires, les portes de la ville.

— Nous n'aurons, sans doute, pas longtemps à attendre, répondit Ouida.

Effectivement, lorsque la nouvelle de l'échauffourée de Bab Aïlen fut rapportée, la harka des Rehamna, commandée par Tahar ben Sliman, campait à Nzala el Adam, près de Ben Guérir. Cet affront fut vivement ressenti et Tahar les exhortant à l'action, leur dit entre autres choses :

— Voyez, malheureux, dans quel état de faiblesse et de veulerie vous êtes tombés, puisque les Juifs se permettent eux aussi de tuer nos enfants. Mais, qu'attendez-vous donc pour être des hommes?

Aussitôt, on leva le camp et on fit route vers Marrakech.

Ouida prévenu avait convoqué les tribus makhzen pour la défense de la ville : il y avait là les Oulad Delim (Cherarda),

les Tekna, les Oudaïa, les Ida ou Blal, les Aït Immour, les Harbil et tous ceux qui sont dans le Haouz de Marrakech.

— Venez, leur dit-il, sans crainte ; vous serez à l'abri avec vos familles dans nos murs. Ne restez pas dans vos campagnes, si vous ne voulez pas tomber dans les mains des Rehamna. Ici, vous avez les chevaux, les armes et l'équipement du guerrier.

Et ils vinrent et on leur distribua les armes dont les chefs sont responsables (1) et des munitions ; on leur donne une solde de 2 p. h. 50 par homme à cheval (2 fr. 50), d'un « roubo » (1 fr. 25) par homme à pied.

On apprend que les Rehamna approchent. Ils ont écrit à leurs cousins, les Oulad Delim :

— Qu'est-ce que vous faites? Il faut venir avec nous, avec vos frères.

Et ils répondirent :

— Nous ne sommes ni avec vous, ni avec eux : nous voulons rester neutres. Nous ne pouvons pas vous rejoindre : ne savez-vous donc pas que nos femmes, nos enfants et nos biens sont en sûreté, à la kasba de Marrakech, et que nous sommes maintenant à la solde du Makhzen? Laissez-nous seulement assister à la lutte en spectateurs.

— Comment ! firent les autres. Vous voulez rester neutres et garnir les murs de la kasba ! Ce n'est pas possible.

Et ils pillèrent les terres des Oulad Delim. Ce que voyant, les autres tribus makhzen, qui étaient encore indécises, se réfugièrent près de Marrakech et campèrent le long du Tensift, entre le Djebel Guéliz et le Souk El Khemis (2),

(1) Les chefs, les caïds aussi bien dans les troupes régulières que dans les troupes convoquées (sorte de réserve) ont la charge personnelle des fusils de leurs hommes.

(2) Le marché du jeudi, qui se tient toujours près de la porte du même nom.

prenant ainsi parti pour Marrakech, au grand contentement de Ouida, qui leur donnent des chevaux, des armes et des munitions.

Tahar ben Sliman, mécontent de ce mouvement en faveur du Makhzen, envoie aussitôt des instructions aux gens du Mesfioua, qui sont en siba entre Sidi Rahal et Demnat, pour piller le territoire des Aït Immour, qui ont envoyé des contingents à la kasba. La lutte s'engage entre les deux tribus : les Mesfioua sont battus dans une rencontre où ils laissent plus de 25 cadavres sur le sol, et les Aït Immour « mangent » leur pays, si bien que les Rehamna sont contraints d'intervenir : leur masse noie les Aït Immour, qui, anéantis, ne laissent que blessés et cadavres.

Les Oudaïa, qui se trouvaient dans la même situation que les Aït Immour, incertains du parti à suivre, se présentent à la harka des Rehamna, avec le taureau de « târguiba (1) » et passent de leur côté. Gens perfides, dont on ne connaissait jamais les secrètes pensées, ils intriguaient toujours des deux côtés et l'on disait d'eux qu'ils avaient « à la fois, un œil de sang et un œil de lait ». Il semble bien qu'après le massacre des Aït Immour, ils devinrent complètement partisans des Rehamna.

Ces derniers envoient une forte avant-garde au pont du Tensift et l'action s'engage avec les partisans de la ville. On commence à se tuer. Le gros des Rehamna est prêt à suivre.

A ces nouvelles d'une action grave imminente, le sultan envoie de Fez le caïd Larbi ben Abbou, qui était Rahmani, pour essayer de s'interposer entre les belligérants et de ramener la paix. Mais sa parole est insuffisante ; les siens sont intraitables. Il les abandonne et passe au parti d'Ouida.

Tandis que la première rencontre a lieu au pont du Tensift,

(1) V. la note 1 de la page 28.

Marrakech se met en état de défense et ferme toutes ses portes. Les bastions sont garnis. Des guetteurs paraissent aux créneaux des tours. Dans les cours de la kasba, sur les places de la ville, dans les « fondouq (1) » des troupes en réserve sont massées, car on s'attendait à une attaque générale.

Le chef des Rehamna, Tahar ben Sliman, avait écrit à ceux du Mesfioua :

Je vous préviens par la présente, fidèles Mesfioua, amis de la poudre, que demain, s'il plaît à Dieu, nous entrerons dans Marrakech, où nous ferons ce que nous devons y faire. Quant à vous, je vous ordonne, lorsque la bataille éclatera, de pénétrer par la kasba. Je vous conseille de ne pas essayer de forcer l'Aguedal, ni le Dar el Makhzen : il est inutile d'effrayer les « chérifât » du palais du Sultan et vous n'avez rien à faire par là. Pour cela, lorsque vous aurez pris la kasba, vous voudrez bien attendre mon arrivée (2).

Or, pendant la nuit, sans attendre le début du combat, les Mesfioua viennent sous les murs de l'Aguedal, les effondrent à coups de pics et pénètrent dans les jardins. Mais là, ignorant les lieux, se perdant dans les allées, tombant dans des embuscades que leur dressent les hommes de garde du palais accourus au bruit, cernés dans des culs-de-sac, ils sont anéantis ou faits prisonniers. La lutte nocturne dans les jardins fut assez violente et dura trois heures. La mehalla

(1) Fondouq : caravansérail. Plus exactement, fondaq (pluriel, fenâdeq). La mauvaise forme que nous employons est la plus habituelle dans les récits français.

(2) Il existe dans les différents palais du sultan un certain nombre de chérifât ou princesses (avec leurs esclaves blanches ou noires) âgées ou répudiées ou en disgrâce, qui y habitent, même en l'absence du sultan.

des Rehamna, qui se trouvait alors campée non loin de là, de Bou Kriha à Ben Sassi, entendant les détonations, prend courage ; les guerriers se félicitent et lorsque l'aube point, ils montent à cheval, prêts au combat.

— O ma mère ! disaient-ils. Voici que les Mesfioua sont au Dar el Makhzen et qu'ils ont « mangé » l'Aguedal : nous n'avons plus qu'à pousser les portes des têtes de nos chevaux pour entrer.

Mais lorsqu'ils approchèrent de la ville, ils virent des Mesfioua qui fuyaient et ils apprirent ainsi que leur surprise de nuit avait échoué. Ils ne se firent pas faute de les tourner en dérision, et, rencontrant un notable de cette tribu, que Moulay M'hammed voulait nommer caïd, lorsque sa cause triompherait, ils s'aperçurent qu'il avait eu la main enlevée, par un coup de feu tiré de près, je pense ; alors ils lui dirent :

— De quoi se plaint cet homme? N'a-t-il pas au bras le cachet de caïd (1) promis par le prétendant?

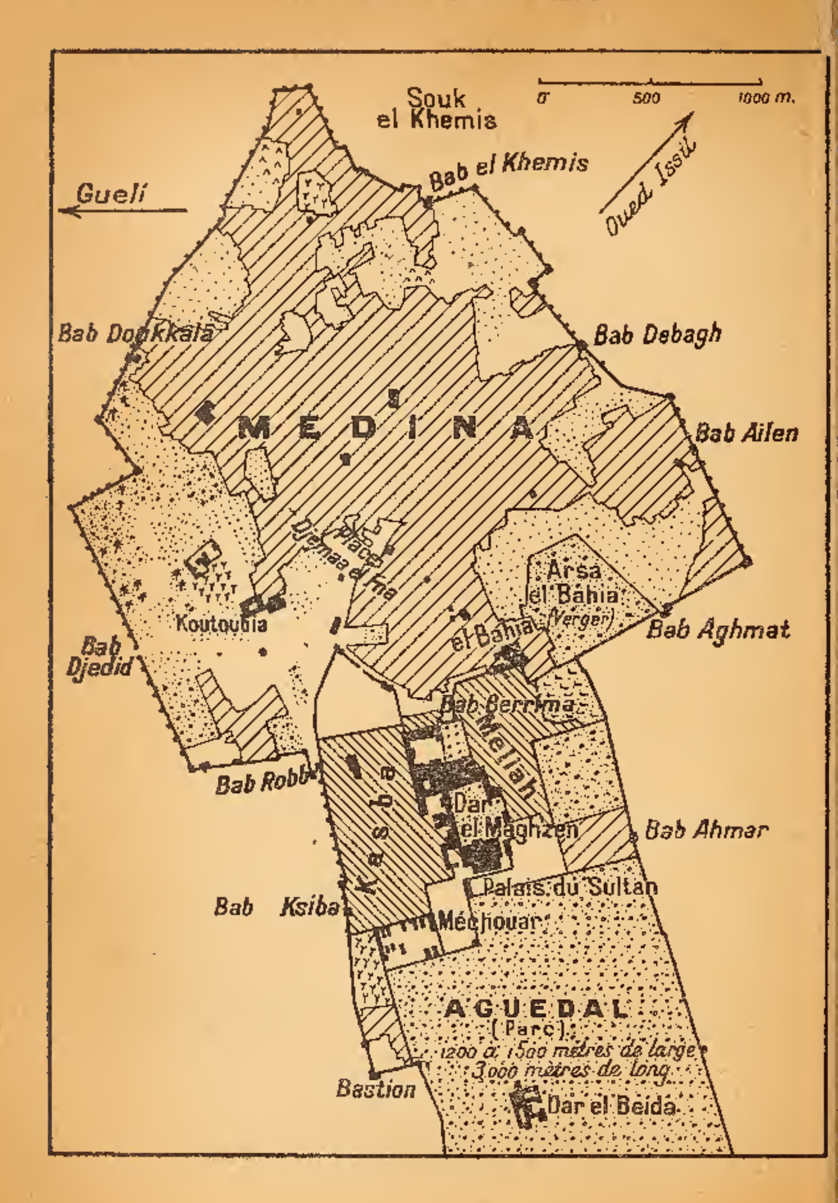
Et d'autres :

— Êtes-vous bien sûrs que les Mesfioua ont bien toutes les parties indispensables aux hommes?

Et ils reprochaient vivement leur conduite aux Mesfioua.

Quant à eux, ils attaquèrent le lendemain de l'affaire de l'Aguedal, mais les habitants firent une sortie victorieuse. C'est qu'ils étaient presque tous armés de fusils 74, de Martini, de Remington et de Mauser, de fusils modernes à tir rapide et qu'ils étaient pourvus de cartouches toutes prêtes. Tandis que, d'une manière générale, les Rehamna se trouvaient armés du vieux « bou chefar » : on comptait chez eux un fusil 74 pour 50 de ces vieux fusils à pierre. Enfin, tandis

(1) Le caïd investi reçoit un cachet à son nom, pour sceller les pièces qu'il signe. On considère comme très important, cet attribut de la fonction, comme une sorte de diplôme officiel.


Souk
el Khemis
0
500
1000 m.
Bab el Khemis
Oued Issil
Gueli
Bab Doukkala
Bab Debagh
M E D I N A
Bab Ailen
Place
Djemaa el Fna
Arsa
el Bahia
(Verger)
Koutoubia
el Bahia
Bab Aghmat
Bab
Djedid
Bab Berrima
Mellah
Bab Robb
Kasba
Dar
el Maghzen
Bab Ahmar
Palais du Sultan
Bab Ksiba
Méchouar
AGUEDAL
(Parc)
1200 à 1500 mètres de large
3000 mètres de long
Bastion
Dar el Beida

que les rebelles tiraillaient sans ordre, les habitants exécutaient au commandement des feux de salve terrifiants, tirant souvent trop en l'air, mais toutes ces balles n'étaient pas perdues et elles tombaient au loin dans la foule, faisant malgré cela, des blessés. Les Rehamna perdirent vite beaucoup de monde : ils cédèrent bientôt et disparurent. Les Marrakchis, fiers de leur victoire, se congratulaient, disant que le Makhzen était aidé par la Providence, qu'il était écrit que le triomphe était pour eux, mais ils rentrèrent prudemment sans poursuivre l'ennemi. Si les habitants avaient su tirer, il est certain que la tribu rebelle, après avoir été décimée, eût dû cesser les hostilités après cet engagement. Néanmoins, les gens des tribus makhzen, habitués au « baroud », qui appuyaient les volontaires de Marrakech, profitèrent du désarroi des Rehamna, pour faire quelques prisonniers et couper des têtes : ils savaient que l'on donnait 10 francs par tête coupée et 50 francs par prisonnier ; et ils disaient : « Si le Makhzen achète la tête 10 francs, nous en apporterons jusqu'à ce qu'il soit rassasié. »

Puis, il y eut une trêve de quatre jours, pendant laquelle les ennemis se rallièrent et se réconfortèrent à leur camp. Au bout de ce temps, ils décidèrent d'attaquer la ville vers le nord-est depuis Bab Khemis jusqu'à Bab Aghmât ; prévenus à temps les soldats du Makhzen sortent et se cachent dans la tranchée profonde de l'oued Issil, dans toutes les cavernes et les trous de rochers qui abondent dans le lit de ce ruisseau, tandis que des contingents de cavaliers de tribus, passant l'oued au pont, disparaissent à droite et à gauche, dans la palmeraie pour tomber sur les flancs des assaillants. Les Rehamna arrivent et le combat commence à leur désavantage, car ils sont vus de toutes parts, des remparts de la ville, des retranchements naturels de l'oued : ils ne peuvent ajuster leurs adversaires qui sont cachés ou

terrés partout. Gênés sur leur aile gauche, ils appuient en masse sur les cavaliers qu'ils viennent de découvrir; ils les pressent, les forcent à rétrograder et à refluer en désordre sur la ville. La bataille durait déjà depuis quatre heures.

Ouida, qui constate le mouvement de retraite de la cavalerie, fait dire au caïd El Lâssouli, des Oulad Rahal, de donner avec les siens : or, cet homme avait sous ses ordres 50 cavaliers et près de 500 piétons, bien armés et bien aguerris. Il fait une contre-attaque en procédant par feux de salve : les rebelles se replient. En même temps, Larbi ben Abbou utilise la même tactique sur le flanc droit de la masse des assaillants. Tout cède : les gens de Marrakech crient victoire, ouvrent les portes et font une poursuite vigoureuse des fuyards, à coups de 74.

Il y eut cette fois-là beaucoup de prisonniers et de têtes coupées, si bien que le fondouq de la place Djemâa el Fna eut ses murs bientôt ornés du haut en bas de ces trophées sanglants, que l'on accroche là suivant la coutume, après que les Juifs du Mellah les ont salés.

Les Rehamna perdent courage; les Marrakchis se réconfortent et ne doutent plus du succès final. Cependant les rebelles, rentrés dans leur camp, pansent leurs blessures et se préparent à de nouvelles attaques. Quelques tribus alliées, voyant la tournure des événements, abandonnent leur cause et se présentent à Marrakech avec les taureaux à immoler, pour demander l'aman et faire cause commune avec les citadins. Il en fut ainsi pour les Aït Immour, par exemple, qui, après la sanglante répression que leur avait fait subir les Rehamna, avaient dû envoyer le restant de leurs hommes valides avec leurs vainqueurs; l'appui de ces hommes n'est pas à dédaigner, car quatre tireurs des Aït Immour valent, pour la justesse de leur tir, 25 fantassins ordinaires.

Pendant quinze jours, les Rehamna se préparent à nouveau, tandis que l'on parlemente de part et d'autre : mais l'on ne peut s'entendre ; il y a trop de morts à venger.

Furieux de leur échec de l'oued Issil, les Rehamna, ne voulant plus attaquer de ce côté, décident d'employer une tactique analogue, en utilisant les dépressions de terrain, les pans de murs, la palmeraie et les jardins qui se trouvent entre Bab Doukkala et le Guéliz : ils se massent de ce côté, tandis que le chef des soldats, El Hadj Ali et le caïd Mtaï viennent avec leurs contingents camper devant Bab Doukkala, où l'on savait que devait se produire l'attaque.

Elle eut lieu pendant la nuit et l'on était assez incertain à la kasba, de ce qui se passait à Bab Doukkala, si bien que Ouida décida d'envoyer les Aït Immour en renfort à El Hadj Ali. Mais ce dernier, sûr de la position, leur dit de retourner, qu'ils ont mieux à faire à veiller à la kasba, qu'au surplus l'on ne s'inquiète pas de lui, qu'il tiendra jusqu'au jour. Le lendemain matin, la bataille continua et la poudre parla jusqu'au soir ; tout le long des remparts, la fusillade crépitait, et ce fut une triste journée, où l'on ne pouvait faire dix pas sans rencontrer quelque cadavre. Par deux fois, les Rehamna, battant en retraite, sont poursuivis par les habitants ; mais ces derniers, pris en flanc par les soutiens de droite et de gauche des Rehamna, refluent en désordre vers le Guéliz, coupés de la ville, si bien que Ouida, qui est venu avec des renforts, est forcé de les dégager et poursuit à fond les Rehamna. Cette fois les Rehamna, décimés, voyant la fin du jour prochaine, battent en retraite de partout, laissant de nombreux cadavres et des prisonniers aux mains des Marrakchis.

Les combattants rentrent à leur camp, enterrent leurs cadavres et se reposent des fatigues de cette dure journée,

tandis que les chefs cherchent à entamer les négociations de paix. Ouida, en particulier, demande aux Seragh'na, frères des Oulad Delim et ennemis des Rehamna, de venir à Marrakech et de chercher un terrain d'entente. On répète partout que c'est la ville qui gagne, qu'il ne peut d'ailleurs en être autrement sous le commandement du pacha Si El Abbès ben Daoud, qui n'hésite pas à faire couper les barbes à tous ceux qui battent en retraite, qu'enfin les Rehamna ont eu de nombreux morts et qu'ils ont dû par trois fois abandonner le combat et se replier. Les pourparlers s'éternisent et la paix est loin de régner.

Il y avait plus d'un an que le Sud était en révolte, si bien que les réfugiés de Moulay Bouchaïb, fatigués d'attendre là, avaient tous rejoint le sultan à Fez, sauf Si Aïssa ben Omar, qui avait rejoint sa kasba et qui, avec des mercenaires à sa solde, tenait victorieusement contre des Abda, des Ahmar et des Chiadma qui l'assaillaient par intermittences.

Le sultan, je l'ai dit, restait toujours à Fez, dans une inaction qui étonnait un peu. Si Ahmed, le grand vizir, s'était contenté d'écrire à Ouida :

Nous avons un Trésor, des cartouches, des fusils, des canons, des hommes : nous ne pouvons pas être battus. Si tu estimes que la solde journalière du cavalier, fixée à 2 p. h., est insuffisante, je t'autorise à la porter à 2 douros (10 francs). Le Makhzen ne fait son Trésor que pour ces jours-là, que vous traversez maintenant à Marrakech.

Quelques mois passent. Si Aïssa ben Omar, très écouté du Makhzen, fait dire au sultan qu'il est à bout de forces, que le ravitaillement devient difficile pour ses partisans, qui consomment plus de 100 bœufs par jour, qu'au surplus l'argent va lui manquer et que, s'il veut contrôler ses dires, Moulay Abd el-Aziz n'a qu'à demander des renseignements

à ce sujet aux commerçants français de Safi. Il ajoute que le pays est épuisé, aspire à la paix et que Sidna n'a qu'à sortir à la tête de son Makhzen, rien que sa venue suffira pour que l'ordre se rétablisse.

Moulay Abd el-Aziz prend conseil de Bâ Ahmed et de sa mère : il se décide à faire une expédition sur Marrakech. Le grand vizir était un homme calme et froid, excellent diplomate, que l'on avait appelé « Fil de fer », parce qu'il était retors et flexible, mais robuste quand il tenait quelqu'un sous sa griffe.

Et voilà la mehalla du sultan qui sort de Fez (septembre 1895) et qui vient lentement par les Zemmour, sous le commandement direct du pacha, Hammou ben Djilali. On a laissé à Fez, pour représenter le sultan pendant son absence, son oncle, Moulay Arafa. La marche du sultan est lente : il pose un pied et il écoute. On finit par arriver à Rabat et dans toutes les tribus se répand la nouvelle que le jeune sultan, avec ses troupes, se rend à Marrakech pour châtier les rebelles. Cependant on fit séjour à Rabat plusieurs mois, car on attendait là les renforts des tribus pour la mehalla, qui accouraient de toutes parts ; on destitua et on nomma des caïds. Le Mtougui, sur l'invitation du sultan, vint à Rabat, avec une harka colossale, des armes, des munitions et des provisions de route en abondance ; et le Makhzen revit de la présence dans son sein de ces Chleuh qui aiment l'odeur de la poudre et qui sont excellents au combat.

A ce moment, se trouvaient rassemblés à Rabat, environ 15 000 hommes, en comptant les réguliers, le contingent du Mtougui et tous ceux des tribus makhzen du Nord, ceux du Gharb, les Beni Mtir, les Guerrouane, les Khlot, les Beni Ahsen, les Hayaina, les Aït Youssi, les Cherarda, les Oulad Djamâa.

En plein hiver (février 1896), on part de Rabat, sans

tapage, en « meskine (1) ». On gagne la Chaouïa et l'on passe l'Oum er Rebia à Mechra Cheïr, en avançant en sournois, dans le Rehamna, tout près des Beni Meskine, jusqu'à Houam (?). Mais depuis Kasba Temara, nous avions quelqu'un qui nous escortait et qui, sans faire de bruit, nous tuait beaucoup de monde : c'était la maladie que l'on appelle « Bou Guelib (2) », qui avait éclaté à Tanger et qui s'étendait vers le sud avec rapidité. Elle décimait nos rangs de ses balles invisibles et c'était pitié de voir tous ces gens robustes tomber brusquement de cheval comme foudroyés. Il y eut de nombreux morts dans tous les camps et les notables ne furent pas plus épargnés que les malheureux, en particulier le vizir, Si Tazi er R'bati (3). Si Moulay Abdallah, « mothasseb (4) » de Marrakech, ainsi que la sœur du caïd Harry Mac Lean, qui s'appelait Minnie. Il y avait en effet à cette mehalla des instructeurs français et anglais : Mac Lean, qui est très bien vu du Makhzen, qui commande son tabor d'infanterie doté depuis peu de mitrailleuses anglaises et que sa famille, sa femme espagnole et ses filles, accompagnent ;

(1) Meskine : pauvre, misérable.

(2) Bou Guelib : c'est le choléra. Il avait été apporté par un bateau venu de La Mecque et transportant à Tanger, des pèlerins venus de Djeddah (11 août 1895). Les gens du peuple croient que c'est une maladie diabolique. « Si, en tombant malade, on a le malheur de voir un nain barbu (hallucination) armé d'un fusil, qui vous tire un coup de son arme en pleine poitrine, vous êtes un homme mort : il vous viendra dans la soirée des boutons violacés sur la face, vous vomirez, vous ferez du sang, le froid vous gagnera le ventre, puis le cœur. Aucune médecine ne peut vous sauver. Si le nain ne vous a pas vu, vous êtes sauvé. » (Commentaire de mon informateur.)

(3) Le ministre, Moha Tazi, fut atteint du choléra, mais ne succomba pas.

(4) Mothasseb : fonctionnaire important des villes, qui fixe le cours de toutes les marchandises des souks, contrôle leur qualité, tranche quelquefois les différends commerciaux, légifère dans les corporations de métiers : sorte de ministre local du commerce.

des médecins étrangers, l'Anglais Verdon pour le Sultan, le Français Linarès pour les askar. Mais ces derniers, malgré tout leur savoir et leurs médicaments nouveaux, étaient impuissants contre « Bou Guelib ». Tous ceux qui étaient atteints ne mouraient pas, mais tous les jours, il en succombait beaucoup et on en vit même tomber morts à côté du cadavre qu'ils enterraient. Les hommes commencent à s'impatienter, à murmurer : cette marche lente, cette inactivité au camp, avec Bou Guelib à leurs trousses les lassent.

— Que faisons-nous ici? Pourquoi ne marchons-nous pas au feu? Nous préférons mourir tués par une balle que frappés par le Bou Guelib.

Mais Bâ Ahmed leur répondit :

— Vous êtes bien impatients et je ne comprends pas pourquoi vous vous plaignez. Le Bou Guelib est partout : il est derrière nous et devant nous. Je sais qu'il a gagné Marrakech; il travaille sans doute pour nous en ce moment. Ici ou ailleurs, nul ne peut échapper, lorsque son heure arrive.

Néanmoins, il fit dire aux Rehamna de venir à la mehalla, pour y entendre les conditions imposées par le sultan.

Ce fut le caïd Abd el-Hamid, des Rehamna, qui parlementa.

Bâ Ahmed lui dit :

— Vous donnerez 4 000 prisonniers; chaque homme se présentera avec son cheval, ses armes et ses munitions; en arrivant ici, il versera le tout au Makhzen et il ira à la chaîne. Maintenant il nous faut l'agitateur responsable, Tahar ben Sliman, et j'y tiens. Où est-il actuellement?

Et Abd el-Hamid répondit :

— Il s'est réfugié à la zaouïa de Sidi Ali ben Brahim.

— Bien! dit le grand vizir. Il faut absolument que vous nous emmeniez tous ces révoltés, et l'un d'eux surtout que je te signale particulièrement, qui a soulevé la région de

Demnat et que l'on appelle Ould er Rouhate. Et fais vite !

A l'annonce que les Rehamna vont traiter et se soumettre des tribus indécises ou même hostiles envoient leurs contingents à la mehalla, qui se gonfle et prend de l'importance de jour en jour : on comprend que le Makhzen est victorieux et sans tirer un coup de fusil, grâce à la résistance d'Ouida, aux bonnes dispositions prises pour la défense de la ville, grâce surtout à l'or du Trésor impérial.

Les Rehamna sont forcés d'accepter les dures conditions imposées ; les prisonniers arrivent par petits paquets, conduits par ceux de leur tribu, sous la surveillance des « chioukh (1) ». On les fait monter sur des chameaux et sur des ânes, et on les fait tourner en rond dans tous les camps de la mehalla, où chacun les abreuve d'insultes et de quolibets. On leur tire violemment la barbe, de sorte qu'il ne reste plus bientôt que quelques poils ridicules pendus à leur menton sanglant. Ensuite les maréchaux leur rivent les fers aux pieds et les réunissent avec des chaînes solides et lourdes, par groupes de 15 à 20.

Et les chevaux se succèdent à l'entrave, dans un coin du camp, et les fusils et les poignards s'entassent au milieu.

Puis, le chef de la révolte, Tahar ben Sliman, apparut à son tour, portant sur les épaules la couverture du tombeau de Sidi Ali ben Brahim, conduit par les chorfa et les « moqaddems » de la zaouïa (2) qui l'emmenait par ordre du sultan et qui dirent en arrivant à Bâ Ahmed :

(1) Chioukh, pluriel de cheikh : chef de fraction de tribu, de village, de confrérie religieuse. Pour commander sa tribu, le caïd a plusieurs chioukh sous ses ordres.

(2) Zaouïa : ensemble des bâtiments groupés autour du tombeau d'un saint : c'est là un lieu d'asile échappant au pouvoir du Makhzen, vivant des offrandes apportées au saint par les fidèles et des revenus de la zaouïa, ayant sa juridiction propre, avec les principaux de l'endroit : les « chorfa » ou princes descendants du saint, s'il fut chérif ;

— Épargne-le, Excellence. Il a fauté, mais il a été entraîné par les mauvaises têtes de sa tribu. Puis il est venu se mettre sous la protection de notre saint vénéré, que tu vénères autant que nous. Il n'est pas possible que tu exerces maintenant ta vengeance sur lui : sa personne est sacrée.

Le vizir répondit :

— Certes ! Je vénère Sidi Ali ben Brahim autant que vous. Mais que croyez-vous qu'aurait fait Sidi Ali, s'il avait rencontré de son vivant un révolté comme Tahar? Il l'aurait conduit par la main au Makhzen, afin qu'il soit châtié. Je vous dis donc : pas de pardon pour celui-là !

— Tu as raison, dirent les chorfa, bien que nous ne sachions pas ce que Sidi Ali eût fait de son vivant. Mais il s'agit de sa protection qui est sacrée, de son asile qui est inviolable. Et vois ce malheureux que la couverture du tombeau du saint recouvre ! Ta religion t'interdit de le toucher. Nous sommes venus à toi, nous avons arraché cet homme à son asile, parce que nous étions sûrs de ta clémence.

— Bien, repartit Bâ Ahmed, Tahar ben Sliman s'est-il mis en révolte contre Sidna? Répondez.

— Oui, Excellence, Tahar s'est révolté.

— N'est-il pas dit dans le Hadit de Notre Seigneur Mohammed : « Le chacal dévore la brebis qui s'écarte? » Tahar est une brebis perdue qui n'a plus droit à l'asile du troupeau des

les « moqaddem » (pluriel, moqaddemine) ou gouverneurs; le ou les « fêquihs » ou maîtres enseignants aux étudiants ou « tolba ».

La zaouïa a joué un rôle important dans l'histoire du pays; elle rayonnait parfois par son influence doctrinale sur tout le Maroc, ayant ses partisans et bientôt ses guerriers. Les Almoravides partirent de la Zaouïa d'Ibn Yassine; les Almohades, de celle d'Ibn Toumert. Plus tard, la célèbre zaouïa de Dila précipite la chute des derniers Saadiens et des « chorfa » venus d'une zaouïa de Sidjilmassa, en Tafilelt, descendants de Moulay Ali (Alaouites ou Filaliens) doivent l'abattre et la détruire pour pouvoir régner.

fidèles. Retirez-lui cette couverture sacrée qu'il souille de son contact et qui ne peut le protéger !

Ainsi fut fait, et le malheureux fut bâtonné jusqu'à ce qu'il n'ait plus que le souffle indispensable à la vie.

Puis, le lendemain, on le mit dans une cage de bois, dont les barreaux furent faits avec les fusils des Rehamna et il fut hissé sur un chameau que l'on promena dans le camp, tandis qu'on lui jetait des ordures comme à un chien.

Et voilà pour lui.

Ensuite les Rehamna payèrent les impôts arriérés de deux ans, puis une forte contribution de guerre, qui se montait à 200 000 douros, je crois (1 million de francs). Le Makhzen voulait les dépouiller complètement pour les empêcher de se révolter à nouveau. Et c'est dans cette intention qu'il faisait verser les chevaux et les armes. Puis, ce fut le tour des autres tribus, qui avaient soutenu les Rehamna dans leur révolte, de mener des prisonniers et de verser des douros.

Le Makhzen, maître de la situation, fait sortir ses yeux et fait peur.

Quand tout fut réglé, cela avait demandé quarante jours (1) ; quand la paix fut revenue, la mehalla prit la route de Marrakech. On fit une entrée joyeuse (le 7 mars 1896) au milieu des acclamations des habitants, des you-yous des femmes : on remarquait dans le cortège le monceau d'armes que nous traînions, les files de chevaux, attachés les uns derrière les autres, la longue colonne des prisonniers qui trottinaient d'une manière grotesque en faisant tinter leurs fers ; on se montrait le jeune sultan et près de lui, le terrible et célèbre Bâ Ahmed.

Quelques jours après, les prisonniers, toujours enchaînés,

(1) Tahar ben Sliman fut livré au Makhzen le 27 janvier 1896, et l'entrée du sultan à Marrakech eut lieu le 7 mars.

furent divisés en plusieurs groupes qui furent dirigés sur les ports : R'bat, Asfi (Safi), Souïra (Mogador), Djedida (Mazagan), Tandja (Tanger), Tsettaoun (Tétouan)... et l'on s'occupa de régler toutes les questions qui devaient être réglées.

On suivit pour les mutins principaux des autres tribus révoltées la méthode habituelle, qui consiste à leur pardonner, à les nommer caïds, puis à les « coffrer » lorsqu'ils viennent quelques mois après, à la cour, pour rendre l'hommage au sultan, aux jours de hédiya. Bâ Ahmed avait l'habitude de les faire mettre, les fers aux pieds, dans des silos, où on les « oubliait ». En appliquant ce système pendant quelque temps, il se fait un roulement qui épuise peu à peu tous ceux qui se sont élevés contre le Makhzen.

Le caïd, Si Aïssa ben Omar, qui, grâce à l'appui du Makhzen, venait d'apaiser définitivement sa région, fut nommé au commandement général des Abda, des Doukkala, et des Chiadma : on lui donna des caïds sous ses ordres pour ce vaste territoire. On lui était sans doute aussi reconnaissant d'avoir décidé le Makhzen à gagner le Sud, pour y recueillir les fruits d'une victoire toute préparée par d'autres.

Et voilà comment la vie revint dans tout le Sud.

II

DERNIÈRES EXPÉDITIONS DU RÉGENT. LA FAMILLE BA AHMED DISPARAIT. LUTTE D'INFLUENCES AU MAKHZEN.

La paix est donc revenue dans tout le sud du Maghreb et aucune révolte importante ne tire les yeux du Makhzen vers les régions du nord.

Fez est calme avec Moulay Arafa, Meknès est tranquille : on vient d'y envoyer prisonnier, sous bonne escorte, le prince Moulay M'hammed, qui quitte Dar Moulay Zin et ses amis proches, les Rehamna, pour le Dar el Makhzen de Meknès. Taza, avec ses 500 hommes de garnison, commandés par le caïd Si Allal el Oudeyi, n'a pas reçu de visite de ses pillards, les Ghiata. Oudjda respire sous le nouveau pacha, Driss ben Yaïch, l'ancien khalifa du caïd méchouar, Driss ben Aâlem, qui fait agir sa voix et sa poigne puissante : chacun connaît la dure répression de la révolte des Rehamna, et les gens filent droit, sans relever la tête.

Le Makhzen s'installe à Marrakech : il devait y rester plusieurs années (1). On destitue et on nomme de nouveaux caïds. C'est le moment où un mokhazeni, favori de Bâ Ahmed, nommé El Mehdi el Menehbi, est appelé au caïdat de la tribu des Menahba. Je t'en parle, parce que cet homme, qui n'a pas d'origines, va bientôt tenir tout le Makhzen dans sa main.

(1) Exactement de mars 1896 à novembre 1901.

A peine installé au palais, le jeune sultan reçoit (1) un « bachadour » (ambassadeur) qui lui apporte au nom de son gouvernement des cadeaux merveilleux, quelques-uns mécaniques convenant à son âge. Toute la faveur est pour les Anglais. Mac Lean, qui commande la garde, prend de plus en plus d'importance et passe presque toutes ses journées au palais. Il est habillé à la mode arabe, mais il n'attend plus comme autrefois des heures à la porte, mêlé à la foule de ceux qui demandent une audience à quelqu'un du Makhzen ; dès qu'il est arrivé, il est introduit par un mokhazeni spécial auprès du sultan. Il y a des gens qui jalousent sa situation auprès de Moulay Abd el-Aziz, mais ils accourent vers lui pour le saluer, car il est également bien vu de Bâ Ahmed et de tous les ministres. C'est un excellent homme de guerre ; son tabor marche bien. Et tandis que l'Anglais s'ingénie à amuser le jeune sultan, à lui montrer les nouveautés d'Europe mécaniques ou électriques qu'il fait venir de son pays, Bâ Ahmed, le grand vizir, gouverne seul et sans autre contrôle que sa famille ou ses amis qui l'entourent au Makhzen.

C'est ainsi qu'il prescrit, vers l'automne de cette année où nous arrivâmes à Marrakech, à plusieurs harkas, d'aller dans la région du Sous et du Ras el Oued pour percevoir tout ce qu'elles pourraient percevoir (2). Tous ces gens étaient en révolte depuis la mort de Moulay el-Hassan. Je n'étais pas de ces colonnes et je ne sais pas ce qu'elles firent dans le pays : l'une opérait chez les Haouara avec le pacha Hammou ben Djilali et Moulay Othman, oncle du sultan ; l'autre chez les Chtouka, qui sont à côté, avec le caïd Saïd el Guellouli ;

(1) Il s'agit de l'ambassade de sir Arthur Nicholson, venu à Safi en mars 1896 à bord du croiseur *Aréthuse*, à Marrakech en avril, et qui repartit par Tanger, preuve de la tranquillité du pays, que remarque Salem el-Abdi.

(2) Ces expéditions vers le Sous partirent en octobre et novembre 1896.

puis une troisième qui devait opérer vers l'oued Massa, avec le caïd El Hadj Mohammed Ouida, celui qui avait si bien défendu Marrakech, et Moulay Abd el-Hafid, frère du sultan. Cette dernière devait se renforcer là de la garnison fixe de la kasba de Tiznit, commandée par le caïd Abdesselam el Yettou. Il y eut, pour le Makhzen, des jours heureux et des jours néfastes, des succès et des revers : une fois, le camp chérifien d'Hafid fut pillé ; quelques jours après, on faisait des prisonniers et les impôts rentraient.

Enfin, toutes ces troupes durent, après avoir fatigué le pays plusieurs mois par leurs allées et venues, se replier sur Taroudant et Agadir, où Bâ Ahmed dut envoyer plusieurs tabors pour les soutenir ! C'est que tout le pays s'était soulevé derrière eux, à la voix de Mohammed ou Hachem, le marabout de la zaouïa de Sidi Ahmed ou Moussa. Les troupes de Tiznit avaient réintégré avec de grandes difficultés leur kasba. Je dois dire aussi que la plupart des troupes régulières et l'artillerie, avec les instructeurs, étaient restés à Marrakech avec le sultan et c'est ce qui explique l'insuccès de ces petites harkas, marchant au hasard sans cohésion entre elles et qui ne peuvent en imposer qu'à des peureux.

Après cet été-là (1897), la région de Marrakech étant toujours tranquille, on prépara une expédition, à laquelle prirent part le sultan, le Makhzen, les réguliers et les instructeurs anglais et français.

On quitta Marrakech (le 16 septembre 1897) et, par les Beni Meskine et El Gaada, on vint camper à Sokhrat ed-Djeja (O.-N.-O. de Oued Zem) à la limite du Tadla et de la Chaouïa, pour la raison suivante : les tribus voisines de Kasba ben Ahmed, Achache, Khesasra, Oulad M'hammed, Beni Imman, El Aoulad, s'étaient révoltées contre le caïd et l'assiégeaient. On était en hiver, et on resta là plus de trois mois campés sous la tente et souffrant terriblement du froid :

il y avait, outre le grand vizir, Bâ Ahmed et tous les ministres, accompagnant le sultan, deux chefs de mehalla, Moulay Lamine, oncle du sultan et Sidi Mohammed el Mrani.

On a constitué douze petites colonnes semblables, qui, rayonnant par intermittences autour de Sokhrat ed-Djeja, encerclent les tribus révoltées, les pillent et les poussent à verser les impôts au Makhzen. Les différents chefs de colonne disent aux dissidents :

— Soumettez-vous ; versez l'impôt et nous partirons ; sinon, nous allons rester sur vos terres, vous serez forcés de nous nourrir, et vous serez bientôt plus nus que des vers.

Et successivement les clans intéressés versèrent l'impôt à Sokhrat ed-Djeja. Mais cela ne parut pas suffisant et le sultan, en l'espèce Bâ Ahmed, fit écrire aux douze chefs de colonne en opérations :

Je suis content de vous, mais je trouve que toutes ces petites guerres traînent en longueur : il faut en finir avec ces révoltés. Pour que l'opération soit rapide et réussisse, je vous fixerai un jour et une heure qui seront les mêmes pour vous tous. A ce moment, chaque mehalla pillera le secteur qui sera devant elle, anéantira les partis qui lui résisteront et ramènera à Sokhrat ed-Djeja les prisonniers, les troupeaux, les provisions et tout ce qui sera de bonne prise.

L'entente ayant été faite au sujet des secteurs, l'ordre est donné et toute la contrée est razziée. On fit 800 prisonniers et on amena tant et tant de moutons, de bœufs et de chevaux, que le partage en fut long et laborieux. Lorsque tout fut réparti et que le Makhzen eut le ventre gonflé, le sultan ordonna de grouper les prisonniers en dix lots environ qu'il envoya à Rabat, Salé, Tétouan, Larache, Meknès, Fez, Marrakech, Safi, Mogador et Mazagan, puis il donna le signal du départ.

Ces prisonniers, qui marchaient sur un rang au nombre de 15 à 20 par chaîne, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, étaient pitoyables à voir le long des pistes qu'ils parcouraient forcément à petite allure. Ils peuplaient les prisons et les kasbas des villes où on les internait et dans maints endroits, ils retrouvèrent des camarades Rehamna.

Il y eut également quelques douzaines de têtes coupées que l'on envoya pour orner la kasba des Oudaïa, à Rabat.

La répression était sévère, mais le jeune sultan, ou celui qui lui tenait la main, tenait à montrer qu'il était puissant et par cet exode des prisonniers à travers le pays, il voulait souligner aux yeux de tous, gens du bled et gens des villes, la punition qui attendait les coupables de rébellion.

Pour rentrer, on fit le tour de la Chaouïa, puis, par les Mezamza et les Oulad Saïd, on vint à Azemmour : de là, on prit la route de Marrakech.

Arrivée dans la vallée de l'oued Tensift, la mehalla resta campée dix à douze jours, non loin du pont. Là, les différentes fractions des Rehamna vinrent faire hommage au sultan et lui donner la mouna, ainsi que quelques cadeaux ainsi qu'il est coutume chaque fois qu'un sultan traverse un territoire. Mais ce jour-là le sultan fit arrêter tous les caïds ainsi que les hommes qui les accompagnaient et il désigna comme caïd de toutes les tribus Rehamna, le caïd Si Abd el-Hamid, celui qui s'était réfugié à Moulay Bouchaïb, celui qui était intervenu dans les négociations pour la soumission de cette tribu (1).

(1) Le Dr Weïsgerber, qui suivit cette mehalla de Sokhrat ed Djeja à Marrakech — il était venu soigner le grand vizir souffrant — indique l'itinéraire exact de ce retour qui dura trois mois (in *Trois mois de campagne au Maroc*, Leroux, édit., 1904). Départ le 21/1/1898. Dar ben Hamed, Settat (où l'on donne au grand vizir Bâ Ahmed 10 chevaux et 10 esclaves mâles), Souk el Djemâa des Oulad Saïd, Moulay

Puis, toutes ces affaires étant réglées à sa satisfaction, il fit son entrée à Marrakech avec le cérémonial ordinaire et y demeura en paix.

Le caïd Saïd el Guellouli est nommé, peu après, gouverneur de tout le bled Haha et il commence à diriger des « souga » dans le Sous qui se calme peu à peu.

Tandis que Moulay Abd el-Aziz reçoit encore des « bachadours (1) » qui lui portent toujours des cadeaux — il ne se passe plus d'année sans qu'un bachadour d'un peuple roumi, français, allemand, anglais, italien ou espagnol, ne vienne à la cour, apportant des cadeaux et demandant quelque chose soit pour le commerce des gens de son pays, soit pour des histoires de terrains ou de personnes assassinées par des bandits — on envoie une harka avec Si Mohammed el Mrani pour apporter le calme chez les Djebala remuants et on fait passer le pacha Driss ben Yaïch de Oudjda à Tétouan, pour exercer dans la région sa belle autorité.

Puis, on organisa une mehalla pour aller contre les Mesfioua, ceux qui avaient tenté jadis le coup de main de l'Aguedal. Cette troupe opéra de concert avec une harka de gens du Glaoua, commandés par Sid el Madani de Télouet.

Les Mesfioua, qui s'étaient soumis au moment de la chute de Tahar ben Sliman, s'étaient à nouveau révoltés. Ils furent

Bouchaïb, près d'Azemmour, le 15/3. Le passage de l'Oum er Rebia, sur une vingtaine de barcasses prit quatre jours, du 12 au 15 : il y eut de nombreux noyés et des bêtes emportées. Puis, Souk el Arba des Doukkala, Tleta de Sidi ben Nour, Mtal, Souinia, pont du Tensift le 25/3 et Marrakech par Bab Robb, le 26/3. L'arrêt au pont du Tensift n'eut donc pas lieu, comme le narre Salem el-Abdi, et les mesures qui furent prises contre les Rehamna le furent sans doute au moment de l'Aïd el Kébir, qui devait tomber cette année-là, le 2 mai.

(1) Il s'agit d'une ambassade française (M. de Monbel) et d'une ambassade allemande (baron Schenk de Schweinberg) qui vinrent à Marrakech en avril 1898.

sévèrement châtiés ; on leur fit de nombreux prisonniers, on rasa leurs maisons et ils furent obligés de se soumettre. On envoya 50 têtes pour Bab Mahrouk, à Fez (décembre 1899).

Quelque temps passa et les yeux et les oreilles furent vers le Makhzen, car ce fut lui qui concentra les regards et qui fit le sujet de toutes les conversations. D'abord, le ministre de la Guerre, Si Saïd, frère de Bâ Ahmed, tomba malade et mourut en peu de jours ; et ce fut ensuite Si Driss, le chambellan, autre frère de Bâ Ahmed, qui succomba dix jours après ; enfin ce fut le tour du grand vizir, de Bâ Ahmed, de tomber malade. Et lui, qui avait vu partir les deux autres, de se contracter pour résister à la maladie, de baisser la tête et de serrer les lèvres, et de prier et de faire prier ; mais le malheur était tombé sur cette famille : tel était le dessein d'Allah. Malgré tous les médicaments employés, malgré les réunions des médecins, où trois médecins européens, Linarès, Verdon et le médecin d'une ambassade venue à Marrakech, se rencontraient en même temps, avec une sorte de praticien musulman, Si Mohammed Gharnit, qui est actuellement mothasseb de Fez el Djedid, malgré les applications d'une machine électrique que le caïd Mac Lean avait dans ses bagages, le grand vizir mourait quinze jours après (13 mai 1900).

Quelques jours avant, il avait été précédé dans la mort par Driss ben Aâlem, le caïd méchouar, qui avait eu moins de médecins, mais qui était parti quand même. Ceux qui restaient, inquiets, se tâtaient pour voir s'ils n'allaient pas être désignés à leur tour et leurs yeux s'agrandissaient d'étonnement et peut-être aussi de peur.

Tous ces décès rapides stupéfièrent le Makhzen au plus haut point ; mais on pourvut aussitôt aux places vacantes : le chambellan fut Si Lhassen, frère de Bâ Ahmed ; le grand vizir, El Hadj Moktar ben Abdallah ben Ahmed, cousin du grand vizir défunt ; le caïd méchouar fut le fils de celui qui venait

de mourir, Si Mohammed ben Driss ben Aâlem, mais on le conserva à peine cinq ou six mois, parce qu'il avait plusieurs défauts : il était opiomane et il portait sur le dos de la main droite une sorte d'enflure suppurante, qui ne guérissait jamais ; ce n'était pas agréable de lui voir tendre un pli. Il sera remplacé dans la suite par Kaddour ben Razzi, puis par Driss ben Yaïch, rappelé de Tétouan.

Le ministre des Finances était toujours Moha Tazi er Rebati, qui avait occupé ce poste sous Moulay Hassan, et que tu as vu convoqué par Bâ Ahmed, au moment de la mort de ce prince.

La place du ministre de la Guerre était vacante. Quand El Hadj Moktar eut pris ses fonctions, le sultan Abd el-Aziz lui demanda conseil pour le choix d'un nouvel « allef » (payeur, remplit les fonctions de ministre de la Guerre).

— Je me souviens, dit l'autre, que Bâ Ahmed, avant de mourir, avait dit, entre autres choses, que le successeur le plus qualifié de Si Saïd, qui venait de mourir, était Si Mehdi el Menehbi, lequel est, pour l'instant, caïd des Menahba.

— En effet, répondit le sultan ; qu'il en soit donc ainsi, car Bâ Ahmed était un homme qui « avait beaucoup de tête » et qui nous a toujours donné de bons conseils.

Et l'on présenta le lendemain tous les caïds rcha à leur nouveau chef.

Le nouveau ministre de la Guerre, qui avait été le protégé du grand vizir défunt, était très au courant des affaires du Makhzen : il entrait dans des fonctions nouvelles, mais où il serait vite comme un poisson que l'on remet dans l'eau. Jeune et solide, il avait fort bon air ; excellent homme de guerre, il avait l'habitude des décisions rapides et heureuses ; il devait plaire et il plut.

A peine s'était-il installé dans sa « beniqa », qu'il prit auprès du sultan la place qu'avait laissée Bâ Ahmed et qui

aurait dû être celle d'El Moktar. Abd el-Aziz lui demandait son avis sur toutes les questions qui lui étaient soumises.

Le sultan avait alors près de vingt ans et prenait une part active au gouvernement. C'était un garçon fort et robuste, aux yeux fins et rieurs, aux joues pleines mais sans aucun poil de barbe, aimant l'exercice physique, les divertissements, la musique : il avait un bouffon, qui venait le distraire dans sa chambre et qui était ancien soldat du guich de Larache ; il s'appelait Ali el Blot, des chanteuses, des « cheikhât » étaient mandées souvent, qui lui chantaient de vieux airs andalous.

Il entretenait une fanfare d'instruments de cuivre, comme celle de maintenant, mais au lieu de 60 musiciens environ, il y en avait plus de 100, avec deux chefs et elle jouait, comme aujourd'hui, chaque fois que le sultan « sort », et, dans l'après-midi du vendredi, dans une cour du palais.

En outre, tous les jours il avait à sa disposition une musique de violons et de rebecs de dix musiciens que l'on faisait entrer dans ses appartements, lorsqu'il voulait les entendre.

El Menehbi était jeune et gai compagnon : on le consultait aussi bien pour les parties de plaisir que pour les affaires graves de l'État. Il prit ainsi l'habitude de s'occuper de toutes les affaires, même de celles qui n'étaient pas de son ressort. Ce que voyant, les caïds des tribus, qui ont toujours le nez tourné du côté d'où vient le vent, le saisissaient de toutes leurs demandes, sans passer par les autres « beniqa ». El Menehbi devenait ainsi le seul intermédiaire entre la tribu et le sultan, et son importance croissait de jour en jour.

Les autres ministres, laissés à l'écart, ignorant beaucoup de décisions prises sans eux, ne voyaient pas sans un mécontentement violent cette faveur grandissante de celui qu'ils avaient connu mokhazeni ; et les plus enragés étaient El Hadj Moktar, le grand vizir qui, en somme, l'avait fait nommer,

et Moha Tazi, qui était le plus ancien dans le Makhzen.

Ils prirent un jour Abd el-Aziz à part et se plaignirent amèrement de la marche des affaires :

— Sidna ! cette situation ne peut pas durer. Le ministre de la Guerre cherche à tout englober, à traiter toutes les affaires qui se présentent, et à diriger seul, grâce à l'intermédiaire éclairé de Sidna, toutes les administrations de l'État. C'est un jeune débutant, qui n'a que les qualités d'un allef, et c'est pour cela que Sidna l'a appelé au Makhzen : El Menehbi n'a pas l'air de se douter qu'il existe près de lui et au-dessus de lui des ministres plus anciens que lui dans la carrière, qui ont fait leurs preuves au cours des années et dont il entrave l'action sans être qualifié pour cela. Nous croyons que notre devoir est de prévenir Notre Seigneur que la politique entendue ainsi et conduite de cette façon ne peut qu'être défectueuse et mauvaise ; des accidents graves peuvent arriver, dont nous ne voulons pas être rendus responsables.

Le sultan réfléchit un moment, puis dit aux deux hommes :

— Oui ! Je vois que vous avez raison et vous agissez bien en me faisant connaître vos pensées. Je vais limiter le zèle de celui qui vous porte ombrage.

Tout en répondant ainsi, le sultan restait favorable au Menehbi et il pensait, dans le fonds, que ces deux vieux-là n'étaient que deux jaloux. Il s'entendait certainement mieux avec le jeune Mehdi qu'avec le vieux Moktar ; pendant le vizirat de Bâ Ahmed, il avait été tenu à l'écart de tout, on exerçait le pouvoir en son nom. Maintenant, il a un ami qui le renseigne, un conseiller qui le comprend ; les ailes lui ont poussé et il commence à vouloir voler tout seul. Les expérimentés, les vieux donneurs de conseils prudents sont des radoteurs qui parlent avec des idées d'un autre âge. Il vaut mieux les laisser dire que les contrarier.

Il s'amuse d'ailleurs aussi follement avec son nouveau ministre : ce dernier a organisé dans l'immense propriété de l'Aguedal des chasses au lièvre et à la gazelle, que les sloughis forcent en bondissant comme des flèches entre les grands arbres. Presque toutes les nuits, on tire des feux d'artifice et ce sont des pluies lumineuses d'étoiles multicolores, qui éclairent brusquement les jardins et se reflètent dans les grands bassins, tandis que les musiciens jouent des airs doux et que les esclaves portent le lait frais et parfumé d'amandes ou le jus sucré et velouté des grenades et des raisins. L'inventeur et le fournisseur de ce dernier plaisir est le caïd Mac Lean, qui est aussi le favori d'El Menehbi et qui est de plus en plus dans l'intimité de Sidna. On fait venir à grands frais des pièces d'artifice toutes préparées d'Europe et la plupart d'Angleterre ; certaines coûtent plus de 10 livres et, en quelques instants, ce n'est plus que fumée dans l'air (1). Mais qu'importe ! le jeune sultan s'amuse et il n'aime pas voir des moues autour de lui, ni entendre El Moktar dire à Tazi :

— Voyons ! Croyez-vous qu'un sultan doit passer ses journées ainsi. Ce sont là des jeux d'enfant.

El Menehbi a su la réclamation des deux vieux ministres — peut-être est-ce Moulay Abd el-Aziz lui-même qui l'a renseigné ? Il ne dit rien et reste froid et distant ; il épie les paroles des autres et ses mâchoires sont serrées : c'est pour mieux mordre quand le moment sera venu et il guette cet instant tous les jours.

— Il y a des gens au Makhzen, dit-il un jour au sultan, qui ont le vilain défaut de trouver mal tout ce que font les autres, tandis qu'eux-mêmes ne font rien du tout. Lorsqu'il s'agit de moi, peu importe : je laisse dire et je continue. Mais

(1) On fit même venir un chef artificier anglais.

lorsque ces gens critiquent le sultan, je trouve qu'ils sont impardonnables. Comment peuvent-ils oser le faire chaque jour, ainsi que je le sais?... Tu es le maître, Sidna! Tu ne dois plus tolérer de pareilles libertés. Réprime ces radoteurs qui bavent sur tout, même sur ta personne sacrée. Fais-leur voir que tu es bien un homme, et le plus puissant du Maghreb. Montre-leur que tu es bien leur sultan...

— Laisse, répondit Abd el-Aziz, un jour viendra peut-être...

Et, de l'autre côté, El Hadj Moktar, qui était aussi fin lettré que Si Bouchaïb ed Doukkali, qui fut « ouzir ech chikaïa (1) », conseillait au sultan de s'orner l'esprit par la lecture de nos bons livres, d'apprendre les merveilles de la littérature arabe, de lire les livres d'histoire, ceux qui parlent des belles conquêtes de l'Islam et qui relatent les hauts faits du Maghreb, de puiser dans les exemples de vies de ses ancêtres les principes de sa conduite de chaque jour. Le sultan docile fait venir les livres et un « fêquih »; pendant deux jours, on fait de la littérature, on lit des vers, qui sont encore ce qu'il y a de moins ennuyeux. Mais comme tout cela finit par être triste et monotone! A quel âge faudra-t-il donc qu'il cesse l'école? Refermons les livres : on a remis des lièvres dans l'Aguedal; des jeux de salon viennent d'arriver d'Angleterre; des bicyclettes et des tricycles, sur lesquels on va faire courir les femmes du harem... et Moulay Abd el-Aziz retourne aux plaisirs.

C'est le moment où les tribus commencent à s'agiter, où les Berbères Beni M'guild, Beni Ouaraïn, Aït Youssi battent toute leur région de leurs bandes pillardes et réduisent à l'impuissance, dans sa kasba, le caïd Omar el Youssi. Le

(1) Sous le sultan Moulay-Youssef, remplacé le 10 mars 1924 par Si Abderrahman bel Korchi.

Makhzen envoie une mehalla de 3 000 hommes, sous le commandement d'El Hadj Ali el-Mrani.

Le Sous, excité par les « sougas » du Guellouli, dresse l'étendard de la rébellion avec le marabout de Sidi Ahmed ou Moussa, Mohammed ou Hachem ; la kasba du Makhzen à Tiznit est assiégée par les rebelles et l'on envoie encore des gens pour la délivrer.

Le Sultan reste à Marrakech et mène la même existence. On a reçu des canots électriques pour les bassins de l'Aguedal ! ce qui fait penser à remplacer le « Hassani » qui avait disparu peu après la mort de Moulay el-Hassan, après le licenciement de son équipage espagnol et l'on acheta une petite frégate, le *Bachir*. Et le Makhzen présente toujours les mêmes luttes sournoises. El Menehbi, qui guette son heure, triomphe enfin et trouve le prétexte qui va écarter El Moktar et ceux qui le gênent.

Le caïd des Oulad Bou Aziz (Doukkala), El Hadj Embarek ben Bouchta, qui partageait son autorité dans la tribu avec un second caïd, Kaddour el Khellal, désirait vivement être le seul maître. En différend, ils sont présentés tous deux au grand vizir qui apprend bientôt qu'Embarek offre 80 000 douros (400 000 francs) pour « acheter » Kaddour et qu'en échange, il aura la liberté de prendre les biens et la personne de son ennemi, puis le commandement de sa fraction. Cette méthode était assez souvent employée ; elle était une source de revenus pour le Trésor et souvent le Makhzen ne consentait qu'en doublant le prix « d'achat ».

Embarek a, sur lui, la somme toute prête.

— J'entends bien, dit le grand vizir. Mais cet argent que tu m'offres pour avoir la place de Kaddour, d'où te vient-il ? Tu n'as pas pu le prendre sur ta tribu ; il a donc fallu que tu l'empruntes à quelque banque européenne, car il est impossible que tu aies gardé tant d'argent devant toi. Or, tu sais

que cette façon d'agir est contraire à la religion et aux désirs du Prophète — sur lui, le Salut. C'est un péché ; je n'admets pas un tel achat. Tu peux rentrer chez toi, dans la honte !

Or ces paroles ont été rapportées textuellement au ministre de la Guerre qui raconte l'aventure au sultan. En ce moment, la cour faisait de grosses dépenses — et elle va continuer dans cette voie — et cette somme, tombée du ciel, eût été la bienvenue, car on était toujours à court d'argent.

— Comprends-tu cette conduite, Sidna? Quel mal y avait-il à faire ce que nos ancêtres ont toujours fait? Vois-tu? je te le répète : tu as là un grand vizir qui est bien mauvais et qui n'entend rien aux affaires. La première de ses préoccupations devrait être de satisfaire tes besoins : peu importent les moyens !

— Je sais, répondit le sultan, mais, pour le remplacer, il faut trouver quelqu'un. Qui veux-tu qui soit à sa place? Je ne connais personne aussi capable que lui.

— Il y en a.

— Lesquels?

— Si Feddoul Gharnit, par exemple.

— Qui est-ce? Où est-il? je ne l'ai jamais vu.

— Je le connais, repartit l'autre, il a déjà été au Makhzen ; il était ministre des Affaires étrangères, sous le règne de ton père, notre Seigneur, Moulay el-Hassan — que Dieu le protège. Il était aimé de Bâ Ahmed qui lui avait dit, lorsqu'il appela de nouveaux ministres auprès de toi, qu'on venait de proclamer : « Va-t'en chez toi, Si Feddoul, et ne t'inquiète pas de ce qui te manquera ; on viendra t'y chercher pour te le donner. » Il a attendu chez lui et je crois que les paroles de notre vizir regretté doivent recevoir maintenant leur exécution.

Et ainsi fut fait.

Si Feddoul Gharnit se trouvait alors à Marrakech, où il

avait une maison ; en sortant du palais, El Menehbi était venu et lui avait dit :

— Je vais te faire nommer grand vizir.

— El Menehbi, dit l'autre stupéfait, si tu fais cela, je te serais éternellement reconnaissant. Une fois nommé, je serai ton esclave et nous marcherons la main dans la main.

— Eh bien ! considère la chose comme faite. J'aime mieux que ce soit toi qui tiennes la place de ce Moktar, qui essaie tous les jours de cracher sur moi, disant à qui veut l'entendre que je suis un Arabe de basse extraction et inculte comme une terre sauvage, encombrée de cailloux. Toi, au moins, tu me connais ; tu sais ce que je vaux à la guerre et tu n'agirais jamais comme El Moktar, si je te fais donner cette place.

Et Gharnit répondit :

— Fais-moi asseoir et tu écouteras ensuite.

Le lendemain matin, au moment de la « makhzenia » (séance de travail du Makhzen au palais), Si Feddoul Gharnit est appelé par un « méchaouri » (homme du caïd méchouar), au palais. On l'annonce à El Menehbi, qui, on le voit, tenait réellement une place incroyable au Makhzen. Il se lève et va à sa rencontre ; c'était le moment où le grand vizir Moktar se trouvait auprès du sultan pour la signature. Et les deux compères devisant arrivent devant la beniqa du grand vizir.

Et Mehdi fait entrer Gharnit, le conduit devant le petit bureau d'El Moktar, l'y fait asseoir, et dit en se tournant vers les secrétaires assis de chaque côté, qui regardaient étonnés et qui avaient suspendu leur plume :

— Écoutez tous, les ordres de Sidna : Voici votre grand vizir ici présent, Si Feddoul Gharnit.

Et tous s'inclinèrent.

Quelqu'un, qui vit toute cette manœuvre et qui fut vivement surpris et froissé, ce fut Si Mohammed bel Aâlem, le caïd méchouar : n'était-ce pas lui qui devait introduire au

Makhzen les étrangers et leur demander la raison de leur venue? On jouait un vilain tour à El Moktar qui était de ses amis ; mais que pouvait-il dire ou faire? Le Menehbi n'était-il pas aussi puissant que jadis Bâ Ahmed, au temps de Moulay el-Hassan? Aussi prit-il le parti de baisser la tête et de faire celui qui ne voit rien.

Cependant voici El Hadj Moktar, qui sort du bureau de Sidna en marchant à reculons et qui chausse ses babouches à la porte et qui s'incline pour s'en aller ; et là, tout près, son secrétaire favori, venu doucement de sa beniqa, qui l'arrête un instant et qui lui dit à voix basse :

— Où vas-tu, maintenant, Sidi? Ta place est prise.

— Ah ! répondit-il, suffoqué... Ah ! Cela va bien.

Il lui remet les papiers qu'il avait dans les mains et se dirige vers la porte. Passant assez loin devant sa beniqa, il s'incline devant Gharnit, qu'il aperçoit assis à sa place et dit : « Félicitations ! » et il sort.

Arrivé chez lui, il reçoit quelques instants après l'ordre de se retirer immédiatement à Meknès, et il répond au porteur de l'ordre :

— Je ne demande pas mieux et je suis content de partir tout de suite. Mais comment faire pour transporter tout mon mobilier? Il me faudrait bien 30 mulets.

Une heure après, tous les mulets nécessaires étaient devant sa porte : il faut s'exécuter ; les domestiques, toute la nuit, font les ballots ; au petit jour, tout est chargé et l'on quitte Marrakech par Bab Khemis. Le petit convoi arrive à Sidi Bou Othman, où l'on passe la nuit. Le matin au réveil, les mulets que l'on est en train de bâter et de charger sont entourés par une troupe de cavaliers du Makhzen qui donnent des ordres aux muletiers, font mettre les esclaves et les femmes de côté et prennent tous les bagages en disant à El Moktar :

— Tout ce qui est de ce côté est au Makhzen et doit

retourner sur l'heure à Marrakech. Tu dois savoir qui nous a donné l'ordre que nous exécutons !

— Oui, je m'en doute, répondit le savant. Mais, je vous en prie : laissez-moi ces « chouaris (1) ». Il n'y a là-dedans que des livres, qui sont mes bons amis et parmi eux, il se trouve un exemplaire du saint livre, le « Sahih » d'El Bokhari, auquel je tiens plus qu'à mes yeux. Vous ne pouvez pas emporter cela.

Les hommes regardent, il n'y avait que des gros livres, blanchis par la poussière de la route ; et leur chef décida de laisser ces chouaris à leur propriétaire. (Des gens ont dit ensuite que tout le fonds des chouaris était rempli de louis d'or. Et c'est bien possible. Mais que ne dit-on pas?) Enfin, on laissa à cet homme quelques petits matelas, deux ou trois tapis, des vêtements de rechange, juste le nécessaire, et tandis que la caravane bien razziée et bien diminuée reprenait sa route vers Meknès, les mokhazenis, entourant les autres mulets, ramenaient à Marrakech la fortune d'El Hadj Moktar ben Abdallah ben Ahmed. (2)

Ce n'est pas tout. Pendant que le caïd méchouar, Si Mohammed bel Aâlem faisait son office au palais, sa maison avait été pillée par ordre du Makhzen et comme il sortait pour monter sa mule, quelqu'un vint lui dire :

— Tu ne sais pas, Sidi Mohammed. Je te croyais mort,

(1) Chouari : sac double en feuilles de palmier, dont les deux parties réunies par une bande centrale répondant au bât pendent de chaque côté de l'âne ou du mulet. Chouari fait au pluriel chouarat, mais la forme employée ici (inexacte du reste) est plus usuelle dans les récits en français.

(2) Il est de coutume que tous les biens ramassés par les fonctionnaires du Maghzen retournent au sultan, qui confisque tout l'avoir du disparu. Les biens prélevés sur le peuple retournent ainsi en fin de compte à l'État. Il en avait été ainsi pour les biens de Bâ Ahmed, y compris le palais de la Bahia, à Marrakech.

car il y a en ce moment chez toi des mokhazenis et des oûmanas, qui sont en train de faire ta succession.

Le pauvre homme, qui n'a plus de salive dans la bouche, se hâte vers sa demeure ; il y trouve le pacha de la kasba, Larbi ben Abbou, qu'on avait chargé de l'opération et qui le prit par la main en lui disant :

— C'est un grand malheur pour toi, Si Mohammed. C'était écrit. Que faire? Mais ne reste pas là debout. Viens au moins t'asseoir près de la porte.

Tous les bagages enlevés, il entre ; il ne reste presque plus rien dans les grandes pièces vides. Il n'y a plus qu'à partir vers Meknès, avec les quelques mulets et les hommes d'escorte, qui attendent dans la rue.

Son successeur fut le caïd Kaddour bel Razi, des Bouakher.

Le lendemain matin, le chambellan, Si Lhassen, est arrêté, lors de son arrivée au palais, et expédié à Taroudant : on le remplace par Si Ahmed Reqina et Tetuani.

Il ne restait plus rien au Makhzen de la famille de Bâ Ahmed et tous ses amis avaient été éloignés de la façon que j'ai dite.

Toutes ces exécutions sommaires donnent à réfléchir à ceux qui restent encore et qui ne sont pas du parti du Menehbi, qui règne à n'en pas douter. L'un surtout, le ministre des Finances, Moha Tazi, qui, à chaque minute, croyait voir arriver les Mokhazenis pour l'arrêter. Il demande, par l'intermédiaire de Si Feddoul Gharnit, une audience, une entrevue avec Si Mehdi el Menehbi, et il lui dit qu'il offre sa démission pour pouvoir se rendre au pèlerinage de La Mecque : on fait droit à sa requête. A son départ, on lui remet un dahir, constatant qu'il ne doit rien au Makhzen, ainsi qu'il l'a demandé (il sauvait ainsi ses meubles), et le voilà parti pour La Mecque. Il est remplacé par Cheikh Tazi el Fasi.

En l'espace de deux ou trois jours, le ministère de Moulay

Abd el-Aziz est renouvelé : il n'y a plus que des hommes à la dévotion d'El Menehbi, la plupart jeunes. Il semblait que ce dernier, qui avait été le favori de Bâ Ahmed, avait hérité de la méthode du vizir défunt : il avait tout préparé pour exercer une sorte de régence déguisée. Mais, dans le groupe de ministres qu'il avait fait nommer, il y avait un vieux et fin renard, qui voyait très loin, Si Feddoul Gharnit, qui, une fois assis dans sa beniqa de grand vizir, tenait à jouer complètement son rôle.

Un beau jour, il dit au sultan :

— Il faudrait que nous envoyions des ambassadeurs en Europe. Il est bon d'entretenir de bonnes relations avec les puissances étrangères, qui ont, au moins, une qualité : c'est d'avoir de grosses banques (1).

— C'est là une excellente idée, répondit le sultan, mais qui envoyer et où?

— Je crois qu'un seul ne pourrait pas tout faire, car il ne faut pas exciter de jalousies chez les Roumis. Deux ambassades sont nécessaires : une, qui se rendrait en France, avec le ministre des Affaires étrangères, Si Abd el-Krim ben Sliman, qui est tout désigné pour cela (remarque que c'est cet Abd el-Krim, qui avait remplacé Si Feddoul Gharnit, lorsque Bâ Ahmed avait dit à ce dernier de se retirer dans ses foyers). On lui donnerait comme second Si Mohammed el-Guebbas (c'était le khalifa du ministre de la Guerre). Une

(1) En réalité, il s'agissait du règlement de la question des confins algéro-marocains et de dresser l'Angleterre contre la France. La première ambassade (Menehbi-Tazi) partit le 2 juin 1901 de Mazagan à bord du croiseur britannique *Diadem*, pour Londres et Berlin ; la seconde (Abd el-Krim ben Sliman, Bennasser Ghennam, Mohammed el-Guebbas) s'embarque le 11 juin 1901 à Tanger à bord du cuirassé *Pothuau* pour Paris et Saint-Pétersbourg (où Si Kaddour ben Ghabrit servit de mentor à la mission, ignorante de ce pays lointain). (G. Saint-René-Taillandier, *les Origines du Maroc français*, 1930, chez Plon.)

seconde parcourrait l'Angleterre et l'Allemagne, qui nous ont si souvent envoyé des ambassadeurs : elle s'intéresserait aux choses de l'armée ; elle aurait pour chef notre ministre de la Guerre, Si El Mehdi el-Menehbi, assisté du secrétaire, El Hadj Omar Tazi et du caïd Mac Lean.

Quelques jours passèrent : on se rangea à l'avis de Gharnit et les ambassadeurs qu'il avait désignés partirent (juin 1901).

C'était la « maison » Menehbi, qui s'en allait, avec tous ses piliers. Le grand vizir, maître de la place, pénètre de plus en plus dans l'intimité du sultan et sa faveur s'accroît de jour en jour ; il peut bientôt donner quelques conseils et il fait tous ses efforts pour orienter le jeune homme vers une vie plus sérieuse.

— Sidna, lui disait-il, nous allons travailler avec tes pères, dans l'intérêt général du pays. C'est là que se trouve la vraie voie pour un prince ; El Menehbi, par ses intrigues incessantes, les distractions qu'il t'imposait, dans le seul désir de t'écarter de ta mission et de gouverner à ta place, était en train de te faire faire fausse route et ce qui est plus grave, de t'aliéner l'amour de tes sujets.

Le sultan écoute, pincé ; il n'aime pas que l'on dise du mal de son ami, mais celui-ci est loin ; il hésite sur la conduite à prendre et il finit par répondre au grand vizir :

— Oui. Tu as raison. Un sultan doit gouverner et non s'amuser.

A partir de ce moment, Si Feddoul Gharnit gouverne.

Tandis que l'on écrit à Driss ben Yaïch, pacha de Tétouan, de venir à Marrakech auprès du sultan, on fait incarcérer le caïd des Abda, Si Aïssa ben Omar : une mehalla complète, soldats réguliers, cavalerie, artillerie, sous les ordres du caïd méchouar, Si Kaddour bel Razi (1), et bientôt renforcée

(1) S'écrit plus logiquement Ghazi et se prononce de la même façon.

par des contingents Doukkala, Ahmar, Abda quitte Marrakech par la piste de Safi et se dirige vers Dar Si Aïssa pour piller et razzier les propriétés du caïd emprisonné. Ils y arrivèrent le troisième jour et y firent ce qu'ils avaient à faire.

Driss ben Yaïch arrivé à Marrakech, Gharnit l'introduit au palais et le fait nommer caïd méchouar, tandis que l'on dépossède Kaddour bel Razi, alors dans l'Abda, et qu'on l'envoie remplacer ben Yaïch à Tétouan.

Le parti Gharnit prend une importance de jour en jour plus grande, tandis que les partisans d'El Menehbi, qui n'ont plus leur chef, baissent le nez dans l'incertitude et dans la crainte. Dernier coup : un nouveau ministre de la Guerre vient d'être nommé, tandis que l'ancien est sur la voie du retour. C'est El Hadj Abdesselam ben Chegrâa el Zemrani.

On finit par convaincre le sultan que son ancien ministre, qui n'était qu'un ancien mokhazeni, doit toute sa fortune, ses maisons luxueuses au Makhzen, puisque, devenant ministre, il tenait le train d'un fils aisé, de grande famille : tout ce qu'il a chez lui appartient au sultan, lequel n'a qu'un ordre à donner pour faire rentrer tout cela. N'a-t-on pas agi de cette façon avec El Hadj Moktar?

Mais Abd el-Aziz hésite ; il ne veut pas sacrifier complètement son ancien ami et il déclare qu'il vaut mieux attendre que l'intéressé rentre de son ambassade, dont on doit connaître les fruits, pour s'expliquer. Mais il ne voit aucun inconvénient à ce que l'on s'assure de sa personne, au moment de son débarquement à Tanger. Des instructions sont données dans ce sens, par Gharnit, non seulement sur la côte, mais encore à Marrakech, où les portiers ont reçu l'ordre de l'arrêter au passage ; on disait même qu'il y avait sur les différentes pistes qui vont de la côte à Marrakech des cavaliers postés qui veillaient.

Quant au Menehbi, qui voyageait accompagné du caïd Bel Arabi — celui qui est actuellement « moul el afrag » (chef du service des tentes) du sultan Moulay Youssef et qui porte un volumineux turban — je ne sais pas comment il apprit la conspiration dirigée contre lui, mais il en fut averti soit à Berlin, soit à Marseille. On l'attendait à Tanger, mais voici qu'il débarque un après-midi d'un vapeur anglais, à Mazagan (1). Le bruit de son arrivée se répand et des gens se pressent sur le port, les uns avec des sourires et des révérences, les autres indifférents ou haineux, bousculant ceux qui s'empressent. Ce n'est pas là l'accueil réservé à un favori du sultan et le retour ne ressemble guère au départ. Mais le gaillard qui était solide, reste froid et ne laisse rien paraître. Il dit seulement aux gens qui se poussent sur sa route :

— Je vous en prie, je suis fatigué par la mer. Laissez-moi passer ou marchez devant, je vous suis.

Le pacha de Mazagan, qui n'avait reçu aucun ordre de Marrakech le concernant, s'avance pour le recevoir : est-ce un ignorant ou un malin? Et l'ex-vizir lui dit :

— Fais-moi préparer le bain maure. J'en ai grand besoin, car je veux me reposer. Les gens disaient :

— Va, mon bonhomme. Prends ton bain et profites-en, car tout à l'heure, à la nuit, les mokhazenis de Si Feddoul vont te mettre la main au col, quand tu seras au hammam.

Mais voici que des tentes se dressent près de la ville : c'est le caïd Si Taïeb el Goundafi, qui se trouve, comme par hasard dans la région et qui, avec une troupe assez impor-

(1) 26 juillet 1901.

Le caïd Bel Arabi, dont parle notre conteur est décédé en 1939, aux Touarga (enceinte du palais de Rabat,) où il était toujours dans les mêmes fonctions.

C'est à Berlin que le Menehbi décida de partir d'urgence; il s'embarqua à Brême.

tante, est venu camper aux portes de Mazagan. El Menehbi va visiter son ami et, quelque temps après, son secrétaire vient dire au pacha de Mazagan :

— Mon maître te fait dire qu'il va se rendre avec quelques amis en pèlerinage, à la zaouïa de Moulay Abdallah (1), et ce n'est qu'au retour qu'il ira au hammam.

Vers l'acha (la nuit tombée), la petite troupe des pèlerins monte à cheval : il y a là notre ancien ministre qui porte en travers de sa selle un fusil anglais tout récent et qui doit avoir dans sa sacoche quelques bonnes cartouches; une demi-douzaine de nègres l'accompagnent. On remarque l'absence du caïd Mac Lean, qui est resté prudemment en Europe et qui revint plus tard. Quelques caïds sont du cortège : Si Taïeb Goundafi et les siens; Ahmed el Arabi, qui, lui aussi, est un Menehbi, avec son khalifa, le caïd Ben Djilali, et on perdit de vue les cavaliers sur la piste de Moulay Abdallah.

Mais au lieu de continuer par cette piste, ils obliquèrent et rejoignirent celle de Marrakech, sur laquelle ils partirent à vive allure. On marcha toute la nuit de ce train, et, au jour, on se trouva à Mtal (2), qui est une hauteur entre le Doukkala et le Menahba, où sont les ruines d'une vieille kasba portugaise. On y fit une grande halte, car les chevaux étaient fourbus. Puis, on gagna Dar caïd Menehbi. On fit séjour quelques heures pour restaurer les gens et changer de montures. Le caïd Goundafi fut prié d'accompagner le vizir, avec les gens de sa tribu, jusqu'à Marrakech, et le cortège reprit le chemin de la capitale. En route, des paysans qui revenaient du marché, prévinrent les voyageurs, que les gardiens des portes de la ville avaient reçu l'ordre d'arrêter

(1) Sur la côte à 7 kilomètres de Mazagan.
(2) A 91 kilomètres de Mazagan. Koubba de Sidi Rahal Mtal.

El Menehbi au passage. Arrivés au Djebel Guéliz, la suite est laissée en arrière et le ministre avec le Goundafi partirent seuls en avant. Bientôt ils aperçurent les murs et Bab Doukkala. Alors les deux hommes se déguisèrent en mokhazenis, et, tout doucement, au pas, ils longent les murs et entrent par Bab Ksiba, qui est une porte de la kasba, par laquelle deux mokhazenis pouvaient bien rentrer pour rendre compte de leur mission au pacha. C'était le moment où les gardiens prenaient le thé; ils tournèrent la tête; à ce moment, un des cavaliers, dont le visage était à demi voilé par le cheiche, éperonnait son cheval et partait au petit galop et un gardien dit :

— Je reconnais ce cavalier : c'est l'ancien ministre, El Menehbi.

Mais il était trop tard. Les deux hommes arrivèrent, sans être inquiétés, à la maison du Menehbi et s'y installèrent pour se reposer.

La nouvelle de ce retour inattendu court de boutique en boutique, de souk en souk; elle gagne la kasba et le sultan lui-même l'apprend, qui fait demander El Menehbi pour connaître les résultats de son ambassade. Celui-ci accourt, conte brièvement à Moulay abd el-Aziz ce qu'il a fait et ajoute :

— Sidna! Que veulent dire tous mes amis? On veut m'arrêter et c'est grâce à Dieu que je puis encore une fois voir Sidna. C'est une trahison!

— Non, El Mehdi! je ne t'ai pas trahi et ne t'étonne pas. J'avais peur pour ma vie, je craignais le poison, si j'avais paru vouloir te garder; et puis, tu étais si loin, ton absence m'a produit une triste impression; je croyais que tu n'allais plus revenir... Mais te voilà! sois tranquille. Tout va bien.

Et le gaillard sortit du palais plus fier qu'il n'y était entré.

Tout Marrakech sait maintenant que l'ancien ministre de la Guerre est rentré ; on sait qu'il a été reçu par le Sultan, auquel il apporte des choses extraordinaires des pays roumis. Tous ceux qui avaient dit du mal de lui pendant son absence ont peur d'un rétablissement et hésitent sur la conduite à tenir et les puissants du jour vont se rendre visite pour se concerter. Le caïd méchouar, Driss ben Yaïch, va prendre le vent chez Si Feddoul Gharnit, qui paraît très calme et qui lui dit :

— Oui. Je sais la nouvelle. L'anguille a filé dans nos doigts. Et puis, après ! Que veux-tu qu'il arrive? Un chien qui n'a plus de molaires ne peut plus mordre. Il a beau faire : il est brûlé auprès du sultan. C'est demain qu'il nous faudra être éveillés, habiles et rusés pour lui jouer des tours avant qu'il nous en joue lui-même !

— Que veux-tu faire?

— Nous allons le prendre, lorsqu'il viendra au palais ; et nous l'y verrons sûrement demain matin.

— Mais tu l'arrêteras ainsi... sans ordres !

— Pourquoi pas? Le sultan n'a qu'à se taire... Une fois pincé, nous verrons bien.

Or, avant de quitter le palais, El Menehbi avait obtenu du sultan l'élargissement de son ami, le caïd Si Aïssa ben Omar et il était allé trouver aussitôt le pacha de la kasba, Larbi ben Abbou, qui était un de ses partisans, lui avait remis l'ordre concernant le prisonnier, qui, la nuit venue, était sorti de prison et s'était réfugié chez le Menehbi.

Le lendemain matin, conformément aux ordres du grand vizir, Si Feddoul Gharnit, le revenant devait être arrêté au palais, mais on ne savait pas si l'opération annoncée aurait lieu à l'entrée ou à la sortie de son audience. Chacun se recueillait dans l'impatience d'assister à cette scène mémorable.

Vers 8 heures, le voici qui arrive à mule avec Si Aïssa ben Omar — et celui-ci, on ne l'attendait pas — et derrière eux, à cheval, des Menahba, des Goundafa tous armés et fiers. Ces cavaliers encombrent la cour, attendant on ne sait quoi et les gens qui l'ont dénigré, étonnés de cette entrée merveilleuse et inattendue, baissent la tête et réfléchissent. El Menehbi passe fièrement devant son ancienne beniqa et Ould Chegrâa, qui l'occupe, se penche de côté en le voyant passer, tentant en vain de se cacher derrière son petit pupitre. Les conjurés, chargés de l'arrêter, hésitent devant sa mine résolue et tous ces cavaliers qui n'attendent peut-être qu'un signe, pour accourir et dégager leur maître.

— En somme, disent-ils, nous venons pour arrêter cet homme, mais nous n'avons pas d'ordres. Le voici qui entre triomphalement dans cette maison comme un maître et savons-nous ce qu'il a pu faire avec Sidna pendant la nuit? En tout cas, voyez Si Aïssa ben Omar, qui était hier en prison, se redressant ce matin à ses côtés et tous ces cavaliers en armes. Que faut-il penser? Le mieux est d'attendre...

Et, près du petit bassin de la cour des beniqa, voici un nègre des « moualin-el-oudhou (1) » qui accourt et qui dit à haute voix :

— El Mehdi, le sultan t'appelle !

Regardez ! Si Aïssa rassuré reste dehors avec les siens tandis qu'El Menehbi est en conférence avec Sidna. Que dites-vous? On vient de redonner à Si Aïssa tous ses anciens pouvoirs sur les Abda, grâce à l'intervention de celui que nous devions arrêter. Mais alors... Tenez, Si Feddoul Gharnit, qui s'en va

(1) Moualin-el-oudhou : gens qui constituent une des corporations intérieures du palais. Ce sont ceux qui sont chargés des ablutions, et ce sont en même temps les huissiers du cabinet impérial. Ils sont commandés par un caïd : chaque corporation a le sien et ils sont sous la dépendance directe du chambellan de la cour ou Hagib.

clopin-clopant vers son logis, pris de fièvre sans doute, car il paraît tout tremblant et Ould Chegrâa qui disparaît sur sa mule. Vous allez voir : le malin va ressortir en maître et reprendre sa place dans sa beniqa. Mais le voici !

Et tous n'ont pas assez d'yeux pour regarder.

— Tiens ! Driss ben Yaïch court vers El Menehbi et ils se font force salutations et l'allef qui lui prend la main et ils partent ensemble : ils s'en vont avec Aïssa ben Omar, dont le visage s'épanouit, car il est à nouveau caïd des Abda... et son ami sera notre nouveau ministre. En vérité, ce n'était pas la scène que nous attendions et nous avons bien fait d'attendre, car le vent qui venait du Nord, souffle maintenant du Sud.

Ben Yaïch avait été invité à déjeuner par El Menehbi et ils chevauchaient vers sa demeure, en devisant gaiement :

— Tu as là une mule de quatrième catégorie, indigne de tes fonctions, dit le vizir au caïd méchouar.

— Je viens seulement d'arriver de Tétouan, reprend l'autre. C'est la seule que j'ai pour l'instant.

A peine entrés, le ministre offre au caïd une mule superbe, avec sa selle rouge neuve et un sac de 2 000 douros (10 000 fr.).

— Que Dieu te bénisse et te conserve ! dit Ben Yaïch, tout heureux.

— Bien, dit l'autre. Nous sommes amis et j'en suis bien content. Mais dis-moi un peu franchement ce que tu penses de toute cette comédie. Ne crois-tu pas que des hommes comme ce vieux singe de Gharnit sont des êtres curieux et incompréhensibles ? Comment ! Voilà un homme que j'ai été chercher moi-même, que j'ai placé sur le siège de grand vizir, parce qu'il est âgé et d'expérience, pour en faire mon soutien dans les conseils. A-t-il à se plaindre de moi, en quelque façon ? Je ne le crois pas. C'est donc un ingrat, un cœur infâme et traître.

— Sidi, tu as raison, répondit le caïd méchouar, mais je ne puis te renseigner sur cette affaire, parce que je ne sais rien. Un beau jour, il n'y a pas bien longtemps, on me fait venir de Tétouan, on me nomme caïd méchouar, à la place de Kaddour ben Razi ; je suis tout nouveau au Makhzen, encore ignorant comme un enfant, mais je t'assure que je ne fais partie d'aucune coterie (complot).

— J'ai confiance en toi, reprit El Menehbi et je te remercie de ton geste de ce matin.

. . . .

Cependant le parti de Gharnit n'avait pas désarmé : on y envisageait même des mesures violentes, puisque l'on décida secrètement de faire assassiner El Menehbi, le vendredi suivant, lorsqu'il viendrait à la prière. Mais quelqu'un mit sans doute Moulay Abd el-Aziz au courant du complot que l'on tramait contre son préféré, car il lui enjoignit de rester à la maison ce jour-là et la conspiration échoua.

Le sultan, fatigué de toutes ces intrigues, de toutes ces querelles qui dévoraient le Makhzen, craignant une solution sanglante, réfléchit et se dit :

— C'est à moi qu'il appartient de rétablir l'ordre dans mon Makhzen, de rappeler à leur devoir mes ministres qui s'étranglent les uns les autres. La seule solution logique, c'est qu'El Menehbi redevienne ministre de la Guerre, comme il était avant son départ en ambassade et que je renvoie cet Ould Chegrâa que, d'ailleurs, je ne vois plus.

Et le lendemain matin, il convoqua tout le Makhzen au palais et il fit venir aussi les caïds reha des troupes régulières. Lorsque tout le monde fut rassemblé, il leur dit :

— Je vous présente à nouveau Sid El Mehdi el-Menehbi, votre ministre de la Guerre et vous le reconnaîtrez tous comme tel. J'ai désigné Sidi Abdesselam ben Chegrâa pour les fonctions de pacha dans notre ville de Taza.

Puis il réunit dans son cabinet tous les ministres et leur dit des paroles sévères et dures, leur reprochant leur envie, leur jalousie les uns des autres, indignes de leur âge et de leur culture :

— Je tiens absolument à ce que chacun reste à sa place et ne sorte jamais des fonctions qui lui sont dévolues et pour lesquelles nous l'avons appelé auprès de nous. Vous êtes tous mes bons conseillers pour les affaires de l'État et je vous estime tous au même titre. Je vous aime bien, mais je vous préviens que le premier qui bougera sera châtié d'importance.

« Notre grand vizir est Si Feddoul Gharnit ; notre ministre des Affaires étrangères, Si Abd el-Krim ben Sliman ; notre ministre de la Guerre, Si el Mehdi el-Menehbi ; notre ministre des Finances, Cheikh Tazi et notre caïd méchouar, Si Driss ben Yaïch. Notre chambellan est Si Ahmed Reqina. Je veux que vous soyez tous comme les doigts de la même main : c'est là une condition indispensable pour que cette main, qui est aussi la nôtre, puisse travailler ; donc, pas d'écart de conduite, pas d'inimitié entre vous. Je tiens à ce que vous soyez tous les membres de la même famille, de la famille Makhzen et je vous prie de vous réconcilier tous devant moi.

Et les ministres se firent des salutations et des amabilités, comme s'ils revenaient tous d'un long voyage.

Après cette conférence, les ministres joyeux rentrèrent chez eux, en se frottant les mains : c'est que « chacun avait déjà pris en mains la pioche pour démolir le Makhzen et se bâtir une fortune » *(sic)*.

. . . .

Pourtant, la réconciliation ne fut pas complète et le grand vizir cherchait toutes les occasions pour faire tomber El Menehbi. S'apercevant qu'il n'arriverait à aucun résultat, tant que le sultan resterait à Marrakech, en raison de la

présence des nombreux amis et partisans du ministre de la Guerre dans la ville, de la proximité de sa tribu d'origine, il manœuvra de façon à décider Moulay Abd el-Aziz à se rendre à Fez. On rappela Moulay Abd el-Hafid, frère du sultan, qui était son khalifa à Tiznit pour la région du Sous et on lui fixa comme résidence Marrakech avec le titre de khalifa du sultan pour le Haouz et le Sous.

Puis l'on partit avec la mehalla habituelle (20 novembre 1901) après un séjour de six ans dans le Sud. On fut à Rabat pour le Ramadan 1319 (1) et le sultan séjourna dans son palais pendant toute cette période et pour les fêtes de l'Aïd es Seghir qui suivirent. Il y eut des fêtes remarquables : les troupes du caïd Mac Lean reçurent une nouvelle tenue rouge, semblable à celle de la garde actuelle ; avec leur armement neuf et bien astiqué, elles réconfortaient l'œil. Leur chef était estimé de tout le monde et comme son bataillon d'hommes jeunes, triés et choisis dans les tribus makhzen atteignait l'effectif de 3 500 environ, qu'il était suivi d'équipes de mitrailleuses Maxims et Garner, et qu'il formait ainsi une petite armée, le sultan décida de lui donner un grade supérieur dans l'armée marocaine, quelque chose comme général français *(sic)*. Désormais on n'appela plus Mac Lean que « C'ronel » (déformation de colonel). Il avait sous ses ordres de nombreux instructeurs anglais et parmi eux se trouvait le lieutenant Verdon, qui devait se tuer plus tard à Fez, en

(1) Comme tout musulman illettré, Salem el-Abdi n'a pas la notion du temps. Il est impossible de lui faire préciser une date : il a cependant retenu celle-ci.

On sait que l'on obtient l'année grégorienne ou chrétienne par la formule suivante, où H représente l'année de l'hégire qui débute au moment de la fuite de Mahomet à Médine, le 16 juillet 622.

$$X \text{ (année chrétienne)} = H \text{ moins } \frac{3\ H}{100} + 622.$$

tombant d'une terrasse. Il était le frère du médecin Verdon, venu au Maroc comme médecin de Mac Lean et de sa famille (?) que tu as vu appeler auprès de Ba Ahmed mourant, et qui eut bientôt comme les autres, ses petites entrées au Makhzen, grâce à l'influence de Mac Lean.

Dans la rade, deux « frégates (1) » avaient conduit des ambassadeurs français et anglais qui furent reçus à la cour ; et tous les soirs, ces bateaux projetaient la lumière sur la mer et sur la ville. Il y eut même un concours de tir au canon entre les deux bateaux sur une cible en mer que l'on avait placée à hauteur de Khébibat, de sorte que le sultan pouvait assister au tir des fenêtres de ce palais. Les Français tirèrent au but et ce succès produisit une forte impression sur tout le monde.

Après un séjour de deux ou trois mois, le sultan partit pour Meknès, puis, quelques jours après pour Fez, où l'on entra avec le cérémonial habituel (mars 1902).

(1) Ces frégates étaient le cuirassé anglais *Illustrious* et le cuirassé français *Charlemagne* qui avaient transporté le ministre anglais, sir Arthur Nicholson, et le ministre français, M. Saint-René Taillandier, à Rabat, en mission auprès du sultan. Ces ministres furent reçus au palais de Khébibat (actuellement hôpital Marie-Feuillet) qui était la résidence d'été de Sa Majesté.

On voit que la lutte entre les influences anglaise et française est bien perçue par notre conteur.

III

LA FANTASTIQUE AVENTURE DE BOU HAMARA, L'HOMME A L'ANESSE

Peu de temps après, deux mehallas furent organisées et partirent de Fez, l'une pour aller camper à Sidi Boudouma, près d'Ouezzan ; elle était commandée par Moulay Abdesselam el-Mrani ; l'autre se dirigea vers le territoire des Aït Youssi. La première était chargée de faire rentrer les impôts de la région et de protéger également la ville d'Ouezzan, qui est une ville ouverte, des incursions fréquentes des Djebala, qui se produisaient malgré l'influence et l'énergie des chorfa d'Ouezzan. La seconde, commandée par le caïd Omar el-Youssi qui était en difficulté avec sa tribu, avait été conduite à El Ouata et dans la région d'Enjil pour faire respecter l'autorité du Sultan et lever les impôts en retard. Les Aït Youssi pillèrent même la kasba de leur caïd (juin-juillet 1902).

Tous les réguliers marchaient avec ces mehallas, ainsi que quelques contingents de tribus, mais les différents instructeurs des missions anglaise et française étaient restés à Fez.

a) *L'origine et les progrès de Bou Hamara.*

Ce fut également le moment où un homme fit son apparition, tournant dans la mehalla monté sur une ânesse grise, allant de l'un à l'autre en mendiant, prenant d'un air niais des renseignements sur le Makhzen, sur les ministres, sur

l'armement, sur les canons et sur les effectifs des troupes de Moulay Abd el-Aziz : c'était Djilali ben Driss El Yousfi ez Zerhouni, ce qui veut dire qu'il était originaire des Oulad Youssef du Zerhoun. Il devait devenir célèbre plus tard sous le nom de Bou Hamara, l'homme à l'ânesse, car on le voyait toujours à cheval sur sa bête. De la région d'Ouezzan où il put voir les troupes chérifiennes en campagne, il vint à Fez, rôdant dans les souks, auprès du Dar-el-Makhzen, notant ceci et cela qui pouvait le servir dans ses projets.

Il fut en particulier témoin de la scène suivante, qui se déroula à Fez : un étranger américain, dit-on (1), étant venu visiter la ville, avait voulu malgré les défenses et les conseils pénétrer dans l'enceinte sacrée de Moulay Idriss, où, comme tu le sais, ne peuvent être admis que les seuls musulmans. Lorsqu'il sortit, une foule haineuse encombrait la rue, hurlante et prête à lapider l'imprudent Roumi, lorsqu'un fanatique l'étendit raide d'un coup de fusil et pénétrant dans le sanctuaire, se mit en asile près du tombeau du saint.

A cette nouvelle, le sultan, que ces histoires avec les chrétiens ennuyaient fort, car il ne se passait pas d'année qu'un Européen quelconque ne soit tué par ses sujets, ce qui produisait aussitôt l'arrivée dans la rade de Tanger de frégates de la nation du mort qui menaçait la ville de leurs canons, puis celle d'un ambassadeur qui réclamait la punition des coupables ainsi qu'une forte somme d'argent, le sultan, dis-je, convoqua le « Medjlès », qui est le conseil des ministres. Chacun donna son avis et l'on parla longtemps, sans arriver à une solution. Enfin Moulay Abd el-Aziz s'écria :

— Dites ce que vous voudrez ! Je n'arrive pas à comprendre les raisons pour lesquelles ce chrétien a été tué. Je veux voir l'assassin pour qu'il nous explique sa conduite.

(1) Il s'agit d'un missionnaire anglais, M. Cooper (octobre 1902).

Vous allez donner des ordres pour qu'il soit amené ici. Je l'attends.

Quelques instants après, l'homme arrive au Dar-el-Makhzen. Sur la poitrine, il porte appuyée des deux mains, la planchette d'école, où l'on écrit les versets du Coran et qui a, dit-on, servi au vénéré Moulay Idriss.

Le sultan est sorti de son bureau, assis sur une chaise; les ministres debout forment le cercle autour de lui. Il dit à Ben Yaïch, le caïd méchouar :

— Fais avancer cet individu et ceux qui l'accompagnent.

Et les chorfa, les moqaddems de la zaouïa, et les méchaouris (1) approchèrent en formant le cercle.

— Voyons, dit le sultan, s'adressant à l'homme, après avoir pris la planchette sacrée et l'avoir embrassée, qu'est-ce que tu avais à faire avec ce chrétien? Pourquoi l'as-tu tué?

— Sidna, il est entré dans le sanctuaire de Moulay Idriss.

— Mais, si c'est Moulay Idriss qui l'a appelé et qui l'a attiré auprès de lui, tu l'ignores... Et toi, que faisais-tu là?

— Je suis entré pour faire mon pèlerinage.

— Le chrétien aussi, sans doute. Notre Saint est assez puissant pour protéger, s'il le veut, toutes les créatures humaines, quelles qu'elles soient.

« Maintenant, réponds à ma question : qui t'a dit de le tuer?

L'homme baissa la tête et dit :

— Personne. C'est moi-même.

— Mais quelle idée t'a poussé au meurtre?

— C'est un chrétien, un étranger. Il n'avait pas le droit de profaner la zaouïa.

(1) Ces termes ont été expliqués : chorfa, note 1, page 22; moqaddem, zaouia, note 2, page 118; les méchaouris sont les hommes employés par le caïd méchouar.

— Eh ! fils d'âne qui ne comprend rien, ne sais-tu pas que les Musulmans, les Chrétiens, les Juifs sont tous des hommes, des frères, même s'ils n'ont pas la même religion ! Pour tuer un homme, il faut avoir une raison et jusqu'à présent, je n'en vois pas.

— Sidna, Moulay Idriss lui-même m'a dit de le tuer.

— Ah !... Eh bien ! moi aussi, Moulay Idriss vient de me dire de te tuer, toi !

Puis Abd el-Aziz fit avancer les chorfa et les moqaddem : il donna un sac de 200 douros pour le tronc de la zaouïa et dit aux chorfa :

— Je doute que vous connaissiez exactement la gravité de l'acte de cet homme. Moulay Idriss serait à notre place, qu'il l'aurait déjà exécuté. Maintenant, pensez un peu à tous les dérangements qui vont en résulter pour le Makhzen avec les Européens, aux satisfactions de toutes sortes qu'il faudra donner et comprenez qu'il ne m'est pas possible de laisser cet acte impuni. Je suis las de tous ces attentats commis sur des étrangers, pour une raison ou pour une autre. Il faut qu'un exemple retentissant soit fait. Le chrétien a eu tort d'entrer dans votre sanctuaire, mais on n'a pas le droit de tuer tous ceux qui se trompent ou qui font mal. Retirez-vous.

Les soldats s'assemblèrent et l'homme fut tué, séance tenante, à Bab Makina. Telles furent les fondations sur *lesquelles Bou Hamara allait bâtir un mur si puissant.*

Le sultan était intervenu lui-même ; il avait procédé à un long interrogatoire, pour être sûr que justice serait faite : une telle intervention n'était pas dans la coutume. Et tout le monde en parla dans la ville de Fez, où les gens sont frondeurs de naissance ; tous les détails de l'attentat, de l'interrogatoire, de l'exécution étaient commentés dans tous les coins, et la plupart donnaient tort à Moulay Abd el-Aziz.

trouvant que le musulman avait bien fait de tuer le chrétien, et discutant la mise rapide à mort du soi-disant coupable, considéraient cet acte personnel du sultan comme une atteinte grave à la vénération que l'on doit au sanctuaire de Moulay Idriss. Les caustiques disaient :

— Ce n'est pas un fils de Moulay el-Hassan que nous avons à notre tête, mais c'est un fils de Mac Lean, c'est un cavalier anglais.

Aziz, qui aimait les chevaux, favorisait le major Ogilvy, qui commandait la cavalerie marocaine, ainsi que les différents caïds reha sous ses ordres : Taïeb el Médiouni, Ben Saïd el Kerkour, Allal ould Tebib, Ould Boukhâa, Mohammed el M'tiri. Il était entièrement sous l'influence des Anglais qui l'entouraient ; je crois d'ailleurs que le chrétien assassiné était de cette nation. C'était tous les jours, au palais, des parties interminables de bicyclette, de tennis, de billard avec Mac Lean et les Anglais, qui se trouvaient maîtres dans la place et faisaient venir tous ces amusements coûteux de chez eux. Souvent le bouffon du sultan, Ali el Blot, assistait à ces réunions avec les instructeurs anglais qu'il égayait de ses reparties et de ses farces. Et lorsqu'il descendait en ville, il racontait ces séances, les amusements du prince, les sauts d'obstacle à bicyclette, les auditions du gramophone, les poses photographiques de Moulay Abd el-Aziz en différents costumes et les curieux hochaient la tête, trouvant ces occupations indignes d'un émir, et je crois qu'ils n'avaient pas tort. Bou Hamara tendait son oreille et ne disait rien.

C'est le ministre de la Guerre, Sid el Mehdi el-Menehbi, qui a ménagé, par l'intermédiaire de Mac Lean, cette influence prépondérante des Anglais au Makhzen. Les instructeurs français ont une vie tout à fait effacée : ils ne jouaient aucun rôle, s'occupant vaguement de quelques tabors, qui, moins bien entretenus et moins bien dotés que les tabors commandés

par les Anglais, ne pouvaient supporter la comparaison.

Le même ministre a également introduit au palais un jeune homme de ses amis, El Hadj Omar Tazi, frère du ministre des Finances, Cheikh Tazi, qui, n'ayant pas de fonction définie (1), fut chargé de tout ce qui regardait les constructions et la conservation des bâtiments du palais. Il était ainsi devenu tout à fait intime avec Abd el-Aziz, presque son camarade et tous les après-midi, ils circulaient dans les cours et les jardins, devisant sur les choses de l'architecture et sur les autres. Vint un moment où le besoin se fit sentir d'envoyer en Europe un personnage de confiance pour faire des commissions et différentes commandes. Ce fut Omar Tazi qui fut chargé de cette mission et comme il savait que son jeune maître avait un faible pour les Turques, il ramena de Constantinople six Circassiennes, très jolies, qui jouaient agréablement du piano, du violon et de la guitare. Le sultan fut si charmé que, lorsque l'heureux missionnaire fut reposé on le fit partir une seconde fois pour en ramener d'autres. Le chambellan, Si Ahmed Reqina, auquel incombait cette tâche normalement, était, on le voit, très délaissé. Un nouveau favori a fait son siège dans l'entourage du sultan et l'astre d'el-Menehbi pâlit, lui-même, devant la faveur grandissante d'El Hadj Omar Tazi que les gens cherchent à l'envi à utiliser. Ainsi les divers caïds, que le Menehbi a nommés dans l'armée, lorsqu'ils ont à se plaindre d'une punition ou d'une mesure que le ministre a jugée nécessaire, n'hésitent pas à faire antichambre chez Omar Tazi, qui écoute leurs réclamations et les présente au sultan, qui tranche bien des fois sans demander son avis au ministre. L'importance et l

(1) Omar Tazi fut attaché à l'ambassade du Menehbi, en qualité de secrétaire; en 1903, il était « amin el mostafad » recette des droits de portes et des marchés à Fez, d'après Aubin, *le Maroc d'aujourd'hui*, p. 303, 8e édition, A. Colin éditeur.

richesse commencent à venir dans la maison d'El Hadj Omar Tazi.

Tu penses bien que Bou Hamara, qui rôdait toujours à Fez, regardant et écoutant, s'aperçut que le désordre submergeait le Makhzen : il se rendit compte des préférences du sultan pour les Européens, du rôle que ces derniers jouaient à la cour qu'ils entraînaient dans de folles dépenses, de la discorde qui régnait entre les membres du gouvernement, des jalousies et des haines qui divisaient ces gros personnages, lesquels ne cherchaient qu'à s'enrichir, sans s'inquiéter de la politique suivie ou des affaires intérieures de l'État, qui se remue et cherche à vagabonder comme un cheval sans cavalier. C'est un lettré : il avait servi sous Moulay el-Hassan dans le corps des « tolba mohendisin (1) » et il avait été secrétaire de Moulay Omar, khalifa du sultan à Fez. C'était un malin ; on le disait même un peu sorcier. Un beau matin, lorsqu'il sut tout ce qu'il voulait savoir, lorsqu'il eut dressé ses plans dans sa tête comme un architecte qui veut bâtir une maison, il enfourcha son ânesse grise, et partit de Fez, comme un brave paysan qui regagne son village dans la montagne.

Il fit une tournée dans les tribus de l'Est, jetant sur son passage les grains qu'il voulait voir germer et il s'en fut chez les Hayaïna, chez les Beni Sadden, chez les Beni Ouaraïn, chez les Tsoul et leurs voisins, les Branès, qui sont toutes tribus peu favorables au Makhzen. Il racontait aux notables des villages qu'il traversait la grande faiblesse du gouvernement, les tendances européennes des chefs qui ne voyaient

(1) Tolba mohendisin : étudiants du génie, corps créé par Moulay Hassan, pour avoir des architectes et des ingénieurs. Quelques-uns furent envoyés en France pour suivre des cours, mais le rendement pratique de cette institution fut nul ; elle ne tarda pas à tomber en désuétude.

plus qu'avec des yeux anglais, la scène de l'assassinat de la zaouïa de Moulay Idriss, les jeux et les passe-temps d'un sultan indigne de son trône, l'argent dépensé en frivolités et en fumées, l'incapacité des ministres envieux les uns des autres, l'urgence pour les vrais croyants de réprimer, au besoin par la force, un tel désordre au nom des vrais et éternels principes enseignés par le Prophète, et tout ce qu'il put dire sur la vie de la cour à Fez. En partant, il leur laissait à tous sa « baraka ».

Mais ce fut chez les Ghiata que son pouvoir naquit à la suite d'un tour de sorcellerie que je vais te raconter :

Un jour, dans un village où il faisait une causerie suivant son habitude, il demande le thé et l'hôte se dispose à le préparer, tandis que Bou Hamara, qui était habile conteur, peignait le Makhzen de couleurs noires. Mais il n'y avait pas de menthe fraîche et quelqu'un dit : « Il y a de la menthe, chez un tel » et on envoya aussitôt un jeune homme de la maison. C'était à un kilomètre de là, chez un cultivateur qui avait quelques pieds de menthe dans une enceinte de « zériba (1) ». L'envoyé ne trouvant personne, entra dans l'enceinte, prit la menthe qui était nécessaire et se préparait au retour, lorsque le propriétaire survint, et, sans s'inquiéter de ses dires, invectiva celui qu'il traitait de voleur et lui infligea une sévère correction. L'homme à la menthe rentra tout penaud dans la nouâla, où se trouvait Bou Hamara et celui-ci dit en le voyant :

— Qu'y a-t-il? Tu as été bien longtemps et tu ne rapportes rien.

— Sidi el Fquih! (Monsieur le maître, le savant) j'ai couru vite, mais c'est la lutte là-bas qui m'a retardé...

(1) Zériba : enclos de branchages épineux, pour protéger les cultures et les habitations.

Et il raconte l'histoire.

— Comment? Il a osé faire cela et tu lui as dit que la menthe était pour moi. Bon ! tu vas voir tout de suite l'effet de ma baraka, qui va lui faire du mal.

Tout à coup, on voit un feu là-bas, sur la pente, à l'enclos des menthes. C'est la haie de jujubiers qui flambe tout entière. Peut-être Bou Hamara avait-il envoyé quelqu'un, un émissaire, pour mettre le feu, car il avait pu voir la bataille des deux hommes du fond de la nouala et en tirer parti ; peut-être était-ce réellement sa baraka qui se manifestait ainsi. Je n'en sais rien. Mais tous les membres de la « djemâa (1) » qui étaient rassemblés là pour recevoir le voyageur, furent stupéfaits : des gens se levèrent, vinrent l'embrasser, baiser sa main, demander un peu de sa salive.

Cette petite scène magique fit une excellente impression sur tout le monde ; on s'aperçut que l'on avait là un homme extraordinaire, et même le brûlé accourut tout éploré, les bras chargés de menthe, pour demander son pardon.

Bou Hamara prit son temps, et pesant ses paroles, il dit :

— J'accorde volontiers ton pardon. Tu te souviendras toute ta vie du refus de la menthe à un chérif et de ce qu'il en est advenu. Maintenant, pour vous autres, — et il se tournait vers les notables, — je suis heureux que vous ayez pu constater ma puissance et je reçois volontiers vos hommages de soumission, car, si vous aviez persisté (dans votre erreur), vous étiez tous incendiés et il ne resterait plus que des cendres (de votre village). Mais le thé convenable est prêt et je lève la pénitence préparée.

Tous s'inclinèrent et protestèrent à nouveau de leur foi

(1) Djemâa : réunion, assemblée ; en pays berbère, organe puissant de gouvernement ; il s'agit ici d'une djemâa de village, dont le cheikh représente celle-ci à la djemâa de tribu où toutes les fractions sont figurées par leur cheikh respectif.

et de leur soumission. Puis il se mit à commenter le Koran avec les plus instruits de la djemâa, et il n'eut aucune peine à éblouir ces bergers. Le moment était favorable : Bou Hamara, qui conversait alors avec le cheikh, s'écria :

— Est-ce que tu me connais? Sais-tu qui je suis?

— Tu ne me l'as pas encore dit.

— Eh bien! je te le confie, à toi seul, parce que tu me plais. Je suis Moulay M'hammed, fils de Moulay Hassan.

— Comment! c'est toi!

— Chut! Silence! je tiens à ce que ce secret soit gardé.

— Ah! Sidi! Et où vas-tu ainsi, sur ton ânesse?

— Je vais dans les pays; je cherche à grouper les vrais croyants, prêts au baroud (1), pour lever une mehalla et faire une expédition contre tous ces chiens du Makhzen, qui sont à la remorque des chrétiens, qui dilapident notre trésor et vont à la ruine. Je les prendrai tous, s'il plaît à Dieu, et je leur couperai la tête.

— Sidi, où sont-elles tes mehallas? Où vas-tu les rassembler?

— Tu es un peu naïf, repartit l'autre en riant, toutes les tribus depuis Seguia el Hamra jusqu'au Tafilelt et au sud de l'Oranie m'ont proclamé. Elles n'attendent que ma parole pour m'adresser leurs guerriers, qu'un signe pour accourir...

Et, fouillant sous son burnous, le voilà qui sort des lettres à l'adresse de Moulay M'hammed, fils de Moulay Hassan, venant du Sous, des Haha, des Rehamna, du Doukkala, du Drâa... de toutes les tribus du Sud et de l'Ouest.

Confondu, le cheikh n'eut garde de conserver ce lourd secret : bientôt chacun connaissait la qualité de l'hôte de la djemâa. La nouvelle courut vite de droite à gauche avec la rapidité du vent; elle finit par arriver à Fez, où l'on apprit

(1) Baroud : poudre, combat.

qu'il existait chez les Ghiata un agitateur que les gens avaient surnommé Bou Hamara et qui commençait à prêcher la révolte contre le Makhzen.

— Vous, Ghiata, leur disait-il, vous avez fait la guerre sainte autrefois autour de notre saint vénéré, Moulay Idriss. C'est la raison pour laquelle je suis venu à vous.

— Sois le bienvenu.

— Vous, Ghiata, j'aime votre caractère franc et loyal, votre fougue et votre adresse dans les combats et c'est parmi vous que je veux former mon Makhzen. Tous mes ministres seront de votre tribu...

Et tous ceux qui cherchent les mauvais coups, tous ceux qui ont soif de pillage et de butin, tous ceux qui veulent de l'argent et des honneurs, tous les mécontents se groupent autour de lui, formant une sorte de grande armée.

Le sultan, prévenu des progrès de cette agitation, commence à s'inquiéter. Il écrit aux Hayaïna, pour leur dire qu'ils devront faire une mehalla contre les Ghiata et il leur envoie quelques cavaliers avec les caïds El Moudden et Belkhiat pour diriger l'opération. Les Hayaïna rassemblés partent et voici les Ghiata qui ont peur :

— Comment? vous avez peur? leur dit Bou Hamara. Vous tremblez? Vous avez peur de ces quelques mouches qui viennent en bourdonnant? C'est un peu violent et je vous croyais plus courageux. D'ailleurs, vous n'avez aucune crainte à avoir : n'ai-je pas la baraka, et je vous le dis en vérité et au nom de Dieu, qui me protège, tous ceux qui, de notre côté, trouveront la mort, iront au Paradis.

Après ce discours, il se met à leur tête, donne leur place aux cavaliers qui l'accompagnent et pousse l'attaque contre les Hayaïna qui s'avancent. Mais la baraka produit aussitôt son effet. Dès les premiers coups de feu, les Hayaïna effrayés font face en arrière, poursuivis par Bou Hamara et les Ghiata.

Les nouaïl flambent, les prisonniers s'accumulent avec le bétail, car on a poussé les ennemis sur leur territoire ; après une longue course chez les Hayaïna, que l'on pense suffisamment châtiés, on rentre. Les prisonniers sont groupés par ordre de Bou Hamara et il leur dit :

— Vous êtes dans ma main, et je puis faire de vous ce que bon me semblera. Que voulez-vous être? Voulez-vous être des « Mohammedins » avec nous, qui sommes le fils évincé du trône de Notre Seigneur Glorieux, Moulay el-Hassan, ou bien des « C'ronelins » avec mon malheureux frère, Moulay Abd el-Aziz?

— Nous voulons être Mohammedins.

— Eh bien ! je vous donne votre liberté, vous pouvez rentrer chez vous, car je ne suis pas venu ici pour accumuler des ruines, ni pour mettre de l'anarchie, mais pour faire régner l'ordre, pour assurer le bonheur des vrais croyants.

L'enthousiasme éclate alors ; les acclamations roulent et les fusils crépitent joyeusement, tandis que Ghiata et Hayaïna se mettent à crier :

— *Allah incer Moulay M'hammed, ould Moulay el-Hassan.* (Que Dieu proclame Moulay M'hammed, fils de Moulay el-Hassan.)

Et voilà Djilali ben Driss, autrement dit Bou Hamara proclamé sultan, tandis que le vrai Moulay M'hammed est toujours en prison.

Content de cette petite victoire, du résultat obtenu qui l'avait fait reconnaître sultan par deux tribus importantes, Bou Hamara, avec une escorte imposante, disparaît de la scène, laissant le feu couver sous la cendre : il est allé chez les Beni Ouaraïn (1). Tout cela se passait au début de l'hiver

(1) Notons ici le curieux début de la fortune de Bou Hamara : un petit tour de simili-sorcellerie, le truc des lettres qu'il a rédigées lui

(octobre 1902) qui est une mauvaise période pour la guerre. On a l'habitude de la faire au printemps, quand la terre a été labourée et semée. Aussi quand on apprit à Fez, que ce Bou Hamara, dont on parlait tant, avait disparu, après un engagement sans conséquence, chez les Beni Ouaraïn, tout le monde respira.

Les gens du Makhzen, qui avaient intérêt à retourner à Marrakech, dirent au sultan :

— Sidna, ton séjour dans le Nord n'est plus utile. Tout est maintenant tranquille ; tu devrais te déplacer maintenant, avant les pluies, et revenir vers le Haouz, suivant la coutume de tes pères.

Ceux qui, au contraire, désiraient rester à Fez, dirent :

— Vous conseillez au sultan de quitter Fez, en laissant derrière lui cet enfant du péché, ce Bou Hamara, qui a eu l'audace de se faire proclamer sous le nom de Moulay M'hammed. Vous n'y pensez pas ! C'est une manœuvre très dangereuse que les partisans de ce fou prendront pour une fuite et quelques jours après notre départ, ils seront sous les murs de la ville.

Et les autres de répondre :

— Vous êtes donc bien peureux, qu'un pauvre agité, qui chevauche une ânesse, vous trouble à ce point. Mais ce n'est rien du tout : c'est un papillon de nuit qui va tourner et se brûler tout seul. Sidna ! ne fais pas attention à ces alarmistes.

même et la facile victoire d'un homme résolu sur des adversaires qui ne marchent que contraints et qui sont prêts à le reconnaître. Il n'en faut pas davantage pour créer un sultan que peut favoriser d'autre part un courant d'opinion hostile aux dirigeants. Les origines du pouvoir d'un Ibn Yassine ou d'un Ibn Toumert, qui firent régner au Maroc les Almoravides et les Almohades furent analogues à celles-ci ; il s'en fallut de peu que notre usurpateur vît sa tentative couronnée de succès, comme on le verra : un peu plus de décision à certains moments, une plus grande quantité d'argent à sa disposition, et Fez était dans ses mains.

Le départ fut décidé. Auparavant, on fit venir les tribus qui sont autour de la ville et, quand elles furent toutes rassemblées, on leur dit :

— Voici : le sultan va sortir pour gagner Marrakech. Il vous charge du soin de prendre cet énergumène qui s'appelle Bou Hamara.

— Sidna peut partir sans crainte : nous répondons de cet homme sur notre tête et sur nos yeux.

— Bien ! Maintenant celui qui apportera sa tête, rapportera pour sa tribu 50 000 douros (250 000 francs).

— Le sultan peut partir en paix. Nous sommes là !

Alors, Belkhiat prit la parole :

— Sidna n'a nul souci à se faire. Belkhiat répond de se saisir de Bou Hamara, dès que cet homme reviendra chez les Hayaïna, et de l'amener vivant au Makhzen.

Et le Makhzen de dire à Belkhiat :

— Si jamais tu prends l'homme à l'ânesse, nous te promettons que tu deviendras le caïd chef de tous les Hayaïna, et que l'on t'obéira sur tout le territoire de Taza à Fez. Tu n'auras plus affaire qu'avec le sultan directement.

Tout étant ainsi résolu, les tribus des environs de Fez rentrent chez elles. On rassemble la mehalla habituelle pour le voyage du sultan de Fez à Marrakech. Tous les réguliers étaient là, à l'exception du tabor nègre, « tabor el abid » (bataillon des esclaves) qui compte environ 600 hommes. Ce tabor avait été envoyé, depuis plusieurs mois, avec son caïd Belkhir el Ahmari, chez les Aït Youssi, pour venir en aide au caïd Omar el Youssi, qui luttait péniblement contre sa tribu révoltée, qui venait de piller sa kasba. Et lorsque tout le monde fut rassemblé, certains s'étonnèrent de l'absence des noirs, qui sont la garde personnelle du sultan :

— Comment ! dit-on à Abd el-Aziz. Tu vas voyager ainsi sans ton tabor nègre ?

— Il n'y a pas de mal ! répondit-il, mes hommes ne sont qu'en mission provisoire et je viens de leur donner l'ordre de rejoindre la mehalla à Rabat, où nous devons faire séjour. Je suis, d'ailleurs, content qu'ils soient loin de moi en ce moment ; ils montreront ainsi aux tribus que, si, par hasard, Bou Hamara vient chez les Aït Youssi, il y trouvera là les esclaves du sultan ; ce qui voudra signifier la survivance et l'autorité constante du Makhzen en tout lieu.

Or ces gens ne rejoignirent pas et restèrent à Enjil, avec Omar el Youssi.

Inquiet malgré tout, le sultan avait envoyé chez les Hayaïna une mehalla de 2 500 hommes sous le commandement de son frère, Moulay el-Kébir, pour éteindre l'incendie aux lieux mêmes où il avait pris. On avait les meilleures nouvelles de cette colonne qui opérait dans la vallée de l'oued Innaouen, et comme le Makhzen allait partir, on apprit qu'après deux sérieux combats (5 et 8 novembre 1902), Moulay-el-Kébir vainqueur se proposait de poursuivre Bou Hamara et ses Ghiata, dans les montagnes de cette tribu où, disait-on, il s'était réfugié.

Le sultan et son Makhzen partent (le 10 novembre) et Moulay Abd el-Aziz fait son entrée à Meknès, entouré par tous les caïds de cavalerie instruits par les Anglais, au milieu d'une troupe de 20 000 hommes, avec douze canons légers.

b) *Les épisodes des premières luttes.*

Le séjour de la cour à Meknès ne dépassa pas une dizaine de jours, car on n'y fit qu'une fois la prière : on partit vers le Sud pour opérer contre les Beni Mtir, les Guerouan et les Zemmour qui étaient en révolte. La mehalla était renforcée des contingents des tribus « nouaïb », Chaouïa (800 hommes), Doukkala (600), Abda et Ahmar, avec le caïd Si Aïssa ben

Omar (1 500), Seragh'na (1 000) avec le caïd Ben el-Moudden.

On fut camper à Dar Oum es Soltane, puis le surlendemain à Sidi Abdelkader Bou Guernat, dans le bled Guerrouan.

Or, pendant toute la route, le Makhzen reçut des lettres pressantes du pacha de Taza, Si Abdesselam ben Chegrâa, que les progrès de Bou Hamara dans sa région inquiétaient fort : on ne lui répondait point, le considérant comme un timoré. Il disait que l'agitateur, escorté de ses fidèles Ghiata, campait sous les murs de Taza, que la garnison était insuffisante pour défendre la ville avec ses 300 hommes, qu'il était sans nouvelles de la mehalla de Moulay Kébir, que les notables entamaient des pourparlers avec Bou Hamara pour la reddition de la ville. Les gens du Makhzen disaient : Ben Chegrâa a peur de quelques pillards ; il voit Bou Hamara partout. Ne s'est-il pas réfugié dans la montagne? Mais, malgré tout, ces nouvelles ennuyaient tout le monde et deux partis se formèrent au Makhzen : ceux qui, comme Gharnit, Ben Sliman, Ben Yaïch, voulaient le retour à Fez et la mise à la raison de Bou Hamara ; ceux qui, comme Cheikh Tazi et tout le parti tazi voulaient que l'on continuât le voyage entrepris. Enfin, El Menehbi gardait une expectative prudente, n'ayant pas d'ami pour l'entraîner vers l'un ou l'autre clan ; il aurait cependant préféré continuer sur Marrakech, où il était près des siens que de retourner vers Fez. C'est sur ces entrefaites que l'on vit apparaître Ben Chegrâa à la mehalla. Voyant la situation devenir sérieuse à Taza, il s'était enfui à Meknassa, puis il s'était sauvé vers le sultan, sous le prétexte de lui rendre compte de la situation. Les notables, de crainte d'être pillés, avaient reconnu Bou Hamara et avaient fait leur soumission : lui, s'était enfui, pour sauver sa tête.

— Ah ! Sidi, disait-il, si tu t'en vas, tu laisses le feu derrière toi. Tu pars et ton ennemi est sur tes talons ; tu as l'air de le fuir. A mon avis, il faut d'abord en finir avec cet homme

et quitter Fez après, lorsque tu auras brisé ce faux Moulay M'hammed. Dans toute la région de Taza, on croit que c'est ton frère aîné et on se prépare à le soutenir, car il revendique ton trône !

Le Medjless se réunit et Ben Chegrâa fut invité à s'expliquer devant tous les ministres assemblés.

— Qu'est-ce qu'il a donc comme mehalla, cet agitateur si important ?

— Il a 15 000 cavaliers qui forment sa troupe régulière et dont beaucoup sont Ghiata et, en outre, tous les contingents des tribus de l'Est qui l'ont proclamé : les Hayaïna, les Beni Ouaraïn, les Tsoul, les Branès, les Metalsa... et vous dites que cet homme n'a pas d'importance. C'est un homme de guerre redoutable, aimé et craint de ses partisans, lettré et malin. Je vous le dis en vérité : si le sultan continue sa route vers Marrakech, Bou Hamara entre à Fez, sans effort et peut-être sans tirer un coup de fusil.

Le sultan réfléchit et dit :

— Pourquoi as-tu quitté Taza, que je t'avais confiée ? C'est toi qui le premier devais organiser la résistance et rassurer les notables.

— Sidna ! Je n'ai là ni frère, ni ami. Moi, je suis du Haouz, et ce n'est pas avec mes trois esclaves que je pouvais lutter contre les Ghiata et les gens de Taza, eux-mêmes qui ont proclamé Bou Hamara. On dit la prière en son nom à la mosquée de Taza.

— En son nom ! et il s'appelle Bou Hamara : ces gens sont devenus fous !

— Mais non ! on le nomme Moulay M'hammed et l'on dit que c'est ton frère... Moi, je ne sais que cela. Que voulais-tu que je fasse ?

Alors Abd el-Aziz éclata de rire et dit :

— Mon frère est actuellement enfermé dans une maison

de mon palais de Meknès. Voyons ! tu vois bien que ce n'est pas lui !

Mais chacun réfléchissait ; la situation fut jugée sérieuse, et l'on décida d'abandonner provisoirement les Guerrouan et les Zemmour et de revenir vers Meknès : on campait bientôt à Sidi Bou Zikri (le 2 décembre) dans l'attente de nouvelles de Taza et de la mehalla de Moulay Kébir.

A Meknès, on fit chercher Moulay M'hammed et le sultan lui dit :

— Tu entends? Il y a chez les Ghiata un homme qui a pris ton nom et qui soulève nos tribus.

— Que veux-tu, Sidi ! répondit le prince. Les enfants du péché sont innombrables.

On le fit rentrer chez lui ; on était certain que Bou Hamara était un imposteur et Ben Chegrâa fut obligé d'en convenir lui-même.

Mais on reçut de mauvaises nouvelles de la colonne de Moulay Kébir : cette troupe avait subi un échec complet à proximité de Taza, les Hayaïna ayant fait cause commune avec les Ghiata pour piller le camp chérifien (6 décembre).

Il fallait agir au plus vite : le sultan quittait aussitôt Meknès et rentrait à Fez (9 décembre). Là, à la demande de Si Feddoul Gharnit, de Ben Sliman, des ouléma, des chorfa et des notables de Fez, Moulay Abd el-Aziz consent à prolonger son séjour, jusqu'à la prise de l'agitateur ; en conséquence, on décide de rassembler de grosses forces et des ordres sont partout lancés pour la guerre contre Bou Hamara. Les tribus makhzen en opérations sont priées de rejoindre Fez tout de suite. Le sultan ouvre son Trésor et distribue de l'argent à pleines mains, faisant manifestement tout son possible pour préparer cette expédition, que les Gharnit, Ben Sliman et autres voulaient voir confiée à Si Mehdi el-Menehbi. Mais les Fassis riaient de ces préparatifs, se moquant du

sultan et le tournant en dérision, montrant ainsi une fois de plus que, malgré tous les efforts, ce qui a été tordu une fois reste tordu.

Je dois dire que ce qui a surtout porté préjudice au sultan auprès des Fassis, qui perdaient de plus en plus le respect qu'on doit à sa personne, ce furent d'abord ses tendances européennes qui lui faisaient faire des transformations dans sa maison que les gens craignaient de voir s'étendre en quelque façon à tout l'Empire, et aussi sa manie de s'entourer non pas de fils des vieilles familles makhzen, gens de culture soignée et de bon esprit, mais d'appeler auprès de soi des « bergers » *(sic)* venus seulement pour s'enrichir, comme des mouches affamées autour d'un bol de miel et que l'on ne rencontrait dans les rues qu'entourés de six hommes, chargés de retenir leur mule, si elle venait à buter sur les pierres du chemin. On se rappelait aussi l'affaire de la zaouïa de Moulay Idriss et l'on se moquait des soldats que l'on rencontrait en patrouille dans la ville, chargés d'assurer la police et d'empêcher les disputes avec les étrangers.

Les contingents des tribus arrivent à Fez, avec leurs caïds : ceux du Haouz, Chaouïa, Abda, Doukkala, Haha, Sous, Gharb et d'autres, qui, tous les jours, se concentrent à Fez-Djedid. Avec les troupes régulières, l'effectif atteint bientôt 40 000 hommes qui encombrent la ville. Alors, au lieu de faire une seule grosse mehalla, on décida d'envoyer de petites colonnes, au fur et à mesure de leur préparation, vers la région où l'on devait opérer, c'est-à-dire vers l'oued Innaouen.

Une première harka part avec Sidi Mohammed el-Mrani, pour porter secours à Moulay Kébir et rassembler les débris de ses troupes.

Quelques jours après, c'est une deuxième colonne, avec Si el Abbès el-Menehbi, frère du ministre de la Guerre ; puis, dans la suite, une troisième avec le caïd Si Bou Ali el-Douk-

kali ; une quatrième, avec Moulay Abdesselam el-Mrani ; une cinquième, avec Si Aïssa ben Omar. Soit, en tout, une vingtaine de milliers d'hommes.

La coutume veut qu'une mehalla soit commandée par un seul chef suprême, mais, comme on n'avait pas donné d'ordre et que le ministre de la Guerre, El Mehdi el-Menehbi qui eût pu être ce chef, était resté à Fez, toutes ces colonnes qui allaient opérer dans la même région et contre le même ennemi, gardèrent leur indépendance et leur liberté d'allures. Ce fut une grande faute. Chacune avait ses troupes régulières, son artillerie, son convoi ; son chef entendait se battre à sa guise, quand il voudrait et comme il l'entendrait. Il n'existait aucune entente et je vais t'en donner un exemple frappant : pour la prière du matin et du soir, ce n'était pas un seul coup de canon — tu sais que l'heure de la prière, en guerre, est annoncée ainsi — que l'on entendait, mais cinq coups successifs, tirés souvent loin les uns des autres.

Le désaccord devait naître forcément, suivant le dicton arabe : lorsqu'une tribu est sur le point de disparaître, chacun veut commander et être chef.

Cependant, Bou Hamara avait installé son camp à Akbat-Beni Mgara, à la limite des Hayaïna et des Ghiata, tournant le dos à ces derniers : il regardait les gens du Makhzen qui venaient vers Outa bou Abane, après avoir pillé quelques douars et il écoutait les cinq coups du canon de prière, se réjouissant de ce signe de désordre. (Les colonnes se groupèrent à Outa bou Abane, du 15 au 20 décembre.) Il avait avec lui des contingents de Ghiata, de Beni Ouaraïn, de Beni Sadden, d'Aït Youssi, des tribus du Cherg, de Tsoul, de Branès ; on voyait aussi dans sa mehalla des hommes venus des tribus soumises au Makhzen et des mécontents et ceux qui rêvent de piller Fez. Il n'y a rien d'étonnant à voir des gens des mêmes tribus des deux côtés : n'était-il pas adroit

et « politique », pour une tente qui voulait réussir dans l'incertitude des temps présents, d'avoir le père avec le sultan et un fils avec Bou Hamara? Sans compter que, dans la masse tout au moins, Bou Hamara passait pour être réellement Moulay M'hammed ben Moulay el-Hassan ; qu'il avait pris l'habitude de clore à demi l'œil droit (Moulay M'hammed est borgne) ; qu'il avait un makhzen complet à l'imitation du vrai, son parasol, sa musique et ses femmes, son caïd méchouar, son chambellan et des troupes régulières, en majeure partie Ghiata, dont l'uniforme, fourni par les Espagnols, imitait à s'y méprendre celui des tabors du sultan. Les plus malins s'y laissaient prendre et, pour confirmer et étendre l'importance d'un pouvoir qu'il n'avait pas encore, mais qu'il ambitionnait, des rekkas (courriers à pied) lui apportaient chaque matin des lettres venues soi-disant de tribus depuis longtemps soumises au sultan et dont les contingents étaient de l'autre côté, lettres qu'il écrivait lui-même la nuit sous sa tente et qui servaient plusieurs fois à ce petit manège. Il avait, bien entendu, un cachet pour sceller son courrier au nom de Moulay M'hammed ould Moulay el-Hassan.

L'arrivée successive de ces petites colonnes le réjouit au plus haut point, mais ce qui le délectait le plus, c'était d'entendre les cinq coups de canon successifs des cinq colonnes qui marquaient l'aube, midi et le coucher du soleil. Il fit venir ses familiers :

— Avez-vous quelque nouvelle à m'annoncer?

— Aucune, Sidi.

— Avez-vous vu ces mouches puantes qui sont venues se poser dans la plaine?

— Parfaitement, Sidi ! C'est là une force redoutable !

— Détrompez-vous ! Tout ce que vous voyez là est à nous. Les armes, les munitions et les canons, seront pour moi, car

c'est Moulay Idriss lui-même qui me les envoie, pour me donner des forces. Quant aux chevaux, aux tentes et aux bagages, je vous les laisse : ils sont à vous.

Vint un jour où eut lieu l'offensive contre Bou Hamara (20 décembre) et les colonnes partirent sans ordre comme elles l'entendaient et lui, qui voyait les ennemis s'approcher, dit :

— Voyez-vous dans toute cette foule de combattants, il n'y en a pas un qui vient ici pour mourir ! Ils accourent tous pour voler, s'ils le peuvent, une théière ou un plateau de cuivre.

— Pourquoi dis-tu cela, Sidi? Il y a, parmi eux, de vieux soldats très courageux et des chefs de guerre connus.

— Bah ! Peut-être ! ces gens seraient dangereux, s'ils avaient un seul chef pour les diriger ; mais toutes ces colonnes avec chacune son Kébir, c'est une troupe de poules sans coq.

Et, ce disant, il répartit ses cavaliers le long de sa position qu'il avait bien choisie, et il leur dit :

— Ne tirez que de temps en temps, et à coup sûr. Nous ne sommes pas à la fantasia ! Gardez votre poudre pour ceux qui en seront dignes et étudions bien tout ce que ces gens vont faire.

Et tous regardaient, raffermis par le courage de leur chef et ils virent que, si certains venaient en combattants, d'autres se dérobaient pour les raisons les plus diverses, pour un besoin à satisfaire, pour réparer un oubli ou bien se couchaient par terre comme exténués de fatigue.

Bou Hamara, tout joyeux, vit bien la mollesse de l'attaque et il s'écria :

— Ne vous faites pas de mauvais sang ! vous n'avez rien à craindre.

Il n'y eut que quelques coups de fusil échangés de part et d'autre, sans grand résultat ; et les soldats de Bou Hamara, qui avaient un peu peur du nombre de leurs ennemis, commen-

cèrent à reprendre courage, à la suite de ce premier contact.

Il y avait tous les jours « souga (1) » des troupes du Makhzen, chaque colonne envoyant son monde à tour de rôle, et l'on ne se faisait pas beaucoup de mal.

Pendant ce temps, le sultan, qui tenait à ce que ses défenseurs fussent bien approvisionnés, faisait partir alternativement de Fez vers l'oued Innaouen, 100 mulets chargés d'armes et de munitions et 100 mulets portant des sacs de douros. Une forte escorte de réguliers accompagnait chaque convoi : c'était un va-et-vient continuel.

Il est à noter que le premier jour, Bou Hamara s'était montré à la hauteur de sa tâche et homme de guerre averti : ce qui avait contenté tout le monde dans son camp. Le lendemain, il eut encore une conduite meilleure, plus assurée, si bien qu'à mesure que le temps passait, ses partisans ne doutaient plus du succès final.

Sur ces entrefaites, on fut au mois de Ramadan et des deux côtés, on jeûna trois ou quatre jours environ : ce qui fit une trêve tacite que Bou Hamara utilisa pour écrire à toutes les tribus du voisinage, qui n'étaient pas encore avec lui, de se hâter : « Celui qui veut gagner quelque chose et participer au butin que je vais faire, n'a qu'à me rejoindre immédiatement : des triques suffisent (2)... »

Les Hayaïna qui étaient divisés en deux partis, l'un au Makhzen, l'autre à Bou Hamara, étaient fatigués de voir ces

(1) Souga : voir note 1 page 26.

(2) Le Ramadan commença en 1902, dans la nuit du 1er au 2 décembre et l'Aïd Seghir eut lieu le 1er janvier 1903. Il est possible qu'il y ait eu une trêve tacite entre les combattants entre le 15 décembre, où commencèrent les « souga » et le 23 décembre, où se produisit la panique des troupes du sultan et la prise des camps chérifiens, mais elle n'était pas due au Ramadan, commencé depuis longtemps. Notre conteur se rappelle simplement qu'on était dans le mois du jeûne : ce qui est exact.

deux masses d'hommes « manger » leur pays, comme une nuée de sauterelles, et ceux du Makhzen furent travaillés par des émissaires Hayaïna de Bou Hamara. Enfin un jour qu'il y avait eu, comme à l'ordinaire, souga du Makhzen, Bou Hamara poussa son action jusqu'à fatiguer ses ennemis : la poudre parla sans arrêt, du matin au soir. Vers « l'aser » (entre 3 et 4 heures du soir), la fusillade reprit plus fortement et les troupes de Bou Hamara poussent une pointe vers la mehalla de Moulay Kébir, qui se mit à battre en retraite. Une partie des troupes de cette mehalla était restée au camp, pour préparer l'harira (1) du Ramadan, que l'on mange au coucher du soleil ainsi que chacun sait ; elle voit que leurs camarades, partis au feu, se replient en désordre sur le camp. Ces gens n'hésitent pas, pillent à tort et à travers dans leur camp, enfourchent qui un cheval, qui un mulet et détalent à toute allure sur la route de Fez. Les autres chefs de colonne, au lieu de porter secours à la harka de Moulay Kébir, aux prises avec un ennemi agressif, qui va la repousser jusqu'à ses tentes, font tous lever leur camp, donnant ainsi le signal du départ. Le soir va tomber ; la panique croît de plus en plus ; les Hayaïna, qui sont chez eux, en profitent, tirent des coups en l'air autour des mehallas apeurées et procèdent au déménagement rapide des tentes.

Lorsque la nuit régna, Bou Hamara était maître de tous les camps du sultan, dont les troupes affolées fuyaient à la débandade vers Fez, courant au hasard, s'égarant souvent, trompées et traquées par les gens du pays, qu'elles avaient razziés quelques jours avant. La route était jalonnée par des

(1) Harira : sorte de brouet national, fortement épicé et cuit longtemps à petit feu, où l'on mélange de nombreux ingrédients (légumes, herbes, épices et viandes) qui varient suivant la saison et suivant la fortune, absorbé au réveil en temps ordinaire, dès le maghreb (coucher du soleil) en période de ramadan.

cadavres ; il y eut des noyés dans l'oued Leben ; on y vit même des tués que les Hayaïna avaient jetés dans l'oued, après les avoir dépouillés. Beaucoup furent entièrement mis à nu, et s'estimèrent heureux de conserver la vie. C'était une véritable déroute, qu'une simple intervention des autres colonnes eût suffi à enrayer, d'autant que la nuit était proche. Toutes les tentes, les armes, les canons, les munitions, les approvisionnements, les marchandises des souks qui suivaient les colonnes, des négresses et des esclaves tombèrent d'un seul coup entre les mains de Bou Hamara, ainsi qu'un convoi de mulets, portant des sacs de douros qui venait d'arriver et que l'escorte et les conducteurs avaient abandonné là, et qui fut de bonne prise. Comme on le voit Moulay Abd el-Aziz ne laissait pas ses troupes manquer d'argent : il disait même dans ses lettres : « Soyez courageux ! c'est tout ce que je vous demande. Montrez que vous êtes les glorieux soldats du Makhzen ! Maintenant, si vous manquez de balles, faites fondre les douros que je vous envoie et je m'engage à vous en fournir tant que vous voudrez. » Un instant de panique avait eu raison de tout. Et cette foule lamentable d'hommes nus, dépouillés, les uns à pied, les autres grimpés à deux ou trois sur la même monture, arriva le lendemain matin à Fez, au grand effroi des habitants, qui comprirent que la mehalla était battue et qui fermèrent aussitôt leurs boutiques, en disant : « Moulay M'hammed ou Bou Hamara, comme on voudra, est vainqueur : c'est lui qui va nous venir comme sultan. » On ferme les portes de l'Est ; les fuyards qui continuent à affluer pendant deux jours, sont forcés de tourner la ville pour entrer ; les habitants font leurs préparatifs, comme si le siège allait être mis à leur ville.

Mais leurs craintes ne devaient pas être justifiées : les gens de Bou Hamara, étonnés de ce facile succès, gorgés de butin, ne pensèrent qu'à le mettre en lieu sûr et le faux sultan dési-

rait fêter l'Aïd Seghir, qui approchait, dans sa capitale, Taza, et voir dans ces jours de fête, sur quelles tribus il pouvait compter. La mehalla de Bou Hamara victorieuse rentrait donc à Taza, pendant que Fez tremblait dans l'attente de la voir paraître.

A ces nouvelles, à la vue de ses troupes dépouillées, le sultan, la mine pincée et froide, fit appeler le ministre de la Guerre et lui fit de sévères reproches :

— D'où vient ce désastre? Peux-tu me l'expliquer?

— Sidna ! répondit El Menehbi. Les responsables ne sont pas loin : c'est Ben Sliman, c'est Ben Yaïch, c'est Cheikh Tazi, c'est moi, c'est toi, c'est le Makhzen. Nous n'aurions pas dû envoyer des gens qui ne s'entendent pas, qui ne tiennent que vaguement au Makhzen, et puisque certains vous ont dit de ne pas donner le commandement à un chef unique, qu'ils avaient peur de voir revenir vainqueur, chaque ministre aurait eu sa mehalla dont il aurait été responsable. En cas de fuite, d'abandon de la lutte, Sidna était en droit de nous couper la tête, à moi, tout le premier.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt?

— Comment l'aurais-je fait? Tu ne me demandes jamais rien et tu me laisses de côté.

— Je vais faire venir tous les ministres et tu vas t'expliquer devant eux.

Lorsque tous les ministres furent réunis devant le sultan El Menehbi déclara :

— Les fauteurs du désordre, de l'indiscipline et de l'anarchie qui sont les causes de la défaite des troupes de Sidna sont les ministres ici présents. Ces ministres font courir le bruit que cette défaite vient de moi seul, parce que je suis ministre de la Guerre. C'est inexact et je refuse d'endosser cette responsabilité.

Alors, le grand vizir, Si Feddoul Gharnit, s'exclama :

— Ah ! c'est un peu fort ! Comment peux-tu expliquer que nous sommes pour quelque chose dans cette affaire, qui ne dépend que de ta beniqa?

— C'est pourtant bien simple et bien vrai. Ma beniqa, dont tu parles, n'existe pas et je suis un ministre de la Guerre sans aucun pouvoir. Chaque fois que, par hasard, je fais prendre une décision à Sidna, en tant que ministre de la Guerre, vous dites, tout aussitôt, l'inverse de moi et vous défaites, pour me dénigrer et pour me nuire, tout ce que j'ai pu faire de bien pour l'armée. Que voulez-vous? Vous n'êtes pas des gens de poudre et moi, je n'entends rien à vos affaires de plume et à vos jugements retournés. Je me garde bien d'aller mettre le nez dans votre cuisine. Mais si vous laissiez les autres à leur travail et aux devoirs pour lesquels ils sont faits, cela irait beaucoup mieux, et l'on pourrait trouver un responsable.

— Bon ! répondit le grand vizir, puisqu'il en est ainsi, à partir d'aujourd'hui, tu agiras à ta guise avec le sultan, pour tout ce qui intéresse ta beniqa.

— C'est ce que je demande. Si chacun s'était occupé uniquement de son ministère, l'ordre aurait régné : toi, Ben Sliman, tu es ministre des Affaires étrangères, et tu t'occupes de mes contingents que tu modifies à ta guise ; et toi, El Hadj Omar, tu prends parti pour les caïds reha que je punis, rendant ainsi la discipline impossible. Depuis longtemps, je n'ai du ministre de la Guerre que le nom, sans en avoir les droits. Non, je n'ai pas la responsabilité de la déroute de mes troupes. Le sultan ne m'a plus donné d'ordres, ni demandé de conseils depuis longtemps. Je ne compte plus au Makhzen. Mais, laissez-moi carte blanche et vous allez voir comment sont les fils du Menahba. D'ailleurs, vous savez bien ce que je vaux. Si j'avais été là-bas, à Outa bou Abane, le chef suprême, si j'avais conservé sur les troupes mon ancien pres-

tige que vous avez ruiné par votre défaveur, personne n'aurait avancé, ni reculé sans mon ordre et nos hommes se seraient battus pour Sidna jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Mais allez commander des gens qui, au moindre de mes gestes, se réfugiaient derrière l'un de vous, et vous leur disiez : Que t'a fait encore ce Menehbi? Dis vite, que je fasse aboutir ta plainte auprès de Sidna...

— Enfin, conclut Ben Yaïch, c'est une affaire entendue. Mais le remède que tu proposes?

— Je ferai, dit El Menehbi, ce que Sidna m'ordonnera.

— Eh bien ! dit le Sultan, je veux que l'on fasse une autre colonne et c'est toi, El Menehbi, qui la commanderas et qui prendras mort ou vif, ce diable de Bou Hamara.

Cela se passait pendant l'hiver (1902-1903) et il y avait alors à Fez deux personnes que tu connais peut-être, M. Descos (1) et l'Algérien, Si Kaddour ben Ghabrit, qui parlaient au Makhzen en faveur des instructeurs français, et qui profitèrent de la mission à Fez du lieutenant d'artillerie, Schneider, pour vanter le canon de 75, si bien que l'on chargea un sous-lieutenant d'infanterie de la mission française, l'Algérien Si Aberrahman ben Sédira, de se mettre au courant des instructions de l'artillerie et de la manœuvre de ce canon que l'on venait d'acheter.

Que devenait Bou Hamara? Après sa victoire de Outa bou Abane, il était rentré à Taza, y avait célébré l'Aïd Seghir avec la pompe d'un petit sultan ; il avait profité de ces fêtes, où les Ghiata avaient accouru en foule, pour compléter la composition de son Makhzen, à l'imitation du vrai, en choisissant des personnages influents de cette tribu ; il avait consolidé son

(1) M. Descos, qui, sous le pseudonyme d'Eugène Aubin, a consacré un chapitre intéressant à Bou Hamara, *le Maroc d'aujourd'hui*, chap. VIII p. 108, A. Colin, 8e édition.

alliance avec les Ghiata, en épousant une fille des Ahl-Tahar, qui sont une des plus puissantes fractions des Ghiata. Puis, dès les fêtes terminées, il avait donné des ordres pour constituer à Khemis el Gour, qui se trouve à cinq heures de marche de Fez, un dépôt de blé, d'orge et de fourrages, un parc de moutons et de bœufs, car il a fait le projet d'agir sur Fez, sans retard.

Le Makhzen prévenu, reconstitue ses mehallas, donne des équipements et des armes, augmente la solde des hommes : le fantassin touche un « roubo » (1 fr. 25) par jour, et le cavalier un « noss rial » (2 fr. 50). Le Trésor s'épuise. Bientôt une mehalla va camper au Mtafi, en avant-garde, sous le commandement de Omar el-Youssi, tandis que le gros des forces se concentre au pont du Sebou, à l'emplacement habituel, sous le commandement de Si el Mehdi el-Menehbi, qui est chargé de la direction générale des opérations. Enfin, la mehalla de l'afrag s'installe sur la colline de Dar-Mahrès, au sud de Fez.

Un jour, les mehallas d'Omar el-Youssi et du Menehbi se rejoignirent et marchèrent vers l'oued Innaouen : on a su par des espions que Bou Hamara marche vers Tleta N'kheïla et qu'il est assez faible et peu assuré. Dès que les deux troupes sont au contact, une action vive s'engage, mais les Hayaïna, les Ghiata, les Beni Ouaraïne de Bou Hamara trouvent cette fois des gens qui leur tiennent tête : il y a dans notre mehalla des Beni Mtir, des Zaïans, des Beni Mguild, des Aït Youssi qui sont tous excellents au combat. La main de l'allef, El Menehbi, qui combat lui aussi, se fait sentir. Après une courte lutte, les Hayaïna, puis les Beni Ouaraïne lâchent pied et Bou Hamara, entouré de ses fidèles Ghiata, est contraint de battre en retraite : il avait perdu dans cette rencontre ses tentes, ses munitions, ses armes et une partie de son prestige, car ses partisans le disaient invincible (29 janvier 1903). Fuyant par les Branès et les Tsoul, qui sont ses

amis, il regagne Taza, qu'il occupe toujours, où il a établi son Makhzen, et qui se trouve, pour l'instant, sa place forte. Il se ravitaille, panse ses plaies et fait dire aux tribus voisines qu'il sent plus tièdes et déjà fatiguées de la guerre de venir à lui. Il ne dit plus qu'il est Moulay M'hammed ould Moulay el-Hassan, car il sait que le Sultan a fait venir ce dernier de Meknès à Fez, et l'a montré, en diverses circonstances ; ce qui a tiré de l'incertitude beaucoup de Fassis. Il dit maintenant qu'il est celui qui fait la Guerre Sainte au nom de Dieu ; mais il a toujours son Makhzen qui nomme et destitue des caïds, et son cachet au nom de Moulay M'hammed.

El-Menehbi victorieux était rentré à Fez, après avoir poursuivi quelque temps le Rogui (1) dans les montagnes hostiles, avec 40 têtes et 50 prisonniers, dont quelques-uns étaient Ghiata et beaucoup Hayaïna ; et les têtes, salées par les Juifs, furent accrochées à Bab Mahrouq.

On célébra cette affaire comme une grande victoire ; il y eut sept jours de fêtes tandis que Bou Hamara refaisait ses forces, en sécurité, à Taza.

C'est le moment où le Makhzen épuisé par les frais de ces guerres est obligé d'emprunter de l'argent en France, en Angleterre et en Espagne : il faut en effet reconstituer de nouvelles mehallas, car on s'est aperçu que le principal personnage manque à la fête, et qu'on doit le prendre à tout prix, pour faire cesser l'agitation qui reprend (2).

(1) Rogui : surnom donné à celui qui aspire au trône et qui cherche à renverser le sultan régnant, sans avoir aucune qualité pour cela. Entré dans l'usage à la suite d'un mouvement analogue à celui-ci, qui eut lieu sous le règne de Sidi Mohammed en 1862, et dirigé par un nommé Djilali er Rougui, des Rouaga (Sofiane, du Gharb) mais qui fut enrayé dès son début.

(2) En février et mars 1903, le sultan emprunte une somme de 7 500 000 francs à Paris, puis une somme équivalente à Londres, et à Madrid.

Dès son échec, après avoir guéri une blessure légère qu'il avait à l'épaule, Bou Hamara avait repris la campagne, se rendant dans les tribus voisines pour les décider à lui donner des hommes et de l'argent. On reprochait maintenant, avec quelque raison, au Menehbi, de ne pas avoir pris le Rogui, d'avoir remporté un succès incomplet. Ce dernier repart aussitôt (1) avec une dizaine de milliers d'hommes, tandis que Fez est encore en fête. Bou Hamara se trouve chez les Senhadja, à Aïn Médiouna. Dans ce pays montagneux, où les gens nous faisaient une petite guerre d'embuscades, tirant à coup sûr sur les corvées, sur les isolés, sur les sentinelles, El-Menehbi parvient à repousser son adversaire dans la haute montagne, mais sans pouvoir engager une action décisive. Il serait dangereux de le suivre dans les défilés et le ministre de la Guerre décide de rentrer à Fez pour refaire ses effectifs, recompléter ses armes et ses munitions et fêter l'Aïd el Kébir (7 mars 1903).

Cependant le Makhzen, inquiet de voir les régions du Rif et d'Oudjda gagnées peu à peu par Bou Hamara et ses agents, décida d'y envoyer des Chorfa avec quelques hommes de garde pour rappeler ces égarés dans la bonne voie. Sidi Mohammed el-Mrani et Moulay Arafa partirent pour Tanger (fin janvier 1903) et de là gagnèrent l'un Melilla, l'autre Oudjda, par la mer. Or Bou Hamara, qui prêchait à Taza la Guerre Sainte contre Moulay Abd el-Aziz, coupable d'avoir livré le Maghreb aux Anglais, quittait cette ville en y laissant un khalifa et des réguliers, puis passant par les Branès, les Gzennaïa et les Beni Bou Yahi, il arrivait (dans les premiers jours d'avril) à Zeboudja, vers la source de l'oued Kert. C'est la région de Guelaïa où opère, pour le compte du Makhzen, Sidi Mohammed el-Mrani, soutenu par 500 soldats, commandés

(1) 1er février 1903.

par le caïd Bachir ben Sennâh. Attaqués par les Guelaïa, qui ont reconnu le Rogui, ils sont assiégés dans Kasba Djenada et forcés de se réfugier chez les Espagnols, à Melilla. De là, ils regagnent Larache par mer, ayant complètement échoué dans leur mission. Bou Hamara est gonflé d'importance : de Tétouan à la Moulouïa, en suivant la mer intérieure (Méditerranée) et dans les terres, à proximité d'Ouezzan et de Fez jusqu'à la montagne, toutes les tribus l'ont reconnu. Les Beni Bou Zeggou, les Beni Mahiou, partisans de Bou Hamara, qui a installé un poste dans leur région à Aïoun Sidi Mellouk, pillent les Beni Snassen, restés fidèles au Makhzen : c'est là que se trouvait Moulay Arafa, avec quelques centaines d'hommes ; il est forcé lui aussi de se réfugier sur le territoire français (il est à Lalla Marnia, le 13 avril) et Bou Hamara commence à dicter des ordres à Oudjda, que ses partisans Angad, Mehaya, Sedja entourent déjà. Il installe son camp à Kasba Selouane avec son Makhzen et sa cour ; puis fait ses préparatifs pour forcer Oudjda.

Telle est, si ma mémoire est fidèle, la situation au printemps de cette année, où le nom de Bou Hamara est dans toutes les bouches (mai 1903). Il est plus fier et plus important que jamais ; je ne sais pas si les Espagnols, qui ne sont pas loin, ne le soutiennent pas secrètement, car ils font du commerce avec sa mehalla et les cartouches et les fusils ne lui manquent pas. Le parti du Makhzen baisse le nez et prescrit des sacrifices à Moulay Idriss ; certains, sans reconnaître un futur sultan dans le Rogui, en font un apôtre de la Guerre Sainte, exaltent ses qualités guerrières et sa valeur dans la direction des affaires. Il faut absolument en finir avec ce démon ; et le Makhzen, riche de l'argent emprunté aux Chrétiens, gorgé de fusils et de munitions venus de partout, fait encore rassembler une grande mehalla sous Fez. C'est El-Menehbi qui la commandera : il a reçu l'ordre de ne revenir

qu'après avoir soumis les tribus révoltées jusqu'à Taza et avoir détruit les forces du Rogui et s'être assuré de sa personne, en quelque endroit qu'il se trouve. La défaveur du ministre de la Guerre est complète : il ne peut plus se réhabiliter que par un coup d'éclat.

c) *La grande mehalla du Menehbi.*

Donc, tout se prépare à Fez pour une nouvelle expédition, qui sera, sans doute, très longue. On a écrit aux caïds du Sous, du Haouz, du Gharb de revenir renforcer les contingents du sultan, car tous ces gens avaient rejoint leur pays après la malheureuse affaire d'Outa bou Abane ; et tu as vu que, pour les deux colonnes suivantes d'El-Menehbi, on avait dû faire appel à des Berbères Aït Youssi, Zemmour, Zaïan, Beni M'guild et Beni Mtir. Ces troupes qui viennent de rentrer des Senhadja, sans le réconfort d'un gros butin, sont fatiguées et le Makhzen veut les garder pour la grande expédition qu'il projette : alors, il distribue l'argent et les fusils, mais, lorsque ces derniers sont touchés, c'est par groupes, par bandes que ces gens rejoignent leurs foyers, vivant sur le pays et se conduisant comme des pillards. Les Zemmour donnent les premiers l'exemple, bientôt suivi par les Beni Mtir et les autres.

Et voilà que, si ceux-ci partent, en montrant sur la route le beau fusil makhzen, d'autres des mêmes tribus accourent : on leur a dit qu'il suffisait de se rendre à Fez, de demander à partir contre le Rogui, pour avoir un fusil semblable et de l'argent. La sécheresse était grande à cette époque ; la misère aussi. Et ils quittent leur champ grillé, pour venir faire de grandes protestations de fidélité. Ce sont encore des Zemmour, des Beni Mtir ; mais il y a aussi des gens qui sont du côté de Bou Hamara : des Beni Ouaraïn, des Aït Tserrouchen,

des Hayaïna à double face et même des Ghiata. Et je crois que de ces fusils-là, beaucoup sont retournés au camp de Bou Hamara.

Le Makhzen joyeux ouvre ses bras, content de voir ces nouveaux partisans : et l'on distribue tous les jours l'argent, les fusils, les cartouches, la poudre et les balles.

Les pillards, les détrousseurs de caravanes en profitent et le Makhzen porte ses yeux et ses oreilles ailleurs. On pille les souks des villes ; à Rabat, à Salé, à Meknès, et même à Fez, où l'on est forcé de mettre un fort détachement au Souk el Khemis, à Bab Mahrouq. Ce sont les Berbères, les nouveaux Makhzen qui s'amusent et s'exercent pour les combats prochains : il faut pardonner à ces gens qui ne vivent que pour le baroud.

Et pendant ce temps les mehallas se concentrent. Des Oulad Djamâa sont campés au confluent de l'Innaouen et du Sebou, sous l'autorité de Ould Bâ Mohammed Ghergui. D'autres contingents sont groupés au Mtafi (Aït Youssi) mais le gros de la mehalla se forme au pont du Sebou, qui est l'emplacement habituel. On fut prêt à partir : la mehalla était renforcée d'un canon de 75, venu de France, que devait diriger le sous-lieutenant Si Abderrahman ben Sédira. Le ministre de la Guerre avait toutes ses tentes et tout son monde, ses femmes et ses négresses : il avait demandé que le caïd méchouar, Driss ben Yaïch, se joignît à lui et soit en quelque sorte son lieutenant.

La mehalla comptait environ 50 000 hommes (?). On y remarquait outre les contingents habituels des expéditions du sultan, ceux des Zemmour, des Khlot, du Sous, du Mtouga, du Goundafa, du Glaoua. Ces derniers sont commandés par un guerrier remarquable, Sid el Madani el Mzouari, dont le frère, El Hadj Thami, celui qui se trouve actuellement pacha de Marrakech, était aussi là en qualité de second. Outre la

pièce de 75, l'artillerie, commandée par les caïds reha Boëh et Moha, comportait des canons de divers types et des Krupp. Tous les réguliers marchaient avec le ministre de la Guerre. Le bataillon des instructeurs, tabor Harraba, était de l'expédition, mais sans son grand chef, Mac Lean. Il était commandé par le caïd reha Ahmed el-Menehbi, qui était un excellent adjudant-major de camp et qui connaissait parfaitement la manœuvre des mitrailleuses Garner, Maxims ou Hotchkiss, qui suivait son bataillon. A cette époque, j'étais khalifa du tabor des Harraba.

Le départ eut lieu vers le 15 mai (1903) (1) et la première étape fut « Hadjra Kahla », sur le Sébou, chez les Oulad el-Hadj, où l'on fit séjour quarante-huit heures, pour permettre aux retardataires de rejoindre. De là, on fit route par les Cheraga à Had bou Châbel et on arriva sur les bords de l'oued Ouergha à Fès el Bali (Fichtala).

En arrivant à ce point, la colonne dut se porter au secours du détachement d'avant-garde, commandé par Bouchta el-Bagdadi, que les Beni Mesguilda attaquaient. Ces derniers se replièrent et disparurent devant les grosses forces qui apparaissaient.

Après cette escarmouche et un arrêt de deux jours, la mehalla s'en fut à Dar el Beghil, près de l'oued Oudiar. Elle avait devant elle les Beni Zeroual, à gauche les Beni Mesguilda, à droite les Beni Ouriaghel. Le ministre de la Guerre avait écrit à toutes les tribus de la région de faire leur soumission au sultan, et pour appuyer les lettres chérifiennes,

(1) Pour cette partie des *Souvenirs*, les renseignements viennent de deux sources : du capitaine Si Abderrhaman ben Sédira, et du khalifa El Hadj Salem el-Abdi, qui participèrent tous deux à cette expédition. Lorsque Salem el-Abdi accompagnera à La Mecque Si Mehdi el-Menehbi, les renseignements de Sédira permettront la suite du récit. (Absence de cinq mois.)

les chorfas de la maison d'Ouezzan marchaient avec la colonne ; ils ont une grande influence sur les Djebala, voisins de leur résidence et dans les pourparlers et les palabres, qui alternent avec les combats, leur parole est précieuse pour le Makhzen. Il y avait là Si Mohammed bou Chenafa el-Ouazzani, Sidi Abd el-Kader et Sidi Allal, enfin Moulay Taïbi ez Zemmouri.

Les Beni Mesguilda impressionnés font leur soumission à Dar el-Beghil ; mais l'on ne sait rien des Beni Zeroual, qui ont quitté leurs « mechtas » (1) avec femme, enfants et troupeaux et ce qu'ils ont pu emporter. Les troupes chérifiennes reçoivent alors l'ordre de pénétrer sur leur territoire, et de détruire et de piller tout, jusqu'à une demi-journée de marche du camp. Une garde suffisante y fut laissée et l'on rapporta tout ce que l'on avait pu trouver sur une profondeur de dix kilomètres environ. Après cette souga, le Makhzen fit écrire une lettre à ces gens leur disant de se soumettre, que l'on n'exigerait seulement d'eux que le versement des impôts réguliers. Les Beni Zeroual acceptèrent et vinrent verser ce qu'ils purent, mais, en cela, ils avaient surtout obéi au chef de la zaouïa des Derkaoua, Sidi Abderrahman ed Derkaoui, très influent sur eux et qui, comme les chorfas d'Ouezzan, accompagnait le Makhzen. Aussitôt, suivant la coutume, le crieur public parcourut le camp, annonçant à tous la soumission des Beni Zeroual, que l'on ne devra plus considérer comme ennemis, et qui sont admis désormais à combattre dans les rangs des troupes chérifiennes, à côté des autres contingents de tribus.

Après un stationnement de quinze à vingt jours à Dar el

(1) Mechta : habitation d'hiver en pays berbère, avec une cour centrale pour les troupeaux : les dimensions varient suivant la richesse du propriétaire. Elles se groupent le plus souvent dans les lieux arrosés et propres à la culture.

Beghil, on partit pour Kelâa des Sless, en suivant la vallée de l'oued Ouergha, où l'on campa deux ou trois jours. Il n'y eut là aucune difficulté ; les Sless versèrent ce qu'on leur demanda de verser. De Kelâa des Sless, on fit une souga chez les Djaïa, qui sont une petite tribu djebala, à côté des Beni Zeroual, puis on vint à Sahel Bou Tahar, qui est sur l'Ouergha aux Hayaïna, où l'on fit séjour.

La mehalla se dirige ensuite vers Aïn Mediouna des Senadja et, pendant la route, de petites tribus Djebala, les M'tioua, Meziath et Ghighaoua voisines des Senadja, se sont soumises au Makhzen. Mais, près de Médiouna, la mehalla, ayant voulu camper sur des cultures avancées de blé, reçut une vive opposition de la part des paysans. Malgré cela, El Menehbi fait installer son camp où il l'avait dit et fait partir aussitôt une souga vers Aïn Mediouna. Mais les troupes du sultan y furent reçues à coups de fusil, d'une manière si sévère et avec un effet tel qu'elles durent battre en retraite en désordre vers le camp. Alors, suivant l'habitude, on cherche à faire intervenir les chorfas et la politique, puisque les armes ne sont pas favorables. Les jours s'écoulent en palabres interminables et les gens de Mediouna, qui se sentent soutenus par la montagne, ne paraissent nullement disposés à faire leur soumission. Le Makhzen n'insiste pas.

La pluie, qui tombe sans arrêt maintenant, gêne considérablement les opérations : il fait très froid dans les défilés et dans les cols. Les hommes souffrent et les désertions commencent, malgré la poigne terrible de l'allef. Depuis que l'on marche vers l'Est et vers Taza, les Berbères de cette région, Ghiata ou Beni Ouaraïne, qui avaient combattu jusque-là dans nos rangs, disparaissent : ils sont rentrés chez eux, ou bien ils ont retrouvé leurs camarades dans les rangs du Rogui ou de son khalifa, puisque, nous dit-on, c'est ce dernier qui commande à Taza, Bou Hamara assiégeant en ce moment

Oudjda, et ils donneront des renseignements sur nos forces et sur la fidélité de nos contingents. Le moral de la mehalla n'est pas très relevé.

C'est dans ces conditions que l'on oblique vers le Sud-Est et que la mehalla vient s'installer dans la vallée de l'oued Leben qui sépare les Senadja des Tsoul. Nous sommes à peine arrivés qu'un combat s'engage avec ces derniers qui nous attendaient et qui avaient appelé à la rescousse leurs voisins, les Branès. Nos Hayaïna passent de leur côté : ils faisaient partie de la reconnaissance. La bataille fut énergique et nous eûmes de nombreuses pertes ; la souga fut reconduite au camp à coups de fusil et pendant la nuit, les balles sifflèrent sur le camp, si bien que l'on n'insista pas pour séjourner dans la région.

De l'oued Leben, on fit un saut vers l'oued Amelil, à l'endroit nommé Hadjra Kahla, où l'on resta deux jours, puis à l'oued el Haddar, dans une plaine de la vallée, appelée El Gada el Hamra (fin juin 1903). Là, pendant toute la journée, le Makhzen reçut la visite des gens de Meknassa Tahtania et de Meknassa Foukania, des Ghiata qui, sous prétexte de préparer leur soumission, venaient dans le camp, se renseignant sur les forces de la colonne, sur son itinéraire, sur ce qu'elle devait faire, sur les canons, sur les munitions et sur la fidélité des gens de tribu. La nuit, on voyait de grands feux allumés sur la montagne ; il y en avait tant et tant que les crêtes étaient illuminées comme en plein jour et que l'on pouvait distinguer des silhouettes s'agitant autour. Le Makhzen ne se trompait pas sur la signification de ces feux : ils brillaient pour montrer la force et l'hostilité des montagnards, pour rallier et encourager les hésitants.

Suivant l'oued el Haddar, la mehalla prit sa route vers Meknassa Tahtania, dans une cuvette étroite bordée de hauteurs, où la colonne s'allongeait indéfiniment. De temps

en temps, des coups de fusil partaient des crêtes, tirés par des ennemis invisibles, produisant des flottements et du désordre. La marche fut très lente et comme la nuit tombait, on dressait les tentes non loin de Meknassa Tahtania. La fusillade ne cessait pas, mais comme on nous tirait de loin, c'était supportable. Or, vers 10 heures du soir, on entendit distinctement trois coups de canon tirés successivement de Taza. Au troisième coup, une fusillade générale crépita sur le camp de toutes les hauteurs voisines : c'était le signal d'une offensive. Nous étions dans un véritable cercle de feu et nous ne pouvions répondre que difficilement, sans pouvoir ajuster nos coups, autrement que sur la lueur rapide des leurs. Et cela dura toute la nuit. Il y avait là, contre nous, non seulement des Beni Ali et des Oulad Cherif qui sont chez eux, mais encore des Meknassa, des Taïfa, des Beni Ouriaghel, des Meghraoua venus des bords de l'oued Msoun, et des Ghiata Beni Oujjane, Beni Bou Guittoune venus de l'autre côté de Taza ; en un mot, des partisans du Rogui, venus de Taza, qui n'est qu'à une demi-journée de marche de Meknassa.

Dans cette affaire, nos pertes furent sévères : les balles tombaient au hasard, arrosant le camp, perçant les tentes, tuant et blessant des hommes et des montures ; au jour, on comptait 70 cadavres et plus d'une centaine de blessés, parmi lesquels une négresse du Menehbi qui eut la cuisse traversée.

Il est certain que si les hommes s'étaient trouvés à proximité de Fez, la plupart auraient déserté pendant la nuit. Mais ils se trouvaient dans une région inconnue, de plus, entourés de toutes parts d'ennemis qui ne leur auraient pas fait de quartier. Et ils étaient bien certains que toutes les issues aboutissant au camp étaient fortement gardées : aussi, ils restèrent.

D'ailleurs El Menehbi et le caïd Omar el-Youssi eurent une conduite remarquable de courage et d'énergie calme. Ils firent éteindre toutes les lumières dans les tentes, sortir tous les hommes de l'intérieur du camp, où ils se trouvaient plus exposés au tir plongeant des hauteurs et ils les répartirent sur la lisière pour s'opposer à une prise d'assaut, au cas où les ennemis seraient descendus de leurs repaires. Un moment même, n'y tenant plus, le caïd des Aït Youssi, qui était un grand homme de guerre, sortit du camp avec un détachement de gaillards résolus, et ils revinrent ramenant des prisonniers, que nos gens tiraient avec de grosses cordes qui leur bâillonnaient la bouche. Le ministre de la Guerre, qui était un homme d'expérience pour tout ce qui avait trait au baroud, se méfiant de la fidélité précaire des Hayaïna restants dans notre mehalla, lesquels ont pour habitude, au moment du combat, de piller et de tuer pour cela leurs amis du moment, avait chargé le Glaoui et le Goundafi de surveiller de près les suspects et de ne pas hésiter à les mettre à mort au cas où ils feraient mine de seller un cheval au de voler quoi que ce soit dans les tentes abandonnées. Ce qui eut pour résultat de maintenir l'ordre dans le camp. Un autre chef, Ahmed el-Harabi, grimpa sur une éminence dans la vallée et se mit à tirer, avec sa mitrailleuse, dans la direction des coups de feu des Branès.

Enfin cette terrible nuit prit fin, et à mesure que le jour grandissait, éclairant les crêtes et les cols, la fusillade diminua d'intensité, jusqu'à cesser complètement : quand il fit tout à fait jour, il ne restait plus personne autour de nous ; les montagnards étaient partis qui vers leur tribu, qui vers Taza.

El Menehbi furieux, laissant le camp sous bonne garde, fit aussitôt préparer une souga sur le territoire Branès, en suivant l'oued Ouertza et les hauteurs qui le dominent. Mais on ne trouva partout que des « mechtas » vides ; on détruisit

tout ce qui put l'être, on brûla les récoltes et les meules de paille ; il n'y eut pas un seul coup de fusil. Cette journée de pillage produisit une excellente impression sur les guerriers : il semblait que l'on venait de prendre une revanche, si bien que l'on en écrivit au sultan, pour lui narrer l'attaque nocturne et la répression en pays Branès.

Le lendemain matin, c'était, je crois, le 5 juillet (Sédira), on alla séjourner à Meknassa Tahtania, puis l'on fut vers Taza, en ligne droite, par la piste qui passe à Hadjar el Kat et on traversa l'oued devant Taza, sous les coups de feu qu'on nous tirait de la ville, des remparts et des oliviers qui sont sur les pentes devant les remparts. Les Ghiata, qui faisaient la loi à Taza depuis un temps immémorial et qui avaient accentué leur oppression à la faveur de Bou Hamara, avaient forcé les habitants à prendre parti pour eux et à tirer sur nous. De sorte qu'il fallut faire avancer l'artillerie, qui prit position en avant de l'oued et qui se mit à tirer à mitraille, de droite à gauche, tantôt à droite vers Kern Nesrani, tantôt à gauche vers le Rouf, où l'on distinguait des groupements d'ennemis. L'effet de cette canonnade fut immédiat : petit à petit, le feu de la ville se mit à faiblir, puis à cesser ; on sut que les Ghiata avaient gagné la montagne, abandonnant les habitants à leur sort et le combat cessant, on se disposait à s'installer sous les oliviers, où se trouve maintenant le camp Girardot, lorsque El-Menehbi dit :

— Nous venons de mettre les ennemis en fuite, nous sommes victorieux. Pour montrer à tous cette victoire, il faut que nous occupions la ville.

Sans aucune résistance, nous sommes entrés par Bab Djema: l'effectif de la colonne fut réparti aux angles et aux portes ; il y eut bien quelques maraudeurs, quelques bandits de route qui tentèrent de nous gêner à droite et à gauche, mais quelques salves les firent disparaître. Quant aux gens de Taza, qui

viennent en tremblant devant les nouveaux venus, ils s'excusent, demandent à voir le ministre de la Guerre pour implorer sa pitié : ils ont été poussés par les Ghiata, qui les auraient tués comme des chiens, s'ils n'avaient pas voulu tirer sur le Makhzen ; il faut aussi leur pardonner d'avoir donné asile à ces rebelles : c'est devant la force qu'ils ont dû s'incliner, mais leur cœur est resté avec le vrai sultan de Fez, auquel ils font bien volontiers leur soumission.

Mais les troupes chérifiennes, heureuses d'être victorieuses, se répandent dans les rues et s'excitent au pillage ; ils courent au Mellah, dont ils forcent les portes ; ils défoncent les auvents des boutiques, enlèvent l'argent et détruisent les marchandises ; ce sont bientôt de vraies bêtes sauvages déchaînées, qui violent les femmes et les filles juives qu'ils poursuivent, tuant celles qui résistent, qui dévalisent les boutiques, mettent le feu, abattent des murs et ajustent les vieux, qui essaient de protéger leurs biens ou les leurs. On en voyait qui conduisaient des fillettes sur la place pour les vendre comme esclaves. El-Menehbi, prévenu, envoie des réguliers pour rétablir l'ordre, fait restituer les femmes et les filles et s'assure lui-même que l'ordre a été exécuté. Mais il était déjà trop tard : le Mellah n'existait plus et l'on voyait des troupes désolées de Juifs qui fuyaient apeurés dans la direction de Melilla, ou de Debdou.

Et l'on s'installa, tandis que les scènes de pillage, les cris, les pleurs, les détonations cessaient peu à peu (7 juillet 1903).

Puis les gens de Taza viennent en corps faire leur soumission officielle au Chérif, Sidi Mohammed el-Ouazzani ; ils reconnaissent la force de la mehalla et l'autorité de Moulay Abd el-Aziz. Ensuite, on écrivit aux Ghiata :

— Vous avez été battus par les soldats du Makhzen, non seulement à Meknassa, où vous étiez venus soutenir les Branès dans leurs trous de rochers, mais encore à Taza, où

vous régniez en maîtres au milieu de femmes et que vous avez abandonnée quand des hommes sont venus. Craignez la puissance et la colère de Notre Seigneur et Maître, Moulay Abd el-Aziz, et la foudre de ses canons qui portent la mort au loin. Venez faire votre soumission et vous serez pardonnés, car vous n'êtes que des enfants égarés.

Et ils vinrent ; mais lorsque les fractions successives arrivaient avec des bœufs pour la « târguiba », ces enragés trouvaient le moyen d'acheter des fusils aux soldats du Makhzen ; puis, en partant, ils s'amusaient à tirer sur les postes de garde aux portes de la ville, sans doute pour essayer leur emplette. Cette habitude devint tellement pénible, qu'il fallut installer la pièce de 75 à Bab Djema, et tirer sur les groupes qui partaient et qui connurent les effets du « Schneider ». Mais cette mesure radicale fit cesser les soumissions du coup.

El-Menehbi écrit au Sultan pour lui annoncer la prise de Taza et lui faire connaître que les troupes du Makhzen sont actuellement campées dans la ville ; il ajoute que Bou Hamara s'est enfui jusqu'à Selouane (1).

Au reçu de cette lettre, les autres ministres envieux ou jaloux dirent :

— Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas possible. D'ailleurs, si Taza est bien dans la possession du Menehbi, pourquoi ne vient-il pas te chercher? Nous irions ensemble.

Mais, lorsque quelque temps après, survint le caïd méchouar lui-même, portant une lettre du ministre de la Guerre, il fallut bien se rendre à l'évidence : El-Menehbi triomphait, puisque le caïd méchouar venait chercher le sultan pour

(1) En réalité, Bou Hamara, dès le mois d'avril, se trouvait dans la région de l'oued Kert et il s'installait peu après à Kasba Selouane, qui lui paraissait plus propice que Taza à ses projets. Ce n'est pas la mehalla du Menehbi qui a déterminé son mouvement.

faire une entrée solennelle à Taza. On donne les ordres nécessaires et les dernières troupes du Makhzen avec la mehalla du Sultan et l'afrag viennent, avec Abd el-Aziz, camper aux Mtafi, sur l'oued Sebou, d'où l'on fait dire au vainqueur de Taza de venir là pour chercher Sidna.

Au reçu de cet ordre, El-Menehbi prend ses dispositions et quitte brusquement Taza avec les caïds Si Madani el-Glaoui et Si Tayeb el-Goundafi et 100 cavaliers : il fait la route en deux jours, traversant à toute allure un pays hostile. Je faisais partie de l'escorte (Salem el-Abdi). Il est clair que si cette troupe put passer à l'aller, c'est que les tribus n'avaient pas été prévenues, mais nous devinions, à de nombreux indices, que la route était coupée derrière nous.

Lorsque nous fûmes arrivés auprès du Sultan, on fit appeler El-Menehbi et le Sultan le félicita d'avoir pris la ville, tout en regrettant que Bou Hamara ne s'y fût pas trouvé, puis il ajouta :

— A part cela, qu'y a-t-il?

— Rien, Sidna ! répondit l'autre. Un homme, pour être un homme, doit pouvoir manger aussi bien le bon et le mauvais !

— Oui ! il paraît que mes soldats se sont conduits comme des forcenés dans le Mellah, qu'ils ont violé les filles, pillé et tué les Juifs. Tu admets cela, toi, comme discipline !

— Non, Sidna ! Je les ai fait rentrer dans l'ordre, dès que j'ai été au courant et dès que cela m'a été possible, car j'ai dû m'occuper de la sûreté à l'extérieur avant de faire régner l'ordre à l'intérieur.

— Il était, paraît-il, un peu tard !

— C'est Driss ben Yaïch, qui t'a raconté cela. Je comprends qu'il me reproche mon manque de poigne à Taza et je vais te dire pourquoi : c'est qu'il ne peut me pardonner de l'avoir vu... pris de panique... le soir où nous avons été si vivement attaqués à Meknassa.

Le sultan se mit à rire et dit :

— Que te manque-t-il à ta mehalla, comme armes, comme munitions, comme argent ?

— Il me manque telle et telle chose... et si Sidna me le permet, j'irai à Fez, pour me recompléter et je profiterai de ces deux jours pour voir ma famille.

Ce qui fut accordé. Au bout de ce temps, El-Menehbi revint aux Mtafi et prit le commandement de la mehalla du Sultan et l'on se dirigea à nouveau vers Taza (20 juillet). On passe par Souk-et-Tleta N'kheïla, el Arba de Tissa, et l'on arrive à Outa bou Abane, que tu connais déjà et qui est une vaste plaine, en bordure des Tsoul, le long de l'oued Rsifa, qui remonte vers le nord. Là, on décida de faire une souga chez les Tsoul, mais sans autre succès que quelque pillage. Puis l'on reçut des nouvelles de la mehalla de Taza.

Le départ du Menehbi n'avait pas passé inaperçu. A cette nouvelle, les Ghiata et les autres étaient revenus, s'étaient installés autour de la ville qu'ils assiégeaient. Il est possible qu'ils agissaient ainsi d'après les ordres des émissaires de Bou Hamara, mais ce dernier se trouvait en ce moment à Sidi Aïssa, où il était maître des sources qui alimentent Oudjda (il s'y trouve depuis le 26 juin). De ce côté, le Makhzen avait envoyé 1 500 soldats de Tanger, avec le chambellan Si Ahmed Reqina, qui devaient rejoindre Oudjda par mer et par le territoire d'Oran pour défendre la ville et nous sûmes ainsi la raison de l'absence inexpliquée du chambellan à la mehalla du sultan. (Départ de ces effectifs de Tanger, le 8 juillet.) Enfin, que ce soit par esprit de revanche ou bien sous l'influence du Rogui, les Ghiata assiégeaient Taza et la situation dans cette ville conquise était précaire.

On sut que les chérifiens de Taza, qui se voyaient isolés et assiégés, commençaient à désespérer et que les désertions devenaient de plus en plus fréquentes, parce que la solde

n'était plus payée, si bien que l'allef décida d'accord avec le Sultan, qu'un convoi de mouna, commandé par Sid el Madani el-Glaoui, avec une escorte de 400 cavaliers et fantassins, partirait au plus tôt de Outa bou Abane vers Taza. Toutes les dispositions furent prises en secret, mais les pistes étaient gardées tout autour du camp et l'on ne pouvait espérer arriver sans encombre. Ce convoi partit de nuit, et par Bab Abbough (col des Zouaves, dénomination actuelle) gagna Hadjra Khala (Oued Amelil) avec des renforts qui abandonnèrent là pour retourner à Outa bou Abane. Le jour se levait, comme on quittait Hadjra Kahla et de ce point jusqu'à Taza, ce fut tout le long de l'oued el Haddar un accompagnement de coups de fusil au passage du convoi. Mais l'ordre était de ne s'arrêter pour aucun motif, de laisser sur place les blessés qui ne pouvaient pas suivre, car il fallait arriver à Taza avant la nuit. Deux ou trois mulets atteints furent pris avec leur chargement de douros. Ce fut pendant cette étape que le chef, Si Madani, fut blessé trois fois.

Pourtant au même moment, tandis que les troupes de l'escorte nocturne rentraient pour garder le camp, El-Menehbi, avec raison, avait fait exécuter une souga dans la direction de Kasba Oulad Hamed pour occuper les Tsoul et les détourner de l'attaque du convoi. Malgré toutes ces difficultés, on entrait dans la ville avant la nuit : cette arrivée produisit une excellente impression sur les assiégés, bien qu'ils n'ignoraient plus que la route était coupée, puisque le Sultan n'était pas venu et que ces quelques hommes avaient eu tant de mal à passer.

Cependant, à Outa bou Abane, les opérations n'étaient pas très brillantes ; les offensives dirigées presque tous les jour contre les Tsoul et les Branès, ces derniers accourus en renfort, avortaient et les troupes du Sultan étaient souvent reconduites à leur camp, plus vite qu'elles n'auraient voulu.

La région était dévastée dans un court rayon autour de la mehalla ; aucune soumission ne se dessinait à l'horizon, malgré l'intervention des Chorfas. Il parut bientôt impossible de parvenir jamais à dégager la garnison de Taza. Le sultan fatigué se lasse de cette vie inconfortable et monotone. Les ministres recommencent à critiquer El-Menehbi et disent au sultan :

— C'est avec ton or (par ses intrigues et ses marchés) et non avec ses fusils qu'El-Menehbi est parvenu à rentrer dans Taza. Il est bien heureux de ne plus y être maintenant.

L'intéressé est prévenu ; un jour, il dit devant les ministres et le Sultan :

— J'ai appris que l'on me critiquait à nouveau : on a dit que j'étais entré sans bataille à Taza. Il est facile d'être fixé sur la valeur militaire de chacun de nous : le sultan n'a qu'à prescrire que chaque ministre dirige la souga à son tour.

Il en fut ordonné ainsi ; tout le monde remarqua vite que les jours où El-Menehbi commandait, le vide se faisait devant lui et la souga revenait librement au camp, à l'heure fixée par lui, tandis que lorsque les ministres ou le caïd méchouar partaient, ils rentraient chaque fois aux tentes, l'épée dans les reins.

Et les jours succédaient aux jours, sans changer la situation.

Quelque temps après le convoi du Madani, on vit arriver à Outa bou Abane les différents caïds des tribus assiégées dans Taza. Le sultan les avait convoqués, je ne sais pour quelle raison, et lorsque l'ordre fut parti, on fit remarquer au sultan les difficultés de la route et les inconvénients de laisser les contingents sans leur chef, de sorte qu'un contre-ordre fut immédiatement envoyé par un rekkas ; il arriva comme les caïds se préparaient au départ et ceux-ci firent comme s'ils ne l'avaient pas reçu et abandonnèrent Taza. En route, ils furent attaqués par les mêmes gens, Branès, Tsoul, Ghiata

qui, après le passage du Madani, pensant que des rapports s'établiraient entre les deux mehallas, montaient la garde de chaque côté de la piste. Toute la journée, ils perdirent des hommes, tués, blessés ou prisonniers. Le caïd de la Chaouia, Ber Réchid, y eut la tête coupée et on la porta en fantasia chez les Tsoul. Ce fut péniblement et comme des chiens battus, qu'ils atteignirent Outa bou Abane, mais ils étaient contents d'avoir quitté la souricière de Taza, de revoir bientôt leur famille et leur tribu, de manger à leur faim et de veiller eux-mêmes au maintien de la fonction qui leur était confiée. Ne disait-on pas que les tribus du Haouz et de Chaouïa commençaient à s'agiter? Il y avait là tous les caïds, Si Aïssa ben Omar, Ber Réchid, qui venait d'y perdre la vie, Ben Khedda de Lalla Ito, El Gueddari des Beni Ahsen...

En somme, il ne restait plus dans Taza assiégée, que Si Madani el-Glaoui avec son amin et secrétaire, Si Ahmed Djaï, celui qui fut ministre des habous de Moulay Youssef (1), Omar el-Youssi, les caïds reha et les troupes régulières. Tous les autres caïds de tribus et leurs contingents nouaïb étaient partis pour Outa bou Abane ; ces gens furent reçus d'une manière peu aimable et ils arrivaient dans un état déplorable ; mais ils prétextèrent pour leur défense que le contre-ordre ne leur était pas parvenu. Ils ajoutèrent qu'ils étaient contents d'être passés, car, quelque temps avant (le 22 août) une forte harka de cavaliers avait essayé de traverser vers la mehalla du sultan et ils n'avaient pas pu dépasser l'oued el Haddar.

(1) Si Ahmed Djaï, décédé le 19 avril 1928 à Fez.

Né à Fez en 1860, originaire de la tribu des Djaïa, il fut sous Moulay Abd el-Hafid mothasseb de Fez, amin des constructions makhzen, puis ouzir ech chikaiat, et en 1912, sous Moulay-Youssef, vizir des Habous. Il cessa ses services à l'avènement de Sidi Mohammed ben Youssef (1927).

Les Tsoul bloquaient toujours étroitement la mehalla ; on ne pouvait plus espérer que la garnison de Taza pût se libérer seule, maintenant qu'elle avait perdu la moitié de ses effectifs ; l'hiver approchait et l'entourage de Moulay Abd el-Aziz se demandait si la situation ne deviendrait pas aussi dangereuse pour Outa bou Abane qu'elle l'était présentement pour Taza ; il y avait plus de trois mois que l'on était parti. Ne serait-on pas aussi bien à Fez? On reviendra dans des temps plus favorables. Le Sultan se décide : il écrit à la mehalla de Taza qu'elle devra gagner Oudjda et forcer le Rogui, et que lui-même rentre à Fez à cause de la mauvaise saison. On fait demi-tour et l'on rentre sans encombre, houspillés seulement sur nos derrières par les rebelles, qui nous escortent jusqu'au Sebou (30 octobre 1903).

Ainsi se termina cette grande mehalla d'El-Menehbi qui n'avait donné au Makhzen que la place de Taza ; encore les soldats qui s'y trouvaient, étaient en quelque sorte prisonniers des tribus voisines et il était certain qu'après notre départ d'Outa, tous les efforts seraient portés sur ce point. Tout le poids de la situation qui n'était pas brillante pour le Makhzen reposait sur El-Menehbi qui sentait que sa défaveur auprès du Sultan croissait de plus en plus : les ministres ne se gênaient plus pour dire à Moulay Abd el-Aziz, qui voyait ses forces coupées et son argent fondu : « Ta ruine, c'est El-Menehbi qui en est cause. Tu pourrais bien le mettre dans l'impossibilité de te nuire à nouveau et t'emparer de ses richesses qui appartiennent au Makhzen. » Mais le ministre, dans sa détresse, avait encore quelques bons amis pour le protéger et le prévenir. Lorsqu'il comprit qu'à l'arrivée à Fez, il courait les plus grands risques de se voir emprisonné, sa famille dispersée et ses biens saisis, il demanda au Sultan l'autorisation de se rendre en pèlerinage à La Mecque.

L'entrevue fut simple. El-Menehbi, en tête à tête avec Abd el-Aziz, prit son Koran, et, l'ayant porté à ses lèvres, le mit entre les mains du sultan, en disant :

— Sidna, permets-moi de t'exposer deux propositions que tu trouveras justes, je pense : la première, c'est que je ne suis ni un traître, ni un mauvais sujet et que j'ai toujours travaillé de bon cœur pour le Makhzen et pour Sidna.

« La deuxième, c'est que je te demande maintenant de me permettre d'aller à La Mecque, pour faire mes dévotions au tombeau du Prophète.

Et Abd el-Aziz répondit :

— C'est bien ! Je te quitterai avec regret. Mais es-tu rassasié de mon bien ?

— Non, dit l'autre, quand je reviendrai, je reprendrai ma place, si tu le désires. Mais je crois qu'il vaut mieux que je parte maintenant. Sidna verra ainsi plus facilement la différence qu'il y a entre les autres et moi.

Le sultan rapporte la demande du Menehbi aux autres ministres qui acceptèrent : ces derniers ne voulaient que se débarrasser de lui.

— Tu peux partir pour La Mecque ! conclut le Sultan, mais que peux-tu nous donner pour mettre à ta place ?

— Ce sera, si tu le veux bien, mon khalifa, Si Mohammed ben Kabbour.

— Bien ! J'accepte.

El-Menehbi prépare son départ et, comme il était malin, il fit brider 50 à 60 chevaux, qu'il avait dans son écurie, et les fit conduire avec des chameaux et des mulets au palais, pour qu'ils soient remis au sultan. Interrogé par Abd el-Aziz sur la raison de ces cadeaux, il répondit qu'il préférait les laisser à Sidna que les abandonner chez lui, à la merci de tout le monde, puis, faisant ses derniers adieux au sultan, il lui remit une assez forte somme d'argent.

Il n'eut garde en partant de prendre congé des ministres, ses ennemis, qui s'apitoyèrent :

— Quand pars-tu?... Si tôt!... Cette séparation est bien pénible pour nous... Tout le Makhzen va te regretter : ne sommes-nous pas tous frères?

— Oui. Je vous suis bien reconnaissant. Je partirai demain après-midi pour Tanger par Bab Segma.

— Ah! reviendras-tu à Fez?

— Mais certainement, je viendrai vous voir, vous et les autres, car j'ai encore à faire ici.

Après ces visites d'adieux, les ministres se réunirent et se félicitèrent de son départ :

— Nous espérons que Dieu voudra qu'il soit pillé d'ici Tanger : la route est longue.

Et Driss ben Yaïch, qui comprend leurs projets, dit :

— Ne faites pas cela; il ne vous a pas fait de mal et le sultan l'aime encore.

— Je ne le crois pas, fit un autre, il n'a rien fait pour le retenir et il est furieux de n'avoir pu entrer à Taza.

— Il ne faudrait pas oublier ses bienfaits. C'est grâce à lui que nous sommes tous venus au Makhzen et que nous occupons nos postes actuels. Prenez garde au retour des choses, à la revanche du Destin.

— Certes! Mais ni Feddoul Gharnit, ni Ben Sliman, ni Ben Yaïch ne l'aiment; tout le monde est contre lui au Makhzen et à la ville. C'est un homme perdu et nous ne le reverrons plus.

— Quelqu'un pourrait bien l'attraper, avant qu'il file. Ce n'est pas une si grosse affaire!

— Si vous le voulez, dit le caïd méchouar, je me charge de la corvée!

— Oui! mais comment vas-tu faire?

— C'est bien simple : je l'invite à déjeuner avant son départ et je l'arrête au moment des adieux.

— Montre-toi donc à la hauteur de ta tâche !

On essaie d'obtenir des renseignements sur son voyage, auprès d'Abd el-Krim ould Bâ Mohammed Chergui, pacha des Cheraga, dont la sœur était mariée au Menehbi, mais ce dernier affirma ne rien savoir.

— Tu ne veux rien dire parce que tu es son parent.

— Pas du tout, dit l'autre, je ne fais pas cause commune avec lui. Ce n'est d'ailleurs pas moi, qui ai donné ma sœur en mariage au Menehbi, mais c'est le Makhzen, car elle était au palais, où elle appartenait à Moulay el-Hassan, qui la destinait à Moulay Abd el-Aziz.

Mais, en réalité, Abd el-Krim aimait bien son beau-frère ; il n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre le complot qui se tramait contre lui.

Comme il avait été convenu, un messager vint le soir, de la part du caïd méchouar, invitant El-Menehbi à déjeuner pour le lendemain ; il écrivit la réponse suivante : « C'est entendu. J'accepte et je partirai après avoir joui de ton hospitalité. »

Or, aussitôt, il donna l'ordre d'assembler les bagages ; tout fut préparé dans la nuit et, lorsque à l'aube, les portiers de Bab Mahrouk ouvrirent la porte, un convoi important qui attendait tout près, sortit : c'était la maison du Menehbi. On marcha vers le Nord, puis vers les Cherarda et à Nzala Beni Amar, on prit la route de Tanger par le col de Segotta. El-Menehbi se reposa quelque temps chez le ministre de l'Angleterre à Tanger, où il était en lieu sûr, puis partit vers La Mecque par Gibraltar, Marseille, Alexandrie et la mer Rouge. Je l'accompagnai dans son voyage au lieu saint, qui dura quatre ou cinq mois. Avant son départ de Tanger, El-Menehbi avait chargé son ami Bennis de commencer la

construction d'une maison sur un terrain qu'il avait acheté, pensant bien ne jamais revenir à la cour (1).

A Fez, on laissa quelque temps en place le khalifa, Ben Kabbour, puis le Sultan désigna, pour le remplacer, Si Mohammed el-Guebbas, que l'on rappela d'Alger, où il était commissaire du Sultan, pour l'exécution des accords entre la France et le Maroc (2).

d) *Que devient Bou Hamara? Chassé-croisé. Jours effacés.*

J'ai laissé la mehalla à Taza, sous les ordres de Si Madani el-Glaoui. Toutes les tribus qui faisaient tête autour d'Outa bou Abane se sont rabattues sur Taza qu'elles assiègent étroitement. Ghiata, Meknassa, Tsoul et Branès tiennent toutes les voies d'accès, si bien que, dans la ville fermée, les troupes du Makhzen étaient obligées de faire le coup de feu du haut des remparts. La vie devenait de plus en plus difficile ; les approvisionnements n'entraient plus dans la place.

Par surcroît, Bou Hamara, qui se trouvait alors dans la région d'Oudjda, où il s'était ravitaillé en hommes et en munitions dans toutes les tribus de la région : Angad, Beni Bou Yahi, M'haïa, Beni Bou Zeggou, Messara, Beni Khaled et qui tient tête à la mehalla de Si Ahmed Reqina, qui avait réoccupé Oudjda (le 11 août) — elle était venue par mer de

(1) El Hadj Mehdi el-Menehbi se retira en effet à Tanger. Il y décéda dans la nuit du 26 au 27 janvier 1941.

(2) Il s'agit des accords de juillet 1901, qui réglaient la question des confins algéro-marocains, reconnaissaient l'occupation française des oasis (Gourara, Touat et Tidikelt). Il fallait une entente entre les deux gouvernements pour établir les postes de garde de Figuig et délimiter les terrains de parcours des Doui Ménia et des Oulad Djerir, qui se trouvaient placés sous la souveraineté française. C'est Si Mohammed el Guebbas, khalifa du ministre de la Guerre, qui en fut chargé lors de son retour de l'ambassade en France de Si Abd el-Krim ben Sliman qu'il accompagnait (v. note p. 140).

Tanger à Nemours, transportée par la « frégate » chérifienne, *Sid et Turki* — Bou Hamara apprend que le sultan a quitté Outa bou Abane et que ses partisans encerclent les troupes de Taza, qui sont coupées de Fez. Il envoie du monde et il dit aux Ghiata et aux autres :

— Tenez bon ! le fromage est pour vous. Dans quelques jours, vous allez manger à votre aise et vous rassasier (1).

Le siège de Taza dura jusqu'en novembre. Les désertions étaient fréquentes et le Madani, à peine convalescent de ses blessures, avait toutes les peines du monde à maintenir l'ordre. Il était à craindre que Bou Hamara, gêné vers l'Est par la mehalla de Reqina, ne se retournât vers Taza. Aussi, pour se donner de l'air et alléger la garnison de la ville, le Glaoui, exécutant partiellement l'ordre de Moulay Abd el-Aziz, décida de se couvrir du côté d'Oudjda et il fit partir brusquement de nuit plusieurs tabors de réguliers : il y en avait quatre de Rehamna, un de Cherarda et un de Zemrane. Cette sorte d'avant-garde, appuyant en masse sur un seul point, parvint à passer sans trop de mal et gagna Kasba Msoun au jour, qu'elle occupa sans résistance.

Après cela, le siège de Taza fut plus étroit et l'on s'en aperçut lorsqu'une nuit, on voulut tenter une sortie pour ramener du bétail. L'affaire fut plus chaude que l'on n'escomptait : les ennemis ripostèrent vivement, massacrèrent les blessés et les isolés. Seuls, les gens bien montés regagnèrent la place plus vite qu'ils ne l'avaient quittée.

(1) De juin à août 1903, Oudjda resta entre les mains du Rogui, qui y avait nommé comme pacha El Hadj Mohammed el-Oudiyi. Les habitants de la ville sollicitèrent à ce moment l'intervention des troupes françaises de Marnia, préférant la protection française à l'occupation par les troupes de Bou Hamara. Il ne fut pas donné suite à cette demande appuyée par Reqina et Si Mohammed Torrès, représentant du sultan à Tanger, le Makhzen craignant une diminution nouvelle de son prestige.

Et voici que Bou Hamara, bien informé, toutes ses troupes rassemblées et bien pourvues de tout, décide de marcher vers Taza, pour donner un coup d'épaule aux tribus qui assiégeaient la ville.

Arrivé devant la kasba Msoun, il se heurte à l'avant-garde du Madani et les coups de feu s'y échangèrent toute la journée : on profita de la nuit, pour envoyer des rekkas à Taza, pour informer de la situation et demander des renforts. El Madani, fit aussitôt partir sous le commandement d'Omar el-Youssi, tous les cavaliers disponibles : des réguliers du tabor des Harraba, quelques hommes des tribus, renforcés du canon de 75 (Sédira). Mais lorsque les renforts arrivèrent, le calme régnait : les partisans de Bou Hamara étaient retournés vers Oudjda. On sut que le Rogui avait été blessé assez sérieusement et qu'il s'était retiré dans les montagnes des Oulad Zemmour, au nord de Msoun. Les défenseurs de la kasba, se nourrissant aux dépens des habitants, étaient vus d'un mauvais œil, mais ils restèrent là, El Madani ayant décidé de les y maintenir. Omar el-Youssi revint à Taza avec son groupe, puis, un mois après, la mehalla entière repart, se dirigeant vers Oudjda : on signalait à nouveau la présence du Rogui dans les environs de cette ville.

La sortie de Taza fut facile et, dès le départ de la mehalla, les habitants et les Ghiata se vengèrent sur les « Oulad C'ronel » qui n'avaient pu suivre : on appelait ainsi les soldats du Makhzen, en souvenir de l'influence du C'ronel Mac Lean. Ils furent torturés de toutes les manières, et enfin suppliciés ou mis en morceaux.

La première étape de la mehalla fut Msoun, où l'on rejoignit les tabors occupant la kasba. Elle fit là un assez long séjour, pendant lequel les Beni Ouaraïne et les Ghiata vinrent suivant leur coutume inquiéter la colonne des hauteurs voisines, mais il n'y eut pas d'action engagée. Alors El-Madani,

pour montrer notre force et impressionner les montagnards, fit défiler toute la mehalla en cercle, dans la plaine de Msoun, avec tous ses cavaliers, ses fantassins, son artillerie, ses mulets.

De là, on alla camper sur les bords de l'oued Msoun, chez les Oulad Messaoud, puis sur la Moulouïa, en face de Merada, puis à Taourirt, sur les bords de l'oued Za. La marche fut inquiétée par les Beni Bou Yahi et les Beni Koulel, qui cherchèrent à piller l'arrière-garde et les mulets ; mais la mehalla resta maîtresse de la situation, les ennemis se dispersèrent, et comme on passait à Taourirt et qu'on trouvait toutes les boutiques du Mellah fermées — les Juifs ayant fui sans doute vers Debdou ou vers la frontière algérienne — on en fit le pillage en passant. Le lendemain de cette journée, on fit séjour et El-Madani fit tirer, à droite et à gauche, l'artillerie sur les mamelons où quelques groupes de dissidents étaient massés.

Ensuite, étape à Mestigmar, chez les Beni bou Zegou, qui se contentèrent de faire une démonstration en montagne, sans vouloir descendre en plaine, où ils auraient été battus ; mais ce n'était pas chez eux que nous voulions aller. Nous arrivons à El Aïoun Sidi Mellouk, où l'on séjourna plus d'un mois pendant lequel des tribus des Beni Snassen et des Angad vinrent faire leur soumission ; mais malgré cela, elles firent contre nous une attaque de nuit, parce qu'elles étaient mécontentes de leurs caïds qui profitaient de la présence du Makhzen pour les pressurer à outrance. D'el Aïoun, après une forte étape, on atteignit l'oued Isly, près de Sidi Aïssa, où l'on passa la nuit et le lendemain on campait dans Oudjda. (Sidi Aïssa est à deux kilomètres au sud-ouest de la ville.)

On n'avait pas rencontré Bou Hamara ; tandis que nous marchions vers Oudjda pensant le trouver devant la ville, aux environs de l'oued Isly, ce rusé compère, qui ne se sentait

pas assez fort, avait fait demi-tour par Aghbal et était rentré dans son ancienne capitale, Taza. Là, il continue de soigner sa blessure, qui le gênait beaucoup, à imposer des amendes, à recruter des contingents, à préparer les campagnes prochaines.

Du côté d'Oudjda, il y avait une paix, une tranquillité complète ; le pays était épuisé par le passage et le séjour de toutes ces troupes dans la région, et l'on fut autorisé à faire venir le ravitaillement en vivres de l'Algérie. Quant aux munitions, elles venaient soit par convois de Lalla Marnia, soit par mer, à Port-Say, où les portait le bateau chérifien le *Turki* (elles longeaient ensuite la frontière et on les recevait non loin de Zoudj el Beghal). Tous ces convois, la frontière et la mer proches incitèrent de nombreux Marocains à déserter, les uns pour trouver une vie meilleure en Algérie, les autres pour gagner un port, d'où ils pouvaient rejoindre l'ouest marocain et retrouver leurs familles délaissées depuis longtemps.

Et puis tout s'éteint ; c'est l'hiver peu propice aux opérations. (Nous étions fin novembre à El Aïoun, et dans les premiers jours de décembre à Oudjda.) Des guerriers en nombre rejoignent leur tribu et quittent le fusil pour la charrue. Il ne reste plus que les réguliers du Makhzen à Oudjda et ceux de Bou Hamara à Taza et tout est comme avant. Aux yeux de tous, le Rogui a le mérite d'avoir su résister au Makhzen, qui a dépensé ses forces et son argent sans pouvoir tenir le rebelle. Il conserve Taza, il attend des jours meilleurs, son trésor étant sans doute aussi épuisé pour pouvoir continuer la lutte.

Un an s'écoule pendant lequel le Makhzen porte ses préoccupations et ses soucis ailleurs ; un autre agitateur a pris de l'importance dans la région de Tanger : c'est le Raïsouli, qui profite des heures troublées pour faire de bonnes prises. Mais

je te raconterai son histoire plus tard, et puisque nous sommes avec Bou Hamara, je veux te dire son dernier effort.

En février 1904, on avait rappelé de la mehalla d'Oudjda le lieutenant Sédira, dont le canon avait plus d'une fois sauvé la situation. Le Makhzen avait la plus grande confiance dans le 75 ; il en commandait d'autres et des obus par 500. Pendant le siège de Taza, les Ghiata offraient leur soumission et 800 douros en échange de la tête de Sédira. Donc cet officier rejoint Rabat par mer, puis Fez. Le commandant de la mission militaire française, Fariau (il avait remplacé en avril 1903 le colonel de Saint-Julien) l'envoie en juillet à Tanger, comme instructeur d'artillerie (1) mais, fin décembre 1904, il est de nouveau rappelé à Oudjda, car on annonce l'arrivée de Bou Hamara.

En effet, vers la fin de décembre 1904, le Rogui ayant fait son plein de munitions et de vivres, quitte Taza, avec une forte mehalla, que l'on pouvait opposer victorieusement au Makhzen d'Oudjda. Il suit la route que nous avions suivie l'hiver précédent et se trouve à proximité de la ville.

Dès que le Makhzen apprend cette offensive, il demande de l'artillerie et Sédira, avec son nouveau canon de 75, quitte Tanger par mer. Il ne restait plus à Oudjda que des troupes régulières : la longueur des opérations, l'incertitude du lendemain, les communications coupées avec le Maroc par l'est, la vie troublée dans les tribus avaient poussé tous les irréguliers à quitter la mehalla sous les motifs les plus divers. Quelques-uns firent route par mer, mais la plupart passèrent

(1) Il y avait à la mission française, en 1903, le colonel de Saint-Julien, le capitaine Fournier, le lieutenant Schneider, les Drs Fournial et Jaffary, ce dernier très aimé de Moulay Abd el-Aziz.

Sédira, en regagnant son poste à Tanger, passa par Larache, où un ingénieur du Creusot lui livra un canon de 75, nouveau modèle, avec ses munitions et le mit au courant de la manœuvre de cette pièce.

par le Sud algérien et le Sud marocain. Ainsi le Madani, quelques caïds avec leur contingent, étaient partis successivement passant par l'Algérie. Seuls restaient les soldats des tabors avec leur caïd reha, et de nouveaux chefs que l'on avait envoyés de Fez par mer et qui étaient Moulay Mostafa ben Moulay Abderrahman ben Sliman, commandant en chef avec, en sous-ordre, Sidi Bouchta el-Baghdadi et Sidi Abderrahman ben Abdessadok.

Les troupes du Rogui encerclaient bientôt la ville : elles trouvèrent là un complice précieux, le célèbre Bou Amama, l'agitateur algérien, avec ses contingents Oulad Sidi Cheikh et Châamba. Je pense que Bou Hamara s'était retourné sur Oudjda et non sur Fez, parce qu'il craignait de se présenter devant les Fassis sans être chérif, et qu'il comptait sur son alliance avec Bou Amama. Il avait placé ses canons sur un monticule en pain de sucre qui domine Oudjda et qui s'appelle Semmara Seghira et, de là, il bombardait la mehalla chérifienne campée à Sidi Moussa. En outre, chaque semaine, avec l'aide de ses alliés, il faisait une souga contre Oudjda.

La mehalla faisait aussi de fréquentes sorties : une fois qu'elle s'était avancée imprudemment vers le camp de Bou Hamara, méprisant les forces de Bou Amama, qu'elle voyait sur son flanc, elle fut prise à revers et dut battre en retraite sur Oudjda, essuyant de grosses pertes en tués, blessés et prisonniers (3 janvier 1905).

Quelque temps après, c'est le tour de nos ennemis de recevoir une bonne correction et d'être poursuivis par les nôtres commandés par Ahmed ben Karroum (23 janvier). Plusieurs mois passent sans rien de bien saillant, puis un jour, on apprend que les agitateurs, que le pillage de la ville tentait toujours (il y avait avec Bou Hamara, non seulement Bou Amama, qui était venu d'Aïoun Beni Mathar, au sud d'Oudjda, mais encore Abd el-Malek, venu de la région nord

de Taza, avec ses partisans), on apprend que ces trois chefs de bandes vont attaquer : ils envoient des émissaires dans notre camp, pour faire déserter nos hommes : « Vous n'êtes point de bons musulmans, puisque vous combattez avec l'aide des chrétiens ; vous êtes toujours des Oulad C'ronel. Venez à nous en prononçant la « chahada » (1). Ils font leur mouvement la nuit (nuit du 8 au 9 avril). Le centre, Bou Hamara, avec ses réguliers et son artillerie, était placé sur les hauteurs du Djebel Semmara, dont je t'ai déjà parlé ; l'aile droite était formée par les contingents de Bou Amama, Oulad Sidi Cheikh, Châamba renforcés des Zekkara et des Beni Yala, sous la direction de son khalifa ; l'aile gauche, plus mobile, était composée des cavaliers Sedja, Angad, Mehaya, Beni Mahiou, Beni Bou Zeggou. Le combat fut violent et les hommes de Bou Amama arrivèrent jusqu'à nos tentes, mais l'aile gauche fut à peine engagée qu'elle battait en retraite. En même temps, notre artillerie tirait sur Semmara et son tir fut assez efficace, pour contraindre Bou Hamara à la retraite (9 avril 1905).

Il y eut une autre attaque analogue, également repoussée (30 mai) et enfin, une dernière tentative furieuse, où les troupes d'assaut étaient également disposées en trois colonnes, et parvinrent jusqu'à nos tentes ; grâce à l'artillerie de la mission française, les partisans durent lâcher pied, et, comme la nuit tombait, le Makhzen les poursuivit jusqu'au-delà de Semmara (1er juillet).

Le sultan était toujours à Fez, et se préoccupait médiocrement de ses troupes en opérations à Oudjda ; les rapports

(1) Chahada : témoignage, profession de foi musulmane. Les émissaires veulent dire : « Prononcez votre profession de foi, pour montrer que vous êtes bien musulmans, que vous répudiez ces chrétiens qui sont parmi vous (c'est-à-dire la mission militaire française) et il ne vous sera fait aucun mal. »

entre la capitale et notre mehalla se faisaient toujours par le sud ou par la mer et, pour régler ce dernier mouvement, le Sultan avait laissé tout pouvoir à son « naïb » de Tanger, Si Mohammed Torrès (1).

Ce fut, sans doute, grâce à l'appui du gouvernement et à l'argent français que le Makhzen obtint les soumissions d'Abd el-Malek et de Bou Amama. Pour ce dernier, son fils Taïeb vint seul et le sultan le mit en prison à Mogador. Cet Algérien, qui faisait toujours de l'agitation sur les confins algéro-marocains, demande alors la protection de la France et le Makhzen, qui voulait le conserver comme otage, pour séparer Bou Amama, son père, du Rogui, Bou Hamara, dut s'exécuter et cet homme arrivait à Tanger pour s'y embarquer sur le *Galilée* et se rendre à Alger, où il resta soumis (23 juin 1906).

Après cette désunion des chefs rebelles, le prestige de Bou Hamara baissa brusquement ; de jour en jour ses partisans diminuaient de nombre, trouvant sa renommée injustifiée, puisque depuis des mois Oujda se trouvait attaquée par lui sans aucun avantage. Un beau matin d'octobre, je crois, on entrait et on sortait librement ; dans les environs, il n'y avait plus un seul ennemi. Le Rogui avait regagné ses montagnes.

Il s'est installé à Selouane, avec son petit Makhzen ; il se trouve là près de la mer : il peut facilement recevoir par là des armes, des munitions et même des vivres ; il attend des jours meilleurs pour entrer en scène. Mais il a perdu beaucoup de son influence sur les tribus de la montagne qui ont bien remarqué qu'il avait lui aussi des relations avec les Espagnols et les Français.

(1) Naïb : représentant du sultan à Tanger, en rapport avec le corps consulaire européen. Peu de temps après les dernières opérations contre Bou Hamara de cette année 1905, le naïb du sultan fut Si Abdesselam Tazi, qui avait été, pendant un certain temps, en 1904-1905, ministre des Finances.

On ne parle plus de lui, et toute l'attention est reportée sur un homme énergique, sur un vrai chérif, qui grandit dans la région du Fahç et que l'on nomme Raïsouli, dont je vais te parler, et sur un frère de Moulay Abd el-Aziz, qui est son khalifa pour le Haouz et le Sous, depuis novembre 1901, Moulay Abd el-Hafid.

Le Makhzen est bien malade. Au Nord, il y a toujours Bou Hamara, qui joue au petit Sultan et de l'autre côté ce Raïsouli, dont l'importance devient de plus en plus inquiétante, car c'est un chérif ; enfin, dans le Sud, le frère du sultan, Moulay Abd el-Hafid, va manifester sa résolution de renverser Abd el-Aziz. Et ce dernier n'est guère maître dans sa maison ; il est critiqué vertement ; on lui reproche avec raison ses folles dépenses, ses amusements de mécréant, ses emprunts d'argent aux étrangers, son indolence devant tous les agitateurs qui l'entourent. On dit qu'il vend le pays aux Roumis. Ses ministres, qui devraient être les soutiens du Makhzen, sont en lutte sournoise, continuelle : ils ne pensent qu'à amasser de l'argent ; ils font comme les contingents de tribus qui se mettent à piller les bagages de la mehalla battue avant de prendre la fuite pour regagner leur douar, comme des rats devant un sac de grains éventré.

IV

UN « ROI DES MONTAGNES » MAROCAIN : RAÏSOULI

Retournons en arrière pour voir ce qui se passait pendant ce temps au Makhzen et ailleurs.

Donc, tandis que Bou Hamara, après le retour de la mehalla d'Outa bou Abane et l'occupation d'Oudjda par les troupes chérifiennes de Taza, restait calme et dormait à Taza, le Makhzen, rentré silencieux à Fez, avait à faire face à d'autres ennuis (année 1904). Le premier et le plus grave était le manque d'argent : on dépense toujours beaucoup à la cour, et la lutte contre Bou Hamara, les munitions, les fusils que l'on envoie par milliers à Oudjda, l'entretien des troupes coûtent cher.

Pour faire rentrer l'or dans ses coffres, le sultan décide d'appliquer un nouvel impôt, appelé « tertib » qui, décidé et réglé depuis longtemps (août-septembre 1901), n'avait pas encore été touché. Les impôts, tu le sais, sont fixés par le Livre (Koran) et je me demande pourquoi on voulait changer l'ordre des choses dans lequel avaient vécu nos pères et que le Prophète avait justement établi. Enfin, ces impôts (la zekat et l'achour) (1) étaient remplacés par ordre du Makhzen par une sorte de taxe, inspirée au sultan par les Anglais, et

(1) La zekat est le 3,5 % du capital, troupeaux et argent monnayé ; l'achour est le dixième des récoltes.

qui était appliquée sur tout et sur tous. Le mouton, la chèvre, l'âne, le cheval, le mulet, le chameau, l'olivier, le dattier, tous les arbres qui portent des fruits et ceux qui n'en portent pas, la terre et les cailloux payaient une somme fixée d'avance : il ne restait plus que l'air pour respirer et l'eau pour boire. On n'avait pas pensé aux poules et à leurs œufs ! Les riches comme les pauvres, celui qui possédait des centaines d'oliviers et des troupeaux de chamelles comme celui qui n'avait qu'un âne et quelques moutons, les pachas comme les caïds, les chorfas comme les marabouts (merabtines), ceux qui avaient la baraka et ceux qui ne l'avaient pas, tout le monde y était soumis. Or, tous ces gens, caïds, chorfas, merabtines, étaient toujours, de tout temps, exemptés de tout impôt : ils trouvèrent cette nouveauté injuste, antireligieuse et offensante ; les plus puissants refusèrent de s'y soumettre les premiers et dirent à ceux de leur tribu, qu'il fallait se révolter contre l'application du tertib, prendre les armes au besoin, qu'ils seraient à leur tête pour la défense de la « caïda » (coutume), si bien que les adoul et les oumana (notaires et intendants) chargés de l'établir et de le percevoir, durent faire demi-tour.

Moulay Abd el-Aziz perdit encore, dans cette affaire, une partie de son prestige et l'agitation constante de toutes les tribus à partir de cette époque vient, pour une part, de ce tertib. Le Makhzen eut pour premiers ennemis les caïds qu'il avait nommés, car ces gens ne touchaient rien comme solde, et quand ils versaient les impôts ordinaires au Makhzen, ils avaient pour habitude de demander à leurs contribules deux douros pour un : c'était la source de leur richesse tarie.

Cheikh Tazi, le ministre des Finances, qui ne reçoit plus rien des tribus, ne voit d'autres ressources pour remplir le Trésor que de contracter des emprunts à l'étranger, et le Makhzen demande encore cette année-là une grande quantité

de millions à la France (1). Mac Lean, qui était resté à Tanger pendant les mauvais jours de son ami El-Menehbi, est rappelé à la cour de Fez, où la vie recommence comme avant.

Les gens sont mécontents ; les ministres sont toujours les mêmes (Si Feddoul Gharnit, Si Abd el-Krim ben Sliman, Si Abdesselam Tazi (ministre des Finances en juillet 1904), Si Mohammed Guebbas) ; ils ne font rien ou ne peuvent rien faire, pour que le pays soit à nouveau calmé et dans la main d'un sultan qui continue à s'étourdir dans les plaisirs. Il eût fallu un nouveau Moulay el-Hassan sur le trône ; mais son fils ne lui ressemblait pas. Mais à quoi sert de parler : ce qui est écrit, est écrit !

L'exemple de l'homme à l'ânesse excitait tous les coureurs d'aventures. Ils disaient : « Le Makhzen est faible comme un enfant. Il peut bien avoir des canons, mais Bou Hamara dicte toujours sa loi à Taza. Pourquoi ne ferions-nous pas comme lui ? » Et les tribus s'agitent sous l'impulsion de quelques meneurs qui cherchent à faire leur fortune dans ces temps troublés. Les kasbas tombent ici et là, les cultures sont ravagées, et les caïds dont je t'ai parlé, qui arrivaient avec leurs contingents, après avoir échappé aux Tsoul et aux Branès, trouvaient leur pays dévasté par des bandes de pillards, qui couraient de kasba en kasba, sachant bien que les défenseurs étaient à la mehalla du Sultan. Ils parcourent la Chaouïa, le Doukkala, les Rehamna et tout le Haouz. Les souks sont désertés : personne n'est certain de vivre et de manger demain.

Quelques mois après la rentrée à Fez, le sultan est forcé d'envoyer en Chaouïa une mehalla de 3 000 Oudaïa et Cherarda, sous le commandement de son oncle, Moulay Abd

(1) Il s'agit de l'emprunt marocain du 12 juin 1904, de 62 millions et demi de francs, garanti par le revenu des douanes de l'Empire (10 %), avec un intérêt de 5 %, et avancé par un consortium de banques françaises, présidé par la Banque de Paris et des Pays-Bas.

el-Malek : elle apporte le calme dans la région et se fixe à proximité de Dar Beida (Casablanca), à Aïn Mazi.

Mais dans la région du Fahç (environs de Tanger) et de l'Andjera, un homme d'une autre envergure que ces petits pillards de silos et ces voleurs de troupeaux, attirait non seulement l'attention du Makhzen, mais aussi les regards des Chrétiens : il s'appelait Moulay Ahmed er Risouni, c'est-à-dire des Risana ou Raisana, qui sont une petite tribu des Bdaoua, entre Tanger et Ksar el-Kébir. Le Raïsouni ou le Raïsouli, comme tu voudras, c'est la même chose, est encore vivant et malgré son âge, gêne encore les Espagnols (1). C'est un lettré, un chérif de la zaouïa de Tazrout, qui est né à Zinat, chez les Beni Arous : il est apparenté par sa mère avec les Beni Meçaouer. C'est un vrai montagnard énergique et sauvage, jaloux de son indépendance, un vrai « Djebli » que le Makhzen n'a jamais pu soumettre. Dès son jeune âge, il voulut s'imposer et commander aux autres, grouper autour de lui tous les montagnards, mais comme il était pauvre, il se procura de l'argent en pillant tout ce qui passait sur la route à portée de son repaire, les caravanes allant à Tanger ou les troupeaux se rendant à el Ksar. Ce furent ses progrès dans la région qui forcèrent Moulay el-Hassan à envoyer plusieurs fois des mehallas contre lui. Mis plusieurs fois à la raison, je crois qu'il était bien vu de Bâ Ahmed, car il restait libre et reprenait ses opérations dès que la mehalla chérifienne n'était plus menaçante. Mais un jour, le sultan, jaloux de l'importance que prenait ce coupeur de routes, le fit prendre par surprise au souk de Tanger, où il allait souvent et conduire à Dzira, l'île de Mogador, où l'on met les prisonniers d'État. A l'époque où tout le Maghreb a les yeux tournés vers Bou Hamara, il est libre ; il a sans doute payé sa peine,

(1) Depuis cette narration, Raïsouli est décédé à Ajdir le 4 mai 1925.

en tirant sur sa chaîne et en rongeant son mors (1) ; il est retourné dans le Fahç, où il va reprendre sa vie ancienne. Il a une centaine d'hommes fidèles de l'Andjera, qui forment sa garde ; ce sont gaillards robustes et musclés, à l'œil vif, à l'ouïe fine, au jarret nerveux, lui obéissant aveuglément et exécutant à la lettre tous ses ordres. Ils portent tous la djellaba brune et sont fortement armés. Raisouli a des espions répandus un peu partout qui viennent lui répéter ce qu'on dit de lui dans telle famille, ce qu'un tel, fils d'un tel, projette contre lui. Dès son retour, toute la montagne lui appartient à nouveau et se groupe autour de ce chef qui a souffert dans les prisons du Makhzen et qui montre à ses chevilles les traces profondes de ses chaînes. Il surveille tout, il voit tout du haut de son repaire de Tazrout ; il connaît les événements au moment où ils se produisent, il sait que telle caravane, tel chérif, tel étranger allant à Fez pour telle raison passera tel jour en tel point. Ils sont dans sa main, si bon lui semble. Le Makhzen ne lui fait pas peur ; il n'est pas facile de dénicher les aigles. Solide et fort comme un mur, on le voyait sur son cheval près de soi, alors qu'on le croyait à Zinat ou Tazrout, ses deux résidences préférées : le visage envahi par une grande barbe rousse, il vous regardait de ses yeux vifs et perçants et il fallait s'incliner et donner ce qu'il demandait, sous peine de voir surgir d'un trou quelconque de rocher, son khalifa, Ben Mansour, à la tête des gardes.

Tel est l'homme qui, de l'autre côté (vers l'ouest), tire les yeux du Makhzen ; tel est celui qui, jaloux de la renommée de Bou Hamara, veut jouer plus largement son rôle, puisque l'anarchie et la faiblesse sont maîtresses à Fez. Il y a bien

(1) Raisouli resta quatre ou cinq ans en prison, fit une tentative d'évasion qui échoua et fut libéré par l'intervention d'El Hadj Mohammed Torres, naïb du sultan à Tanger.

une mehalla chérifienne, campée à proximité de Tanger, la mehalla de Moulay Abdesselam el-Mrani, mais elle n'est pas dangereuse, car elle est affaiblie par les désertions et la vie de pillage et de vols reprend de plus belle.

Pourtant un jour les troupes chérifiennes attaquèrent et brûlèrent Zinat (16 juin 1903) et un journaliste anglais, Harris, qui se rendait dans la région pour s'informer, fut fait prisonnier par des gens de Raïsouli et gardé plusieurs jours à Zinat : les tribus étaient très excitées contre les Anglais de la cour du sultan et pendant que le consul anglais sir Arthur Nicholson et le chérif Moulay Ahmed el-Ouezzani s'employaient à sa libération, les Andjera vinrent l'arracher à Raïsouli et l'emmenèrent dans la montagne. Enfin on convint de rendre tous les prisonniers de ces tribus qui étaient dans les chaînes du Makhzen, contre le seul Harris. Ce qui fut fait (4 juillet 1903).

L'année suivante, on apprit à Fez que Raïsouli avait encore fait prendre dans sa villa assez éloignée de Tanger, un sujet américain, appelé Perdicaris (1), qu'il l'avait entraîné dans la montagne et qu'il ne le livrerait que contre une forte rançon et d'autres conditions parmi lesquelles le changement du pacha de Tanger, qui ne lui était pas favorable, et le rappel de la mehalla, qui le gênait dans ses opérations. Les Européens qui sont en assez grand nombre à Tanger ont peur et insistent auprès des consuls pour être protégés : les Anglais surtout qui étaient mal vus et auxquels on reprochait une mauvaise influence sur le Makhzen. Les Français font intervenir les chorfas d'Ouezzan, qui excellent dans le rôle de médiateurs, mais Raïsouli ne lâche pas Perdicaris, malgré la venue sur rade d'une flotte américaine (6 croiseurs,

(1) L'Américain Perdicaris et son beau-fils, M. Varley, sujet britannique, furent enlevés le 18 mai 1904, et remis en liberté le 25 juin suivant, les conditions fixées par Raisouli ayant été exécutées.

fin mai 1904). Il veut en outre commander pour le Makhzen toute la région entre Tanger et Larache ; le Makhzen tremble et accepte toutes les conditions de cet homme intraitable et le 25 juin, Perdicaris regagnait Tanger et la flotte américaine disparaissait.

A ce moment, le Sultan, pour renforcer la police et la troupe de Tanger envoie le capitaine Fournié et le lieutenant Ben Sédira pour former des artilleurs, mais les Français, toujours inquiets, ne sont contents que quand deux bateaux de guerre *(Kléber* et *Galilée)* sont dans la rade. C'est qu'il y avait un grand souk le jeudi et le dimanche, près des remparts de la ville, que des gens s'y querellaient et que les fusils partaient tout seuls et qu'en cas de bagarre, les étrangers, protégés par les canons des bateaux, pouvaient aussi s'y réfugier. Mais ce n'était pas dans la ville qu'étaient les agitateurs, mais dans la montagne (1).

Le Makhzen juge plus habile, pour calmer l'appétit de cet homme, de se l'attacher et de le nommer pacha du Fahç, avec résidence à Arzila (2). C'était le temps où vint à Tanger l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, qui fut reçu par Moulay Abd el-Malek, oncle du Sultan ; Mac Lean était du cortège (3). Raïsouli accepte et institue son frère khalifa (1er avril 1905).

(1) Les croiseurs français *Kléber* et *Galilée* sont devant Tanger le 30 juillet 1904.

(2) Le 1er avril 1905, Raisouli entre en fonctions et rend la justice sur le Grand Marché, théâtre des exploits de sa bande, Tanger se trouvant enclavé dans le territoire de son commandement.

(3) L'empereur d'Allemagne traverse Tanger le 31 mars 1905 en grande tenue militaire ; il était venu sur le paquebot *Hamburg* et resta quelques heures à la légation allemande. Mais cette visite fut suivie de la venue du ministre allemand, comte de Tattenbach, qui se trouve à Fez le 11 mai auprès du sultan pour s'opposer aux visées françaises : si bien que les ministres du Makhzen proposent, au sultan qui accepte, la réunion d'une conférence internationale (30 mai).

Tandis que les ministres du sultan font de « la politique », disent oui un jour, et non le lendemain aux propositions françaises d'organisation nouvelle des tabors de police, le sultan finit par demander que toutes les puissances européennes se réunissent pour décider de la meilleure réforme — ce qui doit aboutir à la conférence d'Algésiras (1) — (et cela à l'instigation de l'Allemagne). Raïsouli, agent du Makhzen, paraît jouer plus facilement des coudes : il prélève des impôts, fait des prises suivant son bon plaisir en disant qu'il exécute les ordres du sultan et il garde tout. Comme quelqu'un lui reproche sa conduite et lui fait comprendre qu'il risque sa tête, il répond :

— La mort viendra en son temps ; mais pour ce que tu dis, n'oublies pas que lorsque je travaille bien pour le Makhzen, je n'en ai aucune récompense. Il m'appartient donc de me servir moi-même. Ils commencent à s'apercevoir à Fez que je suis une mauvaise tête. Eh bien ! je reste ce que je suis.

C'est le moment où Bou Hamara, ne pouvant prendre Oudjda, abandonné par ses alliés Abd el-Malek et Bou Amama, se retire à Selouane ; Raïsouli, dont la puissance s'est agrandie, qui a des tribus fidèles près de Tétouan, ne demande qu'à lui tendre la main. Pourquoi ne serait-il pas lui aussi un prétendant heureux? On aura des adhésions, si on lutte contre tous ces étrangers qui deviennent par trop nombreux et qui cherchent à faire la loi au Maghreb, après avoir entraîné le trop jeune Abd el-Aziz dans de mauvaises réformes et le

(1) La conférence d'Algésiras s'est ouverte le 15 janvier 1906 ; les délégués marocains étaient Si el Hadj Mohammed Torrès et Si el Hadj Mohammed el-Mokri. Elle aboutit à un « acte général », signé par les Puissances le 7 avril et qui fut présenté à l'agrément du sultan à Fez, le 24 mai suivant, par le ministre d'Italie, M. Malmusi, doyen du corps diplomatique, soit un an après la proposition par le Makhzen de cette conférence internationale. Le sultan l'acceptait par un dahir en date du 18 juin 1906.

sultan des montagnes, qui s'est déjà distingué en prenant des Européens, dirige sa politique dans ce sens et excite ses gens contre les Roumis.

Le résultat ne se fait pas attendre. Tandis que dans le Sud, le cheikh Ma el Aïnin, (l'eau des yeux), qui habite la région de Seguia el Hamra, parle de faire la Guerre Sainte contre les Français, et rassemble des armes et des hommes dans ce dessein, les Andjera, qui dépendent de Raïsouli, assassinent un Français sur la plage de Tanger (1). Aussitôt, suivant la coutume, deux frégates françaises paraissent dans la rade et le Makhzen est forcé encore une fois, de payer pour son pacha. On est revenu aux jours de l'affaire Perdicaris et les balles sifflent, dès qu'on sort de l'enceinte de Tanger. Lorsque le nouveau pacha de Tanger, Bel Ghazi, entre pour prendre possession de son poste, il doit livrer bataille aux gens de Raïsouli et il vient avec l'appui d'une grosse mehalla de 3 000 hommes campée à Aïn Dalia (15 kilomètres de Tanger).

D'ailleurs, à cette époque, l'agitation est générale : la tête ne commande plus, les bras et les jambes vont où ils veulent, sans s'entendre et se heurtent parfois. Les Chorfas s'en donnent à cœur joie : Moulay Abd el-Hafid, à Marrakech, devient franchement hostile à son frère ; le fils de Moulay Réchid excite les Filala qui demandent des contingents à ceux du Todra, et qui élisent un chef de guerre, Saïd el-Bokhari (2) ; un autre chérif, Sidi Mohammed el-Bouâzzaoui, installé chez les Oulad Saïd, pousse les Chaouia et les Doukkala

(1) Assassinat de M. Charbonnier, le 27 mai 1906.

(2) A partir de juillet 1906, agitation au Tafilelt. L'accès des souks est interdit aux Doui Menia, soumis à la France, et les Filala veulent s'allier aux tribus du Todra, qui dépendent du caïd Glaoui, aux Aït Iafelmane, aux gens de l'Oued Drâa pour former une sorte de confédération du Sud.

à la révolte ; le chérif Ma el-Aïnin, est reçu à Fez avec son escorte « d'hommes bleus » et comblé de cadeaux, d'armes et de munitions par le sultan (1) ; le chérif Raïsouli fait aussi sa petite guerre : il envoie ses fidèles qui, par un coup de main, s'emparent d'Arzila (2).

Le sultan est à Fez, au milieu de tout cela, alors qu'il doit prendre les mesures de protection et de police prévues par l'acte d'Algésiras. On ne sait où donner de la tête. Les ministres européens de Tanger réclament des mesures urgentes contre le Raïsouli : la mehalla d'Aïn Dalia est insuffisante. Les soldats ne sont plus payés par le Makhzen, ils désertent en bandes et vivent sur le pays. Ils vendent leurs fusils à leurs adversaires. Un matin, une flotte de grosses frégates arrive devant Tanger (3) et le Makhzen, qui craint de voir débarquer les soldats roumis pour assurer eux-mêmes la police et rétablir le calme, envoie une grosse mehalla à Tanger, sous le commandement de Si Mohammed el-Guebbas, le ministre de la Guerre. Il y avait aussi Si Bouchta el-Paghdadi, le caïd Mac Lean avec son bataillon, un sous-officier anglais et un médecin français. L'artillerie et les réguliers accompagnaient cette colonne qui comptait 4 000 hommes. Guebbas laissa au passage des troupes à El Ksar et à Aïn Dalia. Il n'y eut aucune attaque des gens de Raïsouli, qui s'était réfugié à Zinat.

(1) Ce chérif était venu demander aide et assistance au sultan du Maroc contre les Français de Mauritanie et du Touat. Installé à Aïn Semara, près de la Seguia el Hamra, au-delà du Drâa, son vrai nom serait Moulay Ahmed ben Mohammed el-Fadel (Martin, *Quatre siècles d'histoire marocaine*, p. 378, Alcan, 1923). Parmi ses fils, Moulay Hiba, qui jouera plus tard un rôle important. Ma-el-Aïnine quitte Fez en août 1906.

(2) Octobre 1906. La ville fut prise avec l'aide d'un notable de la ville, Berrihane, précédemment dépouillé par le pacha d'Arzila.

(3) Il s'agit de la division de l'amiral Touchard (*Suffren*, *Saint-Louis*, *Charlemagne*) qui se trouve devant Tanger le 9 décembre 1906.

Dès son arrivée, le ministre de la Guerre fait connaître que le rebelle Raïsouli doit être saisi et ses biens confisqués. Son commandement lui est enlevé par le Sultan et donné au pacha de Tanger, Bel Ghazi, le même qui avait été caïd méchouar, puis pacha de Tétouan (1901). Les gens du Fahç se soumettent, ainsi que l'Andjera et les Beni Meçaouer (27-31 décembre 1906). Puis une colonne, formée par la majeure partie de la mehalla, se dirige sur Zinat, par la route de Tanger à Tétouan. Les canons (trois) bombardent la maison du rebelle. Il y a quelques tués et blessés des deux côtés : Bouchta el Bagdadi, (1) qui commandait la colonne, est atteint au cou et l'on fait appeler le médecin français de la mehalla (Dr Fournial). La nuit tombe sans résultat décisif (6 janvier 1907) et le chérif en profite pour gagner la montagne avec ses biens et ses partisans, au nombre d'une centaine. Le lendemain matin, le lieutenant Sédira a été appelé ; il arrive, place ses obus dans la maison de Raïsouli et les troupes prennent Zinat d'assaut ; mais il n'y a plus rien. On aurait dû bloquer la position pendant la nuit et s'opposer à la sortie des rebelles ; mais Bagdadi blessé décida de faire installer le camp à plusieurs kilomètres de là, de sorte que tous les gens de Zinat purent déménager librement leurs biens et leurs troupeaux (6 janvier). Bel Ghazi, pacha de Tanger, vient prendre le commandement de la mehalla restée campée à Gouaret, tandis que Raïsouli disparaît chez les Ouad-Rass, puis chez les Beni Meçaouer, les Beni Arous, les Beni Idder. La mehalla se met à sa poursuite : elle brûle et pille les douars qui ont donné asile au rebelle et le cheikh Zellal, des Beni Meçaouer, le cheikh El Hadj Larbi des Ouadrass apportent la soumission de leur tribu. On se trouve en mars

(1) Exactement Sidi Mohammed Bouchta el Bagdadi, grand soldat, qui fut pendant vingt ans pacha de Fès et décéda, à quatre-vingt-deux ans, le 22 novembre 1932. (On écrit aussi Baghdadi.)

chez les Beni Arous, mais on ne peut les abattre. Raïsouli, dit-on, serait du côté de Chechaouen ou chez les Beni Hassan.

Comme le ravitaillement était difficile dans les montagnes, et la région peu sûre pour le Makhzen — on craignait d'être coupés dans les défilés ; les montagnards faisaient le vide devant la colonne, ou pillaient les petits détachements isolés — comme les soumissions étaient nulles et sans lendemain, on décida de revenir vers Tanger, considérant la région comme pacifiée et abandonnant la poursuite de Raïsouli, que lui facilitait ses intelligences avec les gens du pays. A Tanger, les troupes se disloquèrent ; Bouchta el Baghdadi, fils du pacha de Fez, avait regagné la capitale.

Quant à Bel Ghazi, on venait de le nommer pacha de Marrakech (15 avril) et il partit par mer pour rejoindre son nouveau poste avec 300 soldats par Safi.

Des événements graves venaient de s'y passer : on avait assassiné le Dr Mauchamp (19 mars 1907) qui dirigeait le dispensaire musulman et Moulay Hafid paraissait trop lié avec le pacha en fonctions, Abdesselam el-Ouarzazi. D'ailleurs Bel Ghazi ne put rejoindre Marrakech, son escorte ayant fondu en route par les désertions.

Mais l'histoire de Raïsouli ne s'arrête pas là : où les armes n'avaient eu aucun résultat, la diplomatie pouvait réussir. Et le diplomate inattendu qui voulut faire rentrer Raïsouli dans le sein du Makhzen fut le caïd Mac Lean.

On reprochait bien des choses aux Anglais ; le sultan avait même tenté de renvoyer toutes les missions qui se trouvaient à Fez. Mac Lean, dont la faveur avait bien diminué depuis la disgrâce du Menehbi, cherchait sans doute à se faire bien voir du Makhzen et à reprendre son importance ancienne, grâce à un coup d'éclat. Il imagina d'engager Raïsouli à la soumission et de le prendre de cette façon. Il entra donc en relations avec lui, l'invita à venir à Tanger, lui disant qu'un

chérif ne devait pas exercer ce métier de coupeur de routes, que le sultan lui pardonnerait s'il venait à lui, que la paix devait régner partout, au lieu de l'agitation et de l'anarchie, que le devoir des musulmans censés était de faire régner l'ordre pour éviter l'ingérence des Européens dans leurs affaires, et tout ce qu'il put lui dire encore et que je ne sais pas. L'agitateur lui répondit : il acceptait, il était prêt à satisfaire aux désirs de Mac Lean, mais pour cela, certaines conditions, qu'il poserait, devraient être remplies.

Aussitôt Mac Lean vint à Fez, tout joyeux, auprès de Moulay Abd el-Aziz pour lui indiquer les conditions fixées par Raïsouli, qui étaient les suivantes : restitution de tous ses biens et réintégration dans les fonctions de gouverneur du Fahç, avec Arzila comme capitale. L'agitateur s'excuse de ne pouvoir se rendre lui-même à Fez ; il aurait bien chargé son frère de le représenter, mais ce dernier ne voulait partir que contre la remise à Raïsouli d'un otage européen de même importance.

Le sultan dit à Mac Lean :

— Raïsouli a eu tort de ne pas venir lui-même. Pour arriver à un résultat, il aurait fallu avoir une entrevue avec lui.

— Mais je suis prêt à la lui demander, si tu l'autorises.

— Oui ! Je n'ai pas grande confiance. Si tu y vas, c'est à tes risques et périls.

— Je n'ai pas peur, dit Mac Lean.

— Qu'à cela ne tienne ! Mais je me lave les mains de ce qui pourra arriver.

Et Mac Lean se rendit chez Raïsouli. Il fut reçu avec empressement et largement, de sorte qu'il croyait sa mission en bonne voie, lorsque vers minuit, des gardes entrèrent et le conduisirent dans une sorte de petite pièce bien close en lui faisant comprendre qu'il était prisonnier de Raïsouli (3 juillet 1907).

Le lendemain, il vit le chérif et lui demanda des explications.

— Ne t'inquiète pas, répondit l'autre, tu es mon prisonnier sans l'être. Tu es ici comme chez toi. Tu pourras manger et boire à ta guise. Tu pourras sortir et aller à la chasse sous la surveillance de mes hommes, bien entendu. Mais je suis obligé de te garder, jusqu'à ce que j'aie obtenu satisfaction et je ne demande pas grand-chose. Il me faut une rançon pour toi et un « dahir » (décret) de ton gouvernement me reconnaissant protégé anglais. Ce sont là les conditions qui te regardent, sans compter celles que je dois avoir avec le Makhzen.

Cela se passait dans les montagnes des Khmès, à quelques jours de marche de Tanger, mais dans une région escarpée, où l'on ne pouvait songer à engager des troupes.

Mac Lean fut profondément peiné de cette aventure : des gens du Raïsouli, dit-on, étaient spécialement chargés de le surveiller, pour l'empêcher de se suicider. La rançon demandée (20 000 livres sterling) était très forte, le prestige du caïd Mac Lean très diminué. Et c'est surtout de cela que se plaignait le prisonnier, disant qu'il était un homme perdu, non seulement aux yeux de ses compatriotes, mais encore à ceux des Marocains, qu'enfin il n'était pas sûr que l'on verserait l'argent nécessaire pour sa libération.

— Ne te fais pas de souci, disait Raïsouli. Ce que je désire surtout, c'est devenir protégé anglais.

On rapporte au sujet de la rançon, mais de tout cela je ne suis pas bien sûr, que la somme versée par l'Angleterre fut remise à Mac Lean, et que Raïsouli la lui laissa en lui rendant la liberté, mais il n'y a là-dessus rien de précis (1).

(1) Raïsouli renonça à toucher 20 000 livres sterling sur la rançon de Mac Lean, mais en échange du commandement de l'Andjera. Le Makhzen n'eut donc que 5 000 livres à payer à l'Angleterre. C'est un cadeau qu'il fit au Makhzen et non à Mac Lean, comme le pense Salem el-Abdi, lequel a retenu que toute la somme demandée n'avait pas été au Raïsouli.

Lorsque Mac Lean fut libéré, il vint à Rabat où se trouvait le sultan, mais il se passait alors bien d'autres événements plus intéressants au Maghreb : l'avènement de Moulay Hafid, le débarquement des Français à Casablanca. Mac Lean regagna Tanger dans la retraite.

J'ai oublié de te dire que, dès la nouvelle de la prise de Mac Lean, le Makhzen avait donné l'ordre à la mehalla de Bouchta el Baghdadi de reprendre la campagne. Cette mehalla va chez les Khmès (en août), mais elle doit battre en retraite aussitôt trahie par les contingents qu'elle venait d'incorporer au passage de Beni Meçaouer, de Beni Arous et d'autres. Peut-être ces gens ne s'étaient-ils présentés au chérif de la mehalla, El-Mrani, que pour toucher des armes et des munitions et nous tirer dans le dos ensuite. Pendant ce temps, le caïd Mac Lean, qui n'était pas encore délivré était mis en lieu sûr dans quelque coin inaccessible, où nous n'aurions jamais pu le trouver.

La mehalla de Baghdadi revint donc à Tanger et son chef, rentrant à Fez, laissa un millier d'hommes à Aïn Dalia, une petite garnison à Zinat que le Makhzen tenait toujours et 500 hommes à Arzila. Dès son départ, Raïsouli s'était avancé jusque chez les Beni Arous et il attend là pour voir tourner les événements (Proclamation d'Hafid). C'est là que la rançon lui fut payée et le captif délivré (septembre 1907).

Lorsque le nouveau sultan fut proclamé dans tout le Maghreb, Raïsouli fit amende honorable et obtint le commandement des Djebala qui comptent les Andjera, les Ouedrass, les Beni Arous, les Beni Ider, les Beni Mesaouer, tous les amis du chérif. Sa résidence fut Arzila, ce qu'il avait demandé. Mais le Fahç, théâtre de ses anciens exploits avait un autre maître.

Dans la suite, le chérif eut des difficultés à faire rentrer les impôts (zekat et achour) que le Makhzen lui réclame ; les

Andjera, en particulier, sont en rébellion contre lui, parce qu'il leur réclame des sommes trop fortes. Alors il fait dire à Moulay Abd el-Hafid qu'il veut quitter le Makhzen, qu'il ne peut continuer ainsi. On répond de Fez en lui confiant en outre les fonctions de pacha de Ksar el Kébir. Il rejoint son nouveau poste et se livre alors à de telles exactions sur les Djebala que le Makhzen est contraint de lui enlever ce commandement.

A partir de ce moment, Raïsouli, malade et fatigué, reste tranquille ; les Beni Ahsen s'agitent et il les laisse faire. Il écoute et voit tout ce qui se passe et lorsqu'il apprend que les Français marchent sur Fez (mai 1911) à la demande du sultan, il quitte El Ksar el Kébir avec tous les siens et retourne dans ses montagnes, où il vit depuis, tantôt camarade, tantôt en lutte avec les Espagnols. Mais ce qu'il fait au juste, je ne puis rien t'en dire parce que je n'en sais rien (1).

(1) Effectivement, les Espagnols, dont le débarquement à Larache a été favorisé par Raïsouli, le reconnaissent comme « sultan des Montagnes » en 1913, et les hauts commissaires successifs (généraux Alfau, Marina, Jordana) se plient à toutes ses volontés jusqu'en juin 1919, date où Bérenguer, remplaçant Jordana décédé, exige sa soumission au Khalifa du Sultan, Moulay el-Mehdi. Refus de Raïsouli qui est mis hors la loi. Après avoir résisté victorieusement (Aïn Yerida) en juillet-août 1919, il est contraint de se retirer à Tazrout, devant la supériorité de l'armement espagnol. Période de guérillas. Après le désastre espagnol d'Anoual (juillet 1921) qui amène une réaction violente de Bérenguer, il est contraint de prendre le maquis et de vivre sur les pentes du Djebel Alan jusqu'au rappel de Bérenguer à Madrid en 1922. Le remplaçant, Burgueta, le laisse en paix, occupé ailleurs par Abd el-Krim et Raïsouli rentre à Tazrout. Mais il est malade, atteint d'hydropisie (opéré par des médecins espagnols le 12 février 1924). Abd el-Krim, qui étend alors son pouvoir dans la zone espagnole, le fait prisonnier dans sa résidence le 27 janvier 1925, car il le trouve trop ami des Espagnols. Transféré dans la capitale du rebelle, à Ajdir, il y succombe trois mois plus tard (10 avril 1925).

V

LES PROGRÈS D'UN VRAI PRÉTENDANT : MOULAY ABD EL-HAFID

Le sultan Moulay Abd el-Aziz — je te l'ai déjà dit — était devenu impopulaire pour de nombreuses raisons, parmi lesquelles son manque d'autorité, ses emprunts aux étrangers, ses réformes sur les monnaies et les impôts qui troublaient au plus haut point les bons musulmans, attachés aux vieux principes et à la tradition (caïda). Il n'avait pu avoir raison de l'homme à l'ânesse, qui vivait toujours à Selouane et avait une cour et un makhzen comme un vrai sultan : une bonne partie de l'Est lui obéissait par intermittences. Raïsouli, avec lequel il était entré en lutte, surtout parce que le chérif paraissait en vouloir aux Européens, était toujours dans ses montagnes, comme un petit roi indépendant lui aussi et voici que, dans le Sud, son khalifa et frère, qui avait toujours désapprouvé sa conduite, commençait à entrer en lutte ouverte contre lui.

Il faut que tu ajoutes à tout cela les petites révoltes habituelles à droite et à gauche, tantôt en Chaouïa, tantôt dans le Gharb, tantôt dans le Sous ou même aux environs de Fez et tu comprendras les difficultés dans lesquelles le pauvre Abd el-Aziz se débattait.

Moulay Abd el-Hafid, plus âgé que Moulay Abd el-Aziz, de forte corpulence comme la plupart des fils de Moulay el-Hassan, s'opposait de toutes ses forces à Marrakech aux

réformes préconisées par son frère, le sultan. Tu penses que le khalifa du sultan, pour le Haouz et pour le Sous, est une grosse personnalité à Marrakech, une sorte de petit roi tranchant de nombreuses questions sans en rendre compte à la cour de Fez. Il y a loin de Fez à Marrakech, surtout quand il faut passer par Meknès, Rabat et la Chaouia et faire la route à cheval : on comptait quinze à vingt jours. Le khalifa avait une véritable petite cour, son fquih ou chambellan, ses secrétaires, son méchaouri faisant fonctions de caïd méchouar, ses mokhazenis formant sa garde, ses femmes et ses esclaves, ses écuries ! C'était un petit sultan. Un homme ambitieux placé dans ce poste ne doit chercher qu'à s'agrandir et à jeter les yeux sur Fez, surtout lorsqu'il est aidé dans ses vues par d'autres ambitieux ou des mécontents et ce fut le cas pour Moulay Abd el-Hafid. Il trouva en la personne de Si Madani el-Glaoui, le plus important et le plus riche caïd du pays, un secours inespéré. Tu te souviens que le Madani, qui était un homme de guerre parfait, avait commandé la mehalla chérifienne à Taza, puis à Oudjda, au moment des affaires de Bou Hamara. Les opérations traînant en longueur à Oudjda, il avait demandé à rejoindre sa tribu, qu'il avait quittée depuis plus d'un an. Ce qui fut accordé, mais El Hadj Omar Tazi lui réclama, dès sa rentrée à Marrakech, un tribut de 70 000 douros (350 000 francs). Malgré les blessures qu'il avait reçues au service du sultan, il était mal vu par le Makhzen : on voyait en lui un parent de l'ancien ministre de la Guerre, Si Mehdi el-Menehbi, qui supportait le poids des ennuis du temps présent.

Le Madani, riche et considéré à Marrakech, devenu hostile à Moulay Abd el-Aziz, ne pouvait se retourner que vers le khalifa du Haouz et du Sous, qui, accentuant et soulignant les faiblesses du gouvernement de son frère, entendant les critiques des uns et des autres, prit, d'accord avec le Glaoui,

l'attitude qui lui parut le plus favorable pour un prétendant. L'hostilité non déguisée contre les Européens lui sembla le meilleur principe, celui qui pouvait lui amener le plus grand nombre d'adhérents : et c'est ainsi qu'il interdit formellement l'entrée du Dar-el-Makhzen aux Européens pour quelque motif que ce soit. Mais il reçut fort bien Mâ el-Aïnin, dont la politique antifrançaise était bien connue et je pense que le chérif de Semara fut plus libre avec Hafid qu'avec Aziz : c'était un allié possible, dont l'influence dans le Sous extrême n'était pas à dédaigner. Il voyait aussi souvent Si Madani el-Glaoui, parlant des événements du jour, critiquant les actes du Makhzen et cherchant la « vraie voie », celle sur laquelle il convenait de s'engager pour sauver le Maghreb disloqué et s'assurer le trône de Fez.

Cette voie n'était autre que la réaction violente contre les étrangers et la proclamation de la Guerre Sainte qui, seule, pouvait donner à un prétendant un grand nombre de partisans.

Il semble bien que Moulay Abd el-Aziz était au courant des intrigues de son frère : il était renseigné, en particulier, par le pacha de la kasba de Marrakech, Ben Kebbour, dont les hommes surveillaient et notaient les allées et venues au Dar-el-Makhzen, qui touche la kasba (1). Les conciliabules du khalifa et du Madani lui étaient même rapportés. Il essaya sans doute de faire arrêter Moulay Abd el-Hafid et de le mettre dans l'impossibilité de lui nuire. Mais dans cet ordre d'idées, sa politique fut hésitante ; il disposait de rares fidèles et ses troupes peu nombreuses étaient dispersées un peu partout. Il avait une mehalla à Saïdia, pour tenir en respect Bou Hamara ; il en avait une autre à Aïn Dalia pour le Raïsouli, une troisième en Chaouïa avec Moulay Lamine. Il devait en

(1) V. le *Plan de Marrakech*, p. 110.

outre garder des contingents pour Fez et pour Meknès. De nombreuses tribus lui étaient hostiles et ne versaient plus d'impôts : elles auraient fourni des contingents douteux, si on voulait les diriger contre Hafid. Tandis que ce dernier pouvait compter sur la puissante tribu des Glaoua, puis à mesure que le temps passait sur d'autres, sur les Mtougga, sur les Rehamna, qui sont tous gens solides au combat. Moulay Abd el-Aziz était un peu abandonné. Le gros danger était dans le Sud ; il eût fallu quitter Fez sans tarder, rappeler les troupes dont je t'ai parlé et se heurter dans le Haouz ou devant Marrakech à des forces supérieures, mais que l'on aurait pu s'attacher par la politique. Un homme décidé, un Moulay el-Hassan eût certainement tenté la chance et après avoir réglé cette affaire lui-même, se serait retourné ensuite contre Bou Hamara et contre Raïsouli, les aurait battus et ramenés prisonniers à Fez. Moulay Abd el-Aziz, conseillé par des vieux, par des timorés, par Si Feddoul Gharnit, par Guebbas essaya des moyens timides, détournés, qui devaient avorter.

Il envoya successivement ses oncles, Moulay el-Abbès, puis Moulay Arafa, dans le Haouz (1905), Moulay Omar, chez les Mesfioua, avec mission de se rendre ensuite à Marrakech, et de ramener le khalifa. Mais il fallait se heurter aux forces réunies de la ville, de Madani el-Glaoui et les vieux oncles hésitèrent à se poser en ennemis, à risquer une bataille où ils auraient été battus.

Moulay Abd el-Aziz essaie d'opposer le caïd Si Taïeb el-Goundafi et le Mtougui, mais ce dernier profite de l'absence du Goundafi, qui se trouve à Fez auprès du Sultan, pour faire piller sa kasba d'Aguergour, non loin d'Amizmiz et le Goundafi, qui rejoint sa place forte du Goundafa avec difficultés, s'y trouve assiégé quelques jours.

L'année suivante, ce sont les Rehamna, avec leur caïd

El-Ayadi, qui se rapprochent de Moulay Abd el-Hafid, dont la position antimakhzen devient de plus en plus évidente.

Nouvelle tentative de Moulay Abd el-Aziz, qui, après avoir réconcilié le Mtougui et le Goundafi, veut utiliser les caïds fidèles de la région pour exécuter son projet, c'est-à-dire Si Aïssa ben Omar el-Abdi, Si Saïd ben Daouia ed Dokkali, El Hadj Abdesselam el-Ouarzazi, pacha de Marrakech-Médina. Mais il y avait trop de gens dans le secret. Moulay Abd el-Hafid se tint sur ses gardes, car il avait été prévenu par l'un ou par l'autre, et le coup avorta (1906).

Alors le sultan voulut s'attaquer au principal soutien du khalifa, à Si Madani, et le faire mettre en prison parce qu'il était trop riche et qu'il cherchait à se rendre indépendant. C'était bien vrai, puisque depuis Oudjda, il avait rompu toutes relations avec le Makhzen ; c'était très habile, car l'argent glaoui eût été le bienvenu dans le « Bit el Mal » (chambre du trésor). Mais le Glaoui fut prévenu à temps et lorsque les troupes du Makhzen arrivèrent, il s'était retranché dans sa kasba de Télouet, d'où il n'était pas possible de le déloger. On pilla quelques douars de la montagne et ce fut tout. Cette manœuvre n'eut pour résultat que de décider le Madani et Moulay Abd el-Hafid à agir plus vite : le Makhzen était bien faible ; on le renverserait d'un coup d'épaule. Sous leur influence, l'hostilité contre les quelques Européens vivant à Marrakech croît de plus en plus.

Le sultan décide de changer le pacha de Marrakech, Abdesselam el-Ouarzazi, qui est malade, trop vieux et qui dirige mal la police de Marrakech, mais, sans doute, pour la seule raison qu'il est du parti d'Hafid ; il désigne Bel Ghazi, pacha de Tanger, pour lui succéder. C'est le moment où le Dr Mauchamp est assassiné à Marrakech, le consul allemand ayant déclaré que ce médecin voulait installer la télé-

graphie sur sa terrasse et correspondre ainsi avec son gouvernement (19 mars 1907).

Tu sais que les Français, en réponse à cet attentat, occupèrent la ville d'Oudjda, où ils entrèrent sans tirer un seul coup de fusil (29 mars) et déclarèrent rester là jusqu'à ce que cette affaire soit réglée et les coupables punis.

Bel Ghazi (nommé le 15 avril) arrive par mer à Safi avec 250 askars, transportés par le vapeur *Saïdi* et il se dispose à rejoindre son nouveau poste ; mais son contingent fond peu à peu : les soldats désertent ; on leur a dit qu'il y a sur la route une mehalla envoyée par Hafid, qui les attend le fusil chargé, que toutes les tribus de la région sont hostiles au Makhzen et qu'elles veulent proclamer Moulay Abd el-Hafid et Bel Ghazi rejoint Tanger (11 juin).

Parmi ces tribus hostiles, les plus excités sont les Rehamna ; ils ont des chevaux et des armes, ils sont gonflés parce qu'ils n'ont pas payé d'impôt depuis le départ du sultan de Marrakech (1901) et tu vois maintenant combien était sage la politique de Moulay el-Hassan, qui n'avait jamais de repos et parcourait l'Empire pour faire rentrer l'argent dû et empêcher les tribus de relever la tête. Ces gens ont tout à gagner dans une révolte contre le Makhzen d'Abd el-Aziz, qui leur réclamerait l'arriéré de tous ces impôts et ce sont eux qui s'opposent à l'installation de Bel Ghazi, qui surveillent la piste de Safi, qui font partir les Européens restés à Marrakech, qui font ouvrir les prisons de la ville, où se trouvent beaucoup des leurs, qui envoient des émissaires chez les Doukkala et chez les Chaouïa, pour que ceux-ci leur tendent la main. Leur précédent essai avec le prince Moulay M'hammed avait avorté grâce à la poigne de Bâ Ahmed, mais ce dernier n'était plus là et personne ne l'avait remplacé au Makhzen. Ils le savaient bien ; ils n'ignoraient pas non plus que les troupes régulières, malgré les instructeurs

étrangers, n'avaient pas la valeur de celles de Moulay el-Hassan ; que le Makhzen ne disposait que de rares contingents de naïba. Bou Hamara et Raïsouli par leur résistance et leur maintien, en étaient la preuve.

On dit que la mehalla du sultan va sortir pour aller à Rabat et de là gagner Marrakech. Ils font tous leurs efforts pour dissuader les tribus soumises d'envoyer les contingents que leur demande Moulay Abd el-Aziz :

— Vous voulez aller rejoindre les Oulad C'ronel. Qu'allez-vous faire, malheureux? Vous avez un an à perdre, pour vivre sous la tente et recevoir les balles de Bou Hamara ou du Raïsouli. Que deviendront vos biens pendant votre absence? Rappelez-vous du retour d'Oudjda ! N'êtes-vous donc plus de vrais croyants? Vous n'ignorez pas que la grande guerre (la Guerre Sainte) va éclater et que tous les Musulmans devront marcher la main dans la main. Restez avec nous. Les Roumis vont disparaître partout ; nous les repousserons dans la mer, où ils se noieront, et c'est Notre Seigneur, Moulay Hafid, fils de Moulay el-Hassan, qui sera le chef de la résistance, le soutien inébranlable de l'Islam.

Et les caïds du Haouz et du Sud n'envoient aucun contingent à la mehalla de Fez.

C'est à cette époque que Mac Lean est prisonnier de Raïsouli (3 juillet 1907), que le sultan Moulay Abd el-Aziz, d'accord avec les puissances européennes, autorise la constitution des troupes de police (17 juillet), que des ouvriers chrétiens travaillant au port de Casablanca sont assassinés par des Mediouna et des Zenata, sans que ni Moulay Lamine, ni le pacha de Casablanca, Si Boubeker es Slaoui, puissent intervenir (30 juillet). Tu sais ce qui résulta de cet acte, l'apparition de frégates dans la rade qui bombardèrent la ville (le *Galilée* et le *Du Chayla*, 5 août 1907) et le débarquement des troupes qui l'occupèrent (7 août) ; mais tout cela est

raconté dans tes livres et je n'ai pas à te raconter à mon tour cette histoire.

Le sultan Moulay Abd el-Aziz est toujours à Fez ; il a fait sortir l'afrag (en mai) mais il n'a pu partir, le Trésor étant vide et il demande de l'argent aux banques pour pouvoir se défendre, mais les banques sont fatiguées et hésitent à avancer de fortes sommes (il avait emprunté 62 millions en 1904).

Le moment paraît propice ; tous ces événements excitent les gens du Sud qui apprennent (vers le 12 août) que Casablanca est dans les mains des Français, et qui décident de proclamer Moulay Abd el-Hafid le vendredi suivant (16 août) à la mosquée de la kasba.

Donc tous les notables de la ville, les chorfas, les ouléma se réunissent à la mosquée ; il y a dans l'assistance Moulay Abd el-Hafid et les siens, le caïd Si Madani el-Glaoui et ses parents, divers fonctionnaires du Makhzen. Aussitôt après le prêche, Moulay Boubeker, frère du sultan, prend la parole et dit :

— Nous savons tous que le sultan Moulay Abd el-Aziz a vendu notre pays aux chrétiens pour satisfaire ses plaisirs ; les preuves abondent, même pour ceux qui tiennent obstinément les yeux fermés ; depuis plusieurs mois, ils tiennent Oudjda, la clef de l'Est, et ils ne paraissent pas disposés à partir : bien plus, ils forcent nos frères qui y sont restés à se courber sous les lois et les coutumes de leur pays. Maintenant vous n'ignorez pas qu'ils ont débarqué en grand nombre à Dar Beïda (Casablanca) avec des mitrailleuses et des canons, qu'ils ont plongé cette malheureuse ville, qui est la clef de l'Ouest, dans le deuil et dans les ruines et que leur poing s'étend sur nos malheureux frères Chaouïa...

(A ces mots, on voit Moulay Abd el-Hafid qui pleure, car sa mère était de cette tribu, et les assistants l'imitent.)

— ...Devant tous ces malheurs, qui se précipitent sur nous,

personne ne peut rester insensible, ni retenir sa douleur. Il faut porter secours à nos frères opprimés, aux tribus de Chaouïa qui se redressent contre l'envahisseur ; et si notre sultan est incapable de lever des hommes et de les jeter tout armés sur l'ennemi — peut-être a-t-il les mains liées — il est permis aux savants et aux chorfas de choisir un chef énergique, un chef autour duquel se grouperont les vrais croyants. Les temps sont venus où nous devons remplir les devoirs de la Guerre Sainte. Faudra-t-il donc attendre pour allumer notre poudre que l'ennemi soit devant les murs (de Marrakech) ?

Les autres dirent :

— Non ! Il faut agir tout de suite et désigner le « Chef de la résistance ».

Alors le fils de Moulay Réchid (1), Sidi Mohammed, repartit :

— Le seul homme qui convienne pour la dignité de sultan, qui possède toute science et savoir, qui est déjà khalifa, fils et petit-fils de sultan, qui est magnanime, fort et courageux, dont la main répand les bienfaits et les bénédictions, c'est Notre Seigneur et Maître, Moulay Abd el-Hafid, fils de Notre Seigneur et Maître, Moulay el-Hassan, fils de Sidi Mohammed ben Abderrhaman ben Hicham. Que Dieu lui donne la victoire !

Et Si Madani el-Glaoui de se lever et de se prosterner devant Moulay Abd el-Hafid, en disant :

— Que Dieu bénisse la vie de Notre Seigneur, Moulay Abd el-Hafid !

(1) Moulay Rechid, oncle du sultan, est gouverneur du Tafilelt. Son fils essaie d'y fomenter la guerre sainte en 1906, avec Saïd el-Bokhari. Tous les chorfa du Tafilelt sont contre Abd el-Aziz. Cette tentative ayant avorté, Sidi Mohammed est venu offrir ses services à Moulay Abd el-Hafid.

Alors tous ceux qui étaient là répétèrent en chœur cette acclamation, puis vinrent signer l'acte de proclamation.

Le Maghreb avait un sultan de plus. Le soir même, il faisait ouvrir les magasins d'armes et de munitions, les caisses du Trésor, tandis que les canons tonnaient et que les crieurs publics parcouraient les rues de la ville en criant :

— Que Dieu donne la victoire à Notre Maître, Moulay Abd el-Hafid !

Le lendemain, il y eut « hédiya » au Dar-el-Makhzen. A la tête des gens de Marrakech, se trouvait Abd el-Medjid ben Abdesselam el-Ouarzazi, fils du pacha, et l'on présenta les cadeaux habituels, parmi lesquels on remarquait des négresses et des chevaux tout harnachés ; puis vinrent les Juifs avec Isaac Corcos à leur tête, et leurs piles de draps et de soieries. Moulay Abd el-Hafid était assis sur le trône de son frère, dans la Koubba qui sert de bureau au sultan, et il avait le Glaoui debout à sa droite et le Goundafi à sa gauche.

On donna les ordres pour piller la maison de Bel Arabi, le caïd des « fraiguia (gens de l'afrag) de Moulay Abd el-Aziz, et on y trouva, entre autres choses, une caisse pleine de louis d'or disposés par couches entre des caftans. (Voir note page 143.)

Puis Moulay Abd el-Hafid fit son pèlerinage aux tombeaux de Sidi bel Abbès es Sebti (de Ceuta) et de Moulay Abdallah ben Hussein el-Hassani, chérif de Tamesloht. Ensuite il décida de nommer Moulay Boubeker, khalifa pour le Haouz et le Sous, et Abd el-Medjid el-Ouarzazi, pacha de la ville de Marrakech ; enfin il donna l'ordre de sortir l'afrag en vue du départ prochain de sa mehalla en Chaouïa. Puis on adressa les lettres habituelles aux tribus et on les scella du cachet de Moulay Abd el-Hafid, fils de Moulay el-Hassan.

Les Rehamna, les Seraghna, les tribus du Haouz, sauf les caïds Anflous et Guellouli, les Chaouia, le Doukkala, l'Abda le reconnaissent successivement comme sultan.

Que se passait-il à Fez ? On y apprit la nouvelle de la proclamation d'Hafid sans grand étonnement, mais avec un certain mépris, non pour la personne de celui qui avait été acclamé et qui possédait les qualités pour l'être, mais pour ceux qui l'avaient proclamé, car tu sais qu'il n'y a d'ouléma qu'à Fez et que ce sont eux qui ont le privilège « d'asseoir » les sultans.

Bouchta el Baghdadi revient de Tanger, rappelé par Moulay Abd el-Aziz pour prendre le commandement de sa mehalla, qui attend toujours pour partir des jours favorables. Le sultan, furieux de voir son frère sur le point de le détrôner, en active les préparatifs, bien que les tribus du Sud n'aient envoyé personne.

Il s'est aperçu que les Fassis ont accueilli avec froideur la nouvelle de cette proclamation et il fait rassembler les savants à la mosquée de Karaouiyin, leur demandant de répondre aux deux questions suivantes :

— Le moment de la Guerre Sainte est-il venu ?

— Est-ce que le khalifa du Haouz, Moulay Abd el-Hafid, est fondé dans ses prétentions au trône ?

Les ouléma, après avoir bien réfléchi, répondent ainsi :

— Non, il n'y a pas lieu de décréter la Guerre Sainte, puisque les étrangers n'occupent Oudjda et Casablanca que durant le temps où doivent se régler les affaires des assassinats des leurs. Non, Moulay Abd el-Hafid n'est pas fondé dans ses prétentions, car il ne peut y avoir de véritable sultan que celui dont l'investiture est légale, c'est-à-dire Notre Seigneur Moulay Abd el-Aziz.

Sur ces réponses favorables, Moulay Abd el-Aziz part de Fez avec une mehalla d'environ 3 000 hommes (12 septem-

bre 1907) et arrive à Rabat (23 septembre), l'arrière-garde tiraillant suivant la coutume contre les tribus de la route, Beni Mtir, Guerrouan, Beni Ahsen.

Tandis que les Français sont à Taddert (11 septembre) et que les Zenata, les Ziaïda et les Oulad Ziane se sont soumis, tandis que la mehalla d'Aziz arrive à Rabat, en traversant un pays agité et fiévreux, Moulay Abd el-Hafid entre aussi en action : il envoie une mehalla de 3 500 hommes et de 4 canons, sous le commandement de Sidi Mohammed ould Moulay Réchid, en Chaouïa, pour entraîner les tribus dans son parti et gêner les mouvements des Français dans la région ; elle est formée en majeure partie de Rehamna et de Seraghna. (Elle quitte Marrakech le 16 septembre.) Elle passe par Settat et vient se camper entre Kasba Mediouna et Ber Réchid, ayant entraîné dans son sillage des Medakra, des Oulad Harris, Oulad Ziane, Oulad Saïd, Oulad Sidi Ben Daoud, Oulad Bou Ziri et des Mzamza.

Une autre mehalla hafidienne est en opérations dans le bled Haha, où se tient le caïd Anflous et le Makhzen se décide à envoyer contre elle des réguliers de Tanger (300) et de Rabat (400) (le 23 octobre).

En même temps (le 15 octobre), la mehalla de Moulay Abd el-Aziz quitte Rabat et se dirige vers celle du prétendant. Elle est commandée par Bouchta el Baghdadi, avec le chérif Moulay Zin, frère du Sultan. Et, puisque je te parle de ses frères, je te dirai qu'il avait emmené avec lui Moulay M'hammed, pour plus de sécurité et qu'il avait laissé à Fez, Moulay el-Kébir. On remarquait également dans cette colonne, Moulay Abd el-Malek, oncle de Moulay Hassan, et Sidi Abdelmalek ben Abdelkader, que l'on retrouvera plus tard dans le Rif. Elle comptait près de 4 000 hommes, une batterie d'artillerie de 3 canons et quelques mitrailleuses Maxim, 2 officiers instructeurs algériens, Sédira et El-Mahi.

Pendant la route, des contingents vinrent en renfort avec le caïd Kassem et le caïd Ould Bâ Mohammed Chergui, qui est actuellement (1925) caïd des Cheraga ; ce dernier était l'ennemi acharné de Bouchta el Baghdadi. Il le prouva bien en fuyant dès le premier engagement.

On fit étape par Kasba Temara, Sidi Yahia, Oued Cherrat, Sidi Ben Slimane, chez les Ziaïda, que les Français appellent maintenant Boulhaut. Là, un combat acharné fut livré par les Medakra, mais ils n'étaient pas seuls : ils étaient renforcés par une partie de la mehalla de Moulay Hafid, commandée par un certain caïd Rahou, qui avait un canon et de nombreux partisans Chaouïa. Bouchta résiste vigoureusement, mais sur le point d'être enveloppé, il donne l'ordre de se replier vers le camp, où l'ennemi nous poursuivit et nous fit la vie dure jusqu'à la nuit. La situation n'était pas tenable ; des obus tombaient sur les tentes, de sorte que pendant la nuit on abandonna le camp, marchant dans la direction de Bou Znika, toujours poursuivis par les Medakra, mais moins exposés que dans le camp. Au jour, la poursuite a cessé ; on campe à Kasba Skrirat (25 novembre) et on se trouvait le lendemain à Temara, chez les Oudaïa, où l'on resta quinze jours.

Il faut te dire que, dans cette défaite, beaucoup de bagages, de tentes, d'armes, de caisses de munitions, de mulets et de chevaux avaient été perdus ou abandonnés, malgré la discipline sévère que faisait régner Bouchta el Baghdadi, qui punissait sévèrement les coupables. Mais les différents caïds reha des troupes régulières ne l'aimaient pas pour cette raison et parce qu'ils étaient hafidistes, et qu'ils auraient préféré servir le nouveau sultan élu à Marrakech, que l'on disait ennemi déclaré des Chrétiens, qu'obéir aux ordres de Bouchta, qui recevait des instructions du général Drude et qui opérait de concert avec les Français. Aussi, pendant la

route, ces caïds vendaient leurs cartouches par milliers aux Chaouïa et laissaient aller leur tabor, comme du bois qui flotte sur l'eau. Bouchta fut ainsi débordé, trahi d'autre part par Ould Bâ Mohammed Chergui, qui, dès le début du combat de Sidi ben Slimane, tourne bride avec ses cavaliers. C'était un excellent homme de poudre et on ne peut lui reprocher cette défaite qui porta les partisans de Moulay el-Hafid au comble de l'enthousiasme et de la joie. Cette affaire apporta du coup au prétendant les adhésions d'Hammou el-Zaïani et d'Anflous.

La mehalla de Bouchta, après s'être reposée et refaite tant bien que mal, rentre à Rabat, où se trouvait toujours le sultan ; elle campe à l'Aguedal, non loin du Dar-el-Makhzen, et elle y restera inactive jusqu'en mai 1908.

Pendant ce temps, Fez était calme.

Le Rogui, Bou Hamara, se trouve toujours chez les Kebdana, à Kasba Selouane, où il entretient des relations avec les Espagnols pour se compléter en armes et en munitions. Bien que n'ayant plus grand monde avec lui, il cherche toujours à rétablir son prestige et à s'attirer des partisans ; il joue toujours son rôle de pseudo-sultan.

Il avait été suivi dans cette région par la mehalla d'Oudjda, qui campait à Saïdia ; mais cette dernière, depuis longtemps, ne recevait plus de solde ; elle ne se soutenait que par des razzias, qu'elle exécutait à droite et à gauche, même sur les tribus soumises au Makhzen. Elle n'avait plus même un semblant de discipline : ce n'était plus qu'une foule sans valeur et sans cohésion de maraudeurs ayant vendu leurs armes pour manger. Son chef, Abderrahman ben Abdessadok, fut lui-même volé : le caïd reha, Djilali es Serghini, lui prit sa tente, ses chevaux et ses bagages, lui expliquant qu'il devait s'estimer heureux de conserver la vie.

C'est dans ces conditions qu'elle resta cependant devant Selouane, bloquant tant bien que mal Bou Hamara. Nous l'y retrouverons plus tard.

Que devient Moulay Abd el-Hafid?

Aussitôt après sa proclamation, en diplomate habile, et pour s'attacher de puissants alliés, il épouse une fille de Si Madani el-Glaoui, Lalla Rebéia et une fille de Moha ou Hammou el-Zaïani, Lalla Rabaha. Cette dernière avait été donnée à Moulay el-Hassan, lors de sa dernière mehalla et elle était restée au harem de Marrakech, tandis que le sultan succombait à Dar ould Zidouh. Moulay Abd el-Hafid, qui tenait à l'amitié du grand guerrier des Zaïans, et qui pensait peut-être traverser son territoire pour regagner Fez, objet de ses convoitises, l'épousa et c'est une des raisons pour lesquelles Moha ou Hammou se rallia ouvertement à Moulay Abd el-Hafid, après la victoire de Sidi Ben Slimane que je viens de te raconter.

Il était temps de partir. Donc, avec sa cour, son Makhzen, où l'on remarque le grand vizir Si Madani el-Glaoui, Si Aïssa ben Omar, ministre des Affaires étrangères, le chérif Si Mohammed el-Bouâzzaoui, dont l'influence en Chaouïa était très grande, ses femmes et ses négresses, ses contingents de Rehamna, de Glaoua et de tribus du Haouz, quelques canons et des mitrailleuses venant de Marrakech, Moulay Abd el-Hafid quitte cette ville dans les premiers jours de décembre par Zaouia ben Sassi et Tamelalt el Djedid.

Mais là, il commence à avoir des difficultés avec les Seraghna, partisans d'Aziz, qui ont pris les armes à l'instigation d'un marabout, Si Mohammed ben Daoud. Après quelques opérations sans importance et de longs palabres, ils se soumettent et la mehalla peut aller camper à El Kelâa, qui est leur capitale (29 décembre 1907).

Après un séjour assez long à El Kelâa, Moulay Abd el-Hafid traverse la plaine de ses amis, les Rehamna, et il arrive à Mechra ech Chaïr, qui est un gué sur l'Oum er Rebia, un peu au-dessus de l'oued Guisser (26 janvier 1908) et c'est là que lui parvient la nouvelle de sa proclamation par les gens de Fez (elle avait eu lieu le 4 janvier).

Les notables de la ville, inquiets de l'inertie de Moulay Abd el-Aziz et des progrès des troupes françaises en Chaouïa — la mehalla d'Ould Moulay Rechid vient d'être battue à Kasba Mediouna (1-1-1908) — les chorfas, les ouléma et tous ceux qui sont là d'habitude se sont réunis à la mosquée de Moulay Idriss. Ils ont pesé le pour et le contre, ils ont critiqué la conduite du sultan, qui persiste dans ses emprunts à l'étranger (il vient de demander 2 millions et demi à la France), ils ont jugé qu'il fallait proclamer Moulay Abd el-Hafid, mais que le nouveau sultan devrait se soumettre à des conditions rendues nécessaires par l'état présent du Maghreb : la première était de conduire sans retard la Guerre Sainte, la seconde d'abolir les droits des entrées dans les villes et dans les marchés, enfin la troisième de ne tolérer l'existence des Européens que dans les ports, où ils devront habiter le Mellah. (Lorsque Moulay Abd el-Hafid fut à Fez, il ne put ou ne voulut pas exécuter les demandes des notables et prescrivit même de doubler les droits d'entrée pour emplir son Trésor.) Après avoir désigné Si Abdesselam el-Mrani pour représenter le sultan à Fez, ils envoyèrent une délégation pour porter cette nouvelle à Moulay Abd el-Hafid, délégation qui vint à Mechra ech Chaïr.

Le nouvel élu est heureux de les voir et il envoie des émissaires avec des lettres à Marrakech pour y proclamer la Guerre Sainte. Il fait dire à El-Mrani de faire la même chose pour Fez et de lui envoyer des troupes nombreuses et fortes. Plusieurs milliers d'hommes lui arrivent bientôt, mais ils

ont presque tous le vieil armement, et les balles et la poudre leur manquent, les magasins de la kasba sont épuisés. D'une manière générale, les tribus répondent peu ou pas à cet appel. Dans tous ces contingents qui viennent à Mechra ech Chaïr, on ne voit ni Abda, ni Chiadma, ni Haha, ni Doukkala, ni gens du Sous et du Drâa.

C'est également à Mechra ech Chaïr que rejoint le fidèle lieutenant, Sidi Mohammed ben Moulay Rechid, qui est malade et qui a laissé les troupes de Chaouia sous la direction d'Amor el-Sektani. Il lui raconte ce qui se passe dans le Nord : les Français ont un nouveau chef (général d'Amade, débarqué le 5 janvier) qui n'applique pas la même méthode que le précédent, et qui laisse des postes bien armés aux points qu'il a conquis. Il y a maintenant des troupes partout : à Bou Znika, à Fedhala, à Mediouna, à Settat, à Ber-Rechid. Et l'on envoie des renforts aux combattants avec le chérif Moulay Mamoun.

Moulay Abd el-Hafid reste toujours à Mechra ech Chaïr : il attend, il écoute, il est incertain. C'est le moment où les Français ont battu Amor el-Sektani dans le pays des Medakra (8 mars). El-Bouâzzaoui, qui avait été envoyé à la rescousse, vient de se replier défait sur le camp de Mechra ech Chaïr (7 avril) et, parfois, on entend la grosse voix des canons. Que faire? Qu'a-t-on fait depuis trois mois? Moulay Abd el-Hafid tient conseil : certains veulent retourner à Marrakech ; d'autres veulent rester là, se fortifier, défendre le passage de la rivière et triompher de l'ennemi avant de regagner Fez : les Berbères de Moha ou Hammou vont venir et le nouveau sultan, victorieux, fera une entrée triomphale à Fez, béni de tous. Mais l'ennemi viendra-t-il jusqu'à l'oued? D'autres enfin, parmi lesquels El Bouâzzaoui, montrent au sultan les dangers de sa situation incertaine ; il vaut mieux prendre la route de Fez et Moulay Abd el-Hafid,

avec l'argent et les concours des notables fassis, pourra dresser ses étendards, quand le temps sera venu.

Moulay Abd el-Hafid se rend à ces raisons ; les renforts qu'il a envoyés pendant cette période ont diminué ses effectifs qui ne se renouvellent pas ; il n'a presque plus personne autour de lui, à peine un millier d'hommes, une dizaine de mitrailleuses et quatre canons ; mais ses amis sont là : El-Madani, Si Aïssa, El-Bouâzzaoui et les fidèles Zaïans de Moha ou Hammou qui forment sa garde. Il décide de gagner Fez par l'Est. On glisse dans le pays des Beni Meskine (21-23 avril) puis on passe par Melgou, Sokhrat Djaja, Aïn Maza chez les Beni Khiran, Sidi Ahmed ould Bessir et Sidi Bou Atrous chez les Smahla et l'on arrive (le 4 mai) à l'Oued Grou, à Mechra Achrin Zouj, où l'on souffle un peu. De là, Moulay Abd el-Hafid, par Moulay Bou Azza, Oulmès et l'Oued Beht gagne les environs de Meknès ; il fait une entrée solennelle dans la ville (le 15 mai) et les habitants lui font une belle réception, tandis que les troupes du guich viennent s'incliner devant lui et l'acclamer.

Pendant que Moulay Abd el-Hafid avançait ainsi vers Meknès, les tribus Chaouïa avaient reçu l'ordre du sultan de faire la trêve et de lui renvoyer les troupes qu'il avait dans leur région. Les tribus fatiguées et épuisées comprirent qu'on les abandonnait ; elles se soumettent l'une après l'autre au général d'Amade : toute la région aspirait à la paix.

L'autre sultan, Moulay Abd el-Aziz, qui se trouvait toujours à Rabat, avait essayé de s'opposer au mouvement de son frère sur Fez.

En mai 1908, la colonne de Rabat, commandée par Bouchta el Baghdadi, fut rassemblée à Salé, vers les jardins qui sont derrière la ville, pour marcher sur Fez et empêcher l'entrée de Moulay Abd el-Hafid dans cette capitale. De Salé, la co-

lonne gagne Kenitra (1), Sidi Aïech, Mechra er Remla où elle resta. Le chérif en était Moulay Zin, le guide dans la région, le caïd Bel Aroussi des Beni Ahsen. Les contingents étaient des réguliers, sous les ordres du caïd reha, Ben Dahan el-Abdi, des Cherarda et quelques Beni Ahsen. Ce fut à l'arrivée à Mechra er Remla, que vint la nouvelle propagée à travers le pays que Moulay Abd el-Hafid, qui avait rejoint Meknès en passant par le territoire Zaïan, venait d'être reçu à Fez dans un enthousiasme merveilleux : il apparut aussitôt à ces gens, dont beaucoup étaient partisans d'Hafid, que la colonne n'avait plus d'objet, le fait étant accompli. Bouchta reçut une lettre du nouveau sultan, lui demandant de passer avec tout son monde à son service et promettant à tous de très bonnes situations près de lui. Il ajoutait que, par ailleurs, ses partisans Cherarda et Beni Ahsen étaient postés à l'oued Beht pour lui disputer chèrement le passage. Bouchta refusa de trahir et il donna l'ordre à ses troupes de retourner à Rabat... et la mehalla, sans avoir reçu ou tiré un seul coup de fusil, revient camper à l'Aguedal.

Moulay Abd el-Hafid est entré à Fez, escorté par 1 500 soldats environ (6 juin 1908) et aussitôt, un peu partout, tant est grand le rayonnement de cette ville qui brille comme le soleil, de nouvelles adhésions se produisent de toutes parts (El Ksar, Tétouan).

Quant à lui, il a fait chercher dans tous les coins du Dar-el-Makhzen les trésors laissés par Aziz et ne trouvant rien, il a convoqué les notables, même ceux qui ne sont pas de son parti et il leur a dit :

« Je suis heureux de votre proclamation (de janvier) et de votre réception et je suis prêt à étudier avec vous toutes

(1) Actuellement Port-Lyautey.

les réformes bonnes et utiles pour une situation meilleure que celle laissée par mon frère Abd el-Aziz — que Dieu lui pardonne ! — Mais reconnaissez avec moi que les conditions que vous avez posées ne sont pas acceptables ; vous êtes trop exigeants et votre haine respectable vous aveugle. Pour les Européens, il est impossible de les forcer à vivre dans les Mellahs et les puissances ne le toléreraient pas, mais il est facile de leur interdire l'entrée de Fez et de Marrakech. Quant aux deux autres conditions, elles dépendent l'une de l'autre : pour faire la guerre, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Et d'une part, je trouve un Trésor vide, gaspillé follement par celui qui était ici avant moi ; et d'autre part, vous voulez que j'abolisse tous les impôts et que je ne fasse aucun emprunt. Il m'est donc impossible de remplir mon devoir le plus cher, celui pour lequel vous m'avez proclamé. En conséquence, je décide d'augmenter tous les droits et tous les impôts, pour que le Trésor s'emplisse, s'il plaît à Dieu, et je vous présente l'amin el oumana qui sera chargé de l'exécution de cette décision... »

Les notables se regardent et s'étonnent, mais ne disent rien.

Puis voici Bouchta el-Baghdadi, qui vient de Rabat pour offrir ses services à Moulay Abd el-Hafid et il est reçu avec son frère, Saïd. Le sultan est content de s'attacher cet homme de guerre énergique et il nomme Saïd caïd des Oulad Djamâa. Mais l'ancien caïd prévenu, Ould Bâ Mohammed Chergui, arrive au palais et offre au sultan pour garder sa place 50 000 douros (250 000 francs) ; alors Moulay Abd el-Hafid fait mettre en prison les deux frères, Bouchta et Saïd el-Baghdadi, et se saisit de tous leurs biens (1).

(1) Après trois mois de prison, Bouchta el-Baghdadi fut nommé pacha de Ksar-el-Kébir provisoirement.

Les Fassis commencent à critiquer vivement les actes de leur nouveau maître.

Cependant Moulay Abd el-Aziz ne se tient pas pour battu, malgré les défections de nombre de ses soldats qui passent de l'autre côté, croyant être mieux payés. Il consulte à ce sujet bien des gens qui ne savent que lui répondre. M. Regnault et M. Gaillard qui se trouvaient alors à Rabat, ne purent dire « grand-chose », car tout le monde était indécis. Des ouléma lui dirent qu'il ne pouvait qu'aggraver sa situation en restant inactif à Rabat, et qu'il devait chercher une solution soit vers Fez, soit vers Marrakech. Moulay Abd el-Aziz demande son avis à Sidi Mohammed ben Daoud, de Boujad, qui lui répond qu'il doit marcher sur Marrakech à la tête de sa mehalla, en longeant les Chaouïa et les Beni Meskine ; il pénétrera ensuite sur le territoire des Seraghna, qui lui sont restés fidèles : là, il n'aura qu'à tendre la main au Mtougui, qui tient victorieusement la campagne autour de Marrakech et qui vient de battre le caïd hafidiste, El Aïadi Abdel-Rahmani. C'est le parti que prend Moulay Abd el-Aziz : il laissera ses femmes et ses domestiques au Dar-el-Makhzen de Rabat ; en cas d'échec, il demandera aux Français de pouvoir se replier en Chaouïa, sur la zone qu'ils occupent ; en cas de succès, fortifié par les tribus du Sud, il marchera sur Fez. Il prend aussi la précaution de conduire Moulay M'hammed, son frère, au Dar-el-Makhzen de Casablanca, où il restera sous la surveillance des Français, car il craint que, pendant son absence, les Zaër ne le proclament sultan.

On fait les préparatifs de départ et la colonne quitte Rabat le 12 juillet 1908 : elle comportait un certain nombre d'Européens des missions militaires : le commandant Farriau, le capitaine Rondenet, le médecin-major Fournial, le lieutenant Maréchal, qui fut plus tard assassiné à Fez, les lieutenants algériens Sédira et El-Mahi ; le docteur anglais Verdon, méde-

cin du Sultan et l'instructeur anglais Bolding, qui avait été appelé au service du Makhzen en 1903, par Mac Lean. Ce dernier se trouvait alors dans son bled (en Angleterre?).

La colonne qui comportait peu de gens du Gharb et surtout des gens du Haouz, avait été renforcée par 3 000 cavaliers Chaouïa environ, de différentes tribus, Zenata, Mediouna, Ziaïda, Medakra, Oulad bou Ziri, Oulad Hariz, Oulad Ziane. Elle était commandée par le ministre de la Guerre, Ben Abd el-Ouahad. La succession à ce ministère se fit ainsi : El-Guebbas, qui était venu à Tanger, pour organiser la campagne contre le Raïsouli, avait été nommé représentant du sultan à Tanger. Son fils, qui était son khalifa, le remplace pendant un mois, puis il est remplacé par Si Othman Djerari, lequel, parti dans les premiers jours de juin 1908 à Oudjda, en qualité de commissaire du sultan auprès du gouvernement français, avait été remplacé à son tour par Abd el-Ouahad.

Le grand vizir était Sidi Abdelkrim ben Slimane : il était à la colonne. Si Feddoul Gharnit avait dit qu'il était trop vieux pour sortir et le vieux renard présageait la défaite. Le caïd méchouar, Si Driss ben Yaïch, était tombé gravement malade à Rabat — il devait mourir peu après — et son khalifa, Bouchta ben Filali, étant mal vu du Makhzen, on avait désigné pour l'intérim, un Bokhari, Saïd ben El-Merabet.

Le sultan Moulay Abd el-Aziz était également là, avec quelques femmes, concubines et esclaves, au nombre d'une douzaine, ayant laissé les autres dans ses maisons de Rabat, de Meknès. Il y avait peu d'entrain et pas de confiance. Chacun sentait, sans le dire, que le gouvernement d'Abd el-Aziz tombait en déconfiture, et la plupart des soldats de la colonne, étaient prêts à tourner casaque, même sans combat.

On prit avant le départ quelques précautions : on dirigea sur Safi une harka avec Moulay Zin et le caïd Si Mohammed ben Aïssa, pour occuper le port et de là diriger des colonnes

d'opération, à l'aide des caïds régionaux, vers le Mtougui, pour aider ce partisan d'Aziz, hostile au parti Glaoui. On envoya aussi sur Mogador les gens qui penchaient vers Moulay Abd el-Hafid, avec l'aziziste El Hadj Omar Tazi, qui avait la mission secrète de surveiller le caïd Anflous. Instruit par l'exemple de ses aïeux, le sultan craignait d'être assassiné et il s'était débarrassé de tous les suspects, pour avoir la tranquillité en campagne. Il tenait en outre à tenir au moins les ports, puisque Fez venait de lui échapper.

Moulay Abd el-Hafid fut prévenu de l'offensive que voulait tenter Aziz, mais je crois qu'il manquait d'argent, car il avait fait sortir son afrag, mais il ne put partir (30 juillet). Alors il envoya une mehalla avec Si El-Madani et Si Aïssa ben Omar, avec les contingents et cinq canons, qui devait gagner Marrakech en traversant le pays Zaïan.

C'est le moment aussi où les tribus de l'Est s'agitent à nouveau, sous l'influence du Rogui Bou Hamara, qui trouve le moment propice pour jouer un rôle et qui s'est dirigé sur Taza, où il excite les Ghiata et les Haïaina (23 juin) qui ont commencé à tuer leurs caïds.

La colonne de Moulay Abd el-Aziz partit donc le 12 juillet de Rabat et la première étape fut Temara. Puis l'on tint route par les Zemmours, les Beni Khiran ; on fut à Sokhrat Djeja, puis à Dar ould Chafaï, près de l'Oum er Rebia, où l'on resta quinze jours ; de là partit en mission le caïd Mtaï avec quelques cavaliers, chez les Rehamna, mais il ne resta que deux jours absent. Reçu d'abord aimablement par les gens du pays, il avait été quelques heures après attaqué durement et était rentré avec tout son monde débandé, après avoir eu deux chevaux tués sous lui. Enfin, on passa la rivière à Mechra ben Khallou, et par les Oulad Cherki on vint à Dar Allal ech Cherkaoui (9 août), puis à El Kelâa des Segharna (10 août) où l'on vit arriver le fils de Driss

ben Yaïch, Si Mohammed el-Hassan (le chambellan actuel) accourant de Rabat, pour annoncer au sultan la mort de son père. On resta cinq jours à Kelâa dans l'incertitude et les gens de la mehalla commençaient à perdre confiance; les avis les plus divers étaient émis : les uns voulaient retourner à Rabat, les autres se diriger franchement sur Marrakech, un troisième clan opinait pour Demnat. Enfin on part et on s'arrête à l'oued Tessaout. Du camp, on fit une souga contre Dar ould Jakir, où se trouvaient des troupes hafidistes, en avant-garde, sous le commandement du caïd Omar el-Sektani. La souga eut un plein succès, on fit des prisonniers et l'on pilla le Dar. El-Sektani se réfugia dans la montagne et l'on retourna au camp de l'oued Tessaout, un peu regaillardis par ce succès. Il y eut quelques jours de repos et l'on apprit qu'une mehalla assez importante s'était rassemblée au pied de l'Atlas, sous le commandement d'El Ayadi el-Rahmani. Abd el-Aziz fait appel à tous les Segharna azizistes, auxquels il fait distribuer des armes et des munitions; il paie la solde et ces préparatifs terminés, décide d'aller contre El Ayadi, qui se trouvait assez loin de là vers Bou Ajiba, sur la rive gauche de l'oued Tessaout.

Nous partîmes à 2 heures du matin et nous marchâmes jusqu'à 7 heures. Les fantassins, montrant peu de zèle ou ne pouvant marcher, étaient grimpés en croupe sur les chevaux et les mulets. Tous les cavaliers avaient derrière eux un homme à pied. Cette marche très pénible, sans ordre, était une erreur; il y avait là 3 000 chevaux environ, mais qui arrivèrent très fatigués, bien qu'on ait dit de les décharger toutes les heures. Chacun allait à son pas sans joie, comme isolé. La colonne s'allongeait sur une longueur de 5 à 6 kilomètres et, plus on approchait du but, plus les retardataires devenaient nombreux ou profitaient de leur éloignement pour disparaître.

Lorsque le gros des premières troupes fut arrivé devant le camp d'El-Ayadi, qui s'était retranché et laissait venir à lui ce flot désuni et déjà désemparé, le combat s'engagea, mais il dura à peine dix minutes. Bien des gens étaient encore loin du lieu de l'action, que des cavaliers Chaouïa des Medakra, des Oulad bou Ziri battaient précipitamment en retraite, mettant le désordre à son comble. Ces derniers, presque sans combattre, trahissent et tournent bride, abandonnant leurs armes, leurs munitions, les mulets de bagages, poursuivis par les gens d'El-Ayadi, Rehamna et Glaoua et ils prennent la direction de leur ancien camp dans un désordre effroyable, au milieu de coups de fusil provenant d'amis et d'ennemis, on ne savait plus au juste et chacun sentant l'heure du pillage proche ne pensait qu'à sa défense personnelle. Les canons sont abandonnés à terre et l'on enfourche leurs mulets porteurs pour fuir plus vite. C'est une déroute générale, presque sans combat. Par là-dessus, les gens du pays qui rôdaient autour de notre camp avaient lâché l'eau dans les seguias et les cavaliers même ne pouvaient passer qu'avec difficultés : on pillait déjà le camp et les propres caisses du sultan. Celui-ci contemplait tristement ce spectacle d'une troupe en panique, fuyant au hasard, sans savoir où, n'ayant aucun maître, ne pouvant entendre aucune voix pour la regrouper et la raffermir. Des balles commencent à siffler dans le camp et l'on ne sait pas si ce sont des ennemis, des gens du pays ou des nôtres qui nous tirent dessus. D'ailleurs peu importe : la place n'est pas tenable ; les soldats d'El-Ayadi vont arriver et tristement Abd el-Aziz, qui apprend que son ministre de la Guerre vient d'être blessé, et qui voit son frère, Moulay-Youssef, père du sultan actuel, atteint à la cuisse, comprend que la partie est perdue pour lui. Il fait monter ses femmes sur des mulets et bat en retraite vers le Nord, uniquement protégé par sa garde personnelle.

L'engagement contre El-Ayadi avait eu lieu entre 7 et 8 heures du matin ; vers midi, le camp de l'oued Tessaout était complètement déblayé, et la plupart des partisans d'Abd el-Aziz étaient en fuite vers l'Oum er Rebia, laissant la Kelâa à gauche.

Toute la nuit, ce fut un défilé continuel de petits paquets de fuyards, se heurtant, se tuant, soit parce qu'ils se prenaient réellement pour des ennemis, soit parce qu'ils voulaient piller les survenants, leur dérober leurs armes, leurs munitions, leur argent ou leur monture. En outre, chaque fois que l'on passait à proximité de douars, on était salué par la fusillade de gens embusqués derrière leur enceinte ou dans leurs maisons : ce qui signifiait qu'il n'y avait pas d'asile à chercher là. Entre les passages, ils sortaient pour voir les résultats de leur tir et laissaient, quand il y en avait, les cadavres nus sur le sol. Aucune direction, aucun ordre, aucun effort des chefs pour arrêter et grouper les fuyards. C'était une déroute lamentable d'hommes affolés, complètement ou à moitié nus et Si Kaddour ben Ghabrit, que M. Regnault avait envoyé en Chaouïa pour nous rejoindre, put rassasier ses yeux d'un beau spectacle.

Enfin, après la traversée de l'Oum er Rebia, que l'on fit où l'on put, à Mechra Bou-Hassina, à Mechra El-Khalifa, à Mechra ech-Chaïr, la poursuite des partisans d'Hafid s'arrêta et tous les éléments non réguliers de la colonne se dispersèrent, rentrant chez eux, ou allant où bon leur semblait. Les réguliers traversèrent le territoire des Beni Meskine et par les Oulad Sidi ben Daoud, arrivèrent à Settat : le sultan était avec nous.

Plusieurs fois en cours de route, les membres de la mission militaire française furent sur le point d'être assassinés, sous les prétextes les plus divers ; mais on fit comprendre à ces excités de quelle répression terrible serait suivi un tel mas-



UNE HARKA DANS LE GRAND ATLAS

LE CAÏD FAIT HALTE UN INSTANT AUPRÈS D'UN PUITS

(Cliché du Dr Hérisson).



VISITE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, GUILLAUME II,

à Tanger, le 31 mars 1905. On le reconnait sur le cheval blanc. Immédiatement derrière le caïd marocain monté, le caïd MAC LEAN en uniforme particulier, soutaché d'or et torsades aux épaules.

sacre. Le commandant Farriau fit tenir un message au colonel Brûlard, et une colonne française vint à l'avance de notre troupe débandée : l'arrivée de ces soldats sauva la vie de beaucoup d'entre nous ; à partir de Settat, on se sentait en sûreté. D'ailleurs, tous les contingents qui pénétraient dans la zone française par Settat étaient désarmés par ordre du général d'Amade. Par Ber Rechid et Mediouna, nous arrivâmes à Casablanca, et le long de la route, les postes français sortaient et présentaient les armes au passage du malheureux sultan.

A Casablanca, un conseil se réunit composé du ministre de France, M. Regnault, et des généraux d'Amade et Lyautey, pour discuter sur le sort d'Abd el-Aziz, sur la conduite à tenir en présence de ces événements. Des gens affamés accoururent un peu partout en zone française, et les Français soulagèrent de leur mieux tous ceux qui se présentèrent. Enfin Moulay Abd el-Aziz qui ne perdait pas courage et qui cherchait de nouveaux partisans, accepte de partir pour Tanger avec une bonne rente (3 000 francs par mois) ; il renonce à tous ses droits au trône et le voilà qui s'embarque (24 novembre), tandis que la plupart de ses anciens soldats rejoignent la mehalla de Moulay Abd el-Hafid et que la mission militaire française reste, jusqu'à nouvel ordre, à Casablanca. Mais tout ce que je viens de te raconter depuis notre arrivée à Settat est certainement mieux dit dans tes livres.

Dès que la nouvelle de cette défaite, qui était totale et définitive, fut répandue dans le pays, la situation de Moulay Abd el-Hafid, qui était encore branlante comme une pierre posée sans ciment, fut consolidée au plus haut point. Fez tire le canon, les souks sont parés de mouchoirs de soie et l'on fait la fête pendant sept jours. Des villes reconnaissent comme sultan Moulay Abd el-Hafid ; et pendant deux mois

(août et septembre), on apprend de nouvelles adhésions : les Deux-Villes (Rabat-Salé), Larache, Mazagan, Azemmour, Oudjda, Safi, Mogador où les Hafidistes viennent d'assassiner le caïd Anflous (1er septembre).

Il y a bien encore quelques partisans d'Abd el-Aziz, çà et là, qui sont restés fidèles : Arzila, qui résiste victorieusement aux attaques d'Er Remiki, pacha d'El Ksar et partisan d'Hafid, mais il y a dans Arzila un homme de guerre, Bou Aouda. Les Segharna, le Mtougui, qui a continué ses progrès dans le Haouz et qui bloque Marrakech, après avoir battu les troupes de Si Thami el-Glaoui à Frougua. Mais Si el-Madani et Si Aïssa ben Omar arrivent de Fez avec leurs contingents, ils ont avec eux Moulay el-Kébir, frère du sultan, qui avait rejoint Fez, dès la proclamation d'Hafid à Marrakech. Ils sont venus par le territoire Zaïan et l'Atlas et descendus sur Demnat et Marrakech. Cette mehalla avait pour mission de combattre le Mtougui, qui était aziziste, et qui, avec El Hadj Omar Tazi, à Mogador, formait bloc contre le nouveau sultan.

Mais, lorsque ces forces arrivèrent à Marrakech, les chefs comprirent que leurs adversaires étaient plus forts qu'eux et ils réfléchirent. Si Aïssa ben Omar dit : « Je me demande pourquoi nous nous battrions. Nous n'avons qu'à faire la paix. Nous pouvons très bien nous entendre. Nous tenons le Sud à nous trois. Il faut se réconcilier et partir ensemble vers Fez. »

Ainsi fut fait : des négociations furent entreprises par lui et le Mtougui et le Glaoui tombèrent d'accord. La paix fut conclue, les intérêts de chacun étant respectés.

Tous alors revinrent vers Fez par Rabat, faisant cause commune et le grand vizir, Si el Madani el-Glaoui, qui était alors remplacé provisoirement à Fez par Si Abbes el-Fassi, ramenait avec des membres de la famille de Moulay Abdelhafid,

une partie de sa maison, ses chevaux, ses sloughuis de chasse et ses fauconniers. Tous les anciens azizistes furent assurés qu'il ne leur serait fait aucun mal ni dans leur personne, ni dans leurs biens (février 1909). Mais en arrivant à Rabat, quelqu'un faussa compagnie : ce fut Moulay Kébir, qui, se réfugiant chez ses amis, les Zemmour, cherchera dans la suite à soulever les tribus contre Moulay Abd el-Hafid en se posant nettement en prétendant au trône. Et cela, je te le raconterai une autre fois.

Moulay Abd el-Hafid vint à Rabat (fin octobre 1908) et lorsque Moulay Abd el-Aziz fut embarqué pour Tanger (1) et que Casablanca eut reconnu son pouvoir (25 novembre), il fit savoir qu'il désirait avoir ses frères auprès de sa personne : Moulay Zin et Moulay M'hammed.

Or ce dernier n'était pas resté inactif après la défaite d'Abd el-Aziz et des partisans étaient venus lui remettre des lettres de différents points du Maroc, qui disaient en substance : « Débrouille-toi, si tu veux être sultan. Nous pourrons t'aider. » Il fit même faire son cachet et on craignait de le voir filer vers le Sud, chez les Rehamna, qui étaient prêts à le soutenir à nouveau. C'est pour cela que Moulay Abd el-Hafid voulait le reprendre pour le mettre dans l'incapacité de nuire.

Moulay M'hammed quitte Casablanca et gagne Kasba

(1) Il devait y rester jusqu'à sa mort survenue le 10 juin 1943, des suites d'une affection cardiaque. Il fut inhumé le 12 juin dans la nécropole des sultans alaouites, à Moulay Abdallah (Fez) auprès de ses frères Moulay Abd el-Hafid et Moulay-Youssef. Une délégation du sultan était allée à Tanger pour accompagner la dépouille mortelle (le vizir Bargach, le chambellan Mohammed ben Yaïch et le caïd Faraji). S. M. Sidi Mohammed ben Youssef conduisit le deuil de bout en bout, à pied, en avant de tout son Maghzen et d'un cortège de milliers et de milliers de personnes.

Skrirat, où les Arab et les Zaër le reconnaissent : il est venu à l'avance de son ami, El Hadj ben Aïssa, avec lequel il doit rejoindre le Sud. Et ces gens arrivent à Temara ; il y a une centaine de cavaliers avec le caïd Es Souissi et el Hadj ben Aïssa qui entretient le prétendant... et lui fait prendre doucement la route de Rabat, où il passe la nuit. Puis, le lendemain, on le dirige sur Fez avec une forte escorte. Le malheureux était encore une fois prisonnier. On ne lui mit les fers aux pieds qu'à Nzala Farradji, dernière étape avant Fez, car cet homme avait un tel renom dans les tribus que le sultan pouvait craindre un soulèvement général, si on l'avait vu dans cette situation. Arrivé à Fez, Moulay Abd el-Hafid le fit mettre dans une koubba les fers aux pieds (1).

La mission militaire française subit quelques changements, peut-être à la suite de l'affaire de Bou Ajiba. Le commandant Farriau fut remplacé par le commandant Mangin qui était alors chef de la police internationale de Tanger (Tabor de police) : il eut comme adjoint le capitaine Brémond. Les médecins furent les médecins-majors Bellot et Cristiani.

En septembre, on envoya le lieutenant Sédira à Tanger, auprès de Si Mehdi el-Menehbi, l'ancien ministre anglophile, pour surveiller ses agissements. Tu te rappelles qu'au retour de La Mecque, il était resté à Tanger dans la maison qu'il avait fait bâtir et où il avait rassemblé tout son bien, et qu'il s'était fait protégé anglais.

Il y avait là aussi une figure de connaissance, le caïd Mac Lean, qui reprit ses relations avec le sultan détrôné, dès son arrivée à Tanger.

(1) Moulay M'hammed, le borgne, que nous avons connu au palais de Rabat où il vivait en résidence libre sous le sultan Moulay-Youssef, était un lettré, qui se confinait dans ses lectures et ses travaux.

Il y mourut le 15 septembre 1946. Dans la même période, Moulay-Kébir vivait à côté avec sa famille, jusqu'en 1939 où il mourut.

Un peu plus tard, lorsque le sultan Moulay Abd el-Hafid, ayant accepté l'acte d'Algésiras, fut reconnu par toutes les puissances d'Europe, la mission militaire française fut dirigée sur Fez (fin décembre 1908) et Si Kaddour ben Ghabrit avait été envoyé à l'avance pour solliciter du nouveau sultan sa venue à Fez. Dès que les officiers arrivèrent, ils furent présentés, mais ce fut une réception indifférente et banale...



IV

LE RÈGNE DE MOULAY ABD EL-HAFID
(19 août-24 novembre 1908 au 30 mars 1912).

I

PREMIERS PAS ;
PREMIÈRES OPÉRATIONS DE GUERRE : AÏT YOUSSI ET BENI MTIR

Les débuts du nouveau sultan sont difficiles : une chose très importante manque dans sa caisse et dans celle de l'État : l'argent. On a emprunté partout et tout s'est envolé. Que faire sans argent? rien. Des tribus sont restées cinq et huit ans sans payer les impôts ; elles sont épuisées par les guerres. Il est impossible de continuer la lutte en Chaouïa, où les tribus s'accommodent fort bien du voisinage des Français, qui font régner l'ordre et la paix dans les villes et dans les souks. Mieux vaut cesser, attendre des jours meilleurs.

Moulay Abd el-Hafid comprend qu'il faut faire la paix avec les étrangers et se soumettre à l'acte d'Algésiras, et il le fait dire dans les mosquées (décembre 1908). Ce n'est qu'après cette sorte de soumission que les puissances reconnaissent Moulay Abd el-Hafid comme sultan.

Tout est comme avant et l'histoire recommence avec Moulay Abd el-Hafid comme elle avait été avec Moulay Abd el-Aziz, avec les mêmes personnages qui semblent revivre à nouveau ; et c'est le Raïsouli qui demande et qui obtient

le gouvernement des Djebala ; cela, je te l'ai déjà dit (page 229) et c'est Bou Hamara qui regroupe ses partisans et qui veut recommencer ses anciennes aventures, et ce sont les Aït Youssi et les Beni Mtir et les révoltés habituels qui redressent la tête et qu'il va falloir combattre.

Le ministre de France, M. Regnault, se rend à Fez auprès du sultan (31 janvier 1909) pour fixer ce qui maintenant doit être fait. Moulay Abd el-Hafid désire que les Français évacuent Ber-Rechid et Mediouna, et ne restent à Casablanca que provisoirement, le temps que sa mehalla soit rassemblée à Rabat, pour apporter le calme dans la région. Moulay Lamine est remplacé en Chaouïa par Si Mohammed el-Mrani. Il a vu les instructeurs français à l'œuvre et il est très content de leur concours, si bien qu'il nomme le commandant Mangin chef de tous les instructeurs (22/2). Il va recevoir des renforts ; il compte sur un effectif de 15 à 20 000 hommes de troupe. Son grand vizir et parent, Si Madani el-Glaoui est en route pour Fez avec les contingents du Sud ; il pourra bientôt installer ses soldats à Oudjda.

Tandis que ces contingents du Sud qui sont moins nombreux qu'il espérait, arrivent à Fez (15 mai) — il y a là Si Madani el-Glaoui, Si Aïssa ben Omar, Si Abd el-Malek el-Mtougui, avec les contingents de leurs tribus, les caïds des Rehamna, du Goundafa, du bled Ahmar, avec leurs hommes, soit environ 4 000 hommes. Doukkala, Haha et Sous ne sont pas représentés — Moulay Abd el-Hafid envoie des ambassadeurs en France pour régler les questions pendantes en Chaouïa et dans l'Est : il désigne Si el Hadj Mohammed el-Mokri, ministre des Finances et Si Abdallah el-Fassi, qui avait assuré le vizirat des Affaires étrangères, pendant l'absence de Si Aïssa ben Omar (19 mai).

Le pays respire un peu : il attend. La Chaouïa est calme ; les Français ont un nouveau chef (général Moinier, qui rem-

place d'Amade, le 22/2) mais les Berbères, suivant leurs habitudes, s'agitent et Moulay Abd el-Hafid est contraint d'entretenir en même temps trois mehallas : une contre les Aït Youssi, une contre les Beni Mtir et une troisième en surveillance du côté de Bou Hamara.

La mehalla dirigée contre les Aït Youssi fut rassemblée en février sous le commandement de Saïd el Baghdadi, que le sultan a libéré, puis de Si Mahboub, oncle de Moulay el-Kébir. Un tabor d'infanterie était commandé par Bou Aouda, qui avait fini par embrasser le parti d'Hafid. Comme artillerie, il y avait un canon Hotchkiss, deux canons français de 80 de montagne, et une dizaine de mitrailleuses Garner, sous le commandement du lieutenant Ben Sédira et de l'adjudant Rouchon. Le commandant de toutes les troupes régulières était le caïd reha, Belkhir et Tizniti.

De Fez, cette mehalla gagne Sefrou où elle campe sous les oliviers (3 mars). Il y eut une forte attaque peu de jours après l'installation du camp (6 mars) mais l'artillerie déblaya le terrain et les Aït Youssi, qui ne s'étaient révoltés que pour ne pas payer d'impôts, versèrent ce qu'ils purent en chevaux, en bœufs, en moutons, en mulets. Seule une fraction s'obstina dans la résistance, celle des Aït Ali et du camp de Mestara ed Djorf, il fallut diriger plusieurs souga contre eux : ils avaient à leur tête un homme de valeur, Mohammed ou Ghami, mais ils furent contraints de se soumettre, de verser leurs contributions en nature et de donner au Makhzen 250 soldats équipés avec un caïd reha qu'ils durent entretenir.

Vers la fin des opérations, on reçut l'ordre de lever le camp et de partir chez les Beni Mtir, où la situation était moins brillante.

Tandis que nous étions chez les Aït Youssi, Moulay Abd el-Hafid avait dû rassembler une colonne à Fez pour châtier les Beni Mtir et je vais t'expliquer pourquoi.

Il y avait à Fez un chérif, descendant de Moulay Idriss, très aimé et très respecté, qui s'appelait Sidi Mohammed ben Kébir el-Kittani. C'est lui qui avait inspiré cette proclamation des Ouléma fassis (du 4 janvier 1908) qui acceptait Moulay Abd el-Hafid comme sultan, mais sous certaines conditions difficiles à remplir. Et depuis cette manifestation, il insistait toujours pour que les Européens ne soient plus rencontrés à Fez ; il n'admettait pas l'acte d'Algésiras, que Moulay Abd el-Hafid avait dû accepter. Il voit que les Européens sont revenus à Fez, que le sultan leur demande conseil. Tout est à recommencer. De critique en critique, il se révolte ouvertement contre le sultan et il quitte Fez pour aller prêcher la Guerre Sainte chez les Beni Mtir (19-21 mars). Il a bientôt 500 partisans armés autour de lui et il projette de passer chez les Beni Mguild.

Mais le sultan a rassemblé une mehalla de 2 000 hommes à Fez, sous le commandement du caïd Bou Khoubza, chef des moualin-el-oudhou du palais ; il y a des instructeurs étrangers : les sous-officiers Pisani (artillerie) et Bolding (Anglais, cavalerie). Entre temps, un caïd des Beni Mtir, pris de peur, arrête le chérif révolté, au moment où il allait passer chez les Beni Mguild et le livre au Makhzen, qui l'emprisonne. Mais le sultan décide que la mehalla partira quand même, elle châtiera les tribus qui ont donné asile au rebelle. (Elle part le 28 mars.)

Bou Khoubza avance lentement chez les Beni Mtir : il est peu assuré. Ces gens sont toujours restés libres et forts. Enfin, il installe son camp à quelques kilomètres de Kasba el Hajeb ; deux jours après, il est cerné par une foule de combattants Beni Mtir, Beni Mguild, Aït Chokman, Guerrouan et même Zemmour, qui font un feu d'enfer. Des défections ont lieu dans son camp, et nos gens laissant l'artillerie, les tentes et les munitions s'enfuient vers Fez, comme des lièvres chassés

par les sloughis. C'était la première défaite des troupes du nouveau Makhzen (17 avril).

La colonne de Si Mahboub, qui opérait chez les Aït Youssi, avait quitté, sa mission remplie, le camp de Mestara ed Djorf ; elle avait gagné Cherbana, puis Amekla, qui est maintenant Anosseur. C'est là que la nouvelle nous vint de la défaite de la mehalla des Beni Mtir. On était là, un peu aventurés : déjà, les Beni Mtir négociaient avec les Aït Youssi, pour encercler la mehalla campée à Amekla et lui faire subir le même sort qu'à l'autre, lorsque Moulay Abd el-Hafid donna l'ordre à tous ses contingents en opérations de rejoindre Fez : c'est-à-dire notre mehalla et une autre, qui était à Ank el Djemel, contre les partisans du Rogui : je t'en parlerai tout à l'heure.

Donc tous ces soldats se rassemblent à Bab Segma ; des détachements prennent la garde aux portes de Fez, car on craint les incursions des Berbères ; on donne des fusils, des munitions ; on paie la solde arriérée et l'on repart contre les Beni Mtir avec une forte mehalla, commandée par Si Mahboub (22 avril).

Tandis que le chérif El-Kittani succombait à Fez des suites de la bastonnade, que lui avait fait infliger le sultan (4 mai), nous progressions dans le pays Beni Mtir. Après deux attaques sérieuses, qui furent repoussées (16 et 18 mai), la mehalla occupa la kasba El Hajeb. Elle avait revu les lieux où la mehalla Bou Khoubza avait été battue ; et, dans l'ancien champ de bataille, on retrouva les canons qui étaient restés sur le sol, jetés dans la fuite. L'artillerie, commandée par Ben Sédira, avec les sous-officiers Pisani, Rouchon et Guerraz, fut un des plus grands facteurs du succès. Il y avait là également d'autres instructeurs chérifiens : le capitaine Le Glay et l'Anglais Bolding.

Les Beni Mtir complètement battus, vinrent faire leur

soumission avec leurs taureaux; ils versèrent de fortes sommes d'argent (100 000 douros) et furent en outre obligés d'entretenir des soldats de leur tribu au Makhzen : il y eut un tabor de Beni Mtir. C'était là un fait inouï, montrant bien notre succès complet, car il se produisait pour la première fois depuis les origines de la tribu.

La mehalla bien assise à Kasba el Hajeb, au cœur du pays, séjourna deux mois, entretenue par les Beni Mtir, lorsqu'elle fut rappelée à Fez, par le sultan, pour aller réprimer un nouveau foyer d'agitation, qui devenait dangereux pour la capitale : des partisans du Rogui venaient, par bandes de 40 à 50 cavaliers déterminés, piller les villages à quelque distance de Fez. Il fallait en finir avec ce Bou Hamara, qui avait su résister à tous les efforts d'Abd el-Aziz et le sultan, consolidé par son succès contre les Beni Mtir, pensait cette fois-ci en avoir raison.

II

ÉPILOGUE DRAMATIQUE DE L'AVENTURE DE BOU HAMARA

J'ai laissé Bou Hamara à Selouane pour te raconter l'histoire de Raïsouli et te parler de la conduite à Marrakech de Moulay Abd el-Hafid.

Selouane est une kasba fortifiée, bâtie jadis par Moulay Ismaïl pour une garnison de « Bouakher ». Il y avait toujours eu là depuis, une garnison makhzen, sous Moulay el-Hassan (500 hommes) comme sous Moulay Abd el-Aziz, mais elle était tombée dans les mains de Bou Hamara (printemps 1903).

Le Rogui s'y est réfugié après son échec sur Oujda, où Bou Amama et Abd el-Malek lui avaient prêté main-forte (juillet 1906). Il n'a pas perdu courage : il se renforce comme il peut ; il fait commerce avec les Espagnols, achète des fusils et des cartouches. Sa kasba est près d'une grande lagune, la Sebkha bou Areg, que les Espagnols appellent Mar Chica et les barques de contrebande venaient facilement rejoindre les gens de la kasba. On dit que le Rogui dispose maintenant de 20 000 hommes, de 10 canons et de 6 mitrailleuses (printemps 1907).

Le Makhzen ne reste pas inactif. Il a envoyé une mehalla de surveillance avec le pacha Si el Hadj Allal, et le camp se dresse chez les Kebdana, à proximité justement de cette lagune. Les gens de Selouane qui sont reposés livrent de furieux combats (18-25 mai 1907) et même la mehalla chéri-


M E D I T E R R A N E E
Cap Vieux
Cap des 3 Fourches
Mesadit
Tamesida
MELILLA
Nador
Cap de l'Eau
St Jean-les-Mines
Selouane
O. Gaoud
O. Kert
KEBDANA
Oued Moulouya
BENI SNASSEN
BENI BOU YAHI
El Aïoun
Taourirt
0
25 KM.

fienne est bloquée sur la bande de sable qui sépare la Mar Chica de la mer, tandis que son camp est enlevé et pillé par les partisans de Bou Hamara et par les Rifains du voisinage (27 et 31 mai 1907). C'est alors que furent tués quelques caïds reha avec Moulay Bou Beker, l'oncle du sultan, Mais Bou Hamara, au lieu de jeter à la mer les troupes du Makhzen et d'exploiter son succès, rentre dans sa kasba, craignant sans doute qu'un autre s'y installe ou pille ses approvisionnements. Aussi le Makhzen se reforme... Une nouvelle mehalla avec Si Mohammed ben Djillali est encore battue et pillée par Bou Hamara, qui est sorti avec 3 000 hommes et qui rentre à Selouane avec 38 têtes et 200 prisonniers (septembre 1907). Cette pauvre mehalla est bien en déconfiture : les hommes sont sans solde, sans vivres et presque sans vêtements ; il faut vivre sur le pays et ce dernier est bien épuisé par tous ces combats. Bou Hamara fait une nouvelle sortie victorieuse (10 décembre 1907). Si Mohammed ben Djillali est tué ainsi que cinq caïds reha. Ceux qui restent désertent, vendent fusil et cartouches : le sultan est obligé de donner l'ordre de rappel à Fez et un millier d'hommes environ est rapatrié par mer (Melilla et Tanger, fin janvier 1908).

Après ses victoires, Bou Hamara se refait, panse ses blessures et se réapprovisionne en armes et en munitions. Il sait qu'un prétendant grandit dans le Sud, qu'il a été reconnu sultan par Marrakech (16 août 1907) et pourquoi donc lui aussi, qui signe toujours Moulay M'hammed ould Moulay el-Hassan, ne descendrait-il pas sur Fez avant que l'autre y monte ?

Mais pour avoir de l'argent des montagnards affirment qu'il a vendu aux Espagnols les mines de plomb et de fer qui sont près de Selouane, dans les montagnes des Beni bou Ifrour ; des ingénieurs circulent, explorant la terre, prenant des mesures avec des appareils : le Rifain inquiet commence

à détester le Rogui qui vend la terre marocaine aux Roumis. Tandis que Moulay Abd el-Aziz prépare sa dernière expédition qui va se briser dans le Sud, le Rogui est délogé de sa kasba de Selouane par les Guelaïa, les Beni Oulichek, les Beni Touzin, les Beni Saïd qui l'ont chassé de leur territoire et l'ont poussé vers l'oued Za (Taourirt) et c'est ainsi qu'il rentre à Taza (23 juin 1908) où il reprend son ancienne comédie. Des Hayaïna l'entourent et il envoie des émissaires chez les Ghiata, chez les Tsoul, chez les Branès, pour se les attacher, car il vient d'arriver avec peu de monde, comme un chien battu. Il a dû fuir avec quelques fidèles et par Aioun Sidi Mellouk et Msoun, le voici à Taza, qui revoit son ancien maître.

Il équipe des bandes légères qui vont opérer à droite et à gauche, épargnant les amis, razziant les incertains, si bien que Moulay Abd el-Hafid doit dès les premiers mois de son règne, envoyer une mehalla commandée par Ben Saïd, dans la direction que devra prendre le Rogui pour atteindre Fez, car des semeurs de panique vont dans la ville, disant que Bou Hamara est à Kasba des Oulad Ziane, d'autres disent l'avoir vu à Aïn Sbit. Dans les derniers jours de février, 2 500 hommes partent, mais ils s'arrêtent dans la région appelée Ank el Djemel (le cou du chameau), dans la courbe du Sebou. Il fait un froid terrible ; tempête, vent et pluie ; il est impossible de faire la moindre souga ; les animaux, qui sont en plein air, meurent de froid ; et beaucoup d'hommes malades ou non disparaissent et gagnent les maisons de Fez qui est proche.

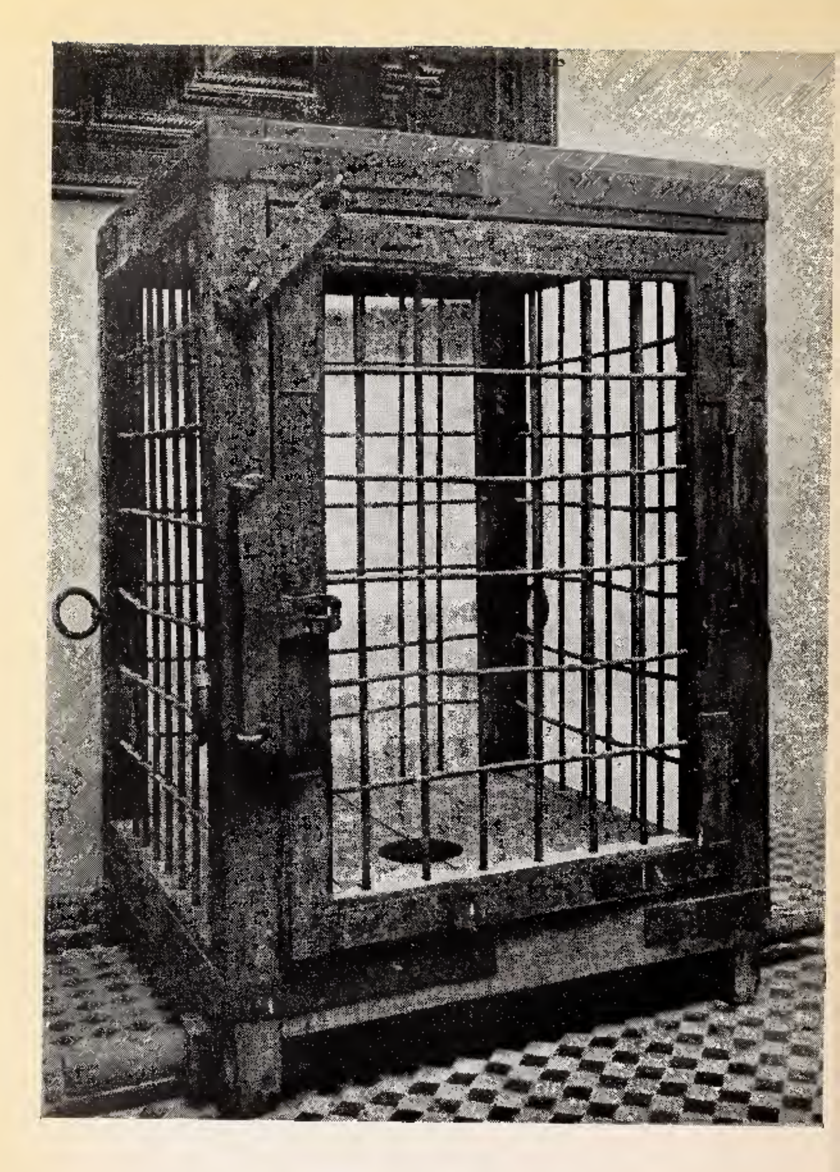
Le sultan rappelle cette mehalla à Bab Segma, vers le 19 avril 1909 ; les débris de la mehalla battue chez les Beni Mtir viennent de refluer en désordre sur Fez. On a besoin d'hommes pour retourner à Kasba el Hajeb.

Les bandes de Bou Hamara, débarrassées, recommencent leurs déprédations : elles viennent chez les Chouachi, au



SA MAJESTÉ LE SULTAN MOULAY ABD-EL-HAFID
(1863-1937)

alors qu'elle était sur le trône (1908-1912).



LA CAGE DU ROGUI BOU HAMARA

(Fez. Photo Boushira).

confluent du Sebou et de l'Innaouen. C'est un ancien nègre du sultan, l'abid Djilali, qui est le chef de cette avant-garde : il est khalifa de Bou Hamara. Il pousse bientôt ses razzias jusque chez les Oulad el Hadj, mettant tout à feu et à sang et venant même faire des reconnaissances jusqu'au pont du Sebou.

Pendant deux mois (mai et juin) les environs de Fez sont peu sûrs ; les tribus soumises sont mécontentes du sultan qui ne les protège pas. Les razziés se réfugient affolés dans la ville et les habitants eux-mêmes ont peur : ils font fermer Bab Fetouh.

Il faut agir sans retard. Moulay Abd el-Hafid rappelle sa colonne victorieuse des Beni Mtir, qui revient en laissant une garnison à Kasba el Hajeb, et, sans attendre son arrivée, il envoie son tabor nègre en avant-garde, soit 700 hommes environ. Djillali était bien à ce moment-là campé à Aïn Ṣbit, chez les Beni Sadden, et Bou Hamara, avec quelques 500 réguliers se trouvait à Aïn Tefassa. Le camp chérifien fut installé à Hadjra Khala, sur le Sebou.

On fit une souga contre Djillali : la rencontre eut lieu, dans la plaine, au confluent du Leben et de l'Innaouen, vers El Mterra. Les rebelles battus s'enfuirent chez les Hayaïna, où on ne les poursuivit point : on se contenta de piller leur camp et on revint à Hadjra Khala.

Après un séjour en ce point, la mehalla que commandait Si Mahboub (1) décampe et prend la direction du nord-est vers les Cheraga et les Fichtala. C'est que cette fois-ci, on sait que Bou Hamara, que Djillali avait rejoint, vient avec ses partisans et sa maison, en suivant la rive gauche de l'Ouergha : il veut sans doute entraîner les Djebala avec lui et se jeter avec eux sur Fez, car d'après ces renseignements,

(1) Si Mahboub est décédé en juillet 1946.

ses effectifs actuels sont trop faibles et formés surtout d'Hayaïna de la rive droite de l'Innaouen.

Ce qui paraît sûr, c'est qu'il abandonne les tribus de la région de Taza, qui lui ont toujours donné la mouna et qu'il va tenter la fortune d'un autre côté. Il est passé par Aïn Mediouna, El Kelâa des Sless, et il menace d'une offensive Fès el Bali des Fichtala (6-8 août 1909) et le Djebel Amergou.

Notre mehalla, précédée des cavaliers Oulad Djamâa, coupant obliquement le bled Cheraga, cherche à joindre le Rogui et à le pincer dans cette vallée encaissée de l'Ouergha, où il renforce ses troupes des tribus environnantes.

Le jour où l'on campe près de Souk et Tnine des Fichtala, à Aïn Oum Guenafer (9 août), les gens du pays viennent annoncer que le Rogui est parti d'Es Sless, où il était campé, et qu'il marche par détachements isolés le long de l'oued Ouergha et des montagnes des Beni Ouriaghel. La nouvelle se répand dans la colonne.

Si Mahboub fait monter tout le monde à cheval : on était à peu près à deux heures de l'oued Ouergha. On approche et l'on aperçoit au moment où l'on va traverser l'oued, l'avant-garde du Rogui qui débouche dans la vallée. Des éclaireurs viennent dire que la colonne s'étend sur plusieurs kilomètres de long, avec des vides et des coupures par suite du terrain accidenté.

Aussitôt l'attaque commence et dès le début, le Makhzen a le dessus. Les Beni Ouriaghel, qui sont tout près sur leurs crêtes, et qui attendent la direction du vent, s'aperçoivent du fléchissement des contingents du Rogui : ils se mettent contre lui et renforcent notre action, dans l'espoir d'avoir une part dans le pillage du convoi. La mehalla ennemie est coupée, morcelée, attaquée en cinq ou six endroits. Des gens s'enfuient : le convoi, abandonné par ses gardes, est le plus éprouvé. On ramasse les nègres et les négresses qui demandent

grâce, les chevaux et les mulets porteurs de bagages. Le pillage commence. Mais Bou Hamara, qui est un excellent homme de guerre, fait arrêter immédiatement sa colonne, encourage ses combattants qui résistent bien, envoie des détachements pour soulager des points qui fléchissent. Et la lutte dure : ce n'est pas la fuite sans combat, telle qu'on l'aurait pensé un moment, mais la résistance méthodiquement organisée contre un effectif supérieur en nombre. Le jour baisse et la nuit tombe, faisant cesser la bataille. La mehalla du Rogui reste sur ses positions, et Bou Hamara s'installe sur un mamelon pour passer la nuit.

La journée avait été chaude : on avait tiraillé sans arrêt depuis 2 heures de l'après-midi : il y avait de nombreux morts et des blessés de part et d'autre.

Au petit jour, le Rogui a disparu : il serait en fuite vers le nord-ouest, vers les Beni Kalled et les Beni Mesguilda (à Lalla Ouich) et les Djebala le poursuivent jusqu'à la Zaouïa Moulay Amrane, chez les Beni Mestara. La mehalla chérifienne ramasse les armes, les munitions, les bagages que l'agitateur a abandonnés dans sa fuite, elle fait prisonniers un certain nombre de blessés et de malades qui n'ont pu suivre ; elle nettoie la vallée de l'oued Ouergha, puis après deux jours d'absence, elle rentre à son camp. On envoie sur Fez un convoi de 200 prisonniers environ et 40 têtes coupées pour Bab Mahrouk. Le khalifa Djillali a été trouvé parmi les tués (10-11 août).

Puis la mehalla passe l'Ouergha au mechra, dans la plaine des Beni Ouriaghel, et, remontant la vallée de l'oued Aoudiar, elle gagne Moulay Bouchta es Seghira, où elle campe. De là, le chef de la colonne envoie des caïds avec des escortes, dans diverses directions pour savoir dans quel sens le Rogui a tenu sa route. On rapporta les renseignements concordants sur sa présence à Zaouïa Moulay Amrane.

Un jour, des gens de ce pays, des Beni Mestara vinrent à notre camp disant que les forces de Bou Hamara se décomposaient, que ses cavaliers partaient peu à peu, qu'il n'avait plus d'argent, et qu'il ne restait plus, près de lui, que son harem et une cinquantaine de nègres, qu'il serait facile de prendre l'agitateur qu'ils étaient fatigués de nourrir. C'était un vendredi, mais on décida de partir aussitôt la prière : les cavaliers suivent le canon de 80 et les mitrailleuses partis en avant ; les gens du pays servent de guide dans ce pays difficile et montueux, où la marche est lente. Enfin, vers 4 heures et demie, nous arrivons en vue de la Zaouïa où Bou Hamara s'est retranché (22 août).

L'action s'engage : la défense est énergique. Les nègres bien retranchés tirent de la Zaouïa même, et cette résistance va nous tuer du monde, car ils tirent à coup sûr par les trous des murailles. Les habitants du village groupé autour de la Zaouïa ont quitté leurs mechtas, dès qu'ils furent prévenus de notre approche et ils se sont réfugiés en groupe, avec leurs femmes, leurs enfants et leur bétail, en dehors du rayon de la lutte, dont ils attendent le dénouement.

A ce moment, quelqu'un émit l'idée suivante : le seul moyen de déloger Bou Hamara, sans perdre beaucoup de monde, c'est d'aller mettre le feu au toit de la Zaouïa. Un homme s'offrit, et se mettant entièrement nu, cherche un point favorable à son projet ; il se glisse sur le sol, rampe comme un serpent dans les endroits dangereux, disparaît derrière les moindres aspérités. Pendant ce temps, la fusillade fait rage, pour détourner l'attention des assiégés. Enfin il arrive, se redresse et bientôt le toit flambe. La situation dans la Zaouïa n'est plus tenable ; on entend des cris d'effroi et Bou Hamara, sous la protection de la fusillade des nègres des créneaux, fait sortir les femmes une à une de la Zaouïa ; quelques nègres s'avancent, faisant le coup de feu à droite

et à gauche, et le toit à demi consumé s'effondre. Où est Bou Hamara?

Le groupe des fugitifs cherche à s'éloigner en bon ordre du théâtre de la lutte ; mais nos cavaliers accourent ; ils sont bientôt entourés et hors d'état de se défendre encore. Un soldat, qui connaît le Rogui, le montre au milieu des femmes : on l'appréhende. Des caïds reha l'entourent, heureux de le saisir les premiers : il y a là les nommés Ben Djillali, Sirâl el-Zemrani, Agra, Najehm. Les femmes, les filles, les nègres et les négresses, tout le monde est prisonnier. Si Mahboub, qui commandait la mehalla chérifienne, était resté au camp de Moulay Bouchta et le détachement qui avait pris Bou Hamara était commandé par Si Abd el-Krim ould Bâ Mohammed Chergui.

Comme la nuit arrivait, les troupes, surveillant leurs prisonniers, passèrent la nuit sur le lieu de la prise et les habitants avaient repris le cours de leur vie habituelle. Dès la capture du Rogui, le lieutenant algérien Ben Sédira, qui se trouvait seul Français à la prise, rentre au camp, annonce la nouvelle à Si Mahboub et envoie un rekkas au commandant Mangin, à Fez, pour lui en faire part (1).

Le lendemain matin, vers 8 heures, le Rogui fit son entrée au camp, au milieu de la curiosité générale. Il n'avait plus sur lui qu'une chemise, il était nu-tête mais il marchait fièrement. On pouvait lui donner une cinquantaine d'années ; il n'était pas borgne comme Moulay M'hammed, mais il avait des yeux droits et résolus, qui semblaient ne pas nous voir. Il était seul ; ses pieds étaient écorchés. Tout son monde avait fondu. Les femmes avaient disparu, enlevées par les Djebala ; les nègres et les négresses avaient été vendus par

(1) Cette partie du récit nous est donnée par le capitaine Ben Sédira (c'est-à-dire la poursuite et la prise du Rogui).

les gens de la mehalla, assez malins pour mettre la main dessus les premiers. L'ex-sultan de l'Est marchait comme un misérable voleur. Quand il fut arrivé devant le chef, il se plaignit de souffrir du froid et de la faim ; alors, Si Mahboub le fit couvrir ; on lui apporta à manger ; puis le forgeron lui scella les fers aux pieds ; on le hissa sur un mulet de bât. Puis, avec une escorte de quelques cavaliers, commandés par Si Abdelkrim, il prit la route de Fez, la mehalla restant campée à Moulay Bouchta.

Dès que le sultan avait appris la nouvelle, il avait fait fabriquer une cage solide et basse, munie de barreaux de fer, comme pour un animal sauvage et il l'avait envoyée à l'avance du détachement. On y enferma le Rogui, qui conserva ses fers aux pieds et c'est dans cet appareil qu'il fit son entrée à Fez, par Bab Bou Jat. Le crieur public avait proclamé partout, à Fez Djedid et à Fez Bâli la nouvelle de la capture de Bou Hamara. Des réjouissances furent commandées ; on tira le canon ; les boutiques fermèrent ; on sortit les étoffes bariolées dans les souks ; la poudre fit son jeu habituel et la foule en liesse se massa en dehors de la ville, pour voir le vaincu, que l'on devait conduire aussitôt devant le sultan, qui avait la même impatience que son peuple.

L'escorte entra difficilement dans le nouveau méchouar, en raison de l'affluence populaire ; la musique jouait et les cavaliers couraient la fantasia. Le Sultan, entouré de tout son Makhzen, des ministres et des secrétaires, était assis dans le fond, devant le porche de son palais. On fit faire au prisonnier le tour de la cour, dans sa cage, afin que tout ce monde comprimé par une rangée d'askar, pût voir Bou Hamara.

Moulay Abd el-Hafid fit poser la cage devant lui, et contempla pendant un bon moment le prisonnier, qui le regardait aussi sans rien dire. Enfin la conversation s'engagea entre

les deux hommes, et elle fut comme je vais te dire :

— Comment t'appelles-tu, toi, enfant du péché?

— Djillali es Zerhouni.

— Pourquoi te fais-tu passer, depuis tant d'années, pour notre frère, Moulay M'hammed? Pourquoi te sers-tu d'un cachet à son nom? Enfin, pourquoi, imposteur et menteur, t'es-tu levé contre notre puissance, que Dieu la protège!

— Il n'arrive que ce qui est écrit.

— Pourquoi te dirigeais-tu du côté d'Ouezzan?

— Ne me pose aucune question, car je n'y répondrai pas; mais donne-moi à manger, car j'ai faim. Après, je pourrai causer, car je vois que nous avons beaucoup à nous dire.

Le sultan est étonné de l'assurance de cet homme en cage et il donne l'ordre de lui apporter à manger; on donne du pain et du beurre.

— Est-ce que c'est là la nourriture que l'on donne aux sultans?

Et il refuse de manger.

Alors Moulay Abd el-Hafid, pour en finir, se penche vers son chambellan, qui donne des ordres; et quelques instants après, deux nègres apportent devant la cage deux « tajines » de poulets et de mouton. Bou Hamara mangea beaucoup et lentement. Le sultan attendait. Puis il voulut du thé qu'on lui apporta. Lorsqu'il eut humé la dernière gorgée, Moulay Abd el-Hafid dit :

— Eh bien! parleras-tu, maintenant que ton ventre est plein? Qu'allais-tu faire chez les Djebala?

— Je me rendais sans doute auprès de Moulay Abdesselam, car là j'aurais pu négocier avec toi...

— Comment n'as-tu pas de honte de tes actes?

— Je n'ai pas plus de honte de mes actes, que toi des tiens. Nous sommes de la même famille : deux « Rogui », tous les deux.

— Si je suis un Rogui... moi, je ne suis pas venu d'un douar de la montagne, grimpé sur une ânesse, en me disant : je vais prendre le trône de Fez. Je suis d'une famille de sultans qui descend d'Ali ; et c'est Dieu qui, par son saint Prophète, m'a permis d'être ici.

— C'est bien et tu as raison. Mais je m'aperçois que tu me mésestimes par trop et que tu me prends pour un « berger ». Je suis fatigué et j'ai besoin de prendre quelque repos, malgré la mauvaise position de mes jambes repliées et serrées par les fers. Il est inutile de faire de plus longs discours : ou bien tu me libères et tu me prends à ton service pour travailler avec toi, ou bien tu me fais disparaître. Si j'étais à ta place et toi à la mienne, ce sont les deux solutions que j'étudierais.

Le sultan n'en revient pas : on dirait que c'est Bou Hamara qui commande.

— Sois tranquille ! on ne tue pas, on ne mutile pas des hommes de ton espèce !

Et Sidi Abdelkader el-Fassi, ayant voulu l'interroger, s'attira cette réponse :

— Je ne te répondrai pas : je ne parle jamais à ceux qui n'ont pas de barbe.

Et, tandis que dans les mosquées on commentait longuement en public la capture de Bou Hamara, l'homme, toujours gardé par des soldats armés, était exposé dans sa cage, à Bab Bou Jat. On avait fait construire un gros cube en maçonnerie, afin que chacun pût rassasier ses yeux. Lorsque la curiosité populaire fut satisfaite et que toute la ville de Fez, depuis les gamins sans famille qui rôdent dans les souks jusqu'aux vieillards à barbe blanche, qui défilaient devant lui sur leurs mules grasses, fut rassasiée du Rogui, on le fit transporter au Dar-el-Makhzen et on l'enferma dans une

beniqa, toujours sous la surveillance d'une garde importante qui veillait de jour et de nuit.

Pendant ce temps, après les sept jours de fête prescrits par Moulay Abd el-Hafid, il y avait presque tous les jours à Bab Mahrouk des fêtes d'une autre nature, des fêtes sanglantes, dont je vais te parler maintenant : les sujets étaient fournis par les prisonniers, envoyés après la défaite de la mehalla du Rogui, à l'oued Ouergha, et par ceux que la mehalla de Si Mahboub, toujours en opérations dans la région, continuait à diriger sur Fez.

Fez avait reçu une collection de têtes coupées (60 à 80), têtes que suivant la coutume les Juifs, marchands du souk de la mehalla, avaient salées, puis cousues au niveau du cou avec une plaque de cuir, et que l'on avait accrochées au fronton de Bab Mahrouk, dans un grand concours de population, de musiques et de réjouissances.

Vinrent aussi des prisonniers : 300 ou 400. Je ne me souviens plus au juste. Ils arrivaient par petits groupes, et dès leur venue, on leur appliquait le châtiment ordonné par le sultan, c'est-à-dire l'amputation alternée d'une main et d'un pied.

On disait qu'il n'y avait là que des partisans de Bou Hamara, mais il y avait certainement parmi eux des Djebala et des malheureux innocents ramassés au hasard. Car la colonne de Si Mahboub était toujours en opérations : Si Abdelkrim, sa mission terminée, était retourné avec ses gens à Moulay Bouchta es Seghira. Les forces du sultan, auréolées de ce grand succès : la prise du Rogui, opérèrent aussitôt dans toute cette région de montagnards, rebelles invétérés, et pendant trois ou quatre mois, on fit rentrer les impôts ; chaque jour, des détachements commandés par des caïds partaient dans telle ou telle direction pour recueillir les soumissions, les armes, le bétail, les chevaux et les mulets. Le blé et l'orge

s'accumulaient à Moulay Bouchta, en même temps que croissait le nombre des prisonniers. On expédiait ces derniers sur Fez par groupes : de sorte que le mérite des troupes de Moulay Abd el-Hafid croissait, sans grande peine, aux yeux de tous.

Chaque jour, des exécutions avaient lieu devant Bab Mahrouk, décorée comme je t'ai dit. La foule se pressait sur toute la place où se tient le souk du jeudi. Des marchands de sucreries, de gâteaux circulaient ; les porteurs d'eau agitaient leurs sonnettes, les femmes riaient sous le haïk, les musiques jouaient, celles de Sidna alternant avec des orchestres marocains qui accompagnaient des « cheikhât » (chanteuses, danseuses) parées de leurs bijoux : et le populaire s'écrasait tout autour pour les voir et les entendre. En bas, près de la porte, des bouchers opéraient, tranchant d'un coup de leurs couteaux aiguisés ici une main droite et un pied gauche, là une main gauche et un pied droit. Le sang coulait, à la grande joie des Fassis : les malheureux s'affaissaient et pour arrêter l'hémorragie, on les portait près d'un cuveau où chauffait de la poix bouillante et on y trempait leurs moignons sanglants, au milieu de leurs hurlements de douleur. Beaucoup mouraient là, de leurs souffrances et de la perte de leur sang.

Après quelques jours de ce manège, les consuls des puissances étrangères, qui étaient à Fez, se réunirent et décidèrent d'inviter le sultan, au nom de l'humanité et de la civilisation à cesser ces exécutions barbares (1).

Moulay Abd el-Hafid leur répondit qu'il était le maître chez lui, qu'il était libre de punir les rebelles comme il l'en-

(1) On sait que le consul allemand avait refusé son adhésion à cette protestation. Pendant son règne, Moulay Abd el-Hafid fit l'impossible pour faire intervenir l'Allemagne au Maroc.

tendrait, que les puissances européennes n'avaient rien à y voir, et que lui, sultan du Maroc, ne faisait intervenir ni en France, ni en Angleterre, ni ailleurs pour faire adoucir le sort des prisonniers et des criminels.

Bien plus, il leur appliquait le châtiment le plus léger, prévu par le Livre, qui dit : « Celui qui se révoltera contre Dieu ou son prophète, celui qui répand le désordre sur la terre, sera mis à mort, crucifié ou on lui coupera les pieds et les mains alternés. »

Les fêtes sanglantes de Bab Mahrouk continuèrent.

Un jour, il fit venir un convoi de prisonniers et leur posa des questions.

— Que faisiez-vous dans votre fraction? Dites-le-moi chacun, car j'ai l'intention pour vous récompenser de vous répartir dans les corporations de mon Makhzen.

Il se trouva que, parmi ces prisonniers-là, il y en eut beaucoup qui déclarèrent être musiciens ; et c'étaient des musiciens de Bou Hamara, car il avait eu sa musique comme il avait eu son parasol et son cachet.

Alors le sultan fit venir des Arabes qui arrachent les dents et leur donna l'ordre d'enlever toutes celles de ces musiciens, disant qu'on ne pouvait bien jouer d'un instrument que sans dents. Lorsque ces malheureux, la bouche ensanglantée, furent contraints de souffler dans leurs « raïta (1) », il ne sortit aucun son.

— Ce ne sont que des imposteurs, vous le voyez bien, dit Moulay Abd el-Hafid.

Et il fit mettre les uns en prison, les autres dans la cage aux lions.

Pendant ce temps, Bou Hamara est tous les jours exposé

(1) Raïta, s'écrit mieux « ghaïta » : clarinette arabe. Fait au pluriel ghouaït.

pendant quelques heures dans sa cage, dans la cour du méchouar. Et Moulay Abd el-Hafid fit sortir un vendredi son frère, Moulay M'hammed, pour aller avec lui à la prière, à la mosquée de Fez-Djedid. On vit bien ainsi et pour la dernière fois, que Bou Hamara n'avait rien de commun avec Moulay M'hammed.

Le sultan insiste auprès du Rogui pour avoir des renseignements sur ces mines des Beni Ifrour, sur les trésors qu'il peut avoir à Taza ou ailleurs ; mais Bou Hamara ne peut rien dire, car il n'a rien. Les jours passent : l'agitateur est toujours vivant et il commence à reprendre courage.

Il y a bientôt quinze jours que le rebelle a été pris. Alors quelques-uns de ceux qui pouvaient parler au sultan et émettre des avis, lui dirent :

— Sidna, que devient ce Bou Hamara? Il est bien gênant, même prisonnier. Ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux le tuer : les Européens — que Dieu les confonde — sont capables d'intervenir auprès de toi, pour plaider sa cause et le faire libérer. Ils ont bien élevé la voix pour la justice de Bab Mahrouk. Montre-leur que tu es bien notre sultan, celui que la population « porte en triomphe », celui que nos ouléma comparent à ses ancêtres glorieux, Moulay el-Hassan et Moulay Ismaïl.

Le sultan provoque une réunion pour décider du sort du Rogui : c'est une réunion intime, où se trouvent le chambellan, El Hadj Ahmed el-Krissi et quelques chefs fidèles des troupes régulières. Si Driss ould Menou, les caïds Bouhou et M'barek el-Soussi. On se rend auprès du prisonnier, que l'on fait sortir de sa cage et de la beniqa et que l'on conduit vers la ménagerie. Il y avait là des lions, des tigres et des panthères que Si Mehdi el-Menehbi avait rapportés d'Allemagne pour Moulay Abd el-Aziz (1901). On le fit entrer dans la cage d'un lion, pensant que l'animal le dévorerait, mais ce dernier

ne lui donna qu'un coup de patte sur l'épaule, se retira dans un coin et regarda tranquillement les spectateurs.

Moulay Abd el-Hafid dit aux autres :

— Qu'est-ce donc que cet homme, dont le lion ne veut pas? C'est un sorcier redoutable!

Et se tournant, excédé, vers le caïd M'barek el-Soussi, il dit :

— Tu as ton revolver sur toi. Tue-le, dès que je le ferai sortir.

On fit sortir Bou Hamara, et le caïd M'barek qui se tenait prêt, lui fracassa la tête d'un coup de son Mauser. On fit tirer le cadavre dans un coin de la cour par deux nègres; il fut arrosé de pétrole et on y mit le feu (15-16 septembre 1909).

Ainsi périt misérablement le célèbre agitateur, qui avait tenu en échec les troupes de Moulay Abd el-Aziz, qui avait nommé pendant plusieurs années et destitué les caïds de l'Est et qui, abandonné par les uns et les autres, avait terminé sa fortune à l'oued Ouergha.

La mehalla de Si Mahboub ne revint à Fez qu'en novembre; elle fit une entrée triomphale à Fez, en passant par Bab Mahrouk, où étaient encore accrochées des têtes de rebelles. Le pouvoir de Moulay Abd el-Hafid rayonne : on le vénère d'un bout à l'autre du Maghreb. Taza le reconnaît et les farouches Ghiata, les Tsoul, les Branès viennent de le proclamer. Le Makhzen se gonfle d'importance et c'est la capture de Bou Hamara qui lui fait toute cette renommée.

III

NOUVELLES DIFFICULTÉS. LE MAKHZEN HAFIDIEN.

... Ce n'est pas que Moulay Abd el-Hafid n'ait pas de nouveaux ennuis, au moment où disparaît Bou Hamara, et où sa renommée s'élargit dans toutes les directions : un de ses frères, Moulay Kébir, tient la campagne, et, d'après certains, a quelque prétention au trône. Les Espagnols de Melilla ont voulu exploiter les mines de fer des Kebdana, qui leur auraient été données par le Rogui ; ils ont eu des ouvriers, des ingénieurs tués par les Rifains et ils viennent d'envoyer un corps de plus de 50 000 hommes (?) qui occupent Ras el Ma, Souk el Arab des Kebdana, Nador et les mines en question (septembre 1909). Et Moulay Abd el-Hafid écrit aux puissances, pour protester contre cette expédition. Enfin, et surtout, le Trésor n'est pas plus rempli qu'auparavant : on perçoit partout des impôts doublés ou triplés, on destitue les caïds riches, on saisit leurs biens, on envoie une mehalla à Taza, pour faire rentrer tous les impôts en retard. La situation est toujours la même et le sultan parle de quitter Fez et d'aller à Marrakech, où les riches tribus du Sud pourront verser leurs impôts, qu'elles n'accordent que difficilement au khalifa, Moulay Boubeker. Mais les tribus des environs de Fez s'agitent et sont mécontentes et le pacha de la ville, El Hadj ben Aïssa, craint un soulèvement général, quand le sultan sera parti avec ses troupes.

Moulay Abd el-Hafid s'inquiète peu de Moulay Kébir.

Tu te souviens que cet autre fils de Moulay el-Hassan, grand et gros, au visage teinté et troué par la petite vérole, revenait de Marrakech (avril-mai 1909) avec la mehalla des caïds du Haouz pour retourner auprès de Moulay Abd el-Hafid. En arrivant à Rabat, a-t-il peur d'être emprisonné par son frère et de voir tous ses biens saisis? espérait-il grouper assez de partisans dans cette région, pour aspirer au trône? Je n'en sais rien, mais je crois qu'il a dû avoir peur : on lui apprend que ses fermes (azib), ses provisions de grains et de thé ont été saisies par le sultan ; il disparaît une nuit, avec ses tentes et quelques fidèles et s'en va chez les Zemmour et les Zaër. Les Zemmour se contentent de lui apporter la mouna ; et, vers la fin du mois (mai), Moulay Kébir cherche à rentrer en grâce : il a eu un mouvement de peur bien excusable, en apprenant la saisie de ses propriétés, mais il sait qu'on ne veut que du bien à sa personne. Il remonte par le Tafoudeït vers l'oued Beht (juin) et il écrit à Moulay Abd el-Hafid pour lui demander de bien traiter sa « maison » (ses femmes et ses enfants) et de lui rendre ses biens. Pour lui, il désire faire le pèlerinage de La Mecque, si le Sultan l'y autorise. Mais ce dernier lui répond que ses biens ne lui seront rendus qu'à Fez, qu'il doit rejoindre.

Mais Moulay Kébir se méfie : il a peur et tandis que toute l'attention du Maghreb est fixée par la capture de Bou Hamara, il passe inaperçu par les Guerrouane, les Beni Mtir, les Aït Chokmane, les Beni Mguild, les Aït Youssi et les Ghiata et il parle aux tribus et il essaie de se faire proclamer (novembre et décembre).

La mehalla de Si Mahboub est rentrée à Fez, victorieuse du Rogui. Moulay Abd el-Hafid va l'envoyer vers les tribus qui paraissent tenir pour Moulay Kébir. A ce moment, le chef de la mission française, le commandant Mangin, rappela les instructeurs qui devaient faire du service à la mehalla.

Peut-être avait-il reçu à ce sujet des instructions de son gouvernement? Le sultan, fier de son récent succès, laisse à l'écart les Européens : il étudie les livres avec trois ouléma tous les jours, il revient dans la vraie voie. Les instructeurs français ou anglais ne peuvent juger les choses qu'avec leur cerveau de chrétien. Ne vaut-il pas mieux avoir une armée nombreuse à la musulmane, au lieu d'une petite armée réduite à l'européenne? Il a demandé à Constantinople de lui envoyer des instructeurs turcs. Aussi le retrait des instructeurs européens le touche peu et les Turcs, un capitaine et 10 sous-officiers arrivent assez tôt à Tanger (9 novembre), pour partir avec la colonne de Si Mahboub qui se rend chez les Hayaïna.

Cette mehalla est complètement battue ; les instructeurs turcs ne firent aucun effort pour maintenir les effectifs en débandade, car, dès le début, ils étaient entrés en conflit avec les caïds reha, auxquels ils voulaient commander. Les troupes rentrèrent à Fez, puis repartirent vers l'Est.

Moulay Kébir est à Taza (20 décembre) ; alors on s'aperçoit que le chef de la mehalla, Si Mahboub, est son oncle maternel : il ne faudrait pas que la mehalla hafidienne se transformât devant Taza en mehalla « kébirienne ». On remplace Si Mahboub par Si Omar ben Addi, khalifa du ministre de la Guerre et parent du Glaoui.

Les Turcs ne font qu'intriguer contre les Français qui sont restés à Fez et qui ne s'occupent plus que de l'exercice des tabors, lorsque ceux-ci veulent bien y venir. Leur utilité paraît de plus en plus douteuse ; des articles inspirés par les Turcs paraissent dans les journaux musulmans : « Pourquoi gardez-vous des Français? Vous ne pouvez avoir que de mauvais principes des instructeurs de cette nation. Souvenez-vous de 1870... » La mission française suspend ses services complètement (10-1-1910) et le gouvernement français, fatigué de voir les nouvelles allures de Moulay Abd el-Hafid,

qui ne respecte plus les traités passés, trouve qu'il est temps de rappeler au sultan, que de vieilles affaires n'ont pas encore été réglées (en particulier, les sanctions de l'assassinat du Dr Mauchamp), qu'il y a des dettes criardes en retard et que, si les instructeurs turcs ne sont pas renvoyés, il rappellera sa mission et ses consuls et exigera le règlement immédiat de toutes les questions.

Le sultan se soumet à ce désir : d'ailleurs, les Turcs ne se sont pas bien conduits chez les Hayaïna ; les Marocains n'en sont pas contents ; ils sont rappelés et Moulay Abd el-Hafid demande que les instructeurs français soient à nouveau autorisés à accompagner ses mehallas (28-2-1910).

La mehalla chérifienne est devant Taza depuis plusieurs mois ; mais le pays est calme, il n'y a aucune hostilité et on s'inquiète peu de Moulay Kébir.

Aussi gagne-t-elle les Senhadja, qui sont en difficultés avec le Makhzen (12 avril), mais, au passage de l'oued Leben, les Hayaïna, qui se rappellent leur précédent succès, attaquent la mehalla qui essuie une sérieuse défaite : 20 tués, dont 3 caïds mia et un grand nombre de blessés (15 avril). Le Makhzen se replie sur Souk el Arba de Tissa, tandis que les Hayaïna le poursuivent, puis disparaissent car ils ont appris que le sultan envoie à l'avance de leurs ennemis trois tabors avec de l'artillerie et le chambellan, El Hadj Ahmed el-Krissi. Les opérations reprennent contre les Senhadja.

Mais voici que Moulay Kébir donne de nouveaux soucis : il vient d'être proclamé à Taza par les Hayaïna, les Tsoul, les Branès, les Meknassa et la mehalla reprend son ancien camp (fin mai). Je pense qu'il devait manquer au nouveau prétendant des armes et de l'argent car il ne sait où aller ; il circule d'une tribu à l'autre ; peut-être est-il ennuyé de cette proclamation ; enfin il envoie une mehalla sur l'Ouergha pour l'opposer à la mehalla chérifienne et peu après, sans combat,

il demande « l'aman » à Moulay Abd el-Hafid, qui lui répond toujours : « Viens près de moi, à Fez et tes biens te seront rendus. »

Moulay Kébir qui, décidément, a peur de Moulay Abd el-Hafid, au lieu de reprendre la route de Fez, prend la direction opposée, arrive à Oudjda et gagne la zone française. Mais sa présence gênant sans doute la politique de ton pays, qui a assez d'histoires avec Moulay Abd el-Hafid, on le conduit sur Oran, puis sur Tanger par mer. Ce fut là que Si Bou Mediane, secrétaire de M. Gaillard, vint le chercher pour le mener à Fez et le remettre au sultan, qui lui pardonnait sa révolte et s'était engagé à ne lui faire aucun mal. D'ailleurs, le gouvernement français lui assurerait sa protection et on lui obtiendrait sans aucun doute le poste de khalifa du sultan, à Marrakech, où se trouvait Moulay Boubeker. Malgré toutes ces assurances, Moulay Kébir, encore une fois a peur et pendant la route, il se sauve dans l'Andjera. Trois ou quatre jours après, le caïd reha du tabor de Tanger, El Hadj Madhi, avec une escorte de cavaliers, qui était parti, sur l'ordre du pacha, à sa poursuite, le prit et le conduisit à Fez, avec la protection française.

On obtint assez difficilement de Moulay Abd el-Hafid qu'il ne le tuerait point : il voulait lui couper le cou. On lui assigna un logement au Dar-el-Makhzen, où il vécut désormais comme un prisonnier, et voilà pour lui (septembre-octobre 1910).

C'est l'époque où Moulay Abd el-Hafid, de concert avec son grand vizir, Si Madani el-Glaoui, veut réorganiser son armée régulière. Il y aura des effectifs fixes, que le Trésor trop faible oblige de restreindre, mais qui seront payés régulièrement, et astreints à la discipline. Ceux qui ne veulent pas se soumettre au nouveau règlement peuvent partir ; et ils se répandent dans Fez où ils se livrent à des vols et même

à des assassinats. Près de 3 000 hommes sont rendus d'un seul coup à la liberté et le commandant Mangin propose de les conduire dans leur tribu d'origine où ils sont moins dangereux qu'à Fez. Il restera le tabor nègre, tabor askar abid, avec 650 hommes ; la compagnie d'instruction avec 150 hommes, sous la direction de la mission ; quatre tabors de fantassins à 500 hommes ; trois tabors de cavalerie avec 150 chevaux ; deux tabors d'artillerie avec 4 pièces chacun et un tabor du génie avec 200 hommes. Soit une petite armée de 3 250 hommes. Par suite du manque d'argent, Moulay Abd el-Hafid est obligé de se contenter d'une petite armée à la mode européenne : ce qu'il ne voulait pas il y a quelques mois. Elle lui coûtera tout de même plus de 7 000 douros par semaine (35 000 francs).

Si les tribus n'envoient pas de contingents de naïba, et elles le feront, les forces du Makhzen paraissent trop faibles pour pouvoir lutter contre une coalition des tribus de l'Est, ou du sud de Fez. Le grand vizir Si Madani el-Glaoui ne s'entend pas beaucoup avec le sultan : on dirait qu'il fait tout son possible pour que Sidna soit mal vu. C'est ainsi qu'il vient de prescrire que les tribus makhzen seraient soumises à l'impôt, or tu sais que, depuis des siècles, ces gens ne devaient au sultan que le service militaire ; ce qui les dispensait des impôts et cette mesure va mettre en révolte les Cherarda et les autres. Elles n'enverront plus personne à Fez et ceux qui sont toujours agités, les Beni Mtir, les Aït Youssi, les Guerrouane, les Beni Ahsen, vont préparer leur poudre, seller leurs chevaux et menacer Fez. Si bien que Moulay Abd el-Hafid sera obligé d'appeler les Français à son secours, qui calmeront le pays et le « protègeront ».

En somme, ce n'est pas le sultan lui-même, qui est mal vu, mais son Makhzen : il nomme d'autres ministres, mais il est trop tard. Mais tu veux savoir comment se composait le

Makhzen de Moulay Abd el-Hafid et ce que sont devenus les anciens ministres de Moulay Abd el-Aziz, après son départ.

Au moment de la proclamation de Moulay Abd el-Hafid à Fez et de la défaite de Moulay Abd el-Aziz, le grand vizir Si Feddoul Gharnit ne fait plus rien et reste à Rabat, disparaissant du pouvoir.

Abd el-Krim ben Slimane, qui regagne Fez pour y travailler en qualité de grand vizir, n'est pas accepté, tombe malade et meurt peu après. Et voilà que le lendemain, sa tombe est profanée, sa tête coupée (peut-être par ordre du sultan) et exposée à la M'sala avec l'inscription suivante :

« *Voilà la récompense que méritent ceux qui vendent leur pays aux Chrétiens!* »

Moulay Abd el-Hafid, à l'occasion de cet événement, fit incarcérer un des neveux d'Abd el-Krim, en l'accusant de la profanation de la tombe et de l'inscription.

Ce fut Si Madani el-Glaoui, qui eut au début la succession du ministère de la Guerre, mais il ne garda la beniqa que peu de temps. Il y fit nommer son fils, Si Mohammed el-Arbi ; quant à lui, il prit la place de Ben Kabbour, ancien khalifa du Menehbi, dans les fonctions de grand vizir et celui-ci devint ministre des Réclamations (ouzir ech chikaya).

Cheikh Tazi reste à Rabat, puis va à Casablanca et de là, à Tanger, où il mourut.

Si Ahmed Reqina, le chambellan d'Aziz, avait suivi son maître dans sa disgrâce et il fut remplacé auprès de Moulay Abd el-Hafid par El Hadj Ahmed ben M'barek el-Krissi.

Pour le caïd méchouar, la place au départ de Marrakech avait été confiée par Moulay Abd el-Hafid au pacha Driss Kenichich el-Bokhari, mais, en arrivant à Meknès, il y fut remplacé par El Hadj Ben Aïssa, pacha de Meknès, qui avait

chez les Berbères du voisinage une forte renommée d'homme de guerre et qui avait préparé la route du futur sultan dans ces régions, si bien qu'Hafid pour le récompenser, le fit caïd de son méchouar. Comme compensation, Driss fut nommé pacha à Fez-Djedid, en remplacement du caïd, El Bachir Moumou, qui était resté partisan d'Aziz et que l'on devait emprisonner en arrivant. Mais lorsque les soldats vinrent pour exécuter l'ordre du sultan, El Bachir se mit en asile à la porte du palais et les femmes du Dar-el-Makhzen, qui avaient été contentes de son administration pendant l'absence d'Aziz, intercédèrent pour lui, de sorte que lorsque Moulay Abd el-Hafid entra au palais, il le trouva sur son passage le front dans la poussière, avec des gens qui imploraient sa clémence : il lui fit grâce et consentit à le verser dans son tabor nègre.

Tu te souviens que le caïd des Cheraga, Oulad Djamâa, Ould Bâ Mohammed Chergui avait versé à Moulay Abd el-Hafid 50 000 douros pour être nommé pacha de Fez et être maintenu dans son caïdat que l'on voulait donner à Saïd el Baghdadi. Lorsque El Hadj ben Aïssa revint à Fez avec son prisonnier, Moulay M'hammed, qu'il était allé chercher jusqu'à Temara, en lui promettant de faire cause commune avec lui, c'est El Hadj ben Aïssa qui fut nommé à la fois caïd méchouar et pacha de Fez-Bâli. On conserva à Ould Bâ Mohammed Chergui le caïdat des Cheraga.

Le khalifa du caïd méchouar fut Si Mustapha ben Yaïch. Une fille de la famille de Driss ben Yaïch avait été introduite au palais : elle fut épousée par Moulay Abd el-Hafid ; elle lui apportait sa dot et deux caisses d'argent et de perles fines et l'on promit à Mustapha le poste de caïd méchouar. Le sultan demande de l'argent à El Hadj ben Aïssa, qui ne peut pas ou ne veut pas en donner. Et comme c'est le moment où les Zemmour révoltés entretiennent Moulay Kébir, on accuse cet

homme, qui avait toujours été de cœur avec Moulay Abd el-Hafid, de soutenir ces gens-là. On l'arrête (19 mai 1910); on saisit ses biens ; on prend une de ses femmes, Lalla Batoul, et on la torture pour lui faire dire où se trouve l'argent de la famille; mais elle ne sait rien et ne peut indiquer où est cachée la fortune de son mari.

C'est alors que Si Mustapha ben Yaïch devint caïd méchouar.

Quant à Ben Aïssa, il fut délivré plus tard sur la prière du ministre français (M. Regnault) et il alla à Marrakech.

Au moment des émeutes, le pacha de Fez fut El Hadj Hammed el-Mokri; il est remplacé par Si Mohammed el Baghdadi, nommé par les Français. Mais tout au début du règne de Moulay Abd el-Hafid, le pacha de Fez-Bâli, qui était Si Abderrahman ben Abdessadok, fut révoqué et remplacé par Haoussine ben Moha ou Hammou el-Zaïani, dont la sœur, Lalla Rabaha, était mariée à Moulay Abd el-Hafid : elle avait été donnée autrefois à Moulay el-Hassan, qui la destinait à Moulay Abd el-Aziz ; mais ce dernier préférait, comme tu sais, les Circassiennes et il la laissa à Marrakech. Hafid la prit surtout pour s'attirer le concours des puissants Zaïans, et c'est pour cette raison que pour gagner Fez, il suivit la route de l'Atlas. A la tête de la colonne, il y avait la fille de Moha ou Hammou, le puissant maître du pays de Khenifra, de sorte que, sur tout le trajet en pays Zaïan, la mehalla du sultan ne fut pas inquiétée : je crois que c'était la première fois que l'on assistait à un pareil spectacle. Le fils de Moha prit ses fonctions, ce n'était pas un homme de plume, mais un Berbère avide d'air, de liberté, aimant trop le cheval et l'odeur de la poudre pour rester pacha de Fez-Bâli : il partit un beau jour vers sa montagne qui l'appelait et ce fut Abdelkrim ould Bâ Mohammed Chergui qui le remplaça, celui qui prit Bou Hamara.

Le ministre des Affaires étrangères (ouzir el bahr) fut Si Aïssa ben Omar, le caïd des Abda : il fut remplacé (en août 1910) par El Hadj Mohammed el-Mokri, qui devint dans la suite grand vizir, lorsque Si el-Madani regagna sa kasba de Telouet (décembre 1911). Depuis l'avènement (jusqu'à 1910) Si el Hadj el-Mokri tenait les fonctions d'amin el oumana, à la place de Cheikh Tazi ; l'amin ech chkara, Si Taïeb el-Mokri.

El Hadj Omar Tazi avait été envoyé à Mogador, au moment de la défaite d'Aziz. Tandis que beaucoup de partisans du sultan déchu gagnaient Casablanca pour se mettre en asile auprès du gouvernement français, certains prirent peu à peu la route de Fez, lorsque la situation fut calme, cherchant à reprendre une fonction ou une autre dans le nouveau Makhzen. Mais on fit comprendre à Omar Tazi qu'il n'avait que faire auprès de Moulay Abd el-Hafid : d'ailleurs le grand vizir, Si Madani, s'était installé dans sa maison qui lui appartenait à Fez et qui était devenue sienne. Il avait une raison de plus pour ne pas aller à Fez (1).

Et c'est tout, pour le Makhzen de Moulay Abd el-Hafid.

(1) El Hadj Omar Tazi fut ministre des « domaines » de Moulay-Youssef. La « guerre », les « finances «, les « affaires étrangères » passant dans la gestion du protectorat, on créa deux beniqa nouvelles, traitant des questions spéciales indigènes des « domaines » (Omar Tazi) et des « biens habous » ou biens de fondation religieuse (Si Ahmed el-Djaï). Hadj Omar Tazi décède à Rabat le 28 janvier 1936.

IV

LES DERNIERS MOMENTS DU VIEUX MAROC

Mon histoire est finie et je n'ai plus rien à te raconter. Le vieux Maroc va disparaître et tout ce qui s'y passe maintenant est rapporté dans tes livres. Pendant toute cette période, j'étais khalifa du tabor askar abid et je devais rester à Fez avec le sultan. Les tabors avaient été remaniés, comme je t'ai déjà dit, et chacun avait comme instructeur un sous-officier français ; il y avait encore deux Anglais à la cavalerie, dont Bolding que tu as connu à la garde noire du sultan.

S'il y a eu des colonnes à ce moment ? Jamais il n'y eut autant de combats, mais, pour les soutenir, le sultan ne peut plus compter que sur ses troupes régulières. Les tribus makhzen se révoltent parce qu'on veut les soumettre à l'impôt ; d'autres font remarquer que Moulay Abd el-Hafid n'a pas accompli la mission que les ouléma lui avaient confiée et qu'il se conduit comme Abd el-Aziz en s'appuyant sur les Chrétiens ; des agitateurs naissent et vont de souk en souk prêchant la révolte ; les routes deviennent dangereuses et tout est comme avant. On veut un autre sultan, on ne sait pas ce qu'on veut, on se pille et on se tue. Le moindre acte de Moulay Abd el-Hafid déclenche la « siba ».

Les premiers qui se révoltèrent furent les Beni Ahsen, puis les Djebala, parce que Moulay Abd el-Hafid avait voulu donner les Fichtala et les Beni Zeroual, les Beni Mesguilda et les Beni Ouriaghel aux caïds des Oulad Djamâa et des Che-

raga. Ces tribus avaient porté secours à Bou Hamara et on espérait mieux les tenir en mains de cette façon. On dirige sur les lieux une mehalla commandée par le caïd Bakka bou Ibrin et le chérif Moulay-Youssef. A Fez, la mésentente règne entre le sultan d'une part et les ministres, El-Madani, grand vizir et El-Mtougui, ministre des réclamations (ouzir ech chikaya) — il avait remplacé Ben Kabbour. Jamais le Makhzen n'a été si peu écouté. Toutes les tribus lui tournent le dos, sauf quelques Beni Ouaraïne et des Hayaïna, et tu sais que ces gens-là vont comme des feuilles au gré du vent. Les Cherarda, les Beni Mtir, les Guerrouane, les Zemmour, les Zaer, les Mejjat lui résistent : si le sultan veut se rendre dans le Haouz comme il le dit, ils s'opposeront à son passage et il faudra les soumettre les uns après les autres avant de traverser leur territoire. On forme une mehalla à Fez pour réduire les Cherarda ; je veux dire que la mehalla est toute prête, puisqu'il n'y a pas de contingents de tribus. Les réguliers forment environ 3 000 hommes.

Cette colonne part de Fez (le 28-2-1911). Elle est commandée par le ministre de la Guerre, Si Mohammed el Arbi ben el-Madani : il y a aussi comme chefs, Si Mohammed el Baghdadi, le commandant Brémond et le capitaine Le Glay. Elle comptait des tabors d'infanterie (cinq) réunissant 1 700 à 1 800 hommes ; des tabors de cavalerie (trois) avec 350 chevaux et deux tabors d'artillerie, comprenant une section de 80 de montagne avec l'adjudant Pisani et une batterie de 75 avec le maréchal des logis Guerraz (Renseignements du capitaine Ben Sédira). Ces troupes étaient constituées suivant la formule nouvelle, à laquelle l'allef était hostile. Comme il ne restait plus à Fez que quelques irréguliers avec de l'artillerie, on fit appel à des contingents du Haouz, que l'on rassembla péniblement à Marrakech et qui se dirigèrent vers Fez par Rabat (ils s'y trouvent vers le 2 avril).

Cette mehalla de Si Mohammed el-Arbi arrive dans le pays Cherarda et bat les révoltés sans grand-peine à Souk es Sebt des Cherarda (3 mars) ; elle poursuit sa marche en avant, attaque le camp ennemi de Si Mohammed ben Yakoub, où le canon disperse les insurgés, que l'on poursuit jusqu'au Djebel Selfat (7 mars). Les troupes chérifiennes, qui se sont bien comportées, campent sur la montagne, à Dar Caïd Hafid et les tribus réduites viennent y faire leur soumission. Elles restèrent là un mois environ, au bout duquel elles furent rappelées d'urgence à Fez, où la situation était devenue grave.

Pendant que ses forces les plus importantes étaient en pays Cherarda, le sultan apprenant que des Guerrouane et des Beni M'tir marchaient sur Meknès, avait dû envoyer dans la région les quelques soldats qui lui restaient avec de l'artillerie (Sédira) : mais cette colonne n'est pas tenue en mains ; les hommes vendent leurs cartouches, imitant leurs caïds. Dès qu'elle voit l'ennemi, elle fait demi-tour sans combattre ; elle est poursuivie jusqu'à Nzala Farradji, la dernière étape avant Fez : elle avait perdu une trentaine de tués et autant de blessés (27 mars).

Cette défaite encourage les Berbères, qui parlent de s'entendre, de se liguer pour venir mettre le siège devant Fez. On sait que le sultan n'a plus personne et ne sait où donner de la tête. Il écrit aux Rehamna et aux tribus du Haouz pour leur demander du secours : si elles lui envoient des hommes, il les exemptera d'impôts pendant cinq ans. Mais on ne répond pas à son appel.

Et voici que des petites troupes de Berbères inquiètent les environs immédiats de Fez ; on les voit au bordj Sud et à Dar Debibagh, qui est une propriété du sultan au sud de la ville. Ils ne se dispersent que par le canon. Toutes les routes qui conduisent à Fez sont bloquées et gardées. Le ravitaillement devient difficile et les Fassis commencent à mur-

murer. On a pu faire dire à la mehalla des Cherarda de rejoindre Fez, et au général Moinier, à Casablanca, d'envoyer la mehalla du Haouz actuellement à Rabat et de prélever une harka de 1 500 hommes sur les tribus de Chaouïa, que commandera Si Mohammed el-Mrani.

Les Beni Mtir pillent Meknès et proclament le frère du sultan, Moulay Zin, qui constitue aussitôt son makhzen (19 avril).

La mehalla des Cherarda a la plus grande peine à regagner Fez ; elle est obligée de livrer combat tous les jours aux tribus qui l'assaillent et qui crient victoire, car elles voient les Chérifiens se replier sur Fez, et les Cherarda et les Beni Ahsen s'attachent à ses derrières, tandis que les Oudaïa, les Cheraga, les Oulad Djemâa s'opposent à sa marche en avant.

L'agitation est à son comble ; le pays est dans une véritable révolution. Les tribus révoltées sont campées à Ras el Ma (Cherarda, Beni Mtir, Zerhana), à Sidi Ahmed el Bernoussi (Cheraga, Oudaïa, Oulad Djemâa), vers Sidi Harazem (Beni Ouaraïne, Ghiata) et non loin de Dar Debibagh (Aït Youssi). Elles ont toutes le même chef de guerre, qui leur a donné des instructions pour pénétrer dans la ville, chacune ayant son secteur.

Il ne restait plus au sultan que les Hayaïna et quelques fractions des Beni Ouaraïne ; il leur fait encore appel par l'intermédiaire de Si Mohammed bou Chenafa el-Ouazzani : mais ces gens ne vinrent que pour toucher des armes et de l'argent. On donnait 20 francs par jour au cavalier et le fardeau de guerre devenait de plus en plus lourd pour le Trésor épuisé. La situation à Fez devient de plus en plus critique : les vivres deviennent rares et atteignent des prix très élevés. Des bandes d'enragés viennent galoper jusqu'auprès des remparts. La position des Européens, dont les Berbères surtout veulent l'expulsion, est peu sûre.

Alors Moulay Abd el-Hafid, pour se dégager — des balles arrivent jusqu'au Dar-el-Makhzen — demande l'appui du gouvernement français (4 mai), tandis que les Espagnols envoient 10 000 hommes rayonner autour de Ceuta, et que les Allemands veulent s'installer dans le Sous. Tu connais la suite et je ne comprends pas pourquoi tu me fais parler.

Avec la mehalla rassemblée par El-Mrani, marchent 2 000 fantassins avec le colonel Brûlard, et ils sont rejoints à Lalla Ito par des renforts débarqués à Mehdia, avec le colonel Gouraud (13 mai). Le général Moinier arrive également avec ses troupes de Casablanca et tout ce monde marche sur Fez par la route du Zegotta. Plusieurs combats furent livrés que je ne peux te décrire et les Français entrent à Fez, le 21 mai.

Tout le monde respire, mais il est clair pour tous les Fassis que Moulay Abd el-Hafid n'a été sauvé que par l'intervention des Français, dont on entend les clairons sonner à leur camp de Dar Debibagh.

Le sultan destitue le grand vizir, Si Madani el-Glaoui et nomme pacha de Marrakech Si Driss ould Menou, qui remplace Si Thami el-Glaoui (26 mai).

Puis c'est pour les Français, qui entreprennent de pacifier la région de Fez, toute une série d'opérations contre les tribus qui s'étaient révoltées. Les Aït Youssi (18 mai), les Beni Mtir et les Cheraga (2 juin) se soumettent et paient la contribution de guerre, mais ils se révoltent à nouveau, puisque le camp français de Dar Debibagh est attaqué par les Aït Youssi, les Aït Tseghrouchen, les Beni Ouaraïn, les Beni Saddene (6 juin). Après avoir dégagé leur camp, les Français envoient une colonne sur Sefrou, puis une autre sur Meknès (Beni Mtir, Guerrouan) où le général Moinier reçoit la soumission de Moulay Zin, en même temps que celle des tribus qui l'ont proclamé.

El-Madani, qui était gardé à vue par ordre du sultan, est

autorisé à rejoindre sa kasba de Telouet ; El Hadj Mohammed el-Mokri le remplace.

L'influence française est devenue telle, aussi bien sur l'armée qu'elle a modifié que sur les tribus, dont elle a fait changer l'administration, qu'elle se transforme naturellement en protectorat. Les autres nations laissent les mains libres à la France, pourvu qu'elles soient autorisées à faire le commerce au Maroc.

Moulay Abd el-Hafid, abandonné de tous, est forcé d'accepter le soutien de la France et lorsque M. Regnault revient à Fez avec le traité (25 mars 1912), il le signe après quelques jours d'incertitude.

Dès que cette nouvelle est répandue, les tribus s'agitent à nouveau ; les têtes s'échauffent dans la capitale, les troupes sont mécontentes ; le sultan que l'on avait proclamé pour lutter contre les Chrétiens a signé, et, dans les souks, on dit que Moulay Abd el-Hafid a vendu définitivement le Maghreb aux Français, qui sont à Fez et aux Espagnols, qui sont à Larache et à El-Ksar. Un beau jour, des agités descendent de la kasba des Cherarda : ce sont des soldats des tabors mécontents de toutes les réformes qu'on veut leur appliquer et qu'ils ne comprennent pas, excités d'autre part par les gens du Makhzen inquiets de l'avenir et par leurs chefs marocains. Ils tuent leurs officiers français et se précipitent dans Fez, en cherchant à détruire tous les Européens qu'ils rencontrent (17 avril 1912).

Le calme ne revient dans la ville que par l'arrivée de colonnes qui viennent de Meknès, de Sefrou et de Tiflet.

Moulay Abd el-Hafid comprend qu'il ne peut plus rester sur le trône, et tandis que le général Lyautey qu'il reçoit, arrive à Fez (24 mai) pour prendre la direction générale des Affaires marocaines, de concert avec le sultan, Moulay Abd el-Hafid demande à partir à Rabat, en laissant son khalifa,

Moulay-Youssef (6 juin). Le tabor asker abid, que l'on veut transformer en garde chérifienne, l'accompagne jusqu'à Rabat : on fait route jusqu'à Meknès avec le ministre Regnault, qui prend là la route de Tanger. A Rabat, Moulay Abd el-Hafid insiste pour quitter le pouvoir ; il obtient une forte pension et il s'embarque avec ses femmes, ses esclaves et quelques familiers pour Tanger, où il va rejoindre son ancien ennemi détrôné, Moulay Abd el-Aziz (12 août 1912).

Le tabor asker abid revint sur Fez, où avait été proclamé sultan, Moulay-Youssef, avec l'assentiment du général Lyautey (20 juillet 1912). Que se passe-t-il ensuite?

Après les émeutes de Fez, un nouveau Rogui, le chérif Si el-Hajami se lève chez les Djebala, groupe une mehalla et vient jusqu'à Hajra Kahla, tiraille sur la ville de Fez, pénètre même jusqu'à la Zaouïa de Moulay Idriss, où il dérobe les rideaux du sanctuaire, pour montrer aux tribus qu'il est bien entré à Fez. C'est alors que le chef français, Gouraud, ayant reçu des renforts des tribus, est sorti par Bab Guissa, se dirigeant vers le Zalagh et bat la mehalla d'el-Hajami à Hadjra Kahla.

Dans le Sud, un fils de Mâ el-Aïnin, el-Hiba, avec des guerriers du Sous et de Drâa, pourra entrer à Marrakech (18 août 1912) et emprisonner les Français qui s'y trouvent ; mais il ne pourra résister aux troupes de Mangin, à Sidi Bou Othmane.

Ce sont là les derniers soubresauts impuissants du vieux Maroc qui meurt : mais, tout cela, c'est de l'histoire d'hier que tu dois connaître mieux que moi, et pour toutes ces choses récentes, ma mémoire est moins fidèle que pour ce qui s'est passé sous Moulay el-Hassan ou sous Moulay Abd el-Aziz, alors que je n'étais pas encore un vieillard.

Les routes vont remplacer les pistes, les ponts remplacer les gués et les barcasses. Le temps des foules armées déferlant

dans les plaines en chantant et en hurlant, le temps des chevauchées pétaradantes et des palabres interminables, le temps des mehallas en un mot n'est plus déjà qu'un vieux souvenir que d'anciens serviteurs comme moi évoquent toujours avec regret... »

C'est sur cette note triste qu'El Hadj Salem el-Abdi termina sa narration.

P.-S. — On sait que Moulay Abd el-Hafid s'embarqua à Rabat, au milieu de l'indifférence générale, sur le croiseur *Du Chayla*, le 12 août 1912 et remit alors seulement son abdication au général Lyautey, qui l'avait accompagné à bord, avec M. de Saint-Aulaire et le commandant Simon.

Tandis que ses femmes, ses enfants et ses esclaves étaient dirigés sur Tanger, le souverain déchu fit un voyage semi-officiel en France, avant de rejoindre à Tanger son ancien ennemi, son frère Abd el-Aziz.

Au moment de la guerre franco-allemande de 1914-1918, il passa en Espagne où il vécut à Madrid, aux dépens de l'Allemagne qui l'avait toujours soutenu. La guerre terminée, l'espoir d'une restauration germanique déçu, il dut accepter de résider en France à Enghien, sa maison de Tanger ayant été renvoyée au Dar-el-Maghzen de Fez. Il y mourut le 4 avril 1937, à l'âge de soixante et un ans. Il fut inhumé solennellement à Fez, à la mosquée de Sidi Abdallah, à côté de son successeur Moulay Youssef, qui l'y avait précédé en 1927. Il y sera rejoint par son frère, Moulay Abd el-Aziz, décédé à Tanger d'une crise cardiaque, le 10 juin 1943.

Quant à l'aîné des fils de Moulay el-Hassan, Moulay M'hammed le borgne, il disparaîtra en 1946 et les deux plus jeunes fils, Sidi Mohammed el-Mehdi et Sidi Mohammed el-Meknassi mourront en 1947-1948.

L. A.



TABLE DES MATIÈRES












3 1158 01238 9549

